

Entre Voiles & Pontons

Louis Leclair

Sommaire

I – Bienv’nue à Guinda.....	3
II – Rivière d’Or.....	18
III – Démons.....	37
IV – Rûth, la colère des Dieux.....	54
V – L’Elphegoth.....	74
VI – Capitaine.....	93
VII – Délivrance	109
VIII – Tonneau des Diables.....	134
IX – Marée noire.....	161
X – Damnation.....	181

Chapitre I - Bienvenue à Guinda !

Vous qui ouvrez ce manuscrit sûrement poisseux, je tiens à vous avertir.. Vous vous êtes sacrément fait arnaquer et j'espère que vous commencez à être rongés par les regrets. Vous tenez entre vos mains les humbles écrits du modestement légendaire Martacus Whyn.

Il s'agit là de mon véritable nom, garçon ! J'ai aussi eu quelques autres sobriquets, très utiles pour préserver mon anonymat et foutre la pagaille. Mais avant tout, j'ai une question pour toi, une anguille bien huilée : qu'est-ce qu'il y a entre une voile et un ponton, hem ?

Nous étions en l'an 538 et j'étais justement en train d'échafauder ma réflexion quand mon pied décida de lâchement participer à un vaste complot.

Tout commença lors de notre arrivée dans le port de la charmante colonie de Guinda. Le port s'était établi sur les vestiges de la toute première colonie basée au sud du continent. La première vague de colons était fournie d'une joyeuse bande de lurons.. Des taulards, des esclaves, certains nobles avilis et damoiselles impures. Bien évidemment, les premiers colons avaient leur lot d'optimistes, d'aventuriers et de marchands.

Rapidement, le mystérieux port de Guinda, cerné par la brume, attira la curiosité des explorateurs. Seulement, les premiers colons déjà sur place ne retournèrent aucun message. L'hypothèse qui fut admise par la plupart était celle d'un équipage nourrissant les poissons, victime d'une baie garnie de rochers aiguisés. La réalité était tout autre même s'il ne s'agissait que de la rumeur qu'un des matelots venait de cracher pendant notre amarrage.

Le port de Guinda avait bel et bien été atteint par les premiers colons qui découvrirent un environnement nocif. Ils fondèrent tout de même plusieurs baraquements sur les terrains moins infestés. Les plantes qui encerclaient la colonie suintaient d'un produit qui rendait les colons déments. On dit qu'ils n'avaient pas réussi à identifier la source de ce mal et continuèrent à se nourrir avec ces saloperies de racines. Qu'est-ce qu'il avait dit déjà le soudard à la taverne ?

“On y a bien r'trouvé des gus vivants, enfin.. une gamine muette et deux prisonniers.. Les trois étaient entrain de s'chier dessus, planqués sous une barque. Le reste du camp parsemé de carnages. Des trucs sanglants ici et là.. Une vingtaine de cadavres dans la forge avec la trogne écrabouillée.. J'sais pas c'qui s'y est passé mais.. vaut mieux pas y traîner ses bourses. L'port est devenu l'centre des opérations pour tous les brigands du coin. On vient pas les emmerder là-bas.”

Enfin.. Pour toutes ces bonnes raisons, nous étions ce jour là sur les quais du port de Guinda.

Tous mes hommes étaient en train de se préparer, récoltant les dés et les cartes, les bouteilles et leurs pièces -pas tout le temps les leurs-. Ils pensaient tous profiter d'un repos bien mérité, de pouvoir se saouler et baiser peut-être avec les trois catins en vadrouille. Je m'époumonais en hurlant sur un mousse quand une main me saisit l'épaule. D'une oeilade je dégageai la main d'un grand blondinet au regard sage, Mortalis le bienveillant, mon frère et son sourire candide, celui d'un homme sur le point de rattraper son isolement en mer.

“Martacus.. Pendant que tu t'occupes du ravitaillement avec monsieur Woodrow, je dois rencontrer un vendeur d'artefact. La prochaine escapade en mer nous rapportera bien plus que de simples pillages. Tu ne penses pas ? me demanda-t-il comme s'il connaissait déjà la réponse. Il savait que la magie me donnait des frissons et la douce envie de cogner celui qui décidait de jouer avec.

- T'connais mes limites. Si j'peux ne rien savoir, c'est encore mieux. Fais ton affaire !”

Il me crut et retourna, son air béat, sur le pont pour organiser notre débarquement. Le magnifique trois-mâts qui nous accueillait était parcouru par le fourmillement incessant de l'équipage. J'allais le suivre et découvrir l'envers du décor, le vice de la magie et ses conséquences. L'Errance était arrivée et sa coque fuyait d'hommes en quêtes de gourgandines et de divertissements.

Guinda possédait un charme rustique et s'embellissait d'un chaos permanent. Une milice semblait régner sur les lieux; on découvrait des gardes sur les grands axes pavés. Leurs tabards présentaient un symbole, quelque chose d'une autre langue que la nôtre, celle d'une autre race.

Malgré les gardes postés à côté de chaque brasero et regroupés en tables de jeu; on découvrait un prêteur occupé à éviscérer un mauvais parieur, un grand bagarreur chauve culbutant une libertine dans un coin éclairé par la lune. Nous avons décidé d'accoster de nuit, ce qui ne causa aucun problème étant donné la visibilité déjà réduite par la brume.

J'enserrai dans mon poing gauche la poigne du six-coups plaqué contre mon buste, je rencontrai plusieurs regards défiants dont celui d'un marchand qui pressa le pas en s'agrippant à son bagage. Mortalis était occupé avec le commandant du port qui faisait évoluer son impôt en fonction du nombre exponentiel de badauds qui descendaient de notre rafiote. J'eus l'insigne honneur de pouvoir pénétrer dans la taverne en premier, accompagné d'un gaillard bien bourru et sans cheveux sur le caillou : Zamrick. Une brute épaisse, en apparence.

Nous avons traversé une petite portion de la ville portuaire en sinuant parmi les venelles sombres et les grandes allées marchandes. Guinda était animée d'une fièvre qui selon les pécorés était due à la présence d'une compagnie de saltimbanques et autres personnages excentriques. Ce fut un maquereau qui nous aborda en premier pour ragoter, il vanta les mérites d'une musicienne qui avait déclenché une cohue après avoir chanté.

Le bon vieux Zamrick nous fit remarquer dès notre entrée en bousculant deux négociants qui étaient en train de marchander. Le bouge était assez grand et en pleine effervescence. Plusieurs bonhommes bien avinés cherchaient à soulever une donzelle que je soupçonnais

fortement d'être une libertine. L'affaire signa le départ de son patron qui alla leur flanquer une bonne torgnole sans nous en dire plus sur les musiciens du coin. Mes soupçons furent alors confirmés et je me sentis soudainement dans un endroit familier, un port empestant la pisse et l'houblon.

J'arquai ma nuque pour zieuter les clients et repérer les voyous. Je mis quelques instants à comprendre qu'ici, il n'y avait pas d' différences entre les deux. Chaque soulard était équipé de dague et autres surins. Des plus gros aux plus petits canifs et autres armes tranchantes, on en avait pour tous les goûts. J'abandonnai Zamrick quelques instants pour m'entretenir avec le tavernier au sujet de Guinda. Le bougre se tenait lassement derrière son comptoir, il me gratifia d'un sourire jauni encerclé d'énormes favoris et d'une moustache toute aussi fournie.

Ses réflexes commerçants l'obligèrent à me proposer une chambre et une flopée d'offres, allant des plus banales au plus loufoques. J'ai fini par glisser une poignée de piécettes sur son comptoir pour une bouteille de rhum.. Stupéfiant n'est-il pas ?

En conversant avec le tenancier qui s'avéra porter un nom incompréhensible, j'appris beaucoup de choses intéressantes sur la région. Encore des rumeurs, mais des rumeurs précises. Il me confirma que toute la région vivait du commerce puisque les habitants ne pouvaient rien consommer de leur environnement. La colonie était toujours dirigée par un noble de Daraël qui avait été exilé par l'Empire Darien. Les miliciens qu'on avait croisés étaient à son service mais n'agissaient que lors des convois nobiliaux et si les malfrats portaient atteinte à leurs intérêts.

Trois équipages se partageait le reste de du port. Ils imposaient les commerces, organisaient des embuscades sur les marchands mal-informés quant à ces "répartitions territoriales". Les salauds étaient sûrement en train d'arnaquer Mortalis. Alors que le tavernier allait me confier quelque chose de plus croustillant en baissant la voix, je reconnus le grognement distinctif de Zamrick. Le boétien dépassait la foule de deux têtes, il était pris au piège entre deux hommes d'arme qui lui intimaient d'abandonner ses armes à l'entrée, le comble. Faut l'avouer, il était intimidant avec sa stature de géant et son oeil balafré mi-clos. Puis.. sa grande massue à pique n'inspirait pas non plus une confiance aveugle, c'était bien pour ça que je l'appréciais, mon Zamrick.

Je fis volte-face pour me retourner vers les favoris de mon interlocuteur et lui adressai un sourire las avant de le masquer derrière le goulot de ma bouteille pour en prendre une belle rasade. Le tavernier semblait nerveux. Je le scrutai avec une lueur malicieuse dans le regard. Mes prunelles chutèrent sur le comptoir qui semblait dissimuler de l'agitation. Le bougre d'enfoiré, il était sur le point d'en sortir quelque chose.

D'une oeillade en arrière, je constatai que Zamrick avait déjà commencé à malmener les deux gaillards enturbannés. Où étaient nos hommes bordel ? Ils étaient derrière nous quelques minutes auparavant. J'eus à peine le temps d'ouvrir la bouche que je dû me raviser en grimaçant. Mon grand garçon avait brisé le poignet de son agresseur pour lui faire lâcher son cimenterre. Tout dégénéra très vite. En me retournant, je vis Favoris extirper un putain de pistolet de son comptoir adoré. Il n'eut pas le temps de mettre en joue mon camarade.. Je lui happai le poignet pour le tirer violemment et lui faire embrasser sa saloperie de comptoir. Quelques chicots volèrent mais je fus rapidement aveuglé par un

nuage de poudre et de fumée. La détonation m'avait presque fait sauter les tympans, j'étais désorienté mais je parvins à tirer le tavernier à moitié conscient de l'autre côté de son bar. Après avoir vaguement dégainé ma dague, je la glissai sur la pomme d'adam de mon prisonnier pour m'assurer une brève protection le temps de recouvrer mes sens et mon acuité. Je vis des ombres dégringoler, j'entendis des grognements étouffés et les supplications des blessés. Zam' avait entrepris de balayer les pirates comme un paysan fauche son blé. Il les faisait valdinguer en agitant sa masse dans tous les sens, perçant les badauds les moins résistants.

Ma joue me lança soudainement. En cherchant ce qui me faisait souffrir, je remarquai que mon tavernier captif était sur le point de décrocher le six-coup contre mes côtes. L'ingrat.. Je le mis en garde quant à ses futures initiatives en lui écorchant légèrement le cou. Il se tint à carreau après ça, une poupée très docile aux effluves enivrantes de sueur et d'alcool.

Zamrick était enragé, encerclé d'une quinzaine de forbans sur le point de mettre un terme à nos brefs déboires. Mes calculs furent tout aussi brefs : le tavernier était-il un otage de valeur ? Nous étions dans une sacrée merde. Je n'arrivais même plus à apercevoir l'entrée du taudis. D'autres canailles s'approchèrent de moi, ils pouvaient aisément nous passer au fer avec leurs maudites lames courbées.

Les filous proféraient des menaces et des insultes, certains d'entre eux s'agitaient et menaçaient Zam' de lui faire payer son animosité.. Pourtant, il avait su faire preuve de flegme, pour ceux qui le connaissaient. La troupe se tut lorsqu'un gaillard perça la cohue pour se planter au centre de la taverne. Il avisa les pirates d'un long regard circulaire avant de jauger Zamrick d'un air sévère. En attendant l'intervention languette du nouvel arrivant, je portai une main sur ma joue douloureuse et remarquai qu'elle était incrustée de morceaux de verre. J'adressai un regard noir et menaçant au tavernier qui avait probablement fait exploser ma bouteille en tirant.

L'homme qui avait attiré tous les regards posa une main sur la garde de son épée. Il fit un lent volte-face pour m'observer et je découvris le visage juvénile d'un elfe, une saloperie d'elfe avec des yeux glaçants. Quelque chose me dérangerait chez lui, il n'était nullement inquiet et parvenait à contenir ses hommes sans un seul mot. L'elfe esquissa un sourire au tavernier et fit un geste aux pirates qui se tassèrent vers l'entrée. Un homme s'extirpa de la foule de basanés, ses camarades tentèrent en vain de le retenir par son pourpoint de cuir tanné.

“Cap'taine, vous allez pas les laisser s'en tirer ?! Ils ont presque tué Hal' et Ghrimes !
Finissons-en maint'nant avant que la milice s'ramène !”

L'équipage de l'elfe à la brette fut parcouru d'un frisson. Le dit capitaine se pinça les lèvres de façon théâtrale avant de défier l'interlocuteur d'un regard soutenu. Je crus halluciner, en proie aux racines délirantes de la région. Tant d'hommes armés s'tenaient là, prêts à éventrer votre cher forban et.. Non. Ils étaient terrifiés par un gamin aux oreilles pointues. Quelque chose grandissait chez moi, une curiosité dévorante et l'envie malsaine de lâcher un pic d'humour à ma sauce. Je me rattachais au tavernier comme s'il avait été plus important que mes trois premières femmes réunies. C'était bien trop beau pour être vrai, les

elfes étaient réputés pour être vicieux et je me demandais même si leur sang ne cachait pas plus de vice que d'vie.

Le pirate qui avait défié son Capitaine recula, acculé par ses camarades, jusqu'à rentrer dans le rang. Il épousseta son pourpoint et rengaina silencieusement, les yeux rivés sur le sol. Je remarquai une estafilade le long de sa joue lorsqu'il la massa distraitement.

“Messire Whyn, vous êtes mandé au Manoir Rodvar. Votre frère et capitaine vous y attendent, ainsi que le Gouverneur Arelän Rodvar”, lâcha l'elfe avec calme sous les regards médusés de ses hommes.

La blague devenait pesante et ma gueule passa par une multitude de moues, de la grimace au faux sourire. Capitaine Oreilles Pointues roula du poignet pour nous intimer de nous hâter. Je relâchai doucement mon prisonnier sans rancune et le gratifiai d'un sourire compatissant avant de m'avancer prudemment vers Zamrick qui se tenait toujours contre la balustrade près de l'âtre. Nous passâmes difficilement entre la masse d'hommes désireux de nous faire la peau. Heureusement que le grand Zam' savait jouer des épaules.

Nous fûmes tous les deux escortés vers le nord en direction des collines. Oreilles pointues marchait silencieusement en tête tandis que notre cortège se gonflait de pirates et miliciens. J'observai notre trajectoire en me fixant des points de repère. Guinda était sinueuse et ses baraquements en bois s'empilaient de façon dangereuse. Aux côtés de Zamrick qui compressait une blessure à son épaule, je découvris une peuplade de va-nu-pieds et autres pécores dérangés dans leurs errances. Ils suivaient le cortège avec un intérêt morbide, guidés par le probable espoirs d'assister à la mort de votre conteur. Je n'étais pas du même avis, ou du moins, je n'avais pas les mêmes espoirs.

Nos guides demeuraient muets et semblaient parcourus d'une nervosité qui me fit froid dans le dos. Mon camarade m'accorda plusieurs regards explicites, il était sur le point de faire une connerie et pas une petite. Zamrick était entouré de cinq marins surarmés qui avaient déjà empoigné leurs cimenterres et dont ils n'hésitaient pas à lui faire découvrir le tranchant de plus près pour l'intimider. Je baissai ma paume de main vers le bas pour lui signifier qu'il valait mieux attendre. Nous étions alors passés devant ce qui semblait être une forge, une autre taverne, un bordel et un marché.

Si ces braves gens voulaient nous dézinguer, ils nous auraient fouillés. Certes, j'étais dépouillé de ma rapière et de mon six-coup mais j'avais encore quelques lames sous mon cuir : trois coutelas pour être précis.

L'elfe en tête de file arqua sur le côté d'un grand portail pour interpeller ses hommes qui nous laissèrent entre les mains des miliciens, une véritable cohorte de heaumes en pointe. Les pirates replacèrent leurs lames à leurs baudriers. Zam' les dévisagea d'un regard malsain agrémenté d'un sourire carnassier. Je leur adressai une petite pique à ma façon en leur accordant une révérence pleine d'ironie.

« Le gouverneur Rodvar va vous r'cevoir dans quelques instants » , cracha un des miliciens

tandis que les pirates abandonnaient le seuil de la colline. « Vos armes vous seront remises après l'entretien. Votre capitaine est à l'intérieur. »

J'eus l'occasion d'observer ces gardes avec plus d'acuité et je découvris les symboles de leurs tabards. Il s'agissait des gens d'arme de la maison Rodvar, une ancienne famille noble exilée de la capitale darienne. Leur blason était composé de deux aigles et d'un bâton, les deux rapaces disposés symétriquement de chaque côté d'un bâton horizontal. Zamrick ouvrit la marche et me permit de jeter une œillade en arrière une fois le portail dépassé. Un bel ouvrage aux courbes étrangement féminines qui me laissa penser que cette famille n'était pas aussi déchue que ça. Ce portail me fit soudainement songer au temps passé en mer sans l'affection d'une quelconque libertine. Je remarquai Oreille Pointue qui me lorgnait, l'air las.

En me retournant, je découvris la silhouette de Zamrick plantée devant le jardin d'un énorme manoir. Mon grand chauve était médusé et je le comprenais parfaitement, il était rare que d'anciens nobles aussi richissimes fassent appel à nos services.

Nous entrâmes dans la bâtisse en passant sous une arche qui nous fit atterrir dans une grande salle de réception. De petits salons en grands salons, les miliciens se divisèrent jusqu'à transformer notre cohorte en un quatuor peu banal composé de deux gens d'arme et de deux pirates.

Les deux gardes se plantèrent devant nous et firent volte-face avant de s'écarter d'un pas sur le côté pour dévoiler une grande porte. Mon estomac se resserra sur lui-même tandis qu'un des miliciens frappa la porte à coups de gantelet. Je sentis Zamrick parcouru d'une décharge nerveuse, ses poings étaient fermés et ses phalanges prêtes à remodeler la trogne de notre hôte.

J'allais m'accorder à son entreprise et glissai une main dans mon dos comme pour m'écarter. Je sentis le contact froid d'un premier coutelas dans ma paume de main quand les battants de la porte s'ouvrirent. Ce fut une jeune femme aux traits juvéniles que nous découvrièmes. Elle observa mon coude puis me perça d'un regard glaçant tout en hochant sensiblement la tête de gauche à droite comme pour me mettre en garde. Elle me fila une drôle de sensation, j'étais à la fois excité et effrayé par cette jolie fleur à la crinière blanche. La demoiselle se déplaça d'un pas chassé sur le côté pour nous inviter à entrer dans une salle sombre bercée par une lumière tamisée.

La servante fixa étrangement ma joue tandis que j'avançais vers la grande table disposée au centre. Mortalis se tenait à son bout et devisait à voix basse avec un vieil homme chapeauté.

« Martacus, te voilà enfin.. J'ai cru comprendre que tu as semé le trouble au port avec Denis. Je te présente messire Rodvar, ton sauveur et notre commanditaire » soupira Mortalis avec une inflexion ironique.

J'opinai sans dire mot en attendant que le vieillard parvienne à se mettre sur ses guiboles. Il était emmitoufflé dans un appareil noble propre à Daraël, une superposition sans fin de cuir et de tissus tous plus nobles les uns que les autres. J'aperçus la servante du coin de l'œil qui s'installa dos à nous, face à la large et unique fenêtre de la pièce.

“Martacus et Mortalis Whyn, c’est un plaisir de vous accueillir à Guinda. Malgré ce qu’on en dit, cette ancienne colonie s’avère des plus charmantes. J’ai cru comprendre que votre équipage était paré pour de grands et périlleux voyages n’est-ce pas ?

- En effet, nous som-..”, rétorqua Mortalis avant que je ne perde le fil.

Ma pommette me lançait terriblement et je la découvris incrustée de morceaux de verre. Quel enfoiré de tavernier, je m’étais juré de boycotter son bouge.

Leur conversation n’était pour moi qu’une suite de bruits diffus. Je m’attelai à retirer la défunte bouteille de ma trogne, fragment par fragment, quand la servante m’apporta un tissu propre et une bassine d’eau suite aux gesticulations de son maître.

Je dois vous avouer que ses déambulations magnétisèrent mon attention, toute mon attention. Ma curiosité me fit presque perdre la désagréable sensation d’avoir une joue charcutée. Je devinai à la servante l’absence de formes, une poitrine plate et un fessier timide. Sa chevelure blanchâtre se couchait entre ses omoplates et vacillait jusqu’au dessus de ses reins. Quelque chose clochait dans ce tableau mais je ne pus m’y intéresser davantage; mon frère m’apostropha.

“Martacus, tu vas bien ? Je vois que l’incident précédent t’a laissé une marque.. Messire Rodvar m’expliquait l’intérêt de notre mission, tu peux lui prêter un peu plus d’attention ?”

Je fis d’une pierre deux coups en répondant aux deux interrogations d’un grommellement et avisai le nobliau d’un regard médusé. Le vieil homme s’esquinta la gorge pour s’éclaircir la voix et reprit son discours tandis que je frottais ma trogne avec le linge désormais souillé de sang. Je n’étais pas vraiment d’humeur à bavasser avec un vieillot, je laissai à mon frère l’opportunité d’exhiber sa fallacieuse bienséance.

“Voyez-vous messieurs, reprit le noble déchu, la charmante colonie de Guinda est sans cesse parcourue de marchands et d’autres voyageurs -des marins pour la plupart-. Ces hommes viennent ici pour trouver ce qu’ils ne trouvent nul part ailleurs : une tranquillité d’esprit sans égale. Ici, personne n’est inquiété par l’empire darien et je veille personnellement avec mes gardes à la santé économique du port et de la ville.

Les voyageurs viennent se lover dans les bras de nos grues, s’abreuver dans nos différentes tavernes et commercer sur le port et le marché. Les rumeurs circulent et j’ai été piqué de curiosité pour l’une d’entre elles. Une rumeur qui concerne le continent à l’est, Elen’Raën.”

Ce dernier mot me fit arborer une grimace. Le nobliau évoquait là le berceau des saloperies à longues-oreilles, un continent abandonné, corrompu par l’utilisation excessive de magie. Je cherchai Denis -dit “Zamrick”- du regard pour constater sa réaction probablement plus excessive que la mienne. Le grand chauve était occupé à tripoter l’argenterie d’un air hagard, totalement désintéressé.

“Elen’Raën vous dites ? demanda Mortalis. Quel genre de rumeur ? Sans vouloir vous offenser, ce qu’on entend à son sujet n’est que légendes et fantaisies.

- Je comprends vos doutes, cependant, cette rumeur est aujourd'hui en partie prouvée. Il s'agit de la présence d'un objet de grande importance, un artefact comme disent certains négociants. Je ne peux vous dire comment mais j'ai bel et bien la preuve de son existence, affirma le vieux Rodvar.

Mortalis me jugea silencieusement tandis que le vieillard pianotait sur la table. Mon frère ôta son tricorne pour le glisser avec indolence sur la table afin de souligner l'importance du choix qu'il s'appropriait à faire. Il était sur le point de négocier un énorme magot sans même savoir de quoi il s'agissait.

Je fus abordé d'une puissante pulsion de meurtre. Je me levai en m'approchant du vieux qui rajustait la barrette sur son crâne dégarni. D'un geste vif et précis, j'extirpai un des coutelas faufilé sous ma ceinture pour lui asséner un enchaînement mortel et sanguinolent. Je lui transperçai la gorge pour sauvegarder mes oreilles et le saigner le plus vite possible. Mon pourpoint fut maculé de sang et j'aperçus dans les prunelles ternes de l'homme mourrant une immense vague de regrets. Zamrick avait déjà fondu sur la servante qu'il avait sauvagement plaqué contre un meuble en la jugulant de ses mains barbares.

Hélas, malgré notre rapidité chirurgicale, la garde fut alertée par ce léger brouhaha. L'alerte lancée, nous fûmes rapidement cernés et transpercés d'une dizaine de glaives.

Ma pulsion disparut. Zamrick était toujours occupé à chaparder les objets les plus brillants. Mortalis me dévisageait toujours et le vieillard assis s'impatientait. Je cherchais une once d'inspiration en pétrissant ma barbe, calculant toujours les conséquences d'un éclat de folie. J'avais soif. J'avais mal, et surtout, j'en avais rien à foutre d'aller chercher une breloque pour un croulant sur des terres dont je n'connaisais rien. Je parvins à transmettre tous ces songes à mon frère en un seul regard. Du moins, je le croyais.

"Comprenez, messire Rodvar, reprit Mortalis. Certains nous définissent comme des pirates mais j'apprécie plus le terme de flibustiers. Nous évitons de prendre des risques démesurés-
..

- Vous serez grassement récompensés. Je conçois que vous craigniez de vous aventurer sur le continent mort mais, en réalité, nous ne savons pas vraiment ce qu'il s'y passe. L'Éruption a eu lieu il y a de plus de cinquante ans maintenant.
- Même les oreilles pointues n'osent pas retourner chez eux, dis-je sèchement. Et pourtant, le mystique est ancré dans leur chair. Et.. Vous et votre milice, vous avez bien des rafiots non ?
- Nous avons bel et bien une flotte mais elle est indisposée, rétorqua le vieux gâteux. Elle est le seul rempart qui protège la colonie d'un possible assaut darien. Nos vaisseaux sont sur le pied de guerre. Daraël et son empereur attendent la moindre erreur de ma part pour nous expulser et faire cesser nos activités.
- Qu'en est-il des équipages qui se partagent le port ? demanda sagement Mortalis. Ils doivent bien vous être obligés d'une quelconque façon."

L'ancêtre rajusta sa coiffe après avoir balayé la question d'un moulinet du poignet. Il se redressa péniblement pour plaquer ses deux paumes de main sur la table et nous aviser d'un regard suintant de supériorité, le lègue immonde de la noblesse.

“Je vous pensais plus aventureux que cela, les haut-faits de la fratrie Whyn parviennent jusqu'ici vous savez. J'ose espérer qu'ils sont plus que de simples fadaises. J'aimerais me retirer pour me reposer.. Cependant, avant de vous abandonner aux plaisirs de notre charmante colonie, j'ai une dernière chose à vous dire. Si vous revenez avec ce que je vous demande, un simple objet, pas plus gros qu'un écriin.. Vous découvrirez ce qu'est la véritable richesse. Mille dārns seront à vous. De quoi transformer votre équipage en flotte.”

Le montant indiqué me coupa le souffle mais le vieil homme ne laissait rien transparaître. Il semblait sincère et c'était bien ça qui m'inquiéta. Mon avidité fut rapidement courtisée par de tels arguments et ma défiance s'en retrouva émoussée. Zamrick venait de retrouver de l'intérêt pour notre hôte et je voyais à l'éclat de ses prunelles qu'il rêvait d'opulence.

Mon frère resta coi un instant qui parut durer de longues minutes. Il se fendit alors d'un large sourire énigmatique et rajusta son tricorne sur sa crinière blonde.

“Je suppose que vous connaissez nos coutumes. Je ne suis pas le seul décisionnaire, je vais devoir m'entretenir avec les membres de l'équipage, leur expliquer les risques. Ils sont bien plus méfiants que nous face à la sorcellerie. Je vous donnerai ma réponse demain soir au crépuscule.”

Je fis un volte-face pour abandonner la pièce en premier en gratifiant la servante d'une dernière œillade. Elle se tenait, comme au début de l'entretien, face à la fenêtre et je n'aperçus son visage qu'un court moment. Blanchette avait les yeux révulsés, ses prunelles avait cédés leurs place à un blanc opaque et perturbant.

Les deux miliciens postés à l'entrée de la pièce empoignèrent le manche de leurs épées lorsqu'ils furent bousculés par les battants de la porte. J'étais encore trop dérangé par ce que je venais de voir pour leur accorder une réplique moqueuse. Un gens d'arme déboula dans le dernier salon que j'avais à traverser pour me rendre mes effets. Je plaçai ma rapière à la ceinture puis le six-coup dans le holster à mon flanc et quittai ce satané manoir, talonné par Zamrick. Ma soif était considérable et j'avais pour obligation envers mon âme de l'éteindre.

Je devais trouver un taudis capable de satisfaire mes désirs les plus urgents. J'hésitai à présenter ma frimousse dans la taverne que j'avais saccagé. Ça aurait pu être poilant de chercher des noises et de profiter de la brève protection de la milice. J'optai avec regrets pour La Colline Sautillante, une gargote dont la musique s'invitait jusque dans la rue, assez proche du manoir.

Mon compagnon brutal arriva au seuil de l'auberge tandis que je lorgnais le ruelle pour guetter l'arrivée de mon frère qui était resté dans les entrailles de la noble résidence. Le salaud devait deviser pour faire grimper les enchères. La potentielle mort de son équipage devait quand même être négociée hem.

La nuit était bien avancée mais Guinda était fiévreuse, possédée par le va-et-vient des voyageurs qui négociaient, buvaient, se battaient et forniquaient à toute heure ! Je ne comptais pas déroger à cette règle tacite. Le tout était de savoir dans quel ordre j'allais m'acquitter de ces tâches. Ma soif en premier lieu.

Avec un sentiment de déjà vu, Zamrick et moi entrâmes dans l'auberge. L'endroit était bien plus accueillant que le précédent bouge. Des scénettes en bois s'élevaient dans les coins et les escaliers qui en donnaient l'accès étaient cerclés de balustrades. La majorité des tablées étaient occupées. Il restait deux places devant l'âtre d'une cheminée qui abritait un foyer chaleureux. Je ne pus me résoudre à m'y installer car mon intérêt était porté sur le duo musical qui faisait vibrer la taverne.

Un bonhomme affable baladait ses doigts sur les boyaux d'un luth et à ses côtés, je découvris une femme à la tignasse bleue et au nez aquilin. Elle maniait une harpe avec un touché gracieux en observant ses pieds tandis que son corps s'agitait, comme possédé par la mélodie. Sa caboche titubait au rythme des cordes pincées.

Zamrick avait déjà atteint le comptoir alors que j'étais figé, mes sens bousculés par les notes qui me soulageaient de mes maux. J'oubliai ma joue tailladée, mon frère calculateur et j'en perdis presque mon appétit liquide. Je fus parcouru d'un long frisson qui vagabonda de ma nuque jusqu'au creux de mes reins. Le duo s'accordait à la perfection et leur complicité me fit me demander s'ils se culbutaient. Ce fut cette réflexion qui signa mon arrivée aux côtés de Zam' qui poussa vulgairement un bock devant moi.

Ma première gorgée m'arracha un râle de plaisir et me submergea d'un plaisir insoupçonné. Ma première gorgée était loin d'être la dernière de la soirée. Elle n'était que le prémisses d'une sauterie bien méritée. Ma première gorgée me fit renouer avec ma désinvolture bien-aimée. Denis me partagea ses ambitions une fois l'or du noble amassé, il envisageait je ne sais plus quelle excentricité. Mes ambitions à moi ne dépendaient pas d'un vieux croulant mais de la quantité d'alcool ingurgité et de mes capacités à soulever une donzelle dans la soirée.

Ô non, je n'allais pas me satisfaire d'une gourgandine de bas étages ni même d'une gourgandine tout court. Ce fut à ce moment précis qu'une pensée s'immisça dans mon esprit, le genre de songes que je savais dangereux pour moi. Le défi. Mes prunelles se perdirent dans la mousse de mon bock tant j'étais absorbé par les notes qui agrémentaient ma conversation à sens unique avec Zamrick. Le géant luron me parlait de l'équipage et de quelques uns de nos gaillards mais je n'arrivais pas à lui répondre, j'étais confus et mon échine se pliait aux assauts des vagues de frisson. Chaque corde résonnait dans mon for intérieur, dans mon corps, dans mes inspirations, dans mes pensées. J'avais été tiré sur un autre plan que le plan physique.. Je m'ouvrais presque à une nouvelle dimension quand je clignai soudainement des yeux.

“.. et Woodrow il voulait savoir si tu lui donner l'autorisation d'draguler la petite rouquine. Tu sais, celle avec l'air farouche. Mhrhm.. J'arrive plus à trouver son nom bordel... Rox' ! s'exclama Zamrick avant de reprendre, Enfin.. Woodrow aura l'droit à une bonne trempe quand on retourna sur Valazar, Helvius l'attend pour un combat !

- Mh, Roxy.” soufflais-je avec déception quand la réalité noya la musique.

Roxanne.. Sa moue antipathique, son regard dur et ses mots si délicatement tranchants. Je chassai la garce de mes pensées et j’arquai la nuque pour jeter une oeillette sur le duo en simulant un quelconque intérêt artistique. J’observais mon défi et j’élaborais mon plan d’attaque. La harpiste avait perdu de sa fougue et ses mouvements se faisaient de plus en plus lents, la musique s’estompait tristement aux murmures bruyants des négoce alentours. Je subtilisai une pièce à Zamrick tandis qu’il bavassait avec le tenancier pour une tournée que j’lui avais demandée. Ainsi, je tirai mon cul du tabouret après avoir desséché mon bock d’une bonne rasade; je m’avançai -plus léger- vers les troubadours pour tenter de raviver leur enthousiasme. Le bock levé, je battis les pavés du pied pour saluer les musiciens et leur balancer une piécette dans les souliers. Le luthiste m’accorda un sourire caricatural tout en se contorsionnant pour me gratifier d’une courbette ironique. Mes prunelles sondèrent alors la harpiste qui ne daigna pas me regarder, ses doigts fuselés arpentaient les cordes de son instrument.

“Je vous serai gré de ne pas enrager à l’encontre de ma partenaire. Elle ne joue pas pour amasser une richesse relative mais pour son amour de la mélodie. Je vous suis très reconnaissant messire”, dit l’élégant musicien avant d’être coupé par la musicienne qui reprit la musique avec des notes nettes et aériennes.

J’ignorai l’Élégant qui ne donna aucune suite à notre babillage pour inspecter la gestuelle veloutée de la musicienne en symbiose avec son instrument. Je n’arrivais plus à percevoir son visage désormais renfermé par sa crinière. Zamrick allait débouler pour me demander c’que je faisais, le musicien m’empêcherait d’ôter sa “partenaire” à leur spectacle et je ne trouvais pas les mots. Mes calculs furent interrompus par un blanc-bec en haillons qui me percuta sur sa route vers le comptoir, il agita la main pour s’excuser puis poursuivit son chemin.

J’aurais normalement attrapé le morveux pour lui faire cracher ses confuses et ses chicots mais ma rage habituelle était contrecarrée par la mélopée. Mon grand chauve me happa l’épaule pour me présenter une nouvelle potion de santé.

Je remis ma fascination à plus tard en attendant que mon corps suinte d’alcool et que ma séduction naturelle ne fasse son apparition. J’allais balancer une nouvelle piécette au duo, mes doigts s’agitant dans le vide sur ma hanche droite. Ma bourse avait disparue. Cette fois-ci, rien ne put déjouer ma rage frénétique. Un va-nu-pieds qui me déroba ma bourse.. J’allais l’étriper en place publique et faire savoir à toute sa communauté qu’on ne dépouille pas les membres de l’Errance. Zam’ comprit rapidement la situation et empoigna sa masse à piques. J’avisai le comptoir puis le reste de la taverne d’un regard circulaire, le bambin avait disparu. La musique s’était fondue à l’arrière-plan et esquintait mes pensées. Pour je ne sais quelle foutue raison, les musiciens décidèrent de poursuivre avec ardeur et firent vibrer le bouge et ses occupants. Tous les ivrognes, les marchands et autres badauds s’activèrent et je fus obligé de jouer des épaules pour bousculer quelques buveurs pour constater l’évaporation du filou. La main sur la garde de ma rapière, j’abandonnai la guingette pour me retrouver sur la rue pavée. Plus je cherchais, plus je songeais au châtement adéquat. Une silhouette arqua sur la droite deux baraques plus loin.

“Reste ici !, hurlai-je à Zamrick, si tu vois un morveux en haillons avec les ch’veux noirs, tu l’gardes au chaud !”

Je pressai le pas pour m’embarquer dans la sombre venelle sur les pas du marmot à la main éthérée. Je me perdis dans un dédale obscur jusqu’au moment où je débarquai sur une place animée plus au Sud. Ma bourse était perdue mais la masse qui occupait l’esplanade attira mon attention. Des hurlements saccadés étaient audibles après un claquement récurrent. Une foule de pourpoints jaunes était illuminée par deux grands braseros. Je décidai de m’approcher discrètement pour découvrir l’envers du décor. Il s’avéra que la troupe n’était autre que l’équipage de marins aux lames courbées que nous avons rencontré plus tôt au port. Capitaine Oreilles-Pointues était séparé de ses hommes et observait le centre de la foule les bras croisés dans le dos. Il regardait silencieusement un bonhomme se faire fouetter par son probable contre-maître. Je reconnus le visage balafré du gueulard qui avait mis en doute l’autorité de son patron dans la taverne. Soudainement, l’observation devint réciproque et je sentis une bonne floppée d’yeux me regarder. J’avais quitté le territoire de Rodvar ? Mon échine fut parcourue d’un frisson et je sondai les alentours pour anticiper une quelconque embuscade. Ce fut lorsque je revins sur l’équipage pirate que je captai le regard en coin de l’elfe. Sa pommette était déformée d’un sourire déplaisant qui me fit faire volte-face pour rebrousser chemin, sans un sou en poche.

Je crus être perdu -et je l’étais- lorsque je rencontrai plusieurs vagabonds à peine assez conscient pour mastiquer des racines entassées. Je les secouai pour vérifier que mon voleur ne s’était pas incrusté à la bande de drogués avant de reprendre ma route. Après quelques détours hasardeux, je finis par arriver sur la rue pavée qui remontait jusqu’à la Colline Sautillante. La longue artère était silencieuse et en m’avançant, je découvris Zamrick posté au seuil de l’auberge en train d’empêcher les musiciens de sortir.

“Comprenez que vos manières de béotien n’ont guère d’utilité face à nous, nous ne sommes que d’humbles artistes. Nous utilisons nos mains avec dextérité certes, mais d’une façon différente de ces voleurs à la tire. Je vous prie de nous laisser passer, dit le luthiste avec prestance.

- Hm, fut la seule rétorque de Zamrick probablement dépassé par les mots employés.
- Voyez pas qu’il comprend rien, j’veis chercher l’tavernier ! s’exclama un client.
- Qu’est-ce que tu fous Zam’ ? lui demandai-je, les sourcils haussés.
- Le tavernier m’a dit que sa baraque est touchée par les voleurs tous les jours. Ça se finit aujourd’hui. Il m’a dit que j’aurai de l’hydromel à volonté !”

L’idiot. Je décidai de profiter de la situation avant que l’entreprise ne tourne à l’émeute. La harpiste était retirée derrière son partenaire occupé à faire l’apologie du vocabulaire à un pirate gargantuesque, balafré et probablement assez imbibé pour être téméraire. Elle lorgnait fixement le vide devant elle quand j’intervins en passant sous le bras qu’utilisait Zamerick pour menacer le musicien.

“J’veus trouve bien silencieuse hm ? Vous savez quelque chose ?” demandai-je en me glissant sur le flanc droit du luthiste pour me retrouver face à Bleue. Je dardai avec attention ses prunelles pour y déceler chaque intention cachée. Ces grands yeux bleus ne

m'évoquèrent qu'un vaste néant, une âme terne dans un corps resplendissant et trop juvénile pour le poids de son âme.

“Vous excuserez son mutisme sire, la pauvre Volia a perdu l'usage de la parole avant même que je ne la rencontre. Je dois vous avouer que cela ne rend son art que plus beau car au final, elle s'exprime au travers de son harpe. Je pense qu'elle n'en sait guère plus que moi au sujet des resquilleurs qui troublent le tenancier.”

Je sentais Zamrick bouillir dans mon dos et commençai à craindre de devenir une victime collatérale d'une furie foudroyante. Lorsque j'étais sur le point d'épargner le duo pour éviter un bain de sang, la musicienne capta mon regard en penchant doucement la tête. Si elle avait voulu communiquer, ce fut sans succès. Cependant, un détail attira mon regard à l'arrière-plan. Une petite paire d'yeux était logée entre deux barreaux de l'escalier qui descendait de l'étage. Ce contact visuel fit déguerpir les deux blancs d'oeil vers l'étage avec hâte et fracas. J'ignorai les messages trop implicites de la muette pour filer vers l'étage sous les regards enragés des clients séquestrés. Ma course m'offrit même le plaisir d'être fustigé et aspergé de bière. Arrivé à l'étage, je me retrouvai devant trois portes dont deux closes. J'enfonçai la première d'un coup de botte et tombai nez à nez sur une poitrine dodelinant au rythme de sa propriétaire occupée à chevaucher un chanceux; d'un grognement je me retrouvai dans la seconde et découvris une moitié d'homme dont l'autre moitié s'échappait déjà par la fenêtre.

L'aigrefin essayait d'filer en douce quitte à s'briser une ou deux guiboles à la volée -héhé-. Je le happai par le poignet pour l'envoyer valser sur le satané lit à baldaquin qui avait sûrement connu de plus violents chocs. Le saligaud osa même tirer un surin de ses haillons pour le faire trembler sous mon nez. Je pris un malin plaisir à feindre l'effroi en levant deux paumes de mains innocentes et en arborant ma grimace ridiculement craintive. Il était taillé comme un cure-dent mais plutôt audacieux. Il croyait réellement être maître de la situation face à votre scribe, un homme deux fois plus large et plus expérimenté. La pointe de son canif émoussé vibrait tandis que son détenteur se relevait avec précaution du lit. Le pauvre garçon était en train de haleter tant l'adrénaline lui soulevait la poitrine, il lui fallait juste un petit coup d pouce pour le faire fuir ou l'obliger à m'engager.

Je gardai ma main gauche en l'air quand je saisis la crosse réconfortante de mon six-coup, je dégageai la gaine du holster du pouce et je fus obligé d'user de ma main libre pour dévier le coup d'estoc porté par le voleur. Son bras idiotement tendu fut tiré vers le haut avec son surin quand le canon de de mon arme déchargée se logea sous le menton du chiard qui se figea. Je récupérai son arme en lui tordant le poignet avant de le pousser de nouveau sur le lit pour qu'il s'installe confortablement. Croyez-moi, j'aurai préféré y pousser quelqu'un avec des seins.

“M'bien, reste bien sage tu veux ? Déjà.. tu vas me rendre ma bourse. Puis tu vas me parler de ceux pour qui tu dépouilles les souldards hein ?”

Je l'intimidai du regard en fouillant la besace dans mon dos pour en extirper une bourse que je déposai sur une table proche du lit.

“J’vois que t’as besoin de réfléchir hm. Hésite pas à bien respirer. Je vais même m’retourner pour te laisser un peu d’intimité, j’suis pas un monstre.”

Les carreaux de la fenêtre s’illuminèrent par le passage en contrebas d’un convoi équipé de torches. J’espérai que Zamrick s’était adouci avec l’alcool mais l’inverse était tout aussi probable. Je marchai comme l’homme qui débat en son intérieur, comme l’homme en proie à un baroud déloyal entre logique et sentiments. La porte encore entrouverte laissa quelques voyeurs guetter notre tête-à-tête, je profitai alors de ma marche pour la fermer sèchement et enfin revenir au gringalet qui se mit à déblatérer.

“.. J’plus vot’ bourse et j’travaille tout seul. J’vous jure que j’ai d’jà tout dépensé !” marmona-t-il. J’affichai une moue dubitative tout en jetant un coup d’oeil par la fenêtre pour en observer l’encadrement et les pavés en bas. Il était trop mal organisé pour travailler seul et il n’avait pas caché ma bourse. Il n’avait pas pu dépenser autant en si peu de temps. Je n’étais pas d’humeur à fouiller un pouilleux et toute la chambrée alors je décidai d’accélérer les choses.

Je rengainai mon pistolet inutile dans mon holster pour empoigner son canif et me ruer sur lui d’un bond. Je n’étais pas encore arrivé sur lui qu’il avait déjà levé les bras pour se défendre en contractant son corps. Il était habitué à prendre des coups, ça m’aida à ne pas ressentir ce sentiment.. celui dont j’ai oublié le nom. Je réussis à saisir ses deux poignets d’une seule main pour lui coller une salve de coups de poing en pleine trogne, la main ferme et les phalanges soudées par l’arme dans ma paume. Le bougre me latta les côtes avec ses genoux et je mis un terme à ses ripostes en plaçant le tranchant de la lame sur son pectoral. Il psalmodiait, jurait et implorait la mercie avant que je ne le fasse taire pour qu’il puisse faire mûrir sa prochaine réponse. Du bruit provenait de l’étage du dessous et les escaliers grinçaient sous les pieds des clients qui allaient sûrement se pieuter.

“La prochaine s’ra la bonne, dis-je en fauchant la bourse sur la table à côté du lit. Tu sais que j’sais que tu mens. Tu sais même pas combien il y avait dans la bourse hein ? Et dans celle-ci, tu sais ? demandai-je en arrachant le lacet de la bourse que je tenais. C’est de la poudre à canon.”

Je l’empêchai de répondre trop rapidement en remontant la lame sur son cou, lui intimant de continuer à figoler une réponse valable.

“.. Et avec cette poudre, on peut faire beaucoup d’choses. J’ai connu un marin qui en mettait dans les oreilles des mutins afin de l’enflammer pour les punir.. Moi je préfère verser ça dans une plaie. J’suis un piètre artiste mais j’dis jamais non à une esquisse. Ma dernière oeuvre est un rafiote assez simple dans l’dos d’un badaud, le truc c’est d’être précis. Tu tailles avec le canif, puis tu bourres la plaie de poudre avant d’y poser une petite flamme. C’est drôle parce que ça brûle dans tous les sens, du point de départ, jusqu’à ce que tout soit cramé. Enfin, au moins.. ça cicatrise hm ?”

J’achevai ma tirade d’une pression sur sa clavicule avec la pointe du canif pour prouver la véracité de mes propos. Ses yeux et ses lèvres ne demandaient plus qu’à délivrer la vérité pour échapper à la marque de Martacus, votre humble serviteur. Il connaissait le verdict et il n’avait qu’une idée en tête : passer un accord préalable. J’ôtai le canif de son corps rabougri

pour lui redonner la parole sous mon inquisition. Le juge était sévère, l'accusé fébrile et l'affaire vite vue.

“J'donne ce que je récolte t'les soirs. J'travailles avec la troupe des sans-bouille ! Les musiciens...” disait-il avant d'être coupé par une troupe de miliciens qui enfoncèrent la porte. Décidément, rien n'était en ma faveur durant ce séjour. Le temps m'accablait et s'amusait à me jouer des tours. J'eus le temps de reconnaître le tabard de la maison Rodvar sur leurs armures avant d'être mis en garde par trois bidasses armés de longs glaives et de halberdes. Les gens d'armes faisaient preuve d'une animosité inexplicable, ils me demandèrent avec rudesse de baisser les armes et de laisser le voleur s'en tirer, avec un petit dîner en prime ! La joute ultime n'était pas envisageable et je fus contraint de nouveau à être convoyé comme un aristo. L'on me passa des fers aux poignets avant de me guider vers l'escalier où étaient tassés les clients qui voulaient fuir la milice. Les rapaces étaient soulagés de savoir que les soldats n'étaient pas là pour leurs affaires mais pour m'embarquer, les salauds.

Fenêtre, torche, escalier, voleur, troupe, musiciens. Musiciens. Tout devint soudainement limpide. Je venais de comprendre les magouilles des saltimbanques et de leurs voleurs à la tire et c'était moi qu'on embarquait. Cette justice paradoxale me fit m'interroger. Une fois arrivé au seuil de la bâtisse, je vis Zamrick être escorté vers la colline et de l'autre côté, les deux musiciens. L'homme me regardait sans expression tandis que la crinière bleue me montrait son dos, la chute de ses reins et la courbe de ses hanches.

Quatre bonhommes pour Zam', trois pour moi, j'étais quelque peu.. désappointé, dira-t-on. Mon escorte passa entre une poignée de miliciens qui trinquaient. Les enfoirés étaient venus ici pour boire un coup à la fin de leur tour de garde et mon grand chauve était vraiment doué pour tout faire foirer. La mer me manquait, l'alcool et ses effets s'estompaient et je commençais à trop réfléchir. J'étais démangé par l'idée de feinter une fuite d'un côté pour m'esquiver de l'autre, cavalier jusqu'au port et sauter sur le pont de notre bateau pour que tout soit oublié; passer des pontons aux voiles et profiter de la brume. Hélas, je trébuchai sur un pavé sacrément mal placé et m'écrasai au sol avant d'être traîné jusqu'aux geôles dans un donjon à l'est du manoir Rodvar, un magnifique une pièce au charme rustique magnifié d'une vue sur la mer de l'est.

La suite de la nuit fut brouillée par le sang qui perlait de mon arcade. Une douce nuit bien méritée dans ce charmant cloaque qu'on appelle une colonie. Bienvenue à Guinda hein.

Chapitre II - Rivière d'Or

Le reflet du soleil sur les mers de l'est m'arracha à mon sommeil. Mes yeux étaient maculés de sang et je souffrais d'une puissante gueule de bois, la trogne ballotée par les bourrasques maritimes. Je constatai que Zamrick n'était pas là mais je discernai une silhouette bien plus rabougrie mais toute aussi large. Elle avait les poings liés dans le dos et se trouvait dans une autre geôle que la mienne, une épaisse barbe rousse dépassait de l'ombre du capuchon qui lui masquait le visage.

J'entendis des bruits dans les escaliers et je peinais à distinguer ce qui se passait dans l'ombre du contre jour qui m'aveuglait. Après avoir frotté et plissé mes yeux, un détachement de trois miliciens me faisait face. Celui du milieu avait ôté son heaume pour le glisser sous son bras, il avait les cheveux rasés et une mine bien plus fraîche que la mienne. Il me tendit une gourde en esquissant un sourire compatissant. Je la fauchai avec nonchalance en attendant qu'ils profèrent leurs menaces ou je n'sais quelle autre requête. Le sans-casque me salua d'un geste de la main puis attrapa les barreaux de ma prison pour se pencher et babiller comme un bon chien de soldat.

“Je me présente, je m'appelle Audebert Ceolred, officier de la milice. Arelän Rodvar m'a missionné pour vous accompagner dans votre périple sur le continent elfique. On va vous sortir d'ici dans quelques heures, le temps de trouver les autres membres de l'expédition. Je serai.. comme qui dirait, le représentant des intérêts du gouverneur, dit-il avec un petit sourire mesquin.

- Donc, Mortalis a accepté l'voyage hein..., soupirai-je.
- Votre frère a accepté la seconde offre du gouverneur, qui vous excuse de votre petite bévue d'hier. Celui que vous appelez Zamrick a été libéré plus tôt en signe de bonne foi.”

J'avais été le sujet des négociations nocturnes et mon frère n'avait eu d'autre choix que d'accepter. Les foutus politiciens me donnaient l'envie de gerber mais je n'pouvais qu'éprouver un peu de respect à l'égard de tant de fourberie. Je ne pouvais qu'apprécier une telle perfidie. J'apprenais en plus que ce soldat allait venir avec nous et que d'autres invités allaient rejoindre la petite aventure.

“Quels autres membres ?

- Le gouverneur a confié à votre frère la raison de son enthousiasme, sa source est sûre et elle vient avec nous.

- Elle a un nom cette source ?
- Un sobriquet oui, il s'agit du fondateur de la Ligue des Vagabonds, les chasseurs d'artefacts. Je suis sûr que vous allez l'aimer ! s'exclama-t-il en ricanant. On l'appelle Nisulto, c'est l'un des personnages qui possède une partie du port de Guinda. C'est lui qui a récolté toutes les informations qui nous ont menés ici. Il s'agit à vrai dire d'une des seules personnes de l'expédition qui est déjà allée chez les elfes.
- Un soldat et un chasseur de trésor.. Je vois que ça devient sérieux. J'espère que vous aimez les voyages agités car ça va bouger !
- Nisulto ne sera pas le seul de son groupe, il sera accompagné de deux écumeurs. Nous risquons aussi d'engager le nain qui nous écoute silencieusement depuis le début. Un vendeur d'esclaves qui connaît la région où nous allons, ses rivages du moins.
- J'espère que vous avez un rafiot parce que tout ce beau monde dans l'Errance risque de déranger. Et vous s'erez sûrement pas les bienvenus.
- La Ligue des Vagabonds nous met une jonque de Telam à disposition : l'Aï Maokan et l'équipage qui va avec. Son capitaine s'appelle Boteo."

L'expédition tournait en véritable cohorte. Ç'allait devenir une table de jeu à laquelle tous les coups sont autorisés. Chacun allait se disputer la découverte et son butin, déchirer l'un ou l'autre pour ses intérêts, mener des missions pour leurs ordres et leurs patrons. J'observai alors la petite silhouette qui s'était rapprochée. C'était bel et bien un nain bourru au visage toujours caché par les ombres. Sa barbe fournie tombait jusqu'à sa taille à laquelle était accroché un géant trousseau de clés. Je découvris alors Bakmor Renking.

L'officier me déballa d'autres détails que j'oubliai avec joie. Guinda s'était incrustée dans ma peau, dans mon crâne et j'en souffrais. Mon arcade et ma joue me lançaient sans parler de ma gueule qui se faisait pesante. Le soldat récupéra sa gourde et conclut notre entretien d'une dernière phrase.

"Dès que la jonque sera arrivée à quai, vous pourrez sortir. Votre capitaine veut vous parler seul à seul avant de vous introduire à vos nouveaux associés. Il sera ici dans peu de temps."

Il rajusta son heaume pour abandonner les cellules avec hâte, escorté par ses deux mignons armurés. J'avais encore du temps à mettre à profit avant qu'un rafiot ne fasse la route de Telam à ici. Le nain me lorgnait toujours, silencieux; je compris que ce passage à mou allait être longuet. Je pus dormir de façon cahoteuse, fermant les yeux par intermittence, balloté entre rêve et réalité, recroquevillé dans le seul coin ombragé de ma prison.

Je croyais halluciner quand la petite silhouette m'apostropha pour me tirer de mon sommeil elliptique. Il s'approcha des barreaux pour dévoiler un visage ridé et robuste, tanné par les voyages sous le soleil. Ses lèvres se murent de nouveau pour prononcer quelques mots incompréhensibles aux sonorités tranchantes. Il pianotait distraitemment sur son trousseau de clefs qui devait au moins en accueillir une bonne trentaine. Le nain ricana grassement avant de palper sa barbe pour ensuite tendre sa main aux travers du portail rouillé.

“Bakmo’lr Renkin’, j’c’lu comp’lend’le que nous se’lons d’la même p’lomenade ! C’loyez moi mon ga’lçon, ça s’la pas de tout repos. P’lépalez bien vot’ ba’lda, on risque bien d’en pe’ld’le un ou deux dans l’affai’le héhé, cracha-t-il en peinant à trouver chaque mot.

- Martacus Whyn, soupirai-je en lui serrant fermement la main. Un nain vendeur d’esclaves alors hm ? J’ai croisé qu’des nains esclaves jusqu’ici.”

Il répliqua de nouveau dans son dialecte de petit homme des montagnes. Le nain gloussa bruyamment pour détacher une clé de son trousseau et l’agiter au travers des barreaux avec un sourire pervers figé sur la gueule. Ses lèvres séchées s’ouvrirent et exhibèrent deux rangées de dents rongées par les plaisirs dont abuse un marchand d’esclaves rendu riche par sa profession. Riche et en prison.

“Ça s’la la clef de ta cage quand j’veud’l’ai ta bouille aux so’lciers du continent !

- J’ferais un bien piètre esclave l’ami. Tu sais que j’comprends presque rien à c’que tu dis ?
- Qui t’a pal’lé d’esclave ? Ils ont juste besoin d’viande à moitié vivante !
- Donc il y a bien des farfadets qui vivent là-bas hein ?
- Et pas que, il est pas si mo’lt que ça l’îlot des elfes. J’y t’louve beaucoup de clients et ils l’affolent de gus comme toi et tes pat’lons. Faites t’lès attention aux rlochets qui bougent !”

Je roulai des yeux pour échapper à la rancoeur raciale du nabot. Voilà qu’il me méprisait pour les méfaits des nobles et des politicards.. Une toute autre race que la mienne pour vous dire. Bakmor cessa de divaguer à l’approche du sergent qui nous avisait avec méfiance.

“Vous prévoyez déjà votre évasion ? railla-t-il en ouvrant ma cellule avant qu’un de ses mignons casqués me donna mon barda.

- M’non, on prévoit une grosse sauterie avec les autochtones. On sait quelque chose de l’endroit où on va au moins ? Les telakis sont déjà arrivés ?
- Pas plus que lui. Non mais votre frère a réussi à vous faire libérer en avance pour des questions.. organisationnelles.”

Rassurant. Je m’équipai brièvement avant de me faire accompagner d’un bout à l’autre du donjon. Nous remontâmes un escalier qui me parut géant avant de passer dans la garnison pour finalement nous retrouver au seuil du châtelet où m’attendaient monsieur Woodrow, notre maître d’équipage, notre chirurgien Veliras et notre cannonier Kalën.

L’on m’accueillit avec une outre de rhum et de beaux ragots sur la veille. L’équipage s’était retrouvé dans une autre taverne que celles que nous avions écumer avec Zamrick, plus à l’ouest du port. Une rixe avait éclaté entre deux flibustiers de l’Errance qui convoitaient la même donzelle. La libertine leur avait même proposé de partager les frais pour la trousser à tour de rôle mais l’un des deux prétendants n’était pas vraiment partageur. Mortalis avait mis fin à la dispute en organisant un duel qui s’était assez bien terminé. Les deux garçons avaient oublié leur récompense pour se remémorer les raisons de leur amitié autour d’un pichet infini suite à une volée d’injures.

Après avoir tourné autour du pot, ils finirent par m'interroger sur les intentions de Mortalis, sur les raisons de notre voyage chez les elfes. Terres maudites, sorcellerie. Woodrow me confia que beaucoup de membres éprouvaient des réserves et qu'il fallait les motiver avec le butin ou en minimisant les risques. Si je n'étais pas capitaine, c'était bien pour éviter ce genre de magouilles d'influence et autres mensonges. Veliras me paraissait inquiet, il pétrissait sans cesse le haut de crâne dégarni sans dire mot jusqu'à notre arrivée sur les quais. Il se planta au début du ponton sans nous suivre. Je m'évertuai à un lent volte-face pour l'interroger d'un regard.

“Arhm.. On va vraiment aller chez les elfes alors ? Quand j'étais à Valazar.. j'ai rencontré un voyageur qui expliquait que les sauvages encore sur place se dévoraient mutuellement.”

Woodrow désigna Veliras d'un geste de la main pour appuyer ses propos. Je virevoltai dans l'autre sens pour reprendre ma route avec Kalèn en laissant l'officier et le maître d'équipage sur le carreau. Le vent me gratifia d'une bourrasque revigorante et je pus atteindre notre deux mâts en silence. J'appréciai particulièrement l'officier avec qui je marchais, Kalèn était quelqu'un de silencieux qui n'hésitait pas à sévir au moment opportun. Il ne parlait qu'en cas d'extrême urgence, pour donner des consignes de tir ou transmettre les manoeuvres de pointage. Ce rouquin savait comment emporter un navire par le fond. Il faisait preuve d'une tactique incroyable et bavardait seulement avec notre navigateur, Jack Perah, pour élaborer des stratégies de course et de tir.

Le canonier m'abandonna sur le pont de l'Errance pour maudire un artilleur qui entassait des boulets. J'avais encore la gueule couverte de sang, les cheveux maculés de globules et de saletés. Plusieurs membres me saluèrent, d'autres me dévisagèrent et je ne pus trouver repos qu'une fois cloîtré dans ma sombre cabine. J'ôtai mes habits par couches après m'être débarrassé de mes armes et décidai de me refaire une beauté en plongeant la tête dans une bassine d'eau trouble. Une bosse attira mon attention sur mon arcade et je découvris les stigmates de mes déboires récents. Je découvrais une barbe récalcitrante et une peau asséchée par les bienfaits des geôles. J'achevai alors l'outré d'une bonne rasade pour ensuite en déverser le fond sur mes quelques plaies. Un calme était en train de se profiler quand l'on frappa à ma porte :

“Le capitaine t'attend Marta' !” s'exclama une voix grave avant de déguerpir dans le vacarme du pont inférieur. J'enfilai rapidement un bas et une chemise de bretteur pour sauter dans mes bottes et filer vers la cabine du Capitaine, à la poupe du rafiot. Un acconier beugla sur les quais pour accélérer le ravitaillement. Je ne pris pas la peine de frapper, on m'attendait déjà. Une fois entré, je repérai mon frère installé à son bureau, plongé dans son carnet de bord qu'il chérissait et transportait toujours avec lui. Il allait m'engueuler et nous savions tous les deux où cette conversation allait nous mener. Nous cherchions tous deux l'angle adéquat pour engager l'autre.

“Tu penses bien que tes inepties d'hier nous ont fait courir un gros risque ? lâcha-t-il avec son air calculateur.

- Moi tout c'que je vois, c'est un prétexte pour obliger l'équipage à faire le sale boulot d'un nobliau.
- Un prétexte que tu m'as fourni Martacus ! J'ai été convoqué au beau milieu de la nuit pour rencontrer une deuxième fois le gouverneur. C'est lui qui m'a appris que tu

croupissais dans son donjon. Même si ça m'aide à lancer nos hommes dans une telle entreprise, ça nous engage à des clauses que j'aurais préféré éviter.

- Mh-hm, moi j'voudrais éviter d'avoir à faire ce voyage de merde. J'ai l'impression qu'on sera tous déçus hein ?
- Tu es toujours si.. nerveux. Si prévisible dans tes excès de colère. Tu as réussi à te faire arrêter dans deux tavernes différentes en une soirée.
- Et toi, t'as sucé combien de gus dans la soirée ?

Je le provoquai en souriant à pleine dent. Il ne jouait pas aux mêmes jeux que moi et je savais que j'étais gagnant à celui intitulé : "qui est le plus con ?". Mortalis plissa les lèvres pour me montrer sa déception et trempa le bout de sa plume dans l'encrier sur sa droite avant de laisser transparaître un rictus amusé. Après tout, derrière cette enflure de calculateur se trouvait bel et bien mon frère.

"Tu as rencontré le sergent qui va nous accompagner, qu'est-ce tu en penses ?

- Un bon soldat qui va veiller à c'qu'on se tire pas avec le magot du croulant. Il m'a dit qu'on allait avoir la Ligue des Vagabonds avec nous et même des telakis.
- La Ligue est à l'origine même de notre périple. C'est une faction sans bannière qui chasse les légendes dans tous les recoins du monde. Un autre vaisseau se joint à l'expédition avec son équipage, ils sont partis du port de Tanrum il y a déjà plus d'une semaine. Le gouverneur avait de l'avance sur nous, ça ne me plaît pas. Martacus, tu es mon frère et mon second, tu es le seul qui pourra prendre des décisions si jamais il m'arrive quoi que ce soit.. Ce n'est pas les intérêts divergents qui manquent.
- Mh, tu penses que la Ligue va essayer d'enfumer le vieux en se séparant de nous une fois le bu-.. Le quoi d'ailleurs ? Est-ce qu'on sait seulement ce qu'on va chercher ?
- Rodvar était suspicieux à l'égard de Nisulto donc il se pourrait bien qu'ils aient des différends. En ce qui concerne notre mission, elle est certes floue, mais le gouverneur m'a éclairé sur quelques zones d'ombre. L'objet que nous allons chercher se trouve dans les ruines d'Amedith. Il a été créé il y a bien longtemps par les chérubins et pourrait permettre à Guinda de devenir une véritable menace pour l'empire darien. Le gouverneur, malgré son âge, regorge encore d'ambitions.
- Tu me dis toujours pas ce que c'est et ce que ça fait vraiment. Les chérubins.. ?
- Seul Nisulto et ses hommes savent à quoi ressemble l'artefact. Les chérubins oui, ce sont les elfes qui vivaient à Amedith et qui ont transmis les savoirs elfiques sur la magie aux autres races. Sans eux, nous n'aurions jamais pu comprendre les arcanes de leurs pouvoirs.
- Comme si j'y comprenais quelque chose, relâchai-je en grommelant. Même le chirurgien est terrorisé à l'idée d'aller là-bas, tu penses pouvoir éviter la mutin'rie qui va sûrement venir face à l'inconnu hein ?
- J'y réfléchis encore mais je te prie de bien vouloir les déraisonner un peu et festoyer avec eux. Nous avons encore un jour ou deux jours à passer ici. Si tu tiens vraiment à briller comme pugiliste dans les tavernes du coin, évite celles sur le territoire du gouverneur. Tu pourrais peut-être t'aventurer chez Nisulto pour te renseigner sur la Ligue et ses procédés. il me semble qu'il détient la partie ouest de la colonie.
- Mh-hm, faire boire les hommes et me rencarder sur le chasseur de trésors sans m'illustrer dans mes joutes d'ivrognes ? On va essayer, dis-je en narguant mon frère.

- Tu m'excuseras mais j'ai une lettre à finir.. Et, à l'avenir, prends d'autres hommes que Zamrick dans tes pérégrinations nocturnes."

Je ricanai pour répondre à Mortalis et quittai la cabine d'un pas ferme pour entreprendre cette nouvelle et prometteuse journée. Sa petite correspondance me fit m'interroger et je compris qu'il entretenait encore des relations avec sa concubine aux cheveux blancs qui l'attendait à Valazar. Je lui aurais bien demandé de glisser quelques mots doux pour les bâtards qui m'y attendent mais ç'aurait relevé d'une hypocrisie qui dépasse mon ironie.

Le bateau était occupé sur tous les ponts. L'on récurait, l'on chargeait, l'on grimpeait au grément pour admirer la vue, l'on empilait les fûts ! J'abandonnai ce vacarme pour m'enfoncer de nouveau dans cette jungle de cabanons enchevêtrés, seul et armé de mon six-coup sans munitions et de ma jolie rapière. Une fois les docks abandonnés, je peinaï à avancer sur l'artère menant à l'ouest de la ville, je devais bousculer et beugler sur les commerçants qui formaient un flot continu d'emmerdeurs vous emportant en un rien de temps sous les négoce hurlées d'un bout à l'autre du chemin boueux. Le flux se séparait en deux vagues distinctes en raison d'un piédestal incarné par un caisse de fourniture sur lequel se trouvait un crieur public. Le hurleur sur son delta ajustait une ribambelle de louches en fonte dans sa main avant de les frapper frénétiquement sur son caisson pour faire taire les plus froussards et prendre la parole :

"Oyez Oyez ! En cette soirée se tiendra une piécette théâtrale à la Rivière d'or ! R'vivez le tournant dramatique de l'empire avec la mort d'Heliris Aegnar et l'exode elfique ! La troupe des sans-bouilles vous f'ra frémir avant de vous faire rire ! De belles références sont à venir dans l'ancre des Vagabonds et leurs quêtes mystiques !"

Je compris que ma fortune était comme le jour et la nuit. La veille j'avais connu plus d'emmerdes qu'en quatre mois et aujourd'hui je faisais d'une pierre deux coups à peine sorti de mon rafiote. J'appris alors où je pouvais régler mes comptes avec les musiciens et rencontrer Nisulto dans la foulée. J'étais alors comblé et décidai de profiter de la journée pour m'engraisser et arpenter Guinda pour comprendre sa prétendue structure. Une idée me vint et me convint. Sans un sou en poche, je filai vers la taverne de l'elfe derrière la commanderie pour faire chanter le tavernier qui m'avait dévisagé afin d'obtenir un petit repas tous frais payés !

Ma fortune me sourit de nouveau. J'entrai dans le bouge en souriant avec défi et je tombai nez à nez sur le patron aux favoris qui avait encore les stigmates de son amourette avec son comptoir : une belle ecchymose sur le front. Aucun pirate à l'horizon. Il était encore trop tôt pour les forbans de cette espèce; ils avaient dû se quinter après la séance coups de fouet. Alors que Favoris allait me chasser de son établissement, je l'interrompis en ouvrant les pourparlers.

"Tu sais.. Je suis pas rancunier comme bonhomme mais disons que je le serai encore moins si tu m'offrais une miche de pain, quelques fruits et un morceau de viande séchée, suggérai-je avant de lui couper l'herbe sous le pied en reprenant, j'vais avoir du mal à courir la gueuse avec les balafres que tu m'as offert.. J'aimerai pas être obligé de te rendre la pareille.

- Si le Capitaine Velanwël vous voit ici, ça va être pour ma pomme !

- T'auras qu'à lui dire que je t'ai menacé, c'est simple et sans risques.
- Vous m'avez vraiment menacé, à l'instant, lâcha-t-il en me fixant avec une lueur de méchanceté malvenue.
- Tu veux vraiment m-.. Tu penses que ma blessure ne vaut pas un petit casse-croûte ? Plus vite donné, plus vite parti. Ton elfe n'en saura rien."

Il opina et fila derechef dans son arrière boutique pendant que je patientais en décrivant son comptoir et les différents alcools qu'il proposait. Qu'est-ce que j'aimais l'alcool, l'hydromel, la bière, le rhum, le whisky et même parfois de la vinasse dans mes plus basses périodes. Dans une autre vie, j'aurai pu être un alcoolier, produire et vendre, voyager et prospecter. Une vie partagée entre tavernes, spiritueux, femmes et pertes de mémoire. J'allais me servir une pinte en catimini quand Favoris s'extirpa des entrailles de son bouge pour me présenter un sac en toile bien garni dans l'espoir de ne jamais me revoir. Je fauchai le tout en le remerciant d'un sourire narquois pour filer hors de l'établissement et m'atteler à la découverte des venelles attenantes. Ces ruelles étaient le fruit hasardeux des chaumières intriquées et recellaient de gobe-mouches et autres oisifs en quête de proies ou de tranquillité. J'y cherchai les secrets hallucinogènes de la colonie et je comptais bien trouver des va-nus-pieds camés et trop hébétés pour veiller sur son produit. Après avoir tiré une dague de ma vareuse, je me faufilai dans l'ombre des bâtisses pour vagabonder en laissant mon instinct me guider. Mon intuition fit mouche et je tombai sur deux morts-vivants en guenilles et aux yeux injectés de sang qui psalmodiaient des avertissements lugubres à peine audibles. Leurs chicots étaient bruns et leurs langues verdâtres. D'une oeillade avisée, je découvris un tissu entre eux sur lequel se trouvait trois branches aux feuilles verdoyante à moitié arrachées avec de minuscules fleurs. L'un des drogués avait encore des feuilles dans sa paume de main et entre les dents; je compris rapidement comment en faire bon usage. Je chapardai une branche de leur fabuleux remède pour m'en aller chercher un coin où je pourrais m'y essayer sans avoir à craindre les types dans mon genre. Mon hésitation disparut en peu de temps, chassée par l'excitation de la découverte et par mon intention crédule de n'en consommer qu'une seule fois.

Vide de clients, la taverne de Favoris me sembla être une bonne opportunité. Je dus troquer ma miche de pain à un enfant des rues pour qu'il puisse divertir le tenancier le temps que j'atteigne son étage avec une bouteille extirpée à son comptoir. Le marmot avait eu la main leste, il avait brisé la fenêtre de son arrière boutique avec un pavé avant de brailler dans un patois qui m'était inconnu. Je prêtai l'oreille à la porte des différentes chambres pour en trouver une inoccupée et m'affairai avec expertise au crochetage de celle-ci en soulevant les deux pauvres chevilles de la serrure. La chambre était bien moins élégante que celle de la taverne près du Manoir. Une simple couchette avait remplacé le lit à baldaquin; on trouvait dans un coin une bassine en bois et quelques linges relativement propres et pour seule fenêtre une embrasure ovale comblée d'une vitre trouble. Un coffre en bois était ouvert au pied du lit de fortune avec une clef à disposition pour y entreposer ses bien les plus précieux. J'y glissai mon arme à feu inutile mais rarissime pour le coin ainsi que ma besace. Ma rapière trouva sa place sous le couchage avant que je ne me mette à disposer tous les éléments nécessaires à mon expérience. Je mangeai quelques pièces de viande avant de placer les fruits contre mon flanc gauche et la bouteille inconnue contre le droit. Allongé, je vérifiai soudainement la présence des dagues sous ma vareuse pour ensuite lorgner le plafond et contrôler ma respiration. C'était loin d'être mon premier rodéo mais c'était la première fois que j'allais pouvoir m'essayer à une drogue de façon aussi scientifique et

préparée. Je souris. Puis je glissai des feuilles dans ma bouche pour les mastiquer. Mes pensées glissèrent sur Nisulto, la pièce de théâtre et sa gargote.. La Rivière d'Or; la troupe de saltimbanques. Mon frère. Je sentis mon acuité se développer et grandir, ma concentration plus intense que jamais et cette sensation de pouvoir résoudre n'importe quelle énigme avec la désinvolture du génie. Mon sourire prit encore de l'ampleur et je continuai à décharner ma brindille magique pour me fourrer des feuilles dans le gosier, encore et encore.

Je songeais à l'artefact et à ses conséquences, aux risques encourus par notre équipage, à cette folle récompense. Je regroupai mes maigres connaissances sur le continent des oreilles pointues. Une alerte sonna, un souvenir me submergea. Le croulant de gouverneur n'avait pas répondu au sujet des autres équipages de Guinda. Pourquoi ne voulait-il pas faire appel à eux ? J'allais toucher un complot du bout du doigt quand je m'enfonçai soudainement dans les abysses de mon crâne comme si mes orbites s'étaient retournées. Je souris et cessai de songer sous la puissante vague euphorique de la plante qui fut suivie d'un maelstrom d'émotions et de visions, des chimères du passé. Mon regard se figea, ma respiration accéléra et malgré ce que je pensais, ma faim disparut. Je vaquais dans mon esprit tandis que mon corps était figé. Une explosion retentit dans tout mon être.

Je me retrouvai soudainement sur les plages de sable de Skefard à l'est des grandes plaines naines de Bardir. J'étais plus jeune et batailleur. Corën, le capitaine du Périlleux, mon capitaine, était encore frais et vif et souriait beaucoup trop à mon goût mais il s'exprimait avec une telle ferveur qu'il pouvait vous faire sauter dans l'vide avec le sourire béat des illuminés. Je me retrouvai seul à arpenter les dunes en laissant mes pieds rouler dans le sable, les yeux rivés sur l'inconnu : l'horizon, ce coup de couteau qui sépare le ciel et son reflet dans l'océan. Dans ce néant illusoire se trouvait pourtant le berceau des elfes. Elen'Raën et ses mystères avaient toujours été sous mon nez.

L'instant d'après, le temps d'une simple respiration, j'étais en train de cogner sur un nain pour remporter un pari et rafler une belle mise. On avait mis en gage nos équipements et je redécouvris mon arme à feu, le six-coup, ce chef d'oeuvre était une pièce d'artisanat manufacturée par un arquebusier nain réputé. J'avais oublié tant l'arme était magnifique, gravée et ornée avec des pièces de bois et d'ivoire.

Mon arme disparut en fumée pour reprendre forme dans les mains d'une rouquine au sourire espiègle. Nous titubions, imbibés, souriants, niais. Je tirai Roxanne par son cuir pour lui arracher un baiser, l'étreindre avec vigueur et la faire tomber dans le sable. Mes hallucinations furent alors bafouées par un romantisme dégoûtant dont je n'pensais pas être capable. Nos caresses s'éternisaient et une puissante sensation de chaleur se diffusa dans mon corps quand un vacarme me tira de mes songes.

Un goulot m'assiégea les lèvres et me noya dans un flot de houblon. J'étais encore embrumé par les feuilles que je continuais distraitemment à mastiquer et j'avais instinctivement fauché la bouteille et fait sauter son bouchon pour boire au goulot. Soudainement, j'étais touché d'un élan de lucidité incroyable. Je découvrais chaque recoin de la petite chambrée, chaque détail et je ressentis même le vent qui s'engouffrait par la porte entrouverte. Les escaliers furent martelés par les solerets d'une bande quelconque. On allait me tomber dessus et je savais exactement comment les accueillir.

L'instant d'après, je me retrouvai à marcher avec indolence dans une foule de fêtards, d'artisans saouls et de saltimbanques. J'étais assommé par les hurlements, les rires gras et je me dirigeai nonchalamment vers deux grandes portes saturées par la foule. Mon arme à feu avait disparu et je n'étais armé que de ma rapière. En sortant la main gauche de mes bas, je découvris en son creux deux feuilles émiettées de ma découverte euphorisante. Le crépuscule menaçait déjà le port et la pénombre s'installait doucement dans les espaces dépourvus de torches. J'accumulais une rage sourde, la mâchoire carrée par une attente inexplicquée. Je glissai alors les quelques feuilles qui me restait dans la gueule pour les mastiquer. J'étais donc à l'entrée de la Rivière d'Or et la moitié de la journée venait de s'engouffrer dans une anomalie temporelle qui m'échappait complètement. Mon corps ne semblait pas souffrir d'une quelconque blessure, je bougeais avec agilité et sans gênes mais peut-être était-ce dû à la came que j'étais encore en train d'ingurgiter. L'absence de mon revolver m'inquiéta quand un coup de feu retentit. Les badauds s'écartèrent pour me laisser apercevoir le tireur, un gaillard aux cheveux grisonnant couvert d'un bonnet de marin qui rengainait sa pistole fumante. Il reprit son affaire comme si de rien n'était en laissant passer une cohorte fiévreuse d'acrobates, de bouffons et de comédiens masqués. Je discernai dans le tas ma charmante harpiste et le lettré qui avait échauffé Zamrick.

Ma mâchoire mastiquait naturellement les herbes prodigieuses tandis que mon esprit était occupé à l'observation de mon entourage, des artistes qui se fafilaient dans le passage sous le joug du tueur. L'ordre avait été rétabli grâce au silence pesant de la mort. De nombreux vagabonds s'étaient amoncelés près des portes pour quémander une once de pitié. J'étais en alerte, prêt à protéger ma bourse inexistante quand je constatai de nouveau que mes richesses étaient réduites à ma présence inspirante et mon humour tranchant. Cependant, en cette soirée, je n'étais pas le seul comédien dans la pièce et j'échafaudais déjà ma vengeance à l'égard des scélérats qui m'avaient volé.

Sous l'influence de mon nouveau remède, j'observai des détails qui m'éclataient étrangement aux yeux. Je remarquai la dernière actrice de la file artistique, une femme aux bas de velours et à la tunique rouge qui vaquait avec une démarche féline. Une aura se dégageait d'elle, une pincée de glamour et une autre de danger. Ses lèvres étaient tordues pour former un sourire en coin lorsqu'elle avisa la foule avant d'entrer. Le genre de bouche charnue qui fait appel à vos instincts primitifs. Je décidai de m'engager en écartant les pécores devant moi pour affronter le tueur qui semblait garder l'entrée. Un tueur qui m'avait plus l'air d'un bourreau. Il était harnaché le maraud ! Sa pistole avait retrouvé sa place dans un holster à son buste tandis qu'une autre arme à feu siégeait à sa hanche droite. Je discernai la garde d'un fleuret de l'autre côté de sa taille. Il allait m'apostropher quand je levai la main pour l'interrompre et lui offrir de fausses lamentations incompréhensibles. J'happai le mort gisant au sol pour le tirer sur le côté du bâtiment et lui faire les poches après avoir ému la foule de la mort de mon prétendu gendre. Je devais bien rendre quelques affaires à ma fille, sa veuve hein. Je découvris dans ses chausses rapiécées quelques pièces pour huiler ma soirée. J'arrachai à la dépouille souillée un collier et une bague ainsi qu'une vieille clef. Son assassin m'interrompit avec ses pattes d'oies plissées par la pénombre et par une probable défiance.

“Je tiens à c’que ma choupinette récupère sa babiole !”, dis-je en montrant l’anneau entre mon pouce et mon index. Mon interlocuteur me perça du regard, il s’approcha l’air las pour venir me taper sur l’épaule et parler à voix basse.

“Tu ferais un bon comédien l’ami. Tu pourrais me remercier, j’ai débarrassé ta famille d’une vraie canaille. C’était pas le meilleur des beaux-fils, il venait ici bien trop souvent.

- Et j’t’en remercie grassement ! J’veis peut-être rivaliser avec la troupe de comédiens dedans. M-..
- Tu gardes tout, tu me donnes juste la bague et je te trouve une bonne place pour le spectacle, ça te va ?”

Percé à jour en pleine nuit, j’opinai pour sceller notre basse entreprise. Je lui balançai alors la bague et me redressai pour suivre celui qui me confia s’appeler Kiril, un écumeur au service de La Ligue des Vagabonds. Notre camaraderie se poursuivit le temps qu’on aille balancer le corps derrière la grande bâtisse de son patron. Kiril m’apprit les origines de la Ligue qui tenait son nom d’un incroyable réseau d’informateurs. Nisutlo avait réussi à récolter un nombre incalculable de ragots, de “on dit” et tout ça en payant au lance-pierre les mendiants de chaque port. Il faisait appel à des “écumeurs”, des gaillards comme Kiril pour l’accompagner dans ses périples à la recherche de créatures, de trésors, de découvertes et d’influence. Sans connaître le personnage, je lui accordais déjà mon respect.

J’étais stimulé et je devins encore plus euphorique lorsque l’écumeur me fit entrer dans la Rivière d’Or. La taverne était immense et composée de deux grandes parties : le rez-de-chaussé dont le plancher en bois était relié par plusieurs niveaux et escaliers. On trouvait un foyer encastré dans le mur sur la gauche avec un comptoir noirci de monde un peu plus loin. Sur la droite, la scène commençait à s’animer avec l’installation grotesque d’un rideau fixé sur roulettes. Elle était entourée de tables et de chaises que se disputaient déjà les arrivants en grondant et en agitant les poings. Kiril salua le tenancier tandis que nous arquions à sa droite pour grimper au premier étage, un réseau de terrasses que nous arpentâmes pour finir au dessus de la cheminée, bien au chaud.

Je n’avais pas encore réussi à chaparder une seule boisson, mon instinct de buveur était émoussé par la découverte. Tout était merveilleusement illuminé, chaque bougie, chaque torche, tout était parfaitement placé et j’admirais l’utilisation de miroirs pour refléter ces flammes. Je fus désigné du pouce par l’écumeur qui m’avait fait grimper. J’étais face à un bonhomme souriant, enfoncé dans un trône en peaux et en fourrure, il était secondé par ma sublime harpiste et son compagnon luthiste qui me salua d’un sourire hypocrite. Je posai pour la première fois les yeux sur Nisulto, qui me souriait chaleureusement et me dardait sûrement avec curiosité derrière ses lunettes teintées. Il me souhaita la bienvenue et m’invita à m’installer aux côtés de la crinière bleue qui resta de marbre. Le luthiste devisa à voix basse avec Nisulto avant de prendre congés en faisant valoir son devoir imminent pour la réussite de la prestation. Fleur bleue me gratifia d’un sourire surnois en abandonnant ma vue pour suivre son petit copain. Je me retrouvai seul avec l’homme à qui je devais tirer les vers du nez. L’aveugle m’apostropha pour me tendre une coupe de vin.

“Du rouge de Frugar, un peu épais mais délicieux. Alors, je vois que tu éprouves de l’intérêt pour Volia ? me demanda-t-il avec amusement.

- Disons que.. j'aime les artistes, lâchai-je en sondant ses binocles à la recherche d'un regard.
- Nous sommes deux alors. Je les aime pour leur spontanéité. Pour m'avoir approché d'aussi près, j'imagine que tu cherches à me vendre quelque chose. Sache que je ne suis intéressé que par des reliques authentifiées et pas de simples breloques."

Ce somptueux connard me confondait avec un arnaqueur. Adouci par mon humeur, je restai béat à sa question, la gueule sûrement plissée de toute part par le doute et l'incompréhension. Il abaissa ses lunettes pour me regarder dans les yeux et agrandir son sourire face à ma bouille engourdie et mon regard vide. Il se marrait bien l'idiot. "Avec des yeux aussi dilatés, je comprends pourquoi t'es pas très vif. Enchanté, je suis Nisulto !"

Je redécouvris les plaisirs subtils d'un vin raffiné sous une fausse identité. J'étais devenu James, quartier-maître d'un navire marchand qui faisait halte à Guinda pour charger la cale. Nous discutâmes des feuilles que j'avais fini de mastiquer et je pus en apprendre plus sur ses effets. J'étais, comme il l'avait si bien dit, "désinhibé". Notre conversation s'avéra brève, interrompue par l'éclat résonnant d'une note de harpe et le début d'une mélodie inspirante qui me secoua les tripes. Le rideau coulissa en un grincement, la musique tonna soudainement pour annoncer le début des hostilités.

Un homme se tenait silencieusement à côté de plusieurs tonneaux éparpillés, vêtu d'un pourpoint rouge de sang et d'une culotte large et rayée. Son visage était dissimulé sous le masque de La Brute, un faciès aux traits grotesques et aux lèvres tirées vers le bas pour former une grimace belliqueuse. Nisulto me proposa distraitemment de redorer ma coupe de vin, proposition que j'acceptai immédiatement mais qui me fit perdre le fil. Lorsque je revins sur l'acteur silencieux, il agitait un collier sur lequel étaient passées une quinzaine d'oreilles pointues sanguinolentes. Il l'exhibait à la foule parcourue de rires et de soupirs. La musique cessa après une note prolongée qui m'arracha un frisson.

"Immondices ! Diablerie ! Voici la marque du démon, preuve de la sorcellerie venue de l'est ! Ces hordes impies qui pratiquent l'occultisme ! Tous, méritent la même sentence, la mienne ! Certains fous prônent l'acceptation et vont même jusqu'à s'accoupler avec ces porteurs de mort.. Regardez le prix qu'ils ont payé pour avoir abusé de leurs "pouvoirs". Il ne s'agit ni plus, ni moins d'une malédiction dont nous devons nous protéger !"

L'acteur scruta la foule, il se permit de descendre de la scène pour venir soulever des crinières, pour chercher de l'elfe et peut-être trouver une petite animation, un lynchage rapide. Chaque geste était amplifié pour outrepasser la rigidité émotionnelle imposée par son masque. La Brute secouait les moins réactifs et affrontait ceux qui osaient le dévisager. Il finit par pourfendre la foule pour arriver sous notre terrasse et lever ses yeux sur mon hôte puis sur votre humble serviteur. Le bonhomme masqué se plia en deux avec ironie pour nous offrir une révérence. Il fit un volte-face soudain et écrasa une botte sur le parquet pour faire vibrer les spectateurs et achever sa tirade en retournant sur scène. Sa voix était puissante et son timbre roulant tant il s'exprimait avec ferveur.

"J'ai ouï dire que certains osent les accueillir.. Mais ne vous méprenez pas, ils ne sont pas victimes, mais bourre-... !"

L'intensité du discours fut rompue par l'entrée en scène d'un nouveau personnage, une simple main qui émergea d'un tonneau pour saluer la foule à l'insu de la Brute. Le raciste perdit son bas lorsque la main claqua des doigts. Elle disparut à nouveau dans le tonneau lorsque le personnage cul-nu nous tourna le dos pour dissimuler ses attributs et peiner à remonter sa culotte fébrilement. Nisulto attira mon attention en agitant la main de façon désinvolte, laissant échapper un petit soupir distrait. Il m'ôta au divertissement pour me parler des Événements du Goulet, l'inspiration historique de la scène, le véritable massacre des elfes obligés au vagabondage après leur exode. Il précisa que contrairement à ce qu'il se passait, personne n'était intervenu.

La main nous laissa découvrir sa détentrice, la femme à la tunique rouge que j'avais aperçu plus tôt. Elle arborait de fausses oreilles pointues, campée sur ses appuis dans son tonneau. La Brute fut parcourue d'une secousse et il secoua les épaules avant de gronder. Il se précipita derrière un autre tonneau pour en extirper une masse afin de charger "l'elfe" pour lui asséner un coup. La comédienne au sourire narquois s'évertua à une courbette pour saluer l'audience et claqua de nouveau des doigts une fois cambrée. Son assillant perdit l'équilibre et se retrouva cloué au sol en lâchant une volée de grognements. Les spectateurs éclatèrent de rire pour se railler grossièrement de la Brute maladroite. Ce ridicule propre aux saltimbanques me fatigua rapidement et j'en profitai pour bavasser avec Nisulto. Son regard insaisissable me rendait suspicieux et il m'avoua qu'il arborait des lunettes en raison d'une sensibilité accrue à la lumière.

Après avoir tourné autour du pot et m'avoir infligé d'horribles banalités, il me confia qu'il me connaissait parfaitement et que j'eus été idiot de croire que je pouvais jouer la comédie avec l'homme le plus renseigné de Guinda. La pièce de théâtre passa au second plan, oblitérée par ma conversation avec Nisulto. Il débina des détails de mon passé que j'avais déjà oublié et parvint même à m'arracher une grimace en évoquant Roxanne, "cette charmante rouquine qui fait parler d'elle à Valazar".

Mon hôte rajusta les plis de ses étoffes raffinées dont je n'saurais vous dire les noms. Lui et moi savions pertinemment le prochain sujet à aborder. J'pouvais oublier la subtilité et lui rentrer dans le lard. Quels étaient ses intérêts ? Comment ? Quoi ? Pourquoi ? Il connaissait déjà mes questions et m'anticipa en rétorquant avant même que je ne les pose :

"Il n'y a pas que des humains qui travaillent pour moi. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, mais notre race n'est pas la seule à pouvoir être corrompue. C'est la conscience qui nous corrompt. Il s'est avéré qu'un chérubin me soit tombé dans les pattes. Ces elfes sont niais et partageurs, surtout quand ils sont motivés et récompensés.."

Je prouvai mon attention en tendant l'esgourde, l'oeil porté de nouveau sur la scène où évoluait désormais la fallacieuse elfe. Elle semblait occupée à défendre sa cause en menaçant les gueux d'en bas avec un regard plissé de malice. Sa démarche était assurée et toujours aussi agile. Avec une main postée sur sa hanche, elle usait de l'autre pour amplifier ses propos et s'exalter. J'entendais son timbre de voix tranchant et pernicieux, j'observai ces lèvres se mouvoir avec une éloquence muette. Cette ferveur m'émuet et je fus obligé d'abandonner cette douce vision pour gratifier Nisulto d'une écoute prétendument utile à ma destinée.

“.. les eaux dangereuses d’Amedith. Une fois dans les ruines de la cité, il faudra trouver le *Nölegûl*, une bibliothèque située au sud-ouest de la ville. Je te dirai le reste en temps voulu. Je dois prendre des garanties, j’imagine que tu peux comprendre. L’objet était gardé par un ordre dissident qui l’avait volé à ses créateurs. Il y avait deux façons de penser chez les elfes concernant la magie. Une majorité voulait garder ses droits et cet avantage pour s’assurer un avenir pérenne tandis que d’autres savaient qu’ils allaient être haïs pour ça. Ils voulaient diffuser leurs savoirs pour aider les autres races et être compris.. Ils ont créé un objet pour ça, un.. catalyseur ? Une sorte de pont entre notre vision du monde et la leur, une compréhension de la magie. Je veux être le premier homme à faire cette découverte et cette expérience.”

Il oubliait que la mission était financée par le Gouverneur et que, peut-être, l’expérience était unique. Nisulto perçut mon doute et en comprit immédiatement les origines. Nos intérêts divergeaient et il venait de me l’annoncer carte sur table comme s’il s’en moquait. La question étant : se moquait-il de moi, ou du Gouverneur ? Le problème étant : Mes intérêts étaient ceux du Gouverneur.

Je ficelais ma réponse quand il me prit de court.

“Si c’est possible, bien entendu.”, ajouta-t-il en souriant à pleines dents. Mes pensées furent aspirées par d’autres interrogations. Un pont entre les mondes ? Compréhension de la magie ? J’avais toujours été réticent à l’égard de cette foutue “magie” et voilà qu’on voulait la comprendre et l’apprendre. Malgré ce passif, j’imaginai déjà le potentiel d’un tel savoir. Je s’rais devenu un pirate magique, le roi d’un océan de rhum dans lequel les sirènes arboraient de magnifiques courbes. J’en ricanai soudainement à la grande surprise du chasseur de trésor.

“M’non c’est rien, juste une imagination débordante. J’entends, j’entends.., dis-je très abstraitement avec un ton mesquin. Et donc.. On m’a dit qu’un autre membre de ta petite secte allait venir, un télaki ?

- Notre secte, comme tu dis, possède des membres bien au delà de nos frontières oui. Il s’agit d’un explorateur à la tête d’un équipage virulent. Tsukyomi Boteo. Il a travaillé pour la principauté bien des années en tant que marin. Il était même mandaté par Harmat pour surveiller le commerce entre Osa, Naqa et Imti. Un homme très cultivé et patient. Il est quelque peu, mon conseiller pour tout ce qui concerne de près ou de loin les “arcanes”.
- Un équipage virulent ? C’t’un euphémisme pour dire pirate ?
- Ce sont plus des mercenaires qui voguent sous le joug de l’avarice. Boteo s’amuse à recueillir les pires racailles pour profiter de leur zèle. Pourtant, ils trouvent toujours un moyen pour rester du bon côté de la “loi”. C’est un problème de sémanti-..”

Nisulto leva deux doigts pour m’intimer de fermer ma gueule. Comme un chef d’orchestre, il avait prédit la première note de harpe qui émanait de la scène. Il inspira la note et je portai mon attention sur la pièce pour découvrir ma harpiste, assise sur un tonneau avec son instrument. Même cachée sous un masque en bois, je ne pouvais que deviner son visage entre cette crinière et cette posture. J’ôtai distraitement la cruche de vin de son support pour remplir ma coupe avec la grâce du rapace. La mélancolie fondit sur mes épaules, j’étais

empêtré dans des associations qui n’me plaisaient guère. La liberté me manquait, je voulais sauter sur le pont et hisser les voiles pour m’en aller quérir ma maîtresse d’un azur éternel. Impossible de dériver quand on est lesté d’une telle ancre.

Cette fastueuse mélodie hantait déjà mes songes. Elle annonçait une marche funèbre, funeste. Pas à pas, j’avançais dans un monde de sinistre et de grandiose, plein de rebondissements. Un terrible crescendo, une avalanche. Une histoire de beautés et de tragédies, actée, saccadée mais vivace et délicate.

Ch’veux bleus s’arrêta et regarda pour la première fois le public pour esquisser un sourire et pencher la tête. Contrairement aux autres artistes, elle salua la salle d’un geste vague de la main puis recula après avoir baissé les yeux. Elle se fonda doucement dans le décor avec son instrument en bandoulière, plantée étrangement dans le fond de longs instants avant que les rideaux et leurs grincements ne s’imposent. Il y eut du barouf derrière le rideau et deux gaillards longeaient les murs en tenant une tenture semblable du bout des bras afin de masquer un convoi qui disparut derrière la scène.

“Que disions-nous ?, reprit-il innocemment.

- Tsukychose pirate mais pas pirate.
- Ah, oui. Il parvient habilement à s’entendre avec tous les hommes de lois. De nombreux baillis lui mangent dans la main. Il a des connexions avec toutes les villes de Telam mais aussi avec Tanrum et Kälman. Fûté comme il est, il a même profité d’un vice dans les lois pour se créer son repaire : une énorme péniche au nord de Skefard, une plate-forme non loin de la pointe nord-est de Dursil.
- J’ai entendu parler de cet endroit hm. A Skefard, c’est pas les ragots qui manquent j’imagine !, lâchai-je avant d’arborer un sourire moqueur.
- Avec tous les bordels que “Martacus Whyh” fréquente sur place, tu le sais tout autant que moi. Trêve de plaisanteries, il serait bénéfique pour nous deux que notre conversation ne soit pas répétée, tu crois pas ?
- J’en parlerai à mon frère s’il accepte mes conditions et son silence.
- Bien, bien.. Oh, ça va recommencer.”

Le rideau s’ouvrit de nouveau pour dévoiler une tablée impériale. Un véritable banquet en l’honneur de l’empereur, incarné par un idiot gesticulant en bout de table à droite. Je lorgnai la probable femme de l’empereur rôder autour de la table pour aider ses trois fils à manger. Elle était la seule à avoir un masque mais je devinai l’actrice qui incarnait la fausse elfe à sa gestuelle criarde et son aplomb. Seuls deux fils sur les trois étaient occupés à s’engraisser comme des porcs en se tartinant le menton de sauce. Une mélodie pincée au luth s’éleva, son auteur imperceptible. L’enfant qui n’avait pas faim scrutait son père occupé à siphonner une cruche. Il observait l’empereur s’enivrer et plus il s’enivrait, plus son fils souriait.

Les spectateurs murmuraient déjà le destin des personnages lorsque l’empereur s’étouffa et claqua la table d’un poing ferme à plusieurs reprises. Il désigna le fils ascète de son index en suffoquant. L’empereur balaya plusieurs plats pour les briser sur le parquet, il tira brutalement la nappe et renversa la tablée dans ses derniers efforts, animé de la rage vengeresse du mort-vivant. Sa femme prit le temps de lever sa robe, l’épargnant de la saleté, avant de trouver une zone propre afin de s’accrocher à l’épaule de son mari, l’empereur de Daraël ! Les enfants étaient révoltés, ils serraient et agitaient les poings en

l'air comme des bébés affamés. L'un d'entre eux, celui qui avait le menton le plus gras et la bouche encore pleine, se redressa en salivant avant de beugler :

“Môman ! Môman ! Les elfes ! Môman ! C'est eux parce que papa les a banni ! C'est eux ! Môman”.. et ainsi de suite. Sa voix hante encore mes tympanes et son idiotie me donne envie de dégobiller.

L'enfant qui n'avait pas mangé souriait toujours en observant son père s'éteindre après de longues minutes de lutte, de longues minutes à vouloir tuer toute sa famille, de longues minutes à regretter d'avoir troussé cette idiote qui a enfanté deux idiots et un tueur.

La fraîchement veuve masquée se redressa doucement après quelques sanglots pour venir affronter le public et ce fut à ce moment précis que je remarquai la présence immobile de la harpiste qui n'avait pas bougé d'un poil. Fondue dans le décor, la tête penchée. Une voix s'éleva, celle de la comédienne masquée sûrement.

“L'empereur Heliris Aegnar est mort pour ses idées, assassiné par les elfes pour saboter notre magnifique royaume ! Mes enfants et moi-même devons.. nous mettre en deuil.. Tout comme le peuple qui a toujours énor-mé-ment compté pour mon ma-.. mon.. mari. Son fils sera sacré empereur ! cria-t-elle en désignant l'enfant qui n'avait pas mangé. Nous considérons, toutes ces ordures comme des-..”

La foule était frénétique, soudée par les liens du racisme. Ils fermèrent tous leurs claquoirs quand le masque de la comédienne tomba et découvrit ses fausses oreilles. Elle nous fit un clin d'oeil avant de raviver les spectateurs en levant ses paumes de mains.

“Je vous ai bien eu hein ? demanda-t-elle en abordant le devant de la scène pour aviser les voyeurs. Je vais vous laisser quelques minutes pour réfléchir et comprendre, vous ne m'avez pas l'air très fins ! Que- quoi ? Messire, vous dites ? Les elfes ne sont peut-être pas à l'origine de la mort de l'empereur ?! Qu-.. Ce serait son fils ?! Que le régicide se dénonce ! hurla-t-elle en se tournant vers les enfants tous agenouillés devant la dépouille assise de feu l'empereur.”

Elle verrouilla ses mains sur ses hanches pour fixer longuement les marmots sur la dépouille. L'un d'entre eux, celui qui n'avait pas mangé, faufilait doucement sa main sur les cheveux de son papa adoré pour happer la couronne tandis que ses frères lui baisaient les mains comme des esclaves.

La comédienne au sourire chimérique se retourna pour nous en offrir un dernier. Elle roula des épaules avant de quitter la scène par devant pour tapoter quelques épaules et filer comme une ingrate. Un soudard attrapa la maline par les hanches pour l'attirer contre son bassin en s'esclaffant. Je vis Nisulto réagir immédiatement et chercher quelque chose à droite de son trône. La jolie artiste rétorqua d'un coup de coude dans les côtes puis, à ma grande surprise, parvint à infliger une bonne raclée au gaillard en lui envoyant un coup de poing et un coup bas dans les roubignoles. Je fronçai mes traits avant de ricaner lorsque je vis mon voisin dresser l'échine avec une arquebuse naine en main. J'admirai le mécanisme à rouet et le chien tiré de l'arme à feu avant de raisonner Nisulto, de lui offrir un dernier divertissement pour la soirée. Ses hommes avaient déjà attrapé le fumier en bas et le tenait

pour offrir une cible à leur patron. Je parvins à le convaincre après lui avoir murmuré mon baratin d'acrobate. Je devisai sur sa belle pièce de collection, son arquebuse peu commune.

Je me redressai pour me présenter à tous les regards curieux tandis que mon hôte retrouvait son fauteuil confortable.

“B’soir à vous tous., dis-je en écartant les bras avec un sourire suffisant. Pour restaurer l’honneur de la demoiselle, j’tiens à affronter son agresseur sur scène et avec l’autorisation du grand patron !”

Comme le héros que je suis, je fus acclamé. Le salaud était escorté jusqu’à la scène pendant que je prenais mon temps pour descendre les escaliers après m’être débarassé de mes plus lourds effets. J’essayai d’éviter de croiser le regard de ma future conquête par peur d’être décontenancé. Vous me connaissez non ? J’ai craqué. J’adressai alors à la comédienne un sourire séducteur. Elle n’avait pas vraiment l’air réceptive et semblait surtout occupée à jauger la marchandise. Je me dandinai en ricanant avant d’être apostrophé par la foule qui m’exaltait et avait soif de sang. L’arène m’appela et mon adversaire embarqué de force ne semblait pas contester la décision, il avait, avec du recul, l’air d’apprécier l’opportunité. Ma confiance était donc déjà bien entamée lorsque je déboulai sur scène.

Je n’arborais plus qu’une simple chemise ouverte, mes chaussettes en cuir et mes solides bottes. J’eus à peine le temps de me mettre en garde que mon assaillant me chargea et chercha à passer ma garde pour m’atteindre au visage sans succès. Le bougre parvint tout de même à me lacer les côtes avec ses genoux. Je décidai d’abandonner ma posture défensive et profitai du dernier élan de mon adversaire pour me soustraire à son coup et le laisser s’embarquer vers l’avant de son propre gré. Quel idiot. Je lui fauchai une jambe et décidai d’utiliser ce déséquilibre pour conclure rapidement. J’envoyai les phalanges de ma dextre s’écraser dans la mâchoire du gaillard, pile à la jointure avec l’oreille. Croyant l’avoir remporté avec simplicité, je me laissai emporter par mon coup pour tourner sur mes talons et finir face à la foule à laquelle j’offris une courbette. Ce fut en me redressant et en constatant la foule animée par un suspense inouï que.. Crac. Le plancher grinça. Je découvris du coin de l’oeil une gueule nerveuse et un poing furieux me fuser sur la trogne. Le coup me dévasta et me fit vaciller jusqu’à l’autre bout de la scène. Le parquet m’annonça un nouvel assaut, j’étais désorienté et les gueulars qui nous entouraient ne m’aidèrent pas vraiment à retrouver mes esprits. Je roulai sur le côté pour esquiver l’assaut du forcené qui me lâta le flanc droit d’un bon coup de botte. Aux coups s’ajouta une migraine passagère, le résultat de mon biturage au vin, cet alcool traître. J’happai subitement la jambe enfoncée dans mes côtes pour envoyer mon épaule de tout mon poids heurter la rotule du malheureux qui s’écrasa au sol en râlant. Je roulai presque de l’oeil au craquement sinistre de son genou quand j’aperçus à la limite de la scène le chien de soldat, l’officier Audebert Ceolred. Le luron me fit un clin d’oeil avant de me balancer un petit tabouret dans les jambes. Je saisis ce cadeau avec plaisir pour me relever maladroitement et l’abattre sur le buste de mon adversaire après avoir rassemblé mes dernières forces. Ce labeur m’arracha un sacré soupir et je crus que j’allais m’écrouler avant de trouver une brillante idée. Avec la vivacité d’une loque, je disposai le tabouret sur ma victime, l’entravant entre les pieds de ce qui devint mon trône. J’avais à peine posé mon séant sur le tabouret que les spectateurs attirèrent mon attention. Nisulto applaudissait hypocritement en haut, et plus bas, je découvris la comédienne lorgner dans ma direction. J’avais pas avoir une mine des plus

fraîches mais je m'évertuai à une nouvelle courbette ironique, digne de ses camarades. L'officier qui m'avait aidé se trouvait déjà au seuil de la bâtisse, se retirant comme un ange après sa bonne action. Ce fut en redressant l'échine après ma révérence que mon appui grinça pour finalement céder. J'écrasai de nouveau le scélérat qui grogna un bon moment.

Une fois redressé, j'abordai la comédienne qui paraissait plutôt amusée par la situation. Grâce à mon charme légendaire, je la convins de m'accompagner après avoir salué Nisulto et perdu mon objectif de vue. Sa conversation était intéressante et je fus emporté dans des sujets tellement divers qu'ils furent oubliés, effacés par une énigme qui fit son apparition : mon six-coup et sa version de la soirée.

J'allais amener cette magnifique artiste dans ma cabine. Je passai par la capitainerie quand on me siffla dans la nuit. Un pirate en tunique jaune fit son apparition alors que j'étais sur le point d'atteindre les quais. Trois autres gus s'extirpèrent de la pénombre pour donner un peu plus de crédit à leur camarade que je n'arrivais pas à reconnaître. Je piquai en premier.

“Ecoute, si j't'ai fait un petit bleu l'autre jour, tu m'en excuseras.. Mais dans l'immédiat, je suis en compagnie d'une charmante dame donc, indisponible.

- Hal' a perdu un bras à cause de ton ami. Keron te défie en duel immédiatement selon le code d'équité. Tu es la cause de sa disgrâce et il demande réparation dans un affrontement mortel. Tu peux choisir les armes : poings, couteau, sabre, pistolet. Il possède votre arme et la gardera en compensation si vous refusez. Entre nous.. Si vous refusez, vous pourriez perdre bien plus que votre chef d'oeuvre de manufacture naine.”

Le code d'équité ? Je ne pensais pas qu'il y avait encore des pirates honorables et il fallait être sacrément phasé du bulbe pour suivre un code comme les chevaliers, c'était bien l'avantage qu'on était censé avoir. Keron, c'était donc le nom du mutin qui s'était fait fouetter, il était sûrement affaibli, tout comme j'étais ivre et mou. Je me résignai à suivre la marche sous l'intimidation de la compagnie. Nous arrivâmes devant la taverne de Favoris avant de la contourner pour s'engouffrer dans un passage étroit et enfin déboucher sur une cave illuminée, transformée en arène grossière. J'avais déjà eu l'occasion de m'essayer aux duels du code. Un duel au couteau contre le Capitaine Corèn, devinez qui a gagné ?

Je ne sais pas où je puisais ma confiance mais tout ce que je sais, c'est qu'à ce moment, j'en avais à revendre. J'acceptai le duel pour m'assurer la paix dans les deux cas. Le silence s'installa progressivement tandis que j'accordai quelques oeillades à ma la jolie comédienne qui grimaçait et disait avec sarcasme qu'elle n'en valait pas la peine.

Mon adversaire avança pour abandonner ses camarades et se présenter au milieu du “cercle”. Je reconnaissais bien l'idiot avec sa cicatrice et son dos nu rayé d'estafilades. Pour ce genre d'affaire, la psychologie était maîtresse et pouvait rapidement renverser la situation. Celui qui m'avait interpellé plus tôt reprit la parole après avoir fait taire ses acolytes.

“Aujourd'hui, le destin de ces hommes sera bouleversé à jamais. Aucun d'entre eux ne partira d'ici comme il était avant, mais un seul en repartira vivant. Voici le gage employé pour provoquer le défi, soupira-t-il en exhibant mon six-coup avant de le donner à un de ses

copains en retrait. Martacus Whyn, provoqué par Keron Fantor, doit choisir l'arme qui sera employée dans ce baroud mortel. Poings, couteaux, sabre, pistolet ?”

Je profitai que tous les regards soient sur moi afin d'afficher mon sourire le plus charmeur. Après quelques instants passés à torturer mon adversaire du regard, je finis par lâcher ma sentence.

“Couteau !”, lâchai-je avant d'avancer pour glisser mon bras gauche contre le sien afin que son camarade nous les scelle entre eux avec une corde qu'il veilla à bien serrer. Le couteau était l'arme la plus sanglante pour un duel mais aussi la plus intéressante pour en finir rapidement. Sans bras gauche, aucune défense n'était possible. On allait s'écorcher jusqu'à ce que l'un d'entre nous se vide de son sang. Je pus lire la même réflexion dans les yeux de mon adversaire lorsque notre “juge” nous présenta deux couteaux en obsidienne aux manches couverts d'ivoire. Je fus le premier à récupérer une arme pour instaurer la cadence de notre danse et accentuer son appréhension.

Keron voulait mettre de la distance entre nous deux, je sentais une tension, une résistance dans mon bras gauche noué au sien. Il tirait vers l'arrière et m'utilisait comme contrepoids le salaud. Je sentis ma poitrine se soulever et je décidai de me focaliser sur les battements de mon coeur, de maîtriser mon souffle pour garder le sang-froid. Mes yeux plantés dans les siens, je tentai de le faire craquer quand je vis une main passer entre nous deux et se retirer aussitôt, signant le début du bain de sang.

J'engageai en premier et avec roublardise. Je profitai du fait qu'il m'utilisait comme contrepoids en avançant sèchement afin qu'il perde l'équilibre. Une fois sa défense fragilisée par ce petit instant de vulnérabilité, le je tirai aussi violemment dans l'autre sens pour lui loger ma lame dans les côtes sous l'épaule. J'avais levé l'épaule dans mon assaut et je remarquai douloureusement que l'enflure de pirate y avait déjà enfoncé son surin. Il avait traversé mon bras et sa pointe avait même réussie à m'écorcher la joue. En beuglant, j'agitai mon épaule pour l'empêcher de récupérer son arme tout en gratifiant ses côtes d'une pluie de coups sanglants. J'avais sûrement réussi à lui trancher un poumon, le gaillard se mit à cracher du sang sans pour autant perdre de vigueur.

Il parvint à récupérer son couteau et chercha à me l'enfiler dans le cou. J'étais cambré sur ma droite, je gardai l'épaule levée pour encaisser les coups au lieu de me faire taillader le visage. J'allais céder, l'épaule en lambeaux. Soudainement, l'homme que j'étais en train de tuer et qui essayait de me planter décida de me prendre dans ses bras pour me gratifier d'une étreinte émouvante avant de m'asséner un coup las et indolent dans la hanche. Je sentis le sang couler sur ma peau, un froid enivrant m'envahir, puis je fus secoué par mes instincts primitifs. Notre danse pourpre et pathétique prit fin lorsque j'affligeai le dit Keron d'un grand coup de tête afin de lui passer le fil de ma lame sur la gorge d'un geste vif et mortel. Nous tombâmes tous les deux au sol et je redécouvris la joie de voir mon adversaire, l'homme m'avait provoqué, essayer de reboucher le trou béant qui lui servait de gorge. Avec ses doigts potelés couverts de sang, il convulsait en dardant du regard sa tunique teintée par sa vie fuyante. Je repris calmement mon souffle, appuyé sur mon coude. La seule chose que je désirais en ce instant, c'était l'inconscience. La victoire et son extase s'amenuisaient tandis que mes blessures m'empêchaient de penser à autre chose que la douleur. Je roulai subitement de l'oeil une fois la mort avérée de mon adversaire, saigné à blanc.

Le vent marin me caressait le visage. Le soleil m'éblouit. Je revins à moi en grognant, les dents serrées. Une tunique jaune déliait mon bras de la victime avant d'éloigner son corps dans la foule silencieuse. Je me souviens du visage de la comédienne, de son parfum. Elle dut me traîner et suivre mes vagues instructions pour trouver le bon quai et repérer mon navire. Je perdis connaissance de nombreuses fois lors de cette agréable escapade. J'avais tout de même osé demander un baiser à ma sauveuse. Je la gratifiais déjà de mon fluide le plus précieux, celui qui fuyait mon corps et me filait cette sensation lugubre, celle d'un froid trop apaisant. J'avais l'estomac noué et je sentais une boule de nerfs croître dans mes tripes.

Lorsque j'ouvris les yeux de nouveau, j'étais sur le plan de travail de notre boucher adoré : Veliras, un soi-disant médecin. C'était le genre d'homme terrifié par la foule mais qui ne trouvait rien de déconcertant au fait d'amputer un type. Il avait appris les rudiments de la médecine en voyage, heureusement qu'il était curieux. A mon réveil, Veliras regardait mon épaule avec une moue compatissante, épaulé par la comédienne qui observait l'affaire avec indiscretion. Mortalis se tenait devant moi avec un épais parchemin enroulé dans les mains, il affichait sa confiance ordinaire, un sourire réconfortant aux lèvres. Je n'osais pas vérifier l'intégralité de mes membres, mon corps était léger et engourdi. Leurs voix oscillèrent dans la brume de mon esprit. Je ne retins que des bribes, des éclats du discours de mon frère. Seul un passage était complet.

“Le fils d'Elsa est mort, Daenvan est mort Martacus.. Selon ce message, il bénéficiait d'une formation auprès d'un mage et aurait péri au cours d'un exercice sous les directives de, je cite, l'illustre magus Jaron de Mart, un membre indépendant du Cénacle Profane.”

Une lettre, un mage, un fils mort. J'assimilai difficilement l'information après avoir douté un moment de la réalité. Mon frère se confondit en politesses en m'accordant des condoléances pour un bâtard. Je pensai soudainement à Elsa Orneaux, cette âme aventureuse qui avait filé avec le ventre gros sur les quais elfiques de Kalmän. Veliras prit la parole après mon frère pour m'annoncer la disparition fortuite de mon bras gauche. J'eus soudainement envie de charcuter ce prétendu toubib. Cette rage se dissipa nerveusement quand je me rendis compte que mon bras était toujours présent et que l'humour du doc était tout aussi intact.

Je m'endormis sur le second discours de Mortalis, celui qui commençait par dire qu'on allait lever l'ancre dans peu de temps. Entre rêve et réalité, je passai des heures à dormir dans les bras de l'actrice qui m'avait accompagné dans cette péripétie. Je compris que je ne rêvais pas quand les effets des drogues et alcools qu'on m'avait administrés s'estompèrent. Ma charmante compagnie avait disparue, remplacée par l'intervention récurrente de Veliras qui imbibait mes plaies d'alcool avant de les bander sans-cesse. Je fus frappé par la fièvre à cause de l'incompétence de mon médecin. Mon esprit me joua des tours et me rendit cinglé. Je trouvai le sommeil une fois notre navire lancé sur les eaux, bercé par le roulis des vagues et l'odeur du sel. J'avais trouvé ma rivière d'or, la richesse de la liberté mais surtout, de l'inconscient et du délire.

Chapitre III - Démons

Le temps ? Inconnu au bataillon. Qu'est-ce que c'est après tout ? Un simple savant de Daraël qui s'est dit qu'il fallait "correctement" exploiter les ouvriers grâce à la science et une organisation infaillible. Une uniformisation de l'unique, de notre putain de perception. Ils iront jusqu'à nous ôter chaque parcelle d'unicité et pour ça, je les méprisais et je les mépriserais toujours.

Je me retrouvai au fond de l'océan avec une réserve d'oxygène sans fin. Le sable fin était dérangé par quelques bestioles qui sinuaient dans ses grains. Je nageais sans savoir pourquoi. Les rayons du soleil perçaient la surface de l'eau en dessinant des traits lumineux qui me donnaient un chemin à suivre. Après avoir exploré les fonds et suivi les lueurs, je finis par découvrir un labyrinthe de barques enfoncées dans le sable au fond de la mer. Je m'y aventurai en battant des bras, curieux. Je fus nargué par un banc de poissons qui parvint à me semer avec leurs satanés nageoires. J'arquai à droite, à gauche, perdu dans le dédale de chaloupes. Une révélation m'apparut quand je vis le dernier poisson de la bande me narguer dans un tournant. Ces poiscailles étaient remplis de rhum, de rhum !

Ma quête était soudainement limpide. Je devais m'enivrer en les avalant, jusqu'au dernier. Je poussai un grognement qui n'était ni plus ni moins un amas de bulles et de sons déformés par l'onde des flots. Ce labyrinthe m'agaçait mais je réussis à en trouver la sortie, où m'attendait une corde au bout filant dans l'obscurité des fonds marins. Une fois la corde en main, elle me happa avec une force incroyable vers le noir. Je filai encore plus vite qu'une anguille dans la nébuleuse océanique. Ma course s'acheva dans un puit de lumière sous-marin où je fus abandonné.

Le puissant rayonnement m'aveuglait. Mes yeux s'accomodèrent progressivement. Je fis volte-face pour retrouver la corde lorsqu'un énorme squala balafre me fonça dessus pour me croquer.

Le temps ? Il m'avait filé entre les doigts. Mon esprit errait entre conscience et inconscience, entre rêve et réalité. Plusieurs semaines étaient sûrement passées et la fièvre ne m'avait pas achevé.

J'écarquillai les yeux, réveillé par la morsure douloureuse du requin carnassier. Une quinte de toux bien grasse m'échappa et j'eus du mal à respirer, le nez obstrué par la morve qui huilait ma moustache. La fièvre m'avait frappé, puis la maladie. J'allais avoir la peau de ce "toubib". En inspirant.. Le retour de la claque, ma gorge siffla pathétiquement et je peina à trouver l'air qu'il me fallait. Je crus sincèrement que j'allais claquer comme un vieillard usé. Etais-je encore en train de rêver ? Une douce vision m'apparut. Le visage souriant de la comédienne qui me fit un clin d'oeil. Je rêvais pour sûr. Ce minois parvint même à m'affranchir de l'impuissance du rêve. J'allais embrasser cette gueuse coûte que coûte quand elle se retira en grimaçant avec ironie. Elle fixa les poings sur ses hanches pour affirmer d'une voix impériale.

"Eh matelot ! Vous embaumez comme un putois !"

J'étais encore en état de choc, aspiré par ce que je voyais comme des songes délirants. La gourgandine saisit un seau pour m'accorder une bonne averse bien glacée. Diantre, je n'arrive pas à trouver l'insulte adéquate pour cette.. charmante compagnie. Je ne rêvais plus, c'était certain. Mon bras me lançait atrocement et je n'osai pas ne serait-ce qu'effleurer les bandages qui ornaient mon épaule. La comédienne s'approcha de nouveau pour s'installer à mes côtés et, comme si elle était qualifiée, me malmena afin d'observer mes blessures. Elle arracha le bandage dont ma peau s'était imprégnée pendant la cicatrisation. Ce fut en parcourant ma cabine d'un oeil distrait que je constatai qu'elle avait bien changée. Ma compagne de chambrée s'était étalée. Ma table était devenue un bureau sur lequel étaient jonchés parchemins et livres, notes et croquis, plumes et fusains. Mortalis l'avait accepté à bord ?

Elle claqua des doigts sous mon nez pour capter mon attention volatile et je lui fis part de mes interrogations à son sujet. Je découvrais un visage arrondi qui accueillait un sourire délicat aux lèvres pincées par l'attente d'une réaction. Elle n'avait plus rien à voir avec la comédienne à la tunique rouge que j'avais observé deviser sur scène. La femme sous mes yeux s'était dénuée de tout artifice pour affronter les joies d'un voyage en mer, accompagnée par des pirates et autre forbans en tout genre. Je pouvais lui accorder du cran. Ses prunelles rondes et expressives me lorgnaient avec profondeur. J'étais nu face à ces yeux bleus, comme le désert plat face au soleil, sans aucune ombre. Occupée à me sonder, je m'évertuais à lui rendre la pareille en cherchant à percer ce regard étincelant. J'y découvris une innocence bafouée, la naissance d'une femme forte et une curiosité sans égale.

“Si je suis ici, c'est par ta faute. Déjà, j'ai dû ramener ton pistolet puis j'ai dû expliquer tes prouesses héroïques à ton frère. Puis, l'homme pour qui je travaille s'intéresse à toi depuis que tu t'intéresses à lui. Et enfin.. J'ai décidé d'en apprendre plus sur les pirates pour peut-être incarner l'une des vôtres un jour !

- L'homme pour qui tu travailles ? décidai-je de demander après avoir vaguement trié les informations, encore embrumé.
- Le très réputé Elcius de Dorde, le dignitaire des Sans-Bouilles. Il me semble que tu as pu parler en privé avec l'un de nos rabatteurs, le jeune Joshua ? Tu l'as sacrément effrayé le pauvre, il a peur d'aborder les clients maintenant.”

Le fumier. Ce luthiste m'avait évalué en quelques instants à peine. Il savait qu'en m'envoyant une jolie jouvencelle il pourrait négocier ou du moins adoucir ma vendetta à l'encontre de ses maraudeurs. J'observai la femme sous un autre jour, la tête parcourue de nombreux calculs aux résultats vaporeux. Je clignai des yeux à plusieurs reprises pour renouer mon contact visuel avec mon interlocutrice afin de faire passer une question très explicite qui se passe de mots.

“On parlera de ça plus tard, quand tu seras rétabli. Cependant ! J'ai quelques questions pour toi. Des questions sur ta vie, tes ambitions. D'ailleurs, je m'appelle Pauline. Dis-moi.. Qu'est-ce qui t'a pris pour vouloir te battre deux fois dans la même soirée ? Et une fois à mort en plus !”

Ma vie ? Mes ambitions ? Les questions étaient trop vagues à mes yeux mais Pauline fila vers son nouveau bureau pour attraper une plume et en plonger la pointe dans un encrier avant de me scruter avec attention en roulant du poignet. Boire. Voler. Tuer. Baiser. Oublier. Comment transmettre ces grandes notions en une phrase simple ? J'observai la crinière blonde de l'actrice afin d'abandonner mes songes dans cette cascade bouclée. J'allais la jouer fine.

“Qu'est-ce qui te donne envie de monter sur scène pour incarner une elfe ? demandai-je, l'air malin.

- La scène me plaît car elle me permet de porter un message, d'utiliser le divertissement pour faire passer des idées, convaincre, questionner. Ne trouves-tu pas complètement insensé le ressenti des hommes à l'égard des elfes ? Même si leur magie est la raison de leur disparition, ils ne sont pas tous à l'origine de leur sort.
- Les seuls elfes que j'ai rencontré étaient de vrais salauds prétentieux.
- Savais-tu que les elfes vivent jusqu'à quatre siècles pour les plus vieux ?
- Ils doivent bien être cachés alors.
- Tu peux leur pardonner un peu de vanité mais.. as-tu déjà remis en question la présence d'un vieil arbre ? Ils ont une vision qui dépasse la nôtre. J'ai entendu dire que les plus vieux étaient affligés d'une maladie, l'oeuvre du temps.
- Ils deviennent cinglés oui. Ça répondra à ta première question. Si j'hésite pas à risquer ma peau, c'est pour la sentir, sentir d'être en vie. Être libre n'est pas qu'une question d'mouvement. Tant qu'on est pas prêt à mourir, on ne peut pas être prêt à vivre. J'tiens pas à survivre pour perdre la tête comme eux.”

Elle ricana, étonnée par mes capacités intellectuelles hors-normes -héhé-. Pauline s'empressa même de noter cette dernière phrase et je la remercie pour ces notes car je n'aurai jamais pu retrouver cet éclat philosophique sans ça. J'admire la dévotion qu'elle éprouvait à l'égard de sa propre curiosité. Elle était pieuse dans son appétit de savoir et cette ardeur était, encore une fois, sublime à observer.

“Tu as bien réussi à expliquer le fait d'être un imbécile, je t'applaudis.” souffla-t-elle, moqueuse. Elle me balança un morceau de linge dont le poids me surprit à la réception. Une fois mon cadeau déballé, je découvris le couteau d'obsidienne qui m'avait été donné lors de mon affrontement fatal avec l'autre pirate.

Trêve de plaisanterie, j'oubliai cette distraction pour revenir à l'essentiel, les musiciens voleurs. J'allais percer les défenses de Pauline quand l'on frappa à la porte. Elle esquiva le sujet et se dandina jusqu'à l'entrée de la cabine pour ouvrir.

Monsieur Lessard fit une apparition incongrue. Il s'agissait de notre cuistot, le plus tout jeune mais toujours aussi niais Archie. Le bougre n'avait pas encore saisi le principe de hiérarchie et c'était cette caractéristique qui me plaisait chez lui. Il pouvait aborder n'importe qui avec son sourire confiant et ses mots crus. C'était un bonhomme simple qui vivait du partage et semblait se nourrir de rires et de sourires. Heureusement qu'on côté angélique était rapidement balayé par un lexique de chartier qui rendait la communication simple et toujours un tantinet comique.

Archie se tenait au seuil de la porte avec une cagette sous le bras, il était coiffé d'un chapeau en cuir tanné par le soleil. Il agita la main pour me saluer et échangea un sourire avec ma comédienne comme s'ils se connaissaient déjà.

“Eh Marta’, j’ai quelque chose pour toi, ça va te r’quinquer !”

Le coq extirpa deux bouteilles de sa cagette, du Label Noir, une fameuse production de Valazar. Le label noir est une putain de boisson légendaire, l’héritage pirate de Rutzen qui avait obligé les tavernes du coin à vendre uniquement son rhum. Un génie le Crocs-des-Mers. Dommage qu’il ai disparu, j’l’avais croisé quelques fois dans ma jeunesse, c’était un bon gaillard, un sacré matelot et un véritable chef.

Archie disposa les bouteilles sur la table devenue bureau d’écrivain pour aussi y ajouter un petit sac en toile de jute au contenu mystérieux suintant d’un arôme familier. Du poisson, encore du poisson. Après l’avoir remercié, j’essayai de le congédier le plus rapidement possible pour profiter de mon intimité avec Pauline.. L’idiot ne comprenait pas de telles subtilités. A ses yeux, la naissance était le résultat du destin et d’une intervention divine. On s’était promis de lui offrir une gourgandine mais ç’aurait été cruel pour la pauvre travailleuse. Qui sait ? Archie était sympathique mais on n’pouvait pas vraiment savoir de quoi il était capable. Sa logique n’était en rien semblable à la nôtre. Il ne perdit pas son sourire, même après avoir compris que j’cherchais à me débarrasser de lui. Au seuil de la porte, dans le sens inverse, il s’arrêta un bref instant pour me lancer une boutade comme il les aime.

“Marta’, Marta’, qu’est-ce que fait un chérubin en surprenant sa femme en train de le tromper ?!”

J’appréciai le trait d’esprit. La comédienne fronça les sourcils et je la vis passer par une multitude de bouilles, les traits du visage tourmentés par ses réactions théâtrales. La verve féministe devait bouillir en elle, apaisée par la crainte d’un équipage de cinglés et de déviants qui pouvaient mettre fin à sa vie “artistique” d’un instant à l’autre. Je décidai d’offrir au gringalet la satisfaction de la chute et haussai doucement les épaules pour l’intimer à se hâter.

“Il confie à l’amant les positions favorites de sa bourgeoise !” beugla-t-il avec conviction comme s’il s’agissait d’une logique naturelle et implacable. Un rire gras m’échappa et me condamna au regard médusé de Pauline qui refermait délicatement la porte grinçante de ma cabine, un véritable supplice pour mes esgourdes tristement habituées mais jamais désensibilisées. Elle fit une grimace pour partager son ressenti sur l’acuité de notre cuistot simplet et retourna à son bureau pour m’analyser de ses grands yeux. Je devinai ses songes. Elle cherchait mes désirs de mort. Mon résumé philosophique avait été succinct et peut-être trop bref pour être compris. Je ne voulais pas mourir, mais j’étais prêt à prendre les risques nécessaires pour vivre. Pauline me posa une volée de questions que je ne pus saisir, occupé à observer mon épaule découverte. Mon visage dut arborer plusieurs teintes tant les plaies étaient nombreuses et regroupées. Je n’aurais pas su faire la différence entre un coup de couteau et une morsure de requin. Les estafilades s’amoncellaient au même endroit pour esquisser un tableau qu’un enfant de six ans aurait pu peindre en superposant des traits barbares, des projections enfantines mais décisives. Je brisai le discours de la comédienne en me retirant de mon lit avec indolence pour me mettre à nu et me plonger

difficilement dans la bassine d'eau qui me servait de baignoire. La mignonne ne me quitta pas des yeux, cherchant sûrement à prouver qu'elle ne subirait pas le désarroi.

Nous nous regardions en chien de faïence. J'arborai un maigre sourire tout en exploitant au maximum mon bain réparateur. Elle m'accordait de nombreuses oeillades indiscrettes en grattant ses parchemins de la pointe d'une plume. J'exhibai mon corps meurtri de marques et des stigmates d'un passé belliqueux. Même si je ne la regardais que par moment, je devinais son regard scrutateur en pleine investigation. La comédienne élaborait mon histoire à partir des fragments qu'elle avait sous les yeux. Un coup bas ? Une longue balafre ornait mon épaule droite, partant de la clavicule pour saluer le trapèze et enfin chuter sur mon omoplate. Mon flanc gauche présentait un défilé de cicatrices dont la plupart se trouvaient heureusement entre le coeur et les poumons. J'avais encore les stigmates de ma rencontre tranchante avec mon précédent capitaine. On m'avait qualifié de mutin. Quelle idée.. Mes plus grandes souffrances demeuraient invisibles aux yeux de l'espionne qui me détaillait sous tous les angles. Je devais encore savoir si son regard était motivé par son appétit ou la tâche donnée par son patron. Mes yeux se fermèrent doucement tant j'étais emporté par les bienfaits de ma baignade. J'adorais l'eau, les bains et surtout tous les plaisirs qu'ils avaient à offrir.

"Tu ressembles à Thyldius Winfield je trouve. Tu vois qui c'est ? demanda-t-elle subitement pour me torturer et m'empêcher de fermer l'oeil. Une question à laquelle j'hochai négativement le chef sans même ouvrir les yeux. Je lui donnais surtout l'opportunité d'ôter ses vêtements et d'approcher sans craindre le jugement dans mes prunelles. Je connaissais bien ces bêtes là, faussement désinvolte mais foncièrement prude.

"C'est le ministre de l'empereur. Il est d'une beauté ténébreuse. Certaines courtisanes disent même qu'il serait mage ou qu'il abuserait d'un charme pour conserver un physique intemporel. D'autres rumeurs courent à son sujet mais elles sont fondées sur du vent.

- Le ministre hein.. Donc, j'suis de rang impérial et j'ai une "beauté ténébreuse" ?
- Vous dégagez tous les deux quelque chose d'attirant et d'effrayant mais ne prends pas la grosse tête. Il a moins de cicatrices et plus de charisme que toi.
- C'est peut-être dans sa chambre que tu devrais rôder alors ?
- Pas avant de connaître parfaitement "Martacus Why" ! m'avoua-t-elle en m'adressant un clin d'oeil.
- Tu t'es déjà bien renseignée sur mon physique j'crois bien. Mais si t'y tiens vraiment.."

Je me redressai afin de présenter mon attribut, fier et nonchalant. Dégoulinant, je bandais mon corps entier afin de donner l'avantage à ma musculature certes présente mais.. peu ostentatoire. Pauline était fébrile, prise de court, elle allait réagir quand l'on enfonça ma porte pour faire irruption dans ma cabine sans même avoir frappé au préalable. Mortalis était dans l'encadrement de la porte et la poussa jusqu'au bout afin de vérifier son grincement pour m'agacer et s'occuper le temps que j'enfile une tenue plus convenable. Il avait encore ce petit sourire de malin placardé au coin des lèvres, comme s'il savait ce qu'il se passait et ce qui allait suivre. Mon frère salua distraitement Pauline avant de la congédier avec sa force tranquille et son autorité naturelle. J'eus à peine le temps d'enfiler mes braies que Mortalis me faisait face, le visage changé et les traits tirés par le sérieux de ses propos. Je repensai soudainement à Daenvan et sa mort. J'avais réussi à oublier la mort d'un de mes fils ? Diantre.

“Je me demande encore comment tu es toujours en vie Martacus. Affront sur affront, tu t’en tires en tuant un officier et tu te retrouves sur le navire avec une femme qui attise l’intérêt de tous les hommes. Est-ce que tu as pu apprendre des choses sur Nisulto et ses compagnons au moins ?

- Mh, dis-je avec ma verve incroyablement explicite. J’suis doué pour l’improvisation, tu me connais. Pas vraiment, c’est un chasseur de trésor qui court après la renommée. Le reste de la soirée est plus ou moins floue mais rien de marquant pour tes esgourdes.
- Je vois. Et la femme ? Je dois te rappeler que notre mission est, plus que jamais, à même de nécessiter notre intérêt dans sa totalité ? Je sais que tu es plus productif une fois tes désirs assouvis mais.. Ne la laisse pas émousser tes capacités. On risque d’avoir besoin de ton impudence.
- Hm, répliquai-je avec toujours autant d’éloquence. Elle ne m’gênera pas et je f’rai en sorte qu’elle n’gêne personne. C’est pour un projet personnel. Ça veut dire que j’ai besoin de ressortir en vie de c’t’affaire.
- Tu t’es déjà épris d’elle à ce point là pour envisager de fonder une famille ?” demanda-t-il en se raillant de moi.

L’intelligent idiot me prenait de haut et me lacéra dans le dos en me remémorant mes ambitions familiales. Il osait un coup si bas après la mort déchirante de mon troisième ou quatrième enfant. Je n’avais vu Daenvan que lorsqu’il avait eu l’âge de prendre la mer et de chercher bêtement son père. Il avait ramené son petit minois innocent de Kalmän avec ses belles étoffes. On aurait dit un prince, débarquant du royaume des illuminés pour gratifier les pauvres pirates d’une présence honorable. Ses façons de faire, pas très adaptées à la belle région de Valazar, l’ont vite entraîné vers de regrettables événements. Il avait décampé presque aussi vite qu’il était arrivé, pas très renseigné mais certainement beaucoup moins riche et bien vêtu. Je l’avais abordé à la taverne de Wiley après qu’il se soit fait dépouiller. Faut dire que le bambin avait pas mal de traits partagés avec sa douce mère. On s’était bien imbibé ce soir là. Je lui avais servi une belle salade composée avec de sacrés morceaux à avaler, de quoi se la raconter une fois rentré chez maman. Je ne l’avais pas oublié, sa maman, la jolie Elisa. Je vous l’ai déjà raconté mais je me répète volontairement pour bien vous faire comprendre que je n’y suis pour rien. Nous avons eu notre premier enfant peu de temps avant, Elisabeth. Madame était encore enceinte et se permettait d’emmerder votre serviteur en raison d’une situation “peu stable”. La marine darienne nous attaquait seulement une fois tous les deux mois quand ils pensaient avoir assez d’informations pour nous avoir. C’était plus que stable bon sang. Du jour au lendemain, elle avait disparu avec ma petite Liz et un autre bambin dans le ventre. J’avais eu le droit à une magnifique lettre d’adieu : un compte rendu détaillé des pours et des contres comme elles savent bien faire, vous savez.. A leur avantage. Je les ai fait suivre un moment au port de Kalmän puis à Telam avant de perdre leur trace. De ce qu’on m’avait dit, la fille était une sacrée emmerdeuse qui tenait absolument à devenir forgeron. Je n’saurais dire d’où elle tirait cette envie mais j’eus le magnifique sentiment d’être un père, de lui avoir légué ma détermination. Je fouillais ma mémoire douteuse avant d’être interrompu.

“En parlant de nos compagnons, Nisulto a arrangé une rencontre entre nous et le capitaine Boteo. Je vais justement prévenir Jack pour qu’il se prépare aux manoeuvres. Ils viendront sur notre navire et resteront jusqu’à ce que l’on soit au large du continent.

- C'est à dire combien de temps ? J'ai dormi combien de temps ?
- Tu ferais mieux de monter sur le pont pour le voir par toi même."

Mortalis disparut avec son sourire énigmatique. J'étais enfin seul et toujours à moitié nu. Une découverte vint embellir ma renaissance. Lorsque j'enfilai ma tunique par dessus ma chemise, je me fis les poches et mon pouce effleura une matière granuleuse, un rameau, un bourgeon et finalement une feuille.

J'étais équipé, plus ou moins lavé et fonctionnel. Mon bras gauche était devenu une ancre relativement lourde et je pensais sombrer à chaque instant.. Mais.. J'étais apaisé et je sentais mes joues tirées par un sourire incontrôlable. La petite fenêtre en vitrail m'offrait un paysage mystérieux. J'y observais le va-et-vient inlassable de l'océan, le mouvement gracieux et l'ondulation immortelle des flots. Un sentiment d'immortalité me pénétra tandis que je demeurais béat, transcendé. Le temps n'était pas présent ici, mais il continuait de tourner pour alimenter les rouages gargantuesques de l'insaisissable. Je l'avais occulté, mais il guidait ma vie. Il avait même guidé quelqu'un jusqu'au seuil de ma cabine et il lui avait intimé de frapper avec autorité avant de.. Diantre, cette porte..

Zamrick baissa la tête en entrant. Il tirait par le bras gauche la comédienne au visage désolé. Je discernai par dessus son épaule la trogne inquiétée de Woodrow. Etais-je devenu un roi à qui ses sujets quémandaient une audience ? Mon grand dadet avait surpris Pauline en train de fouiller les affaires des marins. Elle était devenue un problème dont l'équipage ne pouvait pas s'occuper. Son excuse ? La petite voleuse nous expliqua qu'elle cherchait seulement à savoir ce dont avait besoin un marin et était effrayée de demander ça aussi directement aux matelots.. Une fourberie que j'approuvai en restant silencieux. La seule gueule épouvantée de Zamrick suffisait à la transmission du message. J'affirmai à Zamrick qu'elle ne bougerait plus de ma cabine tant que nous serions en mer. Le géant reître nous abandonna avec pour dernière intervention une grimace farouche pour laisser entrer Woodrow. Le maître d'équipage avisa la jeune femme avant de s'approcher pour m'embarquer douloureusement de l'autre côté de la cabine afin d'avoir un semblant d'intimité. Nous étions passés d'un pas à quatre de mon invitée. J'étais las. Mon esprit avait atteint le même stade que mon corps : une nonchalance manigancée par mes pulsions sexuelles immédiates et l'effet de la drogue que je venais d'ingurgiter. Mon attention fut captée par les bouteilles de Label sur la table. Je déviai doucement sur Pauline qui faisait semblant de ne pas entendre notre conversation, prétendument occupée à fouiner. Elle n'avait rien à trouver ici hormis quelques lettres érotiques léguées par ma première épouse, celle qui m'avait appris à lire. Les courbes de la comédienne me fascinèrent un long moment et cet instant s'interrompit lorsqu'elle éternua.

Je retrouvai face à moi Marcel Woodrow et sa trogne froncée.

"Martacus ? Tu m'écoutes ? Le Capitaine refuse de m'entendre. Il faut qu'il en dise plus aux matelots, sans ça, on risque l'éclatement !

- J'ai pas entendu beaucoup d'questions jusqu'ici. Je verrai ça avec Mortalis mais rien n'est différent d'habitude. Un truc à récupérer, un environnement hostile.
- Certes, certes.. Mais d'habitude, on sait ce qu'on récupère et on connaît plus ou moins l'endroit.
- C'est pour les matelots que t'es ici, ou pour toi, hm ?"

Je me souviens simplement de sa réaction. Il avait soupiré, s'était indigné et m'avait fait comprendre que l'équipage était tout pour lui. Ne sachant dire s'il était sincère ou non, je n'avais écouté que d'une oreille distraite, victime d'un accès de paranoïa à l'encontre de Pauline. Je nourrissais mes interrogations au sujet des musiciens, des "sans-bouilles", du Gouverneur et de Nisulto.

Pourquoi le patron d'une organisation qui possède des membres de Daraël en Telam avait-il partagé ses informations avec un vieux croulant, maître d'une parcelle abandonnée ? Pourquoi une comédienne était-elle prête à se mettre en péril pour des raisons futiles ? Pourquoi Mortalis était-il si silencieux ? Il avait peut-être peur de ne pas pouvoir atteindre son but, de ne pas pouvoir créer sa flottille. Avait-il peur de mourir ? Avais-je peur de mourir ? Et si Pauline allait m'assassiner pendant mon sommeil ? Elle aurait déjà pu le faire. Et si elle attendait d'avoir récolté un maximum d'informations ?

L'affaire devenait complexe. L'avait-elle toujours été ? Elle était soudainement devenue trop complexe. Etais-je encore en train de rêver ? Que pouvais-je faire pour me prouver que j'étais éveillé ? Je lorgnai alors l'actrice qui demeurait coite. Son pourpoint semblait si simple à ôter, orné de lacets si fragiles. Dans un rêve, j'aurai fusé vers elle. Dans la réalité, j'aurais affronté les problèmes. Peut-être était-ce l'inverse ?

Le temps était ralenti. Je redécouvrais les bienfaits de l'herboristerie guindaise. J'intimai à Pauline de se taire avant qu'elle n'ouvre la bouche et fusai hors de ma cabine pour faire acte de présence et rallier le pont supérieur. Je passai par ce qu'on appelait le *fourneau*, le lieu de vie situé au pont intermédiaire où se trouvait de nombreuses tablées et un vulgaire comptoir contrôlé par Archie. Le gringalet recensait religieusement tous les alcools à bord et s'occupait du rationnement. Le fourneau portait bien son nom. Quand tous les marins s'y retrouvaient, c'était le seul endroit où l'on pouvait sentir la puissance de la chaleur humaine et les odeurs qui vont avec.

Lorsque je passai entre les gaillards présents, ma présence leur intima d'arrêter de ragoter. Je remarquai une table occupée par une seule personne, un homme dont j'avais oublié la présence, le soldat du gouverneur, Audebert Ceolred. Il était avachi et s'occupait en triturant une pomme avec un canif grossier. Le soldat n'arborait que quelques parties de son armure de plate. Son heaume était face à lui et il semblait le courtiser à l'aide d'un étrange jeu de regards.

Seule une voix demeurait, celle d'un matelot apprécié de tous qui me tournait le dos. Torich était en train d'exposer ses maigres connaissances sur les elfes. Il disait avoir vécu à Kalmän et avoir accumulé les conquêtes elfiques. Selon lui, leur beauté incontestable était entachée d'un manque d'ardeur au pieu. "De vraies étoiles de mer". Je passai mon chemin après l'avoir gratifié d'une tape sur l'épaule. Le bon chien du Gouverneur m'emboîta le pas comme une ombre indésirable décidée à vous coller le train. Je m'insinuai dans l'escalier étroit qui me relâcha sur le pont. La ligne d'horizon était saturée d'une terre illusoire, comme un mirage en plein désert. Je ne sais pas combien de temps j'étais resté à contempler l'horizon mais il avait su canaliser toute mon attention. Je fus tiré de mes songes lorsque la jonque de Telam nous dépassa à bâbord avant de s'ancrer dans le paysage, stagnante.

Monsieur Perah harcelait les matelots pour organiser les dernières manoeuvres et nous perdîmes en vitesse jusqu'à l'arrêt complet à tribord du rafiote telaki.

En inspectant les différents bonhommes présents sur le pont, je compris qu'ils étaient tous plongés dans une appréhension collective. Leurs regards hébétés dardaient l'horizon. Les frères Kevza étaient les seuls à ignorer le danger qui nous attendait. Ils se battaient pour savoir qui allait rencontrer le Capitaine Boteo en premier, beuglant haut et fort ses faits d'arme dans la baie d'Osa contre les torbariens. Cette fratrie était à mes yeux le doux rayon de soleil qui venait égayer mes voyages en mer. Ils étaient tous les deux moucheurs et savaient comment manier une arquebuse. Ils savaient aussi comment créer les plus belles diversions jamais vues grâce à leur complicité explosive. On les avait récupérés en sortie de geôles au port de Limbia. Les bougres s'étaient fait ferrer en essayant de dépouiller un amiral de ses jouets. Le brun portait le nom de Bolond et son frère blondinet Hector. Si je les aimais tant, c'est parce qu'ils pouvaient vous embrouiller en s'embrouillant eux-mêmes pour finalement faire éclater une rixe et s'en tirer sans une seule égratignure. Seuls de brefs regards leurs permettaient d'échafauder un plan d'action bancal. Ils parvenaient généralement à s'en sortir en abusant de subterfuges souvent hilarants.

Zamrick veillait au grain et inspectait chacun de nos hommes pour jauger leur état d'esprit. Il était toujours plongé dans son mutisme intimidant et balançait sa masse d'une épaule à l'autre pour nous rappeler qu'il était un danger permanent. Le pont commença à se garnir de tous les rats de cale et autres curieux. Je découvris Archie à l'entrée de l'escalier avec une cagette en main, sûrement prêt à offrir mon bon rhum à des invités qui n'en n'étaient pas vraiment. Mon frère m'attrapa douloureusement par l'épaule pour m'étreindre avec joie et afficher à tous ses hommes une confiance dont ils avaient besoin. Ceolred, la petite catin du gouverneur se rapprocha de nous, la trogne traversée d'un sourire hypocrite.

“Rappelez-vous que cette rencontre est déterminante. Gardez vos hommes de déclencher un conflit, ça arrangera tout le monde vu ? Nous travaillons tous depuis trop longtemps pour que des enragés compromettent cette belle aventure, confia Audebert en lorgnant les frères Kevza puis Zamrick.

- Tu f'rais mieux de laisser les grands parler entre eux, dis-je d'un ton assassin avant d'être coupé par mon frère.
- Ne vous en faites pas officier, gardez-vous de faire des jugements hâtifs et observez comme vous êtes censés le faire.”

Une planche vint claquer notre pont pour le lier à celui de la jonque et je remarquai Nisulto m'aviser d'un regard serein. Il était épaulé par un homme à la moue rigide, une femme hautaine et un nain occupé à rire. Le splendide quatuor traversa l'espace entre les deux rafiotes une fois les planches relativement stables. Le roulis pouvait transformer ce genre de chose en véritable chaos. Sans pied marin, on pouvait tomber en un rien de temps entre les coques.

Le fameux Capitaine Boteo posa en premier le pied sur l'Errance. Je discernai la présence d'un sabre de belle manufacture à sa hanche, la garde était dorée et le pommeau incrusté d'une émeraude. Nisulto était toujours affublé de ses verres teintés, je crus qu'il allait se casser la gueule tant son allure était vive. La femme le suivit avec une démarche lourde et sans grâce. Elle ignora la main tendue du chasseur de trésor qui cherchait à l'aider dans son

court trajet. Je ricanai intérieurement en voyant le nain emprunter le passage sans encombre. C'était sûrement dû à sa petitesse mais il n'avait pas peur de tanguer, ça c'est sûr. Je ne pouvais pas m'empêcher d'arborer un sourire narquois face à ces nains qui roulaient des épaules en marchant..

Le grand spectacle commença. Des salutations. Des politesses. J'appréciai immédiatement Tsukyomi Boteo qui coupa court pour présenter vulgairement ses hommes et se débarrasser de toutes ces conneries politicardes. Nous étions entre pirates, pas entre nobliaux. La femme s'avéra être une elfe au nom d'Aëwen. Son visage aux traits romanesques était habité d'une certaine vulgarité même si elle n'arrivait pas à égaler la trogne barbare du nain, qui lui s'appelait Badan. La planche qui liait les deux navires fut retirée et la jonque nous devança en baissant ses voiles après avoir rapidement remonté son ancre. Leurs gabiers avaient l'air sacrément réactifs, bien plus que les nôtres.

Tsukiomy adoptait un ton factuel et ses manières dénuées de toute convention témoignaient d'une antipathie générale. De longues mèches d'ébène chutaient sur ses sourcils, encadrant un faciès brut, peu enclin à vous délivrer ses pensées. Emmitouflé dans sa vareuse aux couleurs des fonds marins, Le capitaine de l'Aï Moikan nous fit profiter de sa sagacité. Il nous expliqua qu'il était impossible de s'amarrer directement au port d'Amedith et que nous devrions trouver une autre position pour aborder le territoire. Je me détachai doucement de notre réunion stratégique à laquelle je prêtais une esgourde distraite, le regard fixé sur le continent qui ne cessait de se dévoiler à l'horizon. Mortalis refusa de s'entretenir avec notre navigateur qui décida alors d'organiser les manoeuvres afin de reprendre notre balade vers les terres mortes. Je ne parvenais pas à canaliser mon attention, qui, vacillait entre nos invités et les eaux troubles dans lesquelles nous pénétrions. Il était dit que les abords du continent elfique avaient eux-aussi profité des impulsions arcaniques pour engendrer de jolies bestioles. Je m'attendais à ce qu'un désastre nous tombe dessus, persuadé que les démons tapis dans les abysses guettaient nos coques avec une curiosité morbide.

"Il a peu'l des plonfondeu'ls le ma'lin d'eau douce ?

- Peut-être bien qu'le jouvenceau attend qu'une sirène vienne lui dévoiler un sein !" ajouta l'elfe pour accompagner les railleries du nain.

J'étais devenu la distraction des matelots ennuyés par l'élaboration d'un plan d'attaque. Je remarquai alors que mon frère et Tsukyomi s'étaient écartés pour deviser en paix sans souffrir des remarques désobligeantes dont nous aurions pu faire preuve et dont les deux guignols faisaient montre. J'avisai les deux comiques d'un regard sombre, le poing fermé d'une haine bouillonnante. D'un bon coup d'botte, j'aurai pu en envoyer un paître à bâbord pour appâter un requin géant ou je n'sais quelle autre immondice dénaturée. Muselé par des enjeux qui me dépassaient, je leur décochai un sourire radieux avant de faire un clin d'oeil à la gourgandine aux oreilles pointues qui n'hésitait pas à mettre en avant ses atouts charnus. Mes lèvres se tordirent pour psalmodier une douce insulte qui fit éclater de rire le nain. Ainsi, je parvins à déporter les moqueries sur l'elfe à la tenue trop serrée et Badan ne se fit pas prier pour injurier amicalement sa camarade qui lui enfonça un poing ferme en plein figure.

Nisulto, Tsuykiomi et Mortalis ne purent prêter attention à nos âneries, occupés à se diriger vers le pont intermédiaire pour profiter d'une certaine intimité. Quant à moi, je me dirigeai vers la proue du rafiote afin d'y rejoindre Veliras qui y avait trouvé refuge. Le doc' pâle comme un linge propre. Agenouillé, il semblait bavasser avec les flots. Il ne tiqua pas à mon approche, bien trop concentré sur ses vaines prières adressées à Anändravos, prétendu roi des océans, le fallacieux guide des marins déboussolés. Ne sachant trop comment reconforter ce genre d'énergumène superstitieuse, je me plantai à ses côtés, silencieux comme la mort qui observe sa future moisson. Je n'avais jamais été doué pour dire autre chose que des mensonges et des insultes.

Nous observions tous les deux les limites de notre monde. J'admirai le rocher que nous allions contourner. Les eaux me démontraient encore une fois leur puissance.. Elles avaient réduit ce caillou géant en perle lisse, l'érodant pendant des années pour en faire ce qu'il était devenu. Une parcelle de terre perdue, incrustée d'algues et de coquillages. Le symbole de la perte et du changement.. Ces deux notions étaient-elles finalement liées ?

Je gratifiai le médecin d'une tape paternelle sur l'épaule sans lui adresser la parole afin de le laisser réciter ses prières. Ces coutumes ne m'étaient pas inconnues, on croise énormément de types à Valazar qui déblatéraient sur Anänvados et ses incarnations. Il était dit que pour apaiser les abysses de leur faim, il fallait donner de son sang aux flots. J'en déduisis alors que Veliras allait se saigner la paume et je ne voulais assister à ces inepties de ménagères. Il devait même probablement réciter de belles palabres elfiques sans le savoir. J'étais persuadé que ces oreilles pointues s'étaient immiscées dans notre culture sans même que nous le sachions. Vu leur âge, ça ne m'aurait guère étonné.

Je craquai finalement sous le poids de mon incommensurable curiosité. J'arquai la tête pour confirmer mes soupçons et je ne fus pas déçu. Le médecin fébrile gardait l'un de ses scalpels dans la main droite, le tranchant délicatement glissé sur la paume de sa main gauche. Le bougre d'idiot s'entailla la main et la tendit au dessus du bastingage. Il continuait de susurrer ses requêtes aux seigneurs des océans. La première goutte de son sang perlait sur sa paume, se faufilant sur les rides que certaines vieillards estiment pouvoir lire. La perle pourpre se détacha de son hôte pour plonger vers les abysses. J'affichai alors une moue compatissante pour effacer le sourire narquois qui pendait sur mes lèvres. La goutte provoqua une onde presque imperceptible en pénétrant la surface de l'eau. Elle fut suivie d'une secousse terrible qui malmena les deux navires côtes à côtes. J'observai étrangement les mâts tanguer comme si nous étions en pleine tempête. Veliras était tombé sur le cul et reculait sous la panique en pensant avoir déclenché je ne sais quelle prophétie. Il s'excusa, encore et encore jusqu'à ce que les larmes lui vinrent au coin des yeux. En me retournant face au pont et à tous les matelots agares, je me rendis compte que j'étais le seul à prendre ça à la légère. Même Zamrick avait son regard inquiet, la prunelle aussi plissée que son oeil éborgné. J'allais flanquer un coup de botte au médecin pour lui faire retrouver sa conscience quand un hurlement me perça le tympan.

“Le rocher !”

Le rocher qui se trouvait sur notre avant-tribord se mit réellement à bouger. Je le perdis de vue quand une vague sortie de nul part nous percuta de plein fouet. Je m'écrasai à côté du médecin qui rampait au sol en marmonnant. Sa course s'interrompit lorsque l'un de nos

gabiers habituellement perché en hauteur vint s'étaler entre nous deux. Il eut la malchance de ne pas crever sur le coup mais je discernai d'un coup d'oeil qu'il était condamné, la peau transpercée de plusieurs os récalcitrants. Je fis signe à Veliras puis lâchai une poignée d'instructions qu'il ne dut pas entendre. Je lui adressai soudainement une torgnole en pleine poire.

Le doc alla se planquer contre le bastingage et replia les genoux contre son buste, persuadé d'avoir provoqué les dieux. Le gabier dont j'avais oublié le nom avait au moins une dizaine de fractures sans parler de celles qui ne se distinguaient pas facilement. Par chance, je pense que l'un de ses poumons avait été percé par une côte, ce qui l'empêchait d'ajouter son grain à la panique générale.

Je relevai l'échine pour admirer le paysage et tenter de comprendre ce qui se passait. Une nouvelle vague nous arrivait dessus mais je remarquai par dessus son écume une main gargantuesque qui faisait deux fois ma taille. Palsambleu.. Accroché au gréement, je peinais à avancer sur l'Errance assiégée par les flots. Ce qui m'inquiétait à ce moment, c'était surtout le danger réciproque de deux navires filant côté à côté dans la tempête. Il suffisait que l'un de nos mâts s'empêtre dans le vaisseau d'à côté pour signer la fin de cette aventure.

Un puissant cri guttural venu du rocher me fit frissonner. Le pont de l'Errance était devenu un cimetière parcouru d'âmes errantes et d'yeux vides. Je vis les deux hommes de Tsukyomi tenter de communiquer avec la jonque voisine. J'allais les interpeller quand un bruit de mauvaise augure me força à faire volte-face.

Le soleil disparut derrière la silhouette d'un mastodonte à la gueule fuyante. Le rocher que nous avions aperçu n'était finalement que l'épaule d'un géant des mers en sommeil. Il ne s'agissait pas de n'importe quel géant comme ceux dont nous avons déjà entendu parler. Il faisait au moins deux fois la taille de celui qui s'était échoué au port de Tanrum. Sa carrure monstrueuse se mouvait lentement dans le maelstrom qu'il avait déclenché. Nos fameux généraux sortirent des entrailles de mon rafiote avec les yeux ronds. Tout alla très vite. Je vis Tsukyomi donner des ordres à Nisulto puis à mon frère qui pressa le pas afin de les transmettre à Monsieur Perah. En voyant les grosses têtes occupées, je pris l'initiative de gueuler assez fort pour être entendu par quelques matelots. Nous allions charger les canons tribord et lui faire la fête à ce grand dadet. Avec l'aide de Kalën, nous réussîmes à organiser une bordée tribord pour saluer cette engeance arcanique. Remercions le géant et ses quatre bras de nous envoyer de jolies vagues. Avec la hausse qu'elles nous fournissaient, nous pouvions espérer l'atteindre au buste et peut-être à la tête. Les sabords de nos deux ponts armés se relevèrent en un doux bruit réconfortant à l'écho multiple.

Kalën attendait mes ordres pour faire feu. Je cherchais désespérément les frères Kevza. Nous allions avoir besoin de bons tireurs pour ôter la vue à cette belle carcasse marine. Mon frère descendait de la dunette où Perah tenait le gouvernail. Il me happa l'épaule et je vous avoue avoir ressenti un pic de joie en remarquant que son visage n'abritait plus une once de confiance.

“Qu'est-ce que tu fais ?

- Ça s'voit pas ?! Je prépare la contre-attaque ! La bordée s'ra bientôt prête !

- Je t-.. De fa-..
- Hein ?
- Ts-.. -lan !”

Les courants marins étaient sacrément perturbés par la géante enflure qui marchait vers nous, les vagues nous harcelaient. Je n’avais pas réussi, ou voulu, à entendre les instructions de mon cher capitaine. Vu notre allure, nous allions dépasser la saloperie avant d’avoir pu lui offrir un souvenir. Je n’allais pas rater cette opportunité et grâce à la confusion générale, personne ne pouvait s’y opposer. J’hochai la tête à l’encontre de mon frère qui grimaça sûrement quand je lui tournai le dos pour rejoindre Kalèn. Je me plaçai alors à tribord, une main dans le gréement pour ne pas être balayé par les vagues et les yeux rivés sur le géant. Une vague.. Deux vagues.. Je commençais à avoir le rythme. Il fallait tirer au moment parfait et prendre en compte la mise en action de l’ordre et se répétition.

En captant le canonier d’un regard vif, je remarquai toute la troupe des Vagabonds occupés à défourailler de grosses caisses dont je ne connaissais pas l’existence jusqu’ici. Je lorgnai de nouveau notre cible, deux doigts dressés à l’attention de Kalèn qui m’observait silencieusement. La hausse devait être parfaite. L’écart se creusait entre l’Errance et la bête. J’entendais de nombreux cliquetis dans mon dos sans savoir d’où ils provenaient. Soudainement, je fus persuadé par mon instinct que le moment était venu. Je baissai les doigts : “Feu !”

“Non ! Canonnier Kalèn, vous répondez à mes ordres !” ajouta Mortalis en avisant le marin avec dureté.

Je le sentis frémir, partagé entre deux Whyn. Il ne savait pas qui écouter et quels ordres donner aux matelots des étages inférieurs. A l’instant où je vis qu’il avait fait son choix, nous changeâmes de cap pour prendre le vent en poupe et contourner le mastodonte. Je fus obligé de rejoindre mon frère et notre navigateur sur la dunette, la queue entre les jambes. Je rencontrai sur mon bref chemin les prunelles apathiques de Tsukyomi qui organisait ses hommes. Le nain à ses côtés était en train d’enrouler deux énormes chaînes à notre mât. Ses anneaux solides rencontraient une autre chaîne enroulée au mât de misaine.

“Avisé ton capitaine avec le respect que tu lui dois Martacus, lâcha Mortalis sans même me regarder.

- Vas te faire foutre. Capitaine ou pas, on avait pas le temps de déblatérer et j’étais l’officier en charge sur l’pont.
- Il est bien là ton problème. Tu ne réfléchis jamais et quand tu le fais, tu fais ce qui te paraît le moins réfléchi.
- Tu veux une introspection, hm ? On va perdre notre temps encore longtemps ou tu vas en venir aux faits ?
- Soit. Tu seras puni avec Kalèn une fois la mission achevée. En attendant, le capitaine Boeto a déjà eu à faire à ces créatures. Il s’est occupé de lier nos deux navires avec plusieurs chaînes solides. Nous allons prendre ce géant au piège.
- Et s’il tire sur les chaînes ? C’e-..”

Il leva un doigt pour m’interrompre et s’entretint avec Monsieur Perah. Une jolie façon de me congédier. je partis porter mon aide au nain qui semblait avoir du mal à faire tenir toutes ces

chaînes entre elles. Nous mettions de la distance entre notre navire et la jonque, les liens commençaient à frétiler en provoquant encore une fois de nombreux cliquetis sur le pont.

“On va l’avoir ! héhé. Le tout c’est d’faire quelque chose de solide ! Allez mat’lot, un peu d’ne’f !

- T’es déjà tombé là d’ssus auparavant ?
- Nous les nains.. On aime pas t’loper l’eau. Les bêtes qui l’ôdent chez nous sont plutôt du genre à avoir des ailes !”

Par la suite, nous avons collaboré de façon silencieuse, notre attention portée sur le grand dadet agitant ses quatre bras. Le géant était assez pâle. Sa gueule couverte de coquillages était couronnée de drôles d’excroissances. Son visage était comme le mien, comme le vôtre. Pourtant, la seule émotion qu’il semblait pouvoir véhiculer était celle de l’ennui. Il semblait habité d’une indifférence sans égale. D’une oeilade vers la proue, je découvris Veliras en train d’achever le bougre qui s’était écrasé à l’avant du ponton. Je l’abandonnai à ses démons en détournant le regard. L’atmosphère était pesante. La tension grimpait doucement pour rejoindre son paroxysme : le moment ultime où nos chaînes étaient sur le point d’entraver les jambes de colosse.

Nisulto était campé sur ses appuis à côté du cabestan. Il essayait ses lunettes en admirant la créature. L’autre navire semblait être dirigé par mon cher écumeur, Kiril, en l’absence de son Capitaine. Contrairement à notre rafiote, le leur semblait être habité d’un équipage serein qui savait ce qu’il faisait. Les bougres auraient pu nous partager leurs savoirs avant que l’on ne tombe dans cette sombre merde. L’Errance et ses hommes étaient occupés à appliquer les instructions de notre navigateur. Grâce à mon grade superflu, j’étais l’un des seuls à pouvoir observer le géant à son affaire. L’eau qui lui entravait les pattes et sa carrure gargantuesque le forçait à une marche lente. Vous avez déjà essayé de courir dans l’eau ? Moi oui, et j’eus l’impression d’être un de ces gueux retardés dont la génitrice s’était méprise sur les bienfaits de l’alcool. J’avais donc face à moi un attardé plutôt bien développé. Cependant, une seule question me taraudait : à quoi ressemblait donc sa génitrice ? De quel corps meurtri pouvait sortir cette engeance arcanique ? Avait-il seulement une mère ?

Nous étions désormais face à la jonque telak, notre proie entre nos deux navires. Les gambettes du démon se firent prendre dans nos chaînes; sa résistance ne fut pas muette : notre rafiote hurla. Les mâts grincèrent et nous eûmes l’impression qu’ils allaient céder face à la véhémence du géant, qui lâcha à nouveau un hurlement qui fit sinistrement écho. Je ne comprenais pas la tactique que nous nous efforcions d’appliquer. Si nous poursuivions ainsi, nous allions doucement nous rapprocher de la bête et risquer de nous rentrer dedans.

Nos manoeuvres dessinèrent un cercle, et, peu à peu, le golgoth s’immobilisa avec les jambes collées. J’vous l’dis, heureusement qu’il était pas futé. Il observait lassement nos navires et je crus découvrir pour la première fois une émotion dans son regard : une profonde tristesse. J’en eu presque la larme à l’oeil. Ce grand enfant était inepte et nous allions l’achever alors qu’il ne représentait plus aucun danger. Il nous observait, fataliste. Le silence était revenu à bord du navire, ce qui me permit d’entendre mon frère deviser avec Kalën au sujet d’une bordée simultanée, une collaboration mortelle avec le navire que nous ne percevions plus qu’à moitié, scindé par la présence du géant dans notre champ de vision. La drogue qui vagabondait dans mon sang m’avait bel et bien émoussé. Je dardai

notre future victime avec plus de pitié que de haine. Notre allure diminua progressivement jusqu'à ce que notre ancre soit lâchée, nous immobilisant approximativement à l'opposé de la jonque sur le cercle que nous avons esquissé, ayant pour centre le.. Je pense avoir asséché ma cuve de synonymes pour évoquer le grand gland. Je vous emmerde, tous autant que vous êtes. Rappelez-vous bien que ce sont mes écrits, pas les vôtres. Et puis, si vous les lisez c'est que vous vous êtes déjà fait arnaquer, je peux vous dire la -relative-vérité maintenant. Ou plus tard. Plus tard. Je vous offrirai même un chapitre dédié à ces déclarations baveuses. Si je ne suis pas mort avant.

Bolond Kevza me tira l'épaule. Je découvris les deux frères plantés dans mon dos, arquebuses à la main. Les deux imbéciles me sourirent niaisement. Le plus intelligent des deux, Hector, me demanda s'ils avaient le droit de tirer dans les yeux de la bête pour vérifier lequel des deux possédait le meilleur tir. Bolond affirma derechef qu'il n'y avait même pas de question à se poser et qu'il était le plus précis. Il voulait tout de même participer à ce "concours" pour "asseoir sa suprématie". Après tout, c'était bien lui l'aîné. Je les abandonnai en soupirant. Mes yeux cherchaient à se fermer d'eux-mêmes. J'étais en train de subir le contre-coup. Avant que je ne puisse disparaître dans les entrailles de l'Errance, un cor attira mon attention. Il avait signé le début d'une longue chaîne d'instructions. Les sabords furent de nouveau relevés, les canons armés, poussés puis inclinés. L'ordre de tirer fut repris par Mortalis, puis par Kalên. Les frères Kevza redressèrent leurs armes en un geste synchronisé, faufilant leurs crosses sur leurs épaules. Juste avant de tirer, Bolond bouscula son frère d'un coup de pied. Leurs tirs vains devancèrent de peu le déluge de boulets qui alla percuter le golgoth de toute part. Hector lâcha une insulte et entreprit d'étrangler son frère. Leur bref pugilat fut interrompu par les hurlements du géant qui s'agita soudainement et logiquement sous la pluie explosive dont il avait été victime.

Tous les hommes étaient silencieux, leurs mains et leurs appuis ancrés pour ne pas céder au chahut provoqué par la chute du colosse. A lui seul, il parvint à agiter les flots. Les frères Kevza furent les seuls à se rétamé sur le pont, trop occupés à se disputer pour savoir lequel d'entre eux avait terrassé le "puissant démon". De tristes plaintes firent écho sur l'onde des eaux; nous pouvions apercevoir deux paires de bras perdre en vigueur et finalement.. s'enfoncer dans les profondeurs, comme le résultat d'une prophétie immuable, celle de l'homme, de sa volonté, de sa capacité à survivre coûte que coûte.

Soudainement perdu en plein océan avec les os gelés, je me vis grimper à la surface en appuyant sur les épaules des autres rescapés. Lorsque je rouvris les yeux, je remarquai au sol une trace sanglante, traînée probable du gabier brisé. J'étais encore bouleversé par ce trait d'empathie qui m'avait touché. J'interprétai ces nouveaux sentiment comme une mauvaise augure. Mon inspiration suivante me chamboula tout autant. L'air qui s'infltra dans ma gorge, dans mes poumons, me fit trembler. Je découvrais une froideur détestable dans un corps chaud. Un hiver intérieur impossible à réchauffer. Mes entrailles furent lacérées par la remontée lugubre de toutes les âmes que j'avais ôtées à leurs corps. Mortalis et ses suivants; Tsukyomi et Nisulto, me dévisagèrent en empruntant l'escalier dans lequel j'étais figé. Je ne pus même pas leur accorder une remarque tranchante, trop occupé à lutter contre moi-même.

Les éminences grises se passèrent bien de votre serviteur, qui, dans son état, n'aurait pas été plus utile qu'un chien capricieux. En parlant de chien, il y en a bien un qui avait profité de

ma torpeur pour mordre. L'officier Ceolred suivait la cohorte de décisionnaires, il s'arrêta à mon niveau pour jacter.

“Je ne vous aurais pas aidé à Guinda, si j'avais su que vous étiez de la même trempe qu'un enfant éploré devant le corps d'un canidé. Ressaisissez-vous bon sang. Vous ressemblez à une loque.”

Le bon chien me parlait de canidé, coïncidence ? Je songeai à une réplique percutante quand je compris qu'il n'y avait rien de plus percutant que mon poing. Même si mon bras gauche était encore invalide, je remarquai que le sien était occupé à garder son heaume. Ma main droite glissa sur le flanc de sa cuirasse en plate pour y saisir une attache afin de l'attirer vers moi. Je lui offris une vue détaillée des rides de mon front, lui écrasant le nez contre-celui-ci avant de dresser le poing pour l'achever. Il se figea en l'air lorsque je sentis le fil d'un tranchant sous le menton. Le heaume du soldat dégringola bruyamment dans l'escalier pendant que nous nous dévisagions. Je rabaissai mon poing et décidai de jouer la carte de l'indifférence, peut-être un peu trop tard. Le soldat que je connaissais amorphe et cordial avait désormais une moue de querelleur. Une veine pulsait sur son front rougi. Il garda sa lame sinieuse sous mon menton un long moment, pencha le chef pour cracher une salve baveuse sur mes bottes et rengaina lorsque Zamrick débarqua en haut de l'escalier. Archie fit une apparition en bas, probablement attiré par le casque abandonné sur palier.

“Eh beh.. V'complotez cont' m'sire le capitaine, hé-hé ? lâcha le cuisinier simplet en s'essayant à l'humour.

- Une simple bousculade, poursuivit le milicien avant de descendre.
- Rien de grave, dis-je à l'attention de Zamrick qui avait déjà commencé à suivre les pas de l'officier.”

Audebert Ceolred arracha son heaume des mains d'Archie qui l'avait récupéré. Le cuisinier décida de ne pas me lâcher d'une semelle. Il ragotait ses blagues mais je n'étais pas d'humeur à y prêter l'esgourde. Je le chassai de ma main valide une fois arrivé au comptoir de fortune qui siégeait au centre du *fourneau*. Monsieur Morin buvait silencieusement, jaugeant par intermittence le fond de son bock, l'air maussade. Je me frottai longuement les yeux après m'être courbé pour chaparder un bock et une bouteille. Nous étions étrangement seuls dans ce qui était d'habitude le coeur du navire. Veliras devait avoir trouvé son conduit d'infirmier, tourmenté. Mon compagnon de comptoir planta ses yeux dans les miens.

“Nous aurions pu fragiliser le navire tout entier avec ces manoeuvres. Vous imaginez, si le mât avait lâché ? Nous serions la proie de toutes ces abominations.. Pourquoi avoir un charpentier si on refuse de l'écouter ? Réparer, réparer, encore réparer. Alors qu-..

- Morin.. J'tiens pas à t'offenser mais là, j'en ai rien à foutre de tes plaintes. On a tous nos problèmes l'ami. Moi par exemple.. J'vais m'effondrer dans quelques instants..
- Ça m'étonnerait pas. Vous pouvez pas cacher vos yeux et je sais exactement d'où ça vient, les pupilles dilatées.
- Mrhm ? dis-je en observant le juge des bonnes moeurs à ma droite.
- Vous savez.. Quand tu penses à des milliards de choses en échappant à la seule qui est vraiment importante.. Quand ton esprit divague, quand il est attaqué par tout le reste.. Tes attentes, tes envies, tes peurs.. Ce moment où tu ne peux même pas baiser en paix sans penser à autre chose. C'est ce qu'on cherche à fuir quand on

avale cette merde. Comme un clou qui dépasse, tu l'écrases d'un bon coup d'marteau sans regarder ce qu'il se passe de l'autre côté. Tout c'que tu sais, c'est qu'en apparence, c'est plat."

Le charpentier avait l'air de bien connaître les feuilles de Guinda. Je l'abandonnai sur sa dernière phrase, qui, allait me faire patauger plus tard, quand les effets dont il venait de parler allait disparaître. J'allais même l'écouter au mot près. Arrivé devant ma porte, je remarquai qu'elle avait été bloquée de l'extérieur. L'oeuvre de Zamrick sans doute. Je dus m'évertuer à défaire les chaînes qui l'entravaient. J'allais retourner à mon statut de blessé en convalescence, délesté de toutes responsabilités jusqu'à ce que nous arrivions à terre.

Une fois entré, j'allais refermer la porte quand l'on me sauta dessus pour m'asséner un coup de chandelier. Je ne pensais pas retrouver la comédienne dans de telles conditions. Elle me molesta le buste avant de se rétracter, terrifiée. Le sujet de mes désirs soudains me bombardait d'une volée de questions en faisant les cents pas. Je m'approchai d'elle pour la calmer, silencieux. Je parvins à la coincer contre mon lit pour l'empêcher de tergiverser éternellement et mis un terme à son anxiété soudaine d'un baiser confus. Elle rétorqua en faisant la moue puis sonda mon regard vide. Je retournai aussitôt à l'assaut sans laisser place à la réflexion, abordant ses lèvres de nouveaux baisers, bien plus fougueux, auxquels elle me sembla réceptive. Mes mains s'activèrent sans zèle pour lui ôter sa tenue. Pauline m'intima de me redresser, puis me bouscula jusqu'à la porte pour la fermer tout en parcourant mon échine de ses doigts fuselés. Elle les logea finalement sur mes clavicules afin de prendre du recul sur la situation. Je vis le doute émerger dans ses prunelles, un doute auquel je mis immédiatement fin en la saisissant par le bassin pour lui enrouler les jambes autour de ma taille et aventurer mes mains sur son petit fessier. Nous retournâmes sur le lit et perdîmes rapidement nos atours pour partir à l'exploration de nos corps. Je lui découvris des courbes attrayantes sur lesquelles j'aurais pu perdre la notion du temps; des courbes qui me forcèrent à de délicates caresses et qui aspirèrent tous mes songes.

Je le baisai. Elle me baisa. Et sans penser à rien d'autre.

Chapitre IV - Rûth, la colère des dieux

Le lendemain, nous étions tous réunis sur le pont pour prêter nos esgourdes au discours exaltant de mon frère, notre capitaine, qui attisait en chacun de nous les désirs qu'il voulait et devait exploiter : l'avarice. Cette vision démente d'une montagne de piécettes et ses maintes utilisations.

“Camarades, caramades.. Nous voici aux limites du monde tel que nous le connaissons. Nous voici aux portes des enfers. Mais sachez que l'aventure n'est jamais exempte de dangers, et si elle sollicite de lourds tributs, ce n'est que pour mieux nous récompenser..”

Mortalis alla sonder le regard de chacun des hommes présents, prolongeant ainsi le silence qui lui servait à imposer sa tirade. Sans même observer ceux qui m'entouraient, je pouvais palper la terreure ambiante dans laquelle nos hommes étaient plongés. Pour ma part, j'étais à la fois lourd et léger. L'esprit apaisé et le corps lesté. Ma sauterie de la veille n'était pas sans conséquences. Tous mes muscles me lançaient et me rappelaient à chaque mouvement cet instant d'abandon, ces longs soupirs, ces sourires niais intimés par le plaisir.. Puis, ce réveil confus qui vous fait basculer de l'entre-mondes à la réalité. Mon épaule et ma hanche me faisaient sacrément souffrir. Malgré l'attrait que j'éprouvais pour l'alcool, je ne m'autorisai pas à en avaler une seule lampée en ce jour funeste. Mon crâne souffrait déjà bien assez des effets indésirables de ces saloperies de feuilles. Nous allions nous aventurer dans un traquenard sans nom.

“.. N'ayez crainte. Nous traverserons cette tempête unis ! Nous ne pouvons plus reculer ! Nous devons honorer la mémoire de ceux qui sont tombés pour nous permettre d'arriver jusqu'ici. Ils seront à jamais avec nous, et, lorsque nous serons couverts de gloire, ils en auront leur part !”

Malgré son intensité, Mortalis ne pu mettre un terme aux bavardages de nos hommes. Ils venaient de se mesurer à des forces inconnues. Nous savions tous que ce géant n'était que l'arbre qui cachait la forêt, la première pierre d'un éboulement qui allait nous écraser sans préavis. Le silence s'imposa après coup, lorsque Veliras et Woodrow déambulèrent sur le pont en tenant un cadavre par les deux bouts. Ils l'avaient couvert d'un drapé rendu pourpre par les blessures du gabier mort, qui fut jeté à l'eau sans cérémonie pour rejoindre les abysses une fois lesté d'un boulet.

Estimant avoir assez attendu, Mortalis prit notre quartier-maître à part afin d'organiser le débarquement. J'étais désormais exclu de ces entrevues stratégiques et pour tout vous dire, j'en étais satisfait. Je savais tout ce qu'il fallait savoir. Nous allions prendre les quatre chaloupes pour rallier la terre en laissant derrière nous un contingent pour surveiller le rafiote. Ce que je ne savais pas, c'était que mon frère allait me priver de marcher à ses côtés. Je me retrouvais relégué à la dernière barque, ce qui impliquait que j'allais devoir fermer la marche avec les lourdauds. Ma brève maîtresse n'eut pas l'autorisation de se joindre à

l'aventure, toujours cantonnée à mes modestes quartiers que je dus rejoindre pour préparer mon paquetage. Nous, pirates, flibustiers, explorateurs maritimes, n'étions pas réellement habitués à nous aventurer dans les terres. Nous n'avions ni mule ni monture et étions forcés de gamberger comme des lapins prêts à se faire canarder.

Mon rapprochement soudain avec Pauline avait quelque peu altéré notre relation. Pour la première fois, je pus pénétrer ma cabine sans interrogations. Le silence était pesant et je fus parcouru de l'envie de le combler. Je voulais mettre un terme à mes propres songes et aux pensées de la comédienne. Je me mis à préparer mes affaires, frappé de surprise lorsque je sentis les doigts de Pauline s'ancrer sur ma cuirasse à l'épaule. Elle rajusta les lacets de mon armure tandis que je vérifiais l'attache de mon ceinturon et des armes qui l'accompagnaient. Elle prenait ses aises la gourgandine. Je l'aurai bien envoyé paître si elle n'avait pas pris l'initiative de faire crisser ses ongles le long de mon buste pour finalement les loger sur mon bas-ventre, confrontée à mon boudier désormais bien scellé. Mes lèvres s'écartèrent pour me permettre de respirer malgré les pulsions et l'ardeur qui me bousculaient. Je dus lutter pour contrer mes envies. Je dus lutter pour outrepasser cette addiction. Une parmi tant d'autres. Je m'échappai de l'étreinte, esquivant les lèvres de ma brève-aimée qui cherchait à m'embrasser. Elle bafouilla puis arbora une moue que je ne pris pas le temps de contempler. Je fis volte-face après l'avoir nargué d'un sourire sardonique. J'étais prêt à survivre pour raviver les souvenirs enflammés de la veille. Une fois ma besace arrachée à ma table, je quittai la pièce.

"Rev'nez en vie, mat'lot !" me lâcha-t-elle, probablement sur la défensive derrière son masque d'actrice. Je lui répondis d'un murmure inaudible, une note à moi-même : j'y compte bien.

A peine sorti, l'aventure me donna un sentiment de puissance ultime. Une joie inexplicable. Je revois encore le fourneau en pleine ébullition. Les hommes harnachés qui en avaient lourd sur leurs os. Leurs songes l'étaient aussi. Lourds d'appréhension et de doute. Zamrick vint me rejoindre pour m'annoncer qu'il allait évoluer en tête avec mon frère. Kalën était juste derrière et avait quant à lui une nouvelle plus attrayante. Nous étions tous les deux à l'arrière marche. Notre petit trio grimpa sur le pont pour se joindre au rassemblement. Les chaloupes étaient prêtes à nous accueillir. Les charmants frères Kevza étaient encore en train de se crêper le chignon au sujet de leur embarcation, émettant des doutes sur la robustesse de ces bouts de bois supposés flotter avec dix hommes à leurs bords.

Monsieur Woodrow commença à répartir les troupes, non sans peine. Les préparatifs m'échappèrent avec une facilité déconcertante. J'étais occupé à détailler mon environnement, à lorgner le continent mort, à jauger la fiabilité de nos hommes et surtout, à songer aux futilités de la vie. Qu'était-elle sinon un ensemble de futilités ? Si nous étions ici, c'était pour les accumuler toutes. La richesse, l'amour, la gloire, le savoir, l'histoire. Nous étions les sujets d'un chaos que l'on pensait maîtriser. Je pense plus que nous fûmes les pions d'un hasard sadique aux tendances morbides. Le genre de bonhomme qui apprécie les divertissements à rebondissements, les péripéties, les larmes et le sang. Si le hasard était un gars, il aurait sûrement été comme moi. Il aurait gonflé sa voile au milieu de l'océan pour suivre les courants les yeux clos et le sourire aux lèvres.

Mes yeux étaient ouverts mais je ne voyais rien. Je songeais, bercé par le roulis. Hélas, l'absence de vision ne signifiait pas l'absence de pensées, bien au contraire. Tandis que de moult dangers m'attendaient, que je m'enfonçais doucement dans l'incertitude et dans le sanctuaire mystique des oreilles pointues.. Je ne pouvais que songer à la nuit précédente, cette nuit silencieusement bruyante. Allait-elle essayer de me mettre la bague au doigt ? Etait-ce là une directive de son patron ? Devait-elle me chevaucher pour obtenir de moi une rédemption ? Le vent souffla. En un clin d'oeil, j'étais sous Pauline à subir sa houle, victime de son souffle, de ses soupirs, mes mains logées au creux de ses reins. Cet instant de fragilité me fit sourire. Nous verrons bien où nous mène le hasard mais dans tous les cas, il me fera affronter le courroux de mes maîtresses une fois de retour à Valazar.

Comment les hommes pouvaient-ils se marier ? J'avais déjà planché sur la question et réussi à trouver quelques réponses qui ne purent me convaincre. Il fallait être fou pour balancer son esprit d'aventure aux oubliettes, pour arrêter d'explorer. Je ne pouvais me résoudre à me lester d'un tel poids. Deux personnes qui se lient à vie.. Une tragédie. Un commun accord pour rester ensemble histoire de garder un partenaire de sauterie. Enfin, peut-être qu'ils ont raison. Je verrai bien quand je serai vieux, si je le suis un jour.

Notre chaloupe était habitée d'un silence qui fut brisé par l'une des nombreuses joutes verbales des frères Kevza.

“Hé, mais pourquoi on va pas directement dans le port ?

- T'es vraiment con toi.. On doit rester discret, répliqua Hector à son frère.
- Mais s'ils sont tous morts, on s'en moque de débarquer avec la fanfare. C'est toi qui est débile !
- Hé, Bolond, tu sais qu'une fois, P'pa et M'man m'ont dit que quand t'étais petit, ils t'avaient abandonné sur le perron d'un orphelinat ?
- Et blabla, en tout cas.. C'est pas moi qui ai décidé de m'attaquer à un officier de la marine.
- Qu'est-ce que t'es entrain d'insinuer là ? Que c'est ma faute si on a fini en prison ? T'as même pas réussi à l'attacher correctement le bougre. C'est pas ma faute si tu sais faire que des noeuds coulants du gland.”

Kalèn gratifia la fratrie d'une tape sur le haut du crâne avant de s'extirper de son mutisme.

“Le port est encombré de vaisseaux, il est impossible d'y pénétrer sans risques. Hector a raison, il faut faire preuve de discrétion. Même si on l'appelle le continent mort, Elen'Raën abrite encore des formes de vie selon certaines rumeurs.

- Des rumeurs ? demanda Torich avec un air narquois. Oh non, pas que des rumeurs l'ami ! Je vais compter sur les doigts pour faire simple.. On peut y croiser, de un : des bonhommes comme nous et des pilleurs en tout genre. Deux : des torbariens. Trois : qui sait, des elfes ? Quatre : leurs engeances, comme le putain de géant qui aurait bien pu nous envoyer par le fond s'il avait eu un cerveau.
- Heureusement que je l'ai tué. Tu vois ce qui arrive aux gens sans cerveaux Hector ? ajouta Bolond en ricanant.”

Hector répondit d'une grimace blasée, le souffle coupé par le paysage qui se dévoilait progressivement. Nous n'allions plus tarder à débarquer sur une plage à l'orée d'un bois sombre et dense, au sud de la ville portuaire d'Amedith. Veliras était à l'arrière de notre chaloupe, embourbé dans un mélange de sentiments qui lui durcissait les traits. Il était sûrement habité par le géant et le gabier désossé. Les deux Kevza continuèrent de ramer sans bruit. Ils se scrutaient l'un l'autre, soit pour gagner un quelconque jeu, soit pour communiquer comme seuls eux le savaient.

Le débarquement fut bref, nous nous retrouvâmes tous sur la plage. Une quarantaine de gaillards prêts à braver l'inconnu, exaltés par les paroles successives de nos capitaines. L'objectif était de remonter la forêt pour entrer à l'est de la ville et retrouver leurs archives au nom imprononçable. Alors que le convoi allait se mettre en route, je découvris une nouvelle voix à placer sur un visage que j'avais déjà aperçu. L'un de nos mousses ?

“Arhm.. Bonjour.. Juste, avant de partir, j'aimerais avoir un petit détail mais qui me paraît crucial. On pourrait savoir ce qu'on recherche ?”

Nisulto et les autres membres de la Ligue des Vagabonds prirent le temps de se concerter de quelques oeillades. Le capitaine Boteo fit un geste vers l'homme aux binocles qui s'avança au centre de l'attention. Le fondateur de la ligue prit alors la parole, les mains jointes sur son bas-ventre.

“Quel est votre nom ? demanda-t-il au mousse qui essayait de se faire tout petit.

- Bard m'sieur.
- Bien.. Monsieur Bard et vous autres devez vous poser des questions sur notre expédition. Elles sont tout à fait légitimes et j'aimerais prendre un peu de temps pour y répondre. Nous ne voulons pas que le doute s'installe. Je vais ainsi commencer par celle-ci. Nous cherchons dans un premier temps le bâtiment appelé “Nölegûl” ou serait entreposé l'objet que nous recherchons. Nous ne connaissons pas sa forme mais il sera bien gardé. Le bâtiment que nous cherchons est semblable à une bibliothèque. Il s'agit d'un lieu où ils entreposent leurs savoirs.. D'autres questions ?”

D'un silence gênant, nous passâmes à un vacarme fait d'allégations et d'interrogations.

“D'autres géants ? Les elfes sont en vie ? Comment tue-t-on un elfe ? C'est quoi un torbarien ? Savaient-ils écrire ? Qui porte la bouffe ? Combien on s'ra payé ? Pourquoi passer par la forêt ? Pourquoi je suis en dernier ? D'où viennent les informations ? Est-ce qu'on est sûr ?”

Avec des allures de bergers, Tsukiomi et Mortalis parvinrent rapidement à rappeler leurs troupeaux à l'ordre. Chacun à sa façon. Le capitaine Boteo n'avait pas hésité à dégainer son sabre tandis que mon frère avait subtilement froncé les sourcils. Quelques ordres fusèrent et le convoi pu se former. J'étais donc dans les dernières positions, accompagné par Kälen, Torich et les frères Kevza. Nous fûmes ainsi les derniers à pénétrer la forêt. Je ne sais pas de quels arbres elle était constituée mais ils étaient immenses et leurs ramures si épaisses que nous étions privé de la clairvoyance des cieux. Bolond et Hector décidèrent de ne pas nous emmerder avec leurs querelles, silencieux, les mains sur les crosses de leurs arquebuses. La vie ruisselait sous nos pieds, elle fuyait les intrus, se cachait entre les

racines monstrueuses. Nous étions en train d'évoluer dans un nouveau monde, bercé d'onirisme. Les arbres et les bêtes ressemblaient à ceux que nous connaissions mais possédaient toujours quelques déformations. Ils étaient le plus souvent étirés par les résidus du Cataclysme. Tandis que la troupe avançait vers le nord, l'ambiance se faisait de plus en plus étouffante malgré les douces odeurs que la forêt avait à nous offrir. Il était difficile de capter les conversations les plus proches. De la mousse et des troncs d'arbres à volonté. Notre vue était brouillée et chaque côté se ressemblait. L'on pouvait parfois entendre des bourdonnements de mauvais augure. Les oiseaux quittaient leurs refuges vertigineux à notre approche.

J'étais titillé par la sensation d'être observé. Les forêts me foutaient la chair de poule. Je savais qu'il y avait de la vie, mais la repérer était une autre affaire et c'était bien ça qui me faisait peur. Tellement de choses se déroulaient sans bruits. Torich vint se mettre à ma droite. Il avait les lèvres retroussées, les sourcils froncés et l'oeil vif. Il s'agrippait à sa masse, creusant la mousse de ses bottes après avoir vérifié l'endroit où il plaçait les pieds.

“L'ami.. Tu penses vraiment qu'on est les loups ici ? Quelqu'un nous observe.. et tu sais ce que ça veut dire ? Dans cette traque, je sais seulement qui est la proie. Regarde nous, regarde cette joyeuse bande de lurons, marchant fièrement vers l'abattoir. On va crever et on est justement en train de chercher la mort en personne.

- Apparemment, t'étais le plus au courant concernant les trucs qu'on peut rencontrer ici. Alors tu me f'ras le plaisir de la mettre en sourdine pour guetter les environs au lieu de rabâcher tes conneries, lui dis-je d'un air détaché.
- Ouais, faut pas dire des trucs comme ça, Hector va s'faire dans ses chausses sinon héhé ! beugla Bolond avant d'être foudroyé du regard par le quart arrière de notre convoi.
- Hé, hé. Bolond.. Putain, regarde là j'ai vu un truc.”

Hector venait de faire réagir notre petit groupe, nous retournâmes tous le chef en même temps pour inspecter le flanc droit de notre belle file indienne. Un caillou dégringola d'un rocher couvert de mousse disposé entre les arbres. Il était cerclé de plusieurs baliveaux encore très jeunes. Derrière le roc se trouvait un chablis dérangement, des arbres déracinés et d'autres, plus à droite, couchés par le passage de quelque chose. Nous reprîmes la marche afin de combler l'écart qui s'était creusé. Nos esprits étaient tous à l'oeuvre. Nous cherchions à résoudre le mystère de ces arbres creusés quand Bolond bouscula quelqu'un devant nous. Torich lui fila une tape à l'arrière de la tête en lui intimant de regarder où il marchait. Veliras ne dit pas un mot. Il était en plein milieu, les épaules vers la gauche. Il fixait avec intensité un autre rocher semblable à celui que l'on venait de croiser. Bolond happa le médecin par l'épaule.

“Oh, fallait pas abuser de la boisson avant de partir doc’.

- Restez sur vos gardes et fermez-la, ajouta Kalën en grommelant.”

Veliras désigna le roc d'un geste distrait et fébrile. Ses lèvres pulsèrent dans un balbutiement indistinct. Encore un caillou à analyser. Les rochers me faisaient grimacer depuis cette histoire de géant. L'humus qui les recouvrait était en partie arraché. L'on pouvait alors y discerner des marques, comme des gravures formant des symboles. Je décidai de bousculer les garnements afin qu'ils ne s'y attardent pas. Veliras pressa le pas

pour rejoindre son quart. Nous en étions à la moitié de notre balade forestière. J'avais hâte d'avoir fini la seconde. De plus en plus de bruits s'échappaient de la canopée et les feuillus nous donnaient du mal à voir l'avant de la cohorte. Avec une perception réduite et une telle futaie, je voulais à tout prix arriver en ville. Nous tombâmes sur Bard, planté sur notre sentier. Il nous empêcha de tomber dans un piège difficile à repérer en raison de la mousse qui l'avait abordé.

J'aperçus les rayons du soleil au loin. Ils tentaient de passer les feuillages pour nous annoncer la fin de cette promenade lugubre. Juste avant de quitter les bois, nous fûmes surpris par la présence d'une vingtaine de rochers disséminés dans son orée. Ils étaient tous couverts de marques tribales ou profanes ou je ne sais quoi d'autre. Je fis passer Kalën et Torich devant moi pour être le dernier à abandonner la sylvie et son aura dangereuse. Je perçai la futaie d'un regard circulaire avec l'espoir de bien voir mais de ne rien y voir. Des ombres passèrent entre les arbres. Je vins frapper ma botte sur le rocher le plus près pour jauger les réactions environnantes. Aucune. Je gratifiai les rocs d'une dernière oeillade pour étudier les gravures entre le lichen. Je me retournai ensuite vers le soleil pour découvrir un panorama époustouflant.

".. Faudrait leur demander de venir faire les ouvriers chez nous, ça ressemble un peu à Valazar.."

Notre parcours nous fit arriver sur un large chemin pavé de granit. Celui-ci menait aux portes majestueuses d'une cité à l'architecture paradoxale. L'entrée était surplombée de deux clochers élancés, taillés en pointe. Malgré l'élégance de la conception, les matériaux utilisés trahissaient un manque de moyen. On pouvait rapidement remarquer l'utilisation abusive d'argile, en contradiction totale avec les pavés en granit et d'autres constructions en pierre. Certaines constructions dépassaient des murs de la ville.

L'entrée laissait présager d'immenses portes qui n'étaient plus là. Elle était balayée par le vent qui s'y engouffrait pour rejoindre la mer sans passer par la forêt. Disposée entre deux bois, la ville était le seul point de passage, le noeud ouest de la vie qui se déroulait là-bas autrefois.

Après avoir passé les portes, nous découvrîmes une ville bâtie avec intelligence, parcourue de canaux et de terrasses. L'eau de la mer s'y engouffrait au gré des vagues pour alimenter ce qui ressemblait à des moulins. Certaines bâtisses étaient gargantuesques et offraient l'espace dont un géant aurait besoin. L'espace semblait y être important. D'autres, quant à elle, faisait preuve d'humilité et prouvaient l'existence de différentes classes même chez ces saloperies condescendantes d'elfes. Elles passaient de l'argile à la roche, sans réelle harmonie. Notre rang était désormais un essaim chamboulé par la curiosité. Je me retrouvai aux côtés de Nisulto qui observait les courbes architecturales en ajustant ses binocles.

"Amedith était la cité la plus pauvre des elfes. Elle était le berceau des idéalistes, des chérubins. Leur magie n'était pas assez développée pour la construction et les énergies quotidiennes. Ce sont les premiers à avoir échangé et navigué. La ville est séparée en plusieurs quartiers. Les commerçants sont sur le port tandis que les savants, plus vers les terres. C'est donc dans ce périmètre que se trouve le Nölegûl. Cherchez une construction spectaculaire avec un ornement particulier sur sa toiture : un oeil."

Mon frère et Tsukiyomi s'occupèrent de répartir les hommes dans le secteur pour retrouver ledit bâtiment. La ville était déserte. Les nombreuses habitations étaient ouvertes. Des bagages et des sacs étaient jonchés les chemins, comme si Amedith avait été figée dans un élan de terreur. L'on pouvait également voir l'oeuvre des pilliers. Des nombreuses statues ornant les rues, il ne restait plus que des socles brisés. La nature y avait repris ses droits, laissant sinuer la vie le long des quartiers. Souches et racines arpentaient les bâtiments aux fondations douteuses. Tandis que j'étais occupé à rafler quelques souvenirs avec les frères Kevza, je parvins à mettre la main sur diverses statuettes en bois. J'engouffrai alors les petits chefs d'oeuvre dans ma besace. Je me rappelle particulièrement d'une pièce, un navire taillé dans du tilleul. A l'époque, il me laissa présager un véritable don maritime chez ces elfes côtiers. Malgré leurs modestes chaumières, ils avaient bien des longueurs d'avance sur nous concernant la technologie navale. Je raflai également la réplique miniature d'une baliste magnifiquement courbée. Ce furent, les seuls vestiges de leur civilisation dont je pus m'accaparer. Les deux frères commencèrent à deviser sur des futilités, ce qui me força à les abandonner pour m'adonner seul à l'inspection du quartier plus au nord. Je traînai la patte en abandonnant doucement le groupe pour me faufiler en direction d'une place qui semblait déserte. L'on me siffla. Je découvris alors Zamrick posté devant un bâtiment à la façade constituée de plusieurs colonnes. Il était au centre d'un cercle de ferraille, son gourdin assassin sur l'épaule et la trogne traversée d'un sourire léger. Ce fut lorsqu'il leva sa botte que je percutai. Il déposa sa semelle sur un second cercle, à l'intérieur du premier. Le saligaud, il l'avait trouvé ! Mon grand chauve se trouvait au milieu d'un oeil de la taille d'une maison. Il haussa une épaule pour partager sa fausse modestie et découvrit ses chicots écartés pour prouver sa fierté.

“Reusement que j'suis là ! J'te laisse leur dire que c'est ta trouvaille si tu m'offres de l'hydromel de retour au rafiote. Le Cap' a des réserves !”

Je lui accordai un regard qu'il connaissait trop bien. Allait-on visiter les lieux avant d'avertir les autres ? Il fit glisser l'extrémité de sa massue dans sa paume de main libre en guise de réponse. Nous abordâmes le bâtiment du regard ensemble. Côte à côte, j'eus l'impression de me retrouver à côté de mon père tel un bambin observant sa mère préparer une bonne tarte. Plusieurs escaliers nous séparaient de l'entrée, placée avec minutie au centre de la façade. Six colonnes se trouvaient sur les flancs de l'encadrement sombre qui servait de porte. Le toit était triangulaire et me fit penser à un temple. Le tout était construit avec une pierre blanche à l'éclat terni par le temps et l'érosion. J'entendis des bruits de pas dans notre dos et quand je me retournai, je tombai nez à nez avec Bolond Kevza, suivi de près par Hector. Je n'eus pas le temps de lui faire signe qu'il se mit à beugler comme un veau condamné.

“Hé les gars ! Ils l'ont trouvé ! C'est ici ! Vers le-..

- Le Nord ! entonna Hector à son tour. T'es pas foutu de connaître les trucs cardinaux.. C'EST ICI ! Ohé !”

Blasé, mon visage se figea dans une longue moue. Toute la troupe convergea doucement mais sûrement dans notre direction, s'extirpant de tous les coins. J'incitai Zamrick à me suivre. Nous n'allions pas laisser aux autres le plaisir de consommer notre découverte. Je postai alors une main sur le manche de ma rapière et l'autre sur la crosse de mon arme à

feu contre mon flanc droit. J'oubliais moi-même qu'elle n'était pas armée. Rares étaient les armes à feu fonctionnelles et les seules qui l'étaient restaient entre des mains habiles. Je fis un geste aux deux frères en espérant qu'ils ne nous suivraient pas. Puis, d'un pas décidé, je pénétraï le bâtiment avec Zam'.

Il s'agissait bel et bien d'une bibliothèque. Malgré la pénombre qui régnait dans son enceinte, je parvins à distinguer des étagères grâce aux trous dans le toit qui laissaient passer les rayons du soleil à son zénith. En hauteur se trouvaient plusieurs terrasses avec d'autres étagères, toutes garnies de la même foutue chose : des bouquins. Je découvris au fond une seconde salle dédiée à l'écriture, une sorte d'atelier où les bureaux s'étendaient d'un bout à l'autre de la pièce. Chaque pas résonnait dans les différentes salles de la bibliothèque en faisant des nombreux échos. J'eus l'impression d'être dans un lieu de culte où le bruit était prohibé et pouvait troubler l'idiotie du dévot. Des hurlements retentirent, étouffés par les murs. Je gagnai rapidement la pièce principale avant de froncer les sourcils. Personne ne nous avait suivi.

“Sortez ! Sortez d'là !”

Je pressai le pas vers la sortie après avoir raffermi ma poigne sur la rapière à ma taille. L'on m'accueillit dehors avec de grandes grimaces. Zamrick avait la même étincelle dans le regard que quelques jours plus tôt lorsqu'il avait dézingué les bonhommes du gouverneur. Mortalis me détaillait, l'air désappointé tandis que Nisulto et Tsukyomi étaient occupés à manipuler un cristal ovale au seuil de la bibliothèque. Le patron des vagabonds rajusta ses lunettes pour m'adresser un sourire vicieux.

“Tu peux retourner à l'intérieur Martacus. S'il y avait des charmes de protection, tu les as déjà brisés. Ce cristal permet.. Avec plus ou moins de réussite à détecter les sorts permanents. Je vous épargne à tous les détails.”

Tsukyomi s'engouffra dans le Nölegûl après avoir redonné le cristal à Nisulto. Mon frère les suivit, me gratifiant d'une tape sur l'épaule quand il passa à mon niveau. Les frères Kevza me firent un clin d'oeil en passant. Je restai quant à moi bloqué sur Zamrick, qui donnait l'impression d'avoir été souillé. Le bâtiment fut rapidement débordé par la cohorte de pillards qui pensaient trouver de l'or et des seins derrière chaque manuscrit. Des étagères furent renversées, les bureaux vidés et rapidement.. les hommes agacés. Je décidai de suivre de près Nisulto qui était apparemment le seul à savoir où chercher. Il était absorbé et n'avait même pas pris la peine d'observer la première pièce. Le bigleux zieutait le sol comme s'il cherchait à récupérer la pièce qu'il avait fait glisser de sa poche.

J'étais moi-même suivi par les deux Kevza qui ne cachaient pas leur curiosité à l'égard de Nisulto. Je fus rapidement persuadé qu'ils voulaient lui voler son petit caillou magique. Peut-être allais-je les aider ? Nous n'étions plus à une connerie près. Notre bigleux déplaça les bureaux, observa les manuscrits disposés dessus, fit les cent pas puis se mit à battre les pavés de ses bottes. Dur.. Dur.. Dur.. Creux. Je vins lui filer un coup de main pour déplacer les écriitoires lorsque sous l'un des pieds nous découvrîmes une fente.. Une serrure ?

Peu à peu, le gratin vint trouver sa place, à gratiner le dessus. Mortalis, Tsuk', Torich, les Kevza, le nabot de Bardir, l'elfette casse-noisette. Voici que nous avons tous les rapaces

sur le dos, sans parler de ceux qui ont un accent à la mord-moi-l'noeud et des petites jambes. Le nain sautilla quelques instants avant de jeter un coup d'oeil entre les jambes de Tsukiyomi.

“Pa'l les pics de Falsin, qu'avez-vous t'louvé là ?! Un t'lou ?!

- C'est une serrure espèce d'ivrogne.
- Encore faut-il avoir la clé !
- J'suis pe'lsuadé que l'un d'ent'le nous doit l'avoi'l !
- Sortez vos armes.
- Nisulto, vous avez la clé ?”

La dernière question du capitaine Boteo fit sourire le premier concerné qui glissa la main dans son col pour en extirper une chaîne à laquelle était assujettie une clé ornée d'un oeil, semblable à celui ayant chuté sur le parvis. Décidément, il nous avait caché beaucoup de choses le bigleux. Il se pencha de façon cérémonieuse pour l'enfoncer dans la fente avant de tourner d'un coup sec, provoquant de nombreux cliquetis successifs. Le sol se mit à trembler et plusieurs pavés s'enfoncèrent plus bas que terre. Nous dûmes nous écarter à la va-vite pour éviter de chuter dans le trou béant qui mit seulement quelques secondes à se former. Acculé par les curieux, le sol se déroba sous mes pieds et je ne pus me dérober à mon destin de bras cassé. Je fus le premier à découvrir la cave dissimulée sous la bibliothèque. Les bras autour de la nuque, je dégringolai le long d'un escalier exigü qui m'arracha de longs râles. J'arrivai en bas dans un bruit sourd et dans le noir le plus total. Bordel de merde, j'avais mal aux reins, au dos et à.. à peu près partout. En me redressant, je constatai que j'étais arrivé dans un couloir tout aussi étroit dans lequel deux hommes pouvaient à peine se croiser sans s'offrir de sensuelles caresses à leur insu. Au bout du tunnel rayonnait une faible lueur. Le barouf dans mon dos me laissa suggérer que l'on m'avait suivi avec autant de tact. Je devais avancer si je voulais échapper à un piétinement mortel. Je reconnaissais les voix dans mon dos. Il y avait Nisulto, Tsukiyomi, les frères Kevza, l'enflure du gouverneur que j'avais presque oublié, mon frère et Torich. Mortalis ordonna à Hector et Bolond d'armer leurs arquebuses, ce qui me rendit perplexe étant donné la visibilité très réduite et surtout le fait que j'étais en tête de file, prêt à recevoir du plomb dans la carcasse. Cette place de choix me permettait au moins de sortir mes armes du fourreau sans réaliser un malencontreux fratricide. J'empoignai avec fermeté ma dague et ma rapière. Le chien du gouverneur me suivait de près et j'arrivais presque à sentir un désir puissant d'embrocher le légendaire Martacus. Il jouait des épaules avec Torich, démangé par la baston.

J'étais censé fermer la marche hein ? J'étais pourtant le premier à me ruer dans le piège qui nous attendait. J'avançais d'un pas mesuré en dodelinant. Avancer est un gros mot, sachant qu'Audebert me forçait à prendre les devants en me piquant le cul de la pointe de son glaive. Nous étions à la moitié du parcours et je commençais à discerner ce qui se trouvait au bout. Un trait de lumière illuminait un autel sur lequel était disposé un coffret. Je plissai les yeux pour observer les ornements de la cassette quand une ombre se plaça sur la trajectoire. Je fendis les airs de ma rapière pour menacer la silhouette en espérant qu'elle ne soit pas le produit d'une peur croissante. Soudainement, j'étais sensible au courant d'air qui s'engouffrait dans l'artère, j'étais sensible à mes stigmates, à mon épaule gauche encore douloureuse. Je ne devais pas laisser le doute s'accumuler dans mes organes. Plus j'attendais, plus la boule d'angoisse dans mon estomac grandissait. Je pris une brève respiration avant de la retenir afin de me priver de raison. Je lâchai mon souffle en amorçant

ma charge. Je n'étais plus qu'à quelques foulées de la forme obscure quand elle s'illumina. Ce fut plutôt son sabre qui se mit à rayonner comme un brasier. Auréolée de flammes mystiques, l'épée ardente ôta le voile et révéla le visage de notre némésis : une gueule parcheminée aux yeux luisants et étirés. Un salaud aux oreilles pointues avec un air chafouin qui ne laissait rien présager de bon. Je n'eus pas plus de temps pour l'étudier que ça. Je me penchai soudainement vers le sol en agrippant la main du soldat dans mon dos pour l'inviter à rejoindre le sol sans m'écorcher. Je n'allais pas croiser le fer avec le feu. Ou bien est-ce jouer avec ? J'hurlai alors à pleine voix en espérant que les frères couillons percutent aussi vite que leurs fusils.

“A terre, tirez !”

Le mouvement me semblait avoir été suivi puisque deux coups de feu furent tirés. L'odeur de la poudre vint me piquer les narines et me rappeler le plaisir d'un coup bas mené sans blessure. Mes oreilles bourdonnaient. Quand je relevai les yeux, Audebert était déjà debout en train d'évoluer vers l'elfe que je ne pouvais voir. Je n'observais que le reflet incandescent de son épée sur les murs suintant d'humidité. Des questions vinrent de l'arrière, des interrogations auxquelles je ne pus prêter qu'une attention illusoire. J'emboîtai le pas à l'officier qui m'avait doublé et qui cherchait sûrement à nous doubler en chapardant le sujet de tous les dévolus.

Lorsque ma vision fut plus nette, je remarquai Audebert lever son glaive vers le plafond pour l'abattre sur l'elfe agenouillé qui s'aidait de sa lame pour éviter de s'écrouler. Fulgurant, il parvint à détourner le coup de grâce asséné en redirigeant le glaive du soldat contre le mur. J'étais impuissant, je ne pouvais pas porter d'estoc sans transpercer notre “collaborateur”. Je retournai la tête vers l'arrière pour voir où en étaient les moucheurs dans le chargement de leurs armes. Mortalis tentait de les dépasser, visiblement paniqué. Torich m'agrippa l'épaule pour m'envoyer vers les deux frères en espérant pouvoir aider le soldat et participer à une baston épique et fatale. Les hurlements résonnaient. Les remarques fusaient, accompagnées d'une volée d'insultes. Les ombres devant moi se livraient un duel impitoyable. L'elfe qui semblait affaibli parvenait à déjouer les assauts portés par le soldat casqué. Des flammes mordantes jaillissaient de sa lame à chaque choc. Torich ne parvenait à rien. Il vacillait en cherchant un moyen d'attaquer. Ni les coups d'estoc, ni les coups de taille ne fonctionnaient. L'espace était trop restreint et notre adversaire possédait un talent avéré pour l'escrime dans de tels environnements. Il eut même le temps de frapper son arme transformée en torche tranchante contre le mur entre deux. Les murs s'embrasèrent et je perdis la vue lorsque les flammes passèrent sur mes flancs. Je crus avoir croisé le regard du soleil. Il devint rapidement difficile de respirer sans haleter. Pourtant, quand je rouvris les yeux ou que ma vue revint, les murs étaient toujours couverts d'humidité, luisants. Ce qui n'était plus, c'était Audebert. Son glaive s'écrasa au sol en tintant puis l'homme trébucha derrière l'elfe en plaquant ses mains sur sa tunique rougeoyante. Son corps épousa le sol dans un bruit sourd, bercé par le crépitement du tissu et les hurlements inexorables de l'homme transpercé, brûlé.

Torich se serait presque empalé sur ma rapière tant il cherchait à reculer après m'être passé devant. Je sentis une crosse me masser le dos de haut en bas. L'un des frères Kevza avait rechargé. L'elfe qui nous faisait face n'avait pas changé d'expression. Il balançait avec nonchalance son sabre en arrière pour achever Audebert d'un geste vif et précis, lui

sectionnant la nuque. Heureusement que le bougre était chauve, ç'aurait pris feu très rapidement. Il allait maintenant s'attaquer au prochain morceau même s'il n'avait pas l'air enthousiaste. Je décidai de lui fournir une pièce de choix. Je poussai soudainement Torich vers l'avant en espérant qu'il évite de finir rôti. Il alla encastrer son gourdin dans l'arme de l'elfe tandis que je levais ma main droite pour tenter une estocade osée. Débarrassé de sa garde médiane, l'elfe n'eut pas la chance d'éviter mon coup, même si celui-ci dut passer par au préalable par le bras de Torich. Cependant, il n'était toujours pas rétamé l'oreilles pointues. Il parvint même à flanquer le matelot dans son dos après lui avoir fauché les jambes. L'enflure retrouva sa garde en gratifiant Torich d'un coup de botte sans même lui accorder un regard. Du sang giclait de son cou mais il n'en n'avait cure. Il avança d'un pas et me fit ressentir la chaleur de son épée ardente. Je vins alors m'écraser la trogne contre le mur pour laisser à Hector le plaisir d'utiliser mon épaule afin d'ajuster le tir sans trop tarder. Paf. Deux oreilles en moins. Je crus devenir sourd pour la troisième fois en quelques jours. J'étais la victime d'un sifflement qui me donna l'impression que mon cerveau chancelait contre les parois de mon crâne. Complètement déboussolé, je mis une bonne quinzaine de secondes à retrouver mes sens juste au moment où l'on décida d'y remettre une couche. Tsukiyomi se trouvait maintenant devant et fit feu avec son pistolet pour achever l'elfe au sol. Je commençais réellement à détester les armes à feu. Je m'empressai d'avancer pour abandonner ce tunnel fumant.

Certains regards se posèrent sur la dépouille du soldat, face contre terre. Torich était occupé à pester en se pétrissant le bras que j'avais transpercé. Nisulto avança vers la cassette sous le regard médusé des frères Kevza tandis que le capitaine Boteo étudiait l'elfe abattu, figé dans sa moue apathique. Il usa de son canif pour déchirer la jaquette de l'oreilles pointues afin de vérifier quelque chose. Nous découvrîmes des marques, des tatouages noircis sur une peau presque aussi sombre. Bolond se pencha par dessus Tsukiyomi pour assouvir sa curiosité.

“Qu'est-ce qu'il murmurait quand vous l'avez ach'vé m'sieur Boteo ?

- Ces tatouages prouvent son appartenance à L'Athan'lalf.
- L'athalaf ?
- L'Athan'lalf, reprit Tsukiyomi. Les membres de cette organisation sont majoritairement mages ou assassins au service des intérêts de la race “supérieure” comme ils aiment bien le dire. Ce qu'il disait reste un mystère mais je ne voulais pas risquer une quelconque invocation. Il semblait maîtriser les flammes et je n'allais pas attendre de voir ce qu'il aurait pu faire en se sachant condamné.
- Il n'était pas mage, répliqua Nisulto. Sa lame était enduite d'huile et j'imagine que les murs sont recouverts d'une substance semblable.
- Ouais bah le magassassin là, je l'ai garni à la façon Kevza héhé.”

La troupe se pressa dans la pièce qui accueillait l'autel. Nous nous regroupèrent autour de la cassette qui devait, selon toute logique, contenir l'artefact pour lequel nous avions risqué notre peau. Mon frère Iorgnait Audebert, jonchant le sol. Il m'avisa d'une oeillade.

“Ce n'est pas la mort la plus déplorable qui soit. Il faudra expliquer tout ça au Gouverneur..

- On pourra même dire qu'il a eu d'belles funérailles, dis-je en arborant un sourire carnassier.

- A vot'le place, je ne laisse'lai pas les mo'lts su'l terle. Qui sait ? Cet elfe n'était peut-être pas le seul obstacle.
- Badan ! Tu vas les faire chier dans leurs frocs, ajouta l'elfette dont j'avais oublié le nom.
- L'Athan'lalf, c'est pas le groupe censé avoir assassiné l'empereur Héliiris ?"

Je repensais soudainement à la pièce de théâtre à laquelle j'avais assisté. Je vis que Nisulto était la victime des mêmes réminiscences. Tsukyomi ordonna à l'elfette de dépouiller l'elfe tandis qu'il alla se pencher sur le coffre auprès de son compare bigleux. En regardant vers l'arrière, je découvris un Torich furibond, bousculant tout le monde pour gagner la sortie. Il s'en alla chercher Veliras pour soigner le petit bobo dont il me tenait responsable. J'avais pourtant sauvé la mise à tout le monde. Il allait nous embrocher un à un l'escrimeur enflammé.

Mon frère et moi étions côte à côte, comme les frères Kevza, penchés derrière les solutionneurs de la Ligue des Vagabonds. Nous étions suspendus à leurs gestes, dévorés par l'attente et excités par l'exhumation de *l'artefact*. Qu'attendaient-ils ? S'ils le désiraient, je pouvais le forcer le satané coffret. J'étais sûrement déjà maudit par mon entrée impromptue dans cette foutue bâtisse, je n'étais plus à ça près et je ne voulais pas rester dans ce putain d'endroit plus longtemps que nécessaire. Je me décidai alors à faire les poches d'Audebert Ceolred pour patienter. Il possédait dans sa besace plusieurs fioles ainsi que des parchemins scellés avec le même symbole que celui qui ornait les tabards des gardes à Guinda.

Quand je relevai la tête, Tsuykiomi était encore occupé avec son foutu cristal magique. Comme un fanatique qui agite ses encens autour d'un nouveau-né, il secouait sa pierre sur les courbes de la cassette. Soudainement, le coeur de son cristal pulsa d'une lueur fantasmagorique. Elle s'illumina d'un bleu reluisant et agité comme si elle contenait un liquide destiné à valser au contact des flux magiques. La danse bleuâtre évoluait crescendo, ce qui eut pour effet d'arracher une grimace aux deux membres de la Ligue qui échangèrent un regard mystérieux. J'apaisai ma curiosité en observant la dépouille de l'elfe assassin. Son buste imberbe était désormais orné de cratères sanglants desquels suintait un liquide noir. Les impacts de balle déformaient les marques de son appartenance au groupuscule cité plus haut. Il s'agissait d'une suite de runes étranges, de symboles semblables à un alphabet dont je ne connaissais rien. Il y avait un trait vertical et son extrémité supérieure formait une vague qui venait le traverser en son milieu.

Des murmures captèrent mon attention. Tsukyomi et Nisulto devisaient à voix basse. Mortalis se joignit à l'échange et les trois bonhommes s'écartèrent de nous autres, les pécores assoiffés de vérité et lassés des secrets. Pour ma part, je n'étais pas vraiment lassé. Je voulais surtout embarquer ce truc pour l'emmener du point B au point A et récupérer l'or qui nous était promis. La magie était pour moi l'ingrédient de trop dans nos vies. Elle apportait de la complexité à un monde qui l'était déjà bien assez. Avec le développement de notre belle société humaine, j'étais déjà bien assez emmerdé par les administrations naissantes, les décrets impériaux, l'évolution des moeurs, la foutue manie des hommes à tout mesurer.. Que dis-je ? J'étais un pirate pour ces mêmes raisons. J'étais un pirate pour échapper à l'organisation paradoxale d'un monde qui progressait pour certains et qui régressait pour d'autres. Il fut un temps où lorsque vous étiez marchand, vous

racontiez de belles histoires sur votre marchandise pour la vendre au premier chameau que vous croisiez. Il vous l'échangeait alors contre l'une de ses bêtes ou l'une de ses filles, peut-être contre quelques semences ou quelques grains et vous pouviez poursuivre votre route avec pour seul problème la roue défectueuse de votre foutue charette. Il fallait désormais assurer ses produits, payer pour la protection de vos biens, payer pour emprunter les sentiers, payer pour vendre, payer pour gagner, payer pour vivre. Tout ça parce que le marchand n'était pas foutu de prendre une épée pour effrayer deux trois mômes, prétendus bandits de grand chemin. Nous étions les criminels ? Nous étions les hors-la-loi ? Nous étions les seuls à avoir gardé du bon sens et des yeux ouverts. Certes, nous nous torchions bien le cul avec les lois. Ce n'était pas pour autant que nous n'avions pas de morale. Exemple : vous rencontrez une dame à l'oeil droit bleui par les coups de son maquereau légitime, pour la faire sourire, vous allez le chercher par le col afin de lui offrir la réciprocité et lui faire découvrir la relativité. Les hommes de justice ne sont utiles qu'à une société ayant perdu toute morale. Ils sont aussi utiles pour les mauviettes au cervelet ratatiné. Vous savez ce qui est pratique quand un seul homme est le maître de la justice ? Blabla, il accumule quelques expériences certes, mais vous savez ce qu'il accumule encore plus ? La richesse, les magouilles et un talent pour la corruption. Tout ça pour partager ma haine à l'égard de l'organisation. M'en voudrez pas d'essayer de légitimer mon statut.

Je remarquai que je dévisageais le trio aux bas murmures, prostré dans mes songes. J'enjambai alors le cadavre du soldat pour les rejoindre en déformant mes traits pour exhiber une moue inquisitrice.

“Qu'est-ce que vous foutez ? Vous voulez camper ici ? Si c'est ça, on l'embarque et on avise plus tard.”

L'on me rétorqua avec des soupirs et des grimaces. Seul Tsukyomi semblait jauger ma proposition avec le sérieux permanent qu'il affichait. Le capitaine Tsukyomi Boteo, véritable décisionnaire ? Il replaça la pierre bleue dans la poche intérieure de sa vareuse après l'avoir emmaillotée dans un tissu de laine.

“Ce n'est pas si simple que ça, répondit Nisulto. Ce coffre dégage une quantité de magie jamais vue.. S'agit-il de l'artefact ou de pièges ? Mon contact ne m'avait pas parlé d'un escrimeur elfe. Nous ne sommes jamais trop prudents.

- Martacus a raison, rétorqua Tsukyomi. Nous ne pouvons pas rester ici. J'étudierai le coffre une fois de retour au navire avec des instruments plus pointus. Vérifions seulement qu'il ne reste rien d'autre dans la pièce avant de partir.
- Peut-être que mon frère soulève un point intéressant, cependant.. Je ne voudrais pas me rendre compte qu'une fois au large, nous avons récupéré de l'argenterie enchantée au lieu de ce que nous devons véritablement trouver. Je serai rassuré une fois le coffre ouvert, et le plus rapidement possible.
- Vous pensez que l'objet va vous rassurer ? Un artefact est un artefact. Il peut très bien s'agir d'un caillou, d'une fontaine, d'une épée ou d'une plume. Le voir physiquement ne vous apportera aucune information.”

Mon frère balaya la remarque d'un geste distrait de la main. Il opina ensuite pour valider la proposition et Tsukyomi commença à inspecter la pièce après avoir ressorti son détecteur

d'aura qui perdit sa lueur tandis qu'il s'éloignait du coffret. J'happai mon frère par l'épaule pour l'entraîner dans le tunnel désormais vide.

“Mortalis, il faut que l'un de nous embarque avec eux. J'leur fais pas confiance et ils ont déjà prévu d'embarquer avec notre trouvaille. J'ai pas fait tout ça pour m'faire entuber.

- Tu as encore raison, ce qui est rare ces derniers temps. Je vais y réfléchir sur le trajet. Mai-..”

Marcel Woodrow fit son apparition dans le sombre dédale dans lequel nous discussions. L'air toujours inquiet, nous ne savions pas à quoi nous attendre. Il ne se fit pas attendre avant de déverser un flot véloce de paroles à peines mâchées.

“Je.. C'est en train de prendre une tournure de cinglé en haut ! Des hommes disent en avoir vu d'autres, très grands couverts de peintures, des barbares ! Bolond s'est battu avec Torich après qu'il ai agressé Veliras.. Le nain s'est énervé et a assommé un homme de son équipage ! Zamrick est en joug et des hommes demandent la présence des deux capitaines en haut ! Torich et Bard parlent de mutinerie..”

Putain, de bordel, de merde. Cette grande gueule de Torich était décidément un véritable fouteur de merde. Il avait profité du doute des matelots pour essayer de tirer le gros lot. Je voyais déjà le truc venir : “on va rendre le trésor aux elfes pour apaiser la rage des grands dieux.. On va devoir vous abandonner ici pour payer un tribut et on va rentrer sans vous.” Sauf qu'il allait se garder le coffre. Combien d'hommes avait-il embrigadé dans sa mutinerie ? Allait-il respecter le code ? Non. C'était un enfoiré de première et c'était pour ça que je l'appréciais. Tsukiyomi s'entretint brièvement avec l'elfette à ses côtés. Nisulto semblait totalement détaché de l'affaire, il s'était instinctivement placé devant le coffre pour le protéger et l'empêcher de devenir une monnaie d'échange. L'elfette rajusta sa queue de cheval avant de remonter les manches de sa chemise pour adopter une trogne belliqueuse. Je ne pus me retenir de détailler sa cuirasse grisonnante et le galbe de ses seins mis en valeur par l'atour bien, ou trop ajusté. Hector alla secouer le contre-maître.

“Une mutinerie ? Bolond va bien ?! Je vais lui dégommer la tête à Torich ! Il va voir c'que c'est de se mesurer à plus d'un Kev-..”. Il fut interrompu par la main dressée de mon frère.

“Combien d'hommes sont derrière Torich et Bard ? demanda-t-il à un Woodrow qui déglutit.

- J'saurai pas vous dire mais plus d'une dizaine. J'vous avais prévenu capitaine, je pense qu'il manigance ça depuis un bout d'temps !
- Vas t'faire foutre avec tes “j'vous l'avais dis”, lançai-je, grondeur.
- Il faut tuer leur meneur, ajouta Tsukiyomi. Si Badan s'est emporté, c'est qu'il a ses raisons. Mes hommes en ont peur, ils devraient s'être calmés.
- Torich est un conspirateur. Il a la verve pour convaincre et un minimum de savoir pour être convaincant.
- 'Faut montrer l'exemple et décapiter les têtes à l'origine du soulèvement, babilla l'elfette qui dégaina aussitôt son sabre courbé.
- F'tirer Bolond de là cap' !
- C'est quoi cette histoire de grands gaillards ? demandai-je, un sourcil haussé en observant le quartier-maître qui reprit aussitôt.

- C'est le médecin qui dit avoir aperçu des barbares aux portes de la ville. Il a dit d'autres conneries sur les dieux et le fait que nous les ayons énervés. Il parlait d'âmes errantes, de justiciers..
- Le prétexte parfait pour des mutins."

J'observai les escaliers menant à l'étage supérieur en imaginant le comité d'accueil. Nous étions faits comme des rats mais nous avions le butin que Torich convoitait. L'appât du gain était peut-être notre seul atout dans cette situation.

"On ouvre ce satané coffre, on récupère c'qu'il y a dedans. On r'monte et on l'leur file, vide. Simple non ?" J'étais particulièrement fier de ma stratégie même si elle horrifia Nisulto. Un long silence s'installa entre toutes les parties prenantes de la conversation. Une source d'inspiration, ou de doute ? Tsukiyomi appela de nouveau son elfette et je pus me rappeler de son sobriquet : Eresriel. Ils décomptèrent les armes à notre disposition : deux pistolets, une arquebuse et huit hommes dont une femme, tous armés d'armes blanches. Je remarquai alors le huitième homme, silencieux et accablé dans un coin. Il s'agissait de l'un de nos mousses, un curieux au nom qui m'échappait.

"Hé garçon, c'est quoi ton nom ?

- Il s'appelle Tyan, il est muet, m'avoua Woodrow en haussant une épaule.
- Tu connais bien Torich ?"

Le garçonnet devait à peine avoir la vingtaine. Il se frictionna mollement le crâne en ébouriffant ses boucles brunes avant de vaciller sur ses gambettes. Il secoua négativement le chef avant de me montrer le glaive émoussé rattaché à ses chausses couvertes de poussière. Le miséreux voulait me dire qu'il était prêt à se battre. Très encourageant à la vue d'une stature aussi fragile. Un grand fracas me détourna du gringalet et je remarquai que Nisulto avait décidé d'ouvrir le coffret. Il observait son contenu avec un large sourire aux lèvres. Nous vinrent tous nous pencher sur la prise et je vous l'avoue, je fus sacrément déçu. Il contenait de la mousse végétale, formant un lit douillet pour une ampoule dans laquelle dormait un liquide bronze. Le bigleux s'en saisit pour aller l'emmitoufler dans un morceau de calicot. Il repassa son collier sous son col avant de clore le coffret. Nous étions tous les huit, fin prêts à affronter la horde d'enfoirés.

"Qui nous dit qu'ils vont pas nous tuer dès qu'on va montrer nos gueules ? lâcha Hector.

- Ils ne savent rien de l'artefact ni de son coffre. Boteo et moi-même sommes les seuls à avoir de telles informations.
- J'recommence.. qui nous dit qu'ils vont pas tuer tout l'monde à part les vagabonds là ?
- Ils n'ont qu'à sortir en premier, dis-je en souriant, toujours fier de mes idées foudroyantes.
- Non, non. Vous devriez sortir en premiers, car s'ils vous tuent, ils savent que nous ne sortirons pas.
- On les emmerde, j'vais leur gueuler dessus tellement fort qu'ils vont se chier dessus."

Eresriel passa en tête pour remonter l'artère exigüe en laissant son sabre grincer contre les parois. Hector resta derrière pour armer sa pétoire. J'emboîtai le pas à Mortalis qui suivait

l'elfette de près. Nous abandonnions la lumière pour traverser les ténèbres et débouler sur un enfer aveuglant bourré d'ambitions déviantes. Lorsque nous fûmes arrivés en haut, nous dûmes passer dans la seconde salle pour découvrir ce qui s'y tramait. La majorité des hommes s'étaient regroupés dans la pièce principale du Nölegûl. Tous étaient armés et sur les nerfs. Les visages étaient habités par le désarroi et tous les rouages qui nous font marcher : le doute, la peur, l'avidité, le bonheur illusoire d'une richesse acquise ou plutôt extorquée à son patron. Qui ne rêve pas d'une telle chose ? Devenir plus gros que le plus gros. Bolond était agenouillé devant Torich qui gardait une lame dentée contre sa carotide. Sa main armée était tremblante et couverte de sang. Il n'avait pas encore été soigné et la blessure à son bras l'empêchait de tenir son arme avec fermeté. Badan se trouvait derrière, évanoui entre deux étagères, les bras liés dans son dos.

D'autres matelots nous mirent en joug avec leurs escopettes plus ou moins douteuses. Le Kevza était ligoté et possédait sur son visage les marques d'un pugilat agité, ce qui fit sortir son frère de ses gonds.

“Spèce de sale raclure, viens m'affronter si t'as des couilles ! Si tu touches à mon frère, j'veis te fourrer au plomb jusqu'à c'que tu coules au fond d'ton bain comme une enclume !

- On verra ça, en attendant si tu bouges je t'égorge comme un cochon. Vous allez m'foutre le coffre et vos armes au milieu.
- Hector, espèce de gland, écoute pas ce gargouilleux ! Tire-lui dans la caboche ! beugla Bolond en redressant le menton, la tignasse enserrée par la main de Torich.
- J't'emmerde ! Tu veux pas vivre ?! entonna son frère avec des yeux exorbités.”

Tsukiyomi avança pour darder ses hommes d'un regard sombre. Mortalis le suivit et tenta de croiser le regard des siens. Comme un père qui scrute ses idiots de gosses, ils essayaient de leur rappeler leurs serments tacites et surtout la seule échappatoire qui leur restait : changer d'avis et prier pour le pardon. La fessée serait mortelle. Ignorant les revendications de Torich, Mortalis prit la parole :

“Vous souhaitez devenir parias parmi les parias ? Vous n'aurez nul part où vous cacher. Vous serez des moins que rien plus que vous ne l'êtes déjà. Des souillures sous les ordres d'un orchidoclaste qui n'hésitera pas à vous trahir à la moindre mésaventure. Que vous a-t-il promis ? Une richesse démesurée pour chacun d'entre vous ?

- Ça c'est vous qui nous l'avez promis ! beugla l'un des matelots aux traits grelottants.
- Nous pourrons repartir d'ici en paix..”

Un homme s'extirpa de la masse. Il n'avait aucune arme et proférait ses paroles en remuant les mains. C'était Veliras, notre médecin, foutu croyant bercé trop près du mur. Le mouvement de foule me laissa apercevoir Kalën au sol, bâillonné.

“.. Nous avons dérangé le grand Anänvadros malgré les avertissements.. Nous avons profané les terres de ses filleuls.. Il nous faut entendre la liturgie antique et apaiser Rûth..

- Et payer par le sang ! reprit Torich. Le sang des païens !
- .. Nous n'avons aucun droit sur ce lieu et encore moins sur ce que vous transportez dans ce coffre..

- Alors ! Vous allez le foutre au milieu avec vos armes pour éviter que le sang coule inutilement.. Si vous nous donnez l'artefact, nous pourrions payer le grand dieu avec, sans avoir à vous saigner, ajouta Torich avec un air malicieux.”

Le fumier battait ses cartes avec l'intelligence du renégat. Il avait su employer la peur et l'avidité de façon ingénieuse. Je me jurai intérieurement de zigouiller cet alter ego un peu trop malin. Un grognement dans mon dos attira mon attention. Tsukiyomi s'était fait alpaguer par le petit enfoiré muet et les deux étaient en train de se chamailler pour savoir qui allait garder l'arme à feu qu'ils se disputaient. La poudrière était allumée. Les tensions escaladèrent rapidement. La douzaine d'hommes armés face à nous nous chargèrent. La poudre fit de nouveau preuve de son pouvoir. Des coups de feu furent tirés, des hurlements poussés. Des trois hommes qui me chargeaient, un seul arriva à ma position. Ses deux comparses furent balayés par les tirs d'Hector et de Nisulto. Je me retrouvai face à Bard qui tentait de me passer au fer avec sa flamberge que je parvins à repousser grâce à sa garde médiocre. Nous fûmes acculés aux portes de la deuxième salle. J'étais placé sur la ligne de front aux côtés de Tsukiyomi et de mon frère. Nous perdîmes l'elfe de vue qui avait décidé de s'engouffrer dans la foule pour taillader les marauds les plus fragiles. Nous étions les plus talentueux combattants mais aussi les moins nombreux. Le combat n'en n'était plus un. Quelques gueux tentaient de nous asséner des coups d'estoc, d'autres agitaient leurs épées pour s'essayer à des coups de taille, en vain. Nous parvenions à parer les attaques sans mal sans pour autant pouvoir avancer. De la retenue se faisait sentir de chaque côté. Eux, ne voulaient pas nous tuer mais seulement nous faire cracher le magot. Nous, nous voulions les éventrer mais leurs assauts répétés nous empêchaient de leur porter des coups mortels.

Notre avant-garde était solide. Nous avons réussi à trancher quelques doigts, à faire chuter quelques épées et nous n'attendions plus qu'une distraction pour les écraser, vague par vague. Ce genre de combat avait pour don de vous épuiser mentalement. Il laissait la place au doute et vous obligeait à réfléchir et à vous battre en même temps. L'on ne pouvait pas se laisser aller à son instinct et j'avais horreur de ça. La horde qui nous faisait face avait perdu des effectifs. Je pouvais voir Bard hésiter à nous harceler avec son épée ondulée, il était à côté du petit enfoiré muet qui n'avait pas réussi à voler l'arme de Tsukiyomi. Il manipulait son glaive avec précaution et avait déjà un pied dans la rangée de derrière. Tyan était peut-être le seul à savoir qu'il n'avait pas réussi à récupérer le pistolet et que celui-ci allait bientôt servir à offrir aux spectateurs du premier rang une belle volée de plomb sous peu.

Des fracas dans leur dos nous laissaient penser qu'Eresriel était toujours vivante et leur donnait du fil à retordre. Un râle d'agonie éclata. Bard jeta une oeillette derrière lui. La pointe de sa flamberge vacilla vers le sol. Elle m'invita à entrer dans le tas. J'avançai alors mon pied gauche vers la pointe pour claquer l'épée au sol et lui passer ma rapière dans le cou. Le muet à sa droite hissa le coude pour m'asséner un coup haut qui fut paré par mon frère. Leurs deux lames dansèrent vers les cieux et je pus alors porter ma main gauche au visage de Tyan. Armé de ma dague, je lui enfonçai tout son long en dessous de l'oreille. Je reçus l'instant d'après un coup de masse dans les côtes à mon flanc gauche. Je tournai sur mes talons comme une danseuse et allai m'écraser contre l'encadrement de la porte, juste derrière mon frère. Quand j'aperçus l'homme qui allait réitérer d'un va-et-vient vers le crâne de mon Mortalis, je vis sa figure exploser en même temps que mon tympan. Tsukiyomi avait fait feu et abandonnait désormais son pistolet au sol pour charger les derniers irréductibles.

La première vague était tombée. Il en restait au moins deux. Je me replaçai au centre, les côtes en miettes et la main gauche plus basse qu'auparavant. Le doute des mutins s'était épaissi tandis que leurs rangs s'étaient affinés. Je tanguais sur ma gauche, l'esprit embrouillé par la douleur sourde qui parcourait mon flanc. Je feintais des charges en claquant ma botte sur les pavés crottés pour les faire craquer. Tsukiyomi décida d'avancer après avoir aperçu sa Seconde entre les épaules des belligérants qui nous faisaient face. Pour qu'elle survive, nous devons les affronter dans l'instant. Elle était mise à mal par deux adversaires qui semblaient l'avoir blessé. Elle hurlait de rage en fendant les airs de son arme pour les faire reculer. Boeto pénétra les rangs adverses avec une garde haute afin d'avoir l'ascendant. Il vint abattre son sabre sur le pirate de gauche pour réitérer aussitôt le geste sur celui-ci à sa droite afin de les forcer à abandonner leurs gardes. Le troisième homme était occupé par mon frère qui le faisait danser à l'aide de grands coups d'estoc. Il le labourait avec grâce et entrain quand je décidai de porter secours à Tsukiyomi qui manqua de se faire mordre par le fer d'un de ses adversaires. Je balayai l'attaque circulaire de l'homme du milieu pour contenir un assaut dévastateur. Le temps qu'il retrouve son équilibre, j'avais porté une estocade vers son estomac, qui perforé, lui assurait une mort rapide contrairement aux reins ou à la rate. Je l'empêchai d'abuser de son baroud d'honneur en lui poignardant la main armée. Je dus aussitôt parer à une pluie de coups issus de la troisième vague. Ma rapière se brisa sous la brutalité d'un choc. Un plat d'épée dévié me frôla le nez pour s'abattre sur son épaule gauche. Je parvins ainsi à happer la main de son porteur pour l'attirer vers moi et lui loger ma dague dans les reins afin d'éviter que ses camarades jugent l'instant opportun pour m'attaquer. Ils le firent tout de même et j'abusai de mon bouclier humain pour m'y soustraire tout en reculant. Je trébuchai sur un corps qui couina. J'étais au sol, meurtri, recouvert d'un homme à l'agonie qui tentait de m'étrangler. De son visage déformé émanait l'espoir stérile de l'homme condamné. L'éclat de ses prunelles se ternissait progressivement tandis que la vie le quittait. Malgré sa vitalité fuyante, il utilisa ses derniers instants pour presser ma gorge avec la vigueur d'un moutard. J'ôtai alors la lame de ses entrailles pour le renverser sur le côté. Couvert de sang chaud, froissé par les coups, je fus surpris en voyant Mortalis et Tsukiyomi mener une danse funeste avec les trois hommes de la dernière vague. Les lames s'entrechoquaient pour former une mélodie belliqueuse qui sonnait le glas d'une brève mutinerie, aussitôt fomentée, aussitôt achevée. L'homme du milieu qui se demandait lequel des deux il allait attaquer se fit traverser d'un sabre. La pointe transperça son poitrail et lorsque le bougre chuta sur les genoux, je découvris le visage sanglant, presque démoniaque de l'elfe qui arborait un sourire dément. Elle poursuivi sa folie meurtrière en portant secours à son capitaine en tailladant son adversaire de plusieurs coups de taille dans le dos avant de l'achever d'un estoc qui répandit du sang, toujours plus de sang sur le sol du bâtiment sacré. Je n'avais pas eu le temps de me redresser qu'elle était déjà en train d'achever l'adversaire de mon frère avec la même frénésie. J'eus l'impression qu'elle était déçue lorsqu'elle virevolta sur ses talons en quête d'une nouvelle proie. Eresriel logea sa lame dans une bibliothèque en vociférant. Couverte de sang, elle chuta sur ses genoux afin de reprendre son souffle puis se mit à ramper en direction du nain ligoté.

Mortalis était blessé au bras droit et Tsukiyomi semblait intact. De nombreux hommes couinaient et cherchaient des remèdes à leurs blessures. D'autres rampaient vers la lumière pour y chercher l'absolution. Certains, résolus, psalmodiaient des injures ou des prières. Seul l'un d'entre eux tint à assumer son choix jusqu'au bout, laissant dans son sillage une traînée sanguinolente. Seul l'un de ses pieds l'aidait à ramper en direction d'une arquebuse

qu'il peinait à seulement tirer vers lui. Ce fut à cet instant que je fis une découverte macabre qui me déchira les entrailles. Bolond Kevza était face contre terre, inerte. C'était son arme que le survivant cherchait à armer en vain. Une marre de sang s'enfilait dans les rainures du carrelage sous la tête du moucheur. Je vacillai en m'approchant du garnement qui avait toujours eu les mots pour me faire sourire. J'usai de ma rapière brisée pour asséner un coup de quillon à l'homme qui tentait de lui arracher son arme. Torich avait disparu et je n'osais pas me retourner pour découvrir l'effroi sur le visage d'Hector. J'osais encore moins lui annoncer que nous n'avions pas le temps de chérir sa dépouille.

"Ils.. sont.. partis avec le coffre, annonça l'elfe après avoir détaché son comparse de petite taille.

- Vot'le homme a galopé dès le début de la l'ixe ! Ils ne sont que deux à avoi'l p'lis la fuite !
- Ils n'iront pas bien loi-.."

Un hurlement retentit et je remarquai qu'il sonnait à mes oreilles comme un murmure. Mes tympanes étaient sens dessus dessous. J'entendais comme si j'étais enfermé dans un cercueil. J'allai délivrer Kalèn de sa prison de corde pour éviter d'avoir à observer un Kevza en piteux état. Que pouvait-il se passer si Torich parvenait à convaincre l'équipage que nous y étions tous restés ? Perah lui ferait confiance ?

Une étagère vint s'écraser au sol et je remarquai alors que Zamrick était dans la même situation que notre canonier, les mains et les pieds liés ainsi que les lèvres scellées. Nous retrouvâmes peu à peu nos hommes disparus. Mes blessures m'obligeaient à l'indolence et je remarquai que le seul effort de défaire de solides liens me brûlait les côtes et l'épaule.

Personne ne vint soulager Hector d'une quelconque remarque. Il était entouré d'hommes à l'agonie et de cadavres amoncelés. Il avait redressé Bolond sur son épaule pour découvrir une balafre vermeille sur son cou. Le Kevza mort avait une expression figée sur la trogne : un moue surprise.

"Je vais.. f.. le liquider tellement de fois.. Je.. vais le crever ! Le découper ! Le brûler !

- Regardez ce que j'ai trouvé, balança Tsukyomi auparavant occupé à achever les mourants."

Boteo avança au centre de la pièce en tenant un gaillard dégarni par le col. Le bonhomme chouinait et traînait les pieds en battant des bras comme une poule au destin bien connu du boucher. Veliras. Il s'était terré comme durant la plupart des combats qu'il avait essayés. Tsuk' le balança entre les morts avant de lui intimer de ne pas bouger en le dardant de la pointe de son sabre. Il dut subir le silence pesant et nos regards lourds.

"Je.. ne.. Je ne suis pas responsable de ce massacre.. Je n'ai fais que.. parler pour les dieux.. !" disait-il en bégayant. Il se cherchait des excuses et commença à patauger dans sa pisse.

"Je suis un médecin ! Vous allez en avoir besoin ! Vous devez m'épargner !"

J'eus une petite idée sur la façon dont Hector pouvait entamer son deuil. Je fis signe au Kevza d'approcher avant de lui tendre ma dague déjà souillée. Un simple opinement lui fit comprendre ce que j'attendais de lui. Il observa mon frère qui demeurait silencieux, trop occupé à juger la violence gratuite pour en comprendre l'importance. Les autres fouillaient les corps ou observaient distraitement la scène sans démontrer une curiosité perverse. Hector s'approcha du médecin à pas de loup. Les joues encore humides, il devait transformer sa tristesse en colère, il devait le faire pour pouvoir s'apaiser. Veliras fit de gros yeux et rampa désespérément vers la sortie. Ses sandales glissèrent sur le sol couvert de pisse.

“C'était Torich ! Je n'y suis pour rien ! Pitié !”

La brutalité qui nous habitait tous fit le reste. Elle, qui sommeillait chez Hector depuis des années, fut relâchée par la perte de ses murs, de son quotidien, de son couillon de frère. Il bondit sur le doc' pour le larder de coups et lui ouvrir la panse. J'espérais qu'il avait raté l'estomac et qu'il s'était contenté de coups bien placés pour lui assurer une mort lente. Hector retint ses coups. Il abandonna ma dague au sol et se redressa avec détermination pour récupérer l'arquebuse de son frère.

“Vas soigner ça...” ajouta-t-il avant de disparaître dans la lumière. Le médecin se pressait le ventre en crachant du sang. Incrédule.. Il cherchait à capter nos regards, à y déceler de la pitié. Cette vision nous fit décamper un à un vers la sortie. Seule l'elfe lui accorda une réaction, un sourire vicieux et un baiser soufflé dans les airs. Nous laissions derrière nous un charnier que nous voulions tous oublier. Ce cloaque était la preuve que nous n'étions après tout que des hommes, capables des pires atrocités. Qu'importe les motivations, nous n'étions que les sujets de nos émotions. Nous étions faits de rouages invisibles et pourtant si grands, si puissants.

Je fus le dernier à quitter la pièce. Je me penchai sur Veliras pour récupérer ma dague quand il me saisit le poignet. Le condamné tenta de me délivrer ses dernières paroles. Il babilla un flot de sang qui dégouлина sur son menton. Je secouai le bras pour lui faire abandonner sa prise puis hésita à lui dire quelques mots.

“Ta ferveur t'aura coûté ton âme, Veliras. Ne pense même pas être accueilli au Sidh'Menel. Tu n'as ni les oreilles longues, ni l'esprit pur. T'es simplement lâche et peureux, et t'as toutes les raisons de continuer à l'être car.. Tu vas brûler et pendant très longtemps.”

Je l'abandonnai dans l'ombre pour passer dans la lumière.

Chapitre V - L'Elphegoth

Nous abandonnions Amedith plus sanglante que nous l'avions trouvée. L'artefact était désormais entre nos mains ou plutôt, dans la poche de Nisulto et notre équipage avait subi de lourdes pertes. Notre démarche était silencieuse. Je n'avais encore jamais vu Hector aussi déterminé. Il avait abandonné sa légèreté pour suivre la voie désignée par son esprit vengeresque, sans retour. Un sentier que je ne découvris que plus tard.

Nous empruntions le chemin inverse. Le paysage n'était plus le même. Le soleil avait été avalé par l'immense forêt que nous nous apprêtions à traverser de nouveau. Sa canopée était moins agitée qu'à notre arrivée, son aura bien plus sombre. Zamrick molestait les troncs à grands coups de massue pour calmer sa rage. Tsukiomi et Nisulto progressaient en tête en évoquant l'artefact. Je marchais derrière Eresriel et Badan. L'elfe peinait à avancer, laissant sur son trajet des perles de sang qui chutaient des manches de sa chemise désormais teintée de pourpre. Je l'observais d'un nouvel oeil. Elle avait tenu tête aux mutins sans hésiter, les avait fait danser à grands coups de sabre en gardant le sourire, produit d'une démente que je n'avais encore jamais rencontrée. Son humour gras et son talent guerrier me piquèrent dans ma grande sensibilité. Je n'avais encore jamais profité des courbes fermes et rajeunies d'une elfe. Woodrow quant à lui était immaculé et se contentait d'avancer sans dire mot, la gueule froissée d'angoisse.

Torich et son compagnon devaient traîner un coffre dans leurs aventures, ce qui nous donnait l'avantage relatif d'être moins chargés. Nous étions pourtant plus nombreux et obligés de râler sur les blessés. Les rochers qui s'acoquinaient à notre sentier avaient disparus. Mon sens de l'orientation était déplorable pour un marin. J'étais capable de me perdre en un rien de temps dans un tel paysage. Je crus que nous étions perdus lorsque Kalèn vint me confier ses doutes :

“Nous sommes sur un sentier parallèle mais nous avançons dans la bonne direction. Une fois sur la plage, nous serons fixés. Il ne faut pas les laisser prendre de l'avance.

- Mrhm.. L'elfe n'arrange rien.”

Mes propres blessures me rappelèrent à l'ordre. Je portai une main fébrile sur mon flanc gauche et jaugeai l'état de mes côtes du bout de mes doigts. J'eus l'impression qu'un canasson avait décidé de s'en servir pour rôder ses nouveaux fers. Une pensée fit irruption dans mon esprit. Je la soupçonnai d'avoir germé tout au long de l'affrontement. Je désirais les caresses réconfortantes de la comédienne, les douces effluves de sa crinière blonde, son regard complexe.. Le voyage languissant de ses ongles sur ma peau. Vous en avez marre de mes adjectifs ? Moi aussi. Mais comment évoquer la beauté d'une union aussi brève ? Ce fut cet aspect “bref” qui me terrifia. La désirais-je encore ? Mon appétit, pour de nombreuses choses, me fit presser le pas.

Nous retombèrent sur le bon sentier que je reconnus rapidement aux totems de pierre couverts de gribouillages. Le Kevza ruminait à voix basse en observant les bottes du trio en

tête. Il me força même à remettre en question ma complicité d'assassinat. Avait-il l'âme d'un tueur ? Désormais, cette question n'avait plus d'utilité. Il devait porter ce fardeau et j'allais l'y aider.

Vous souvenez-vous de votre première victime ? Qu'elle soit légitime ou non.. Je ne vous jugerai pas. La mienne était mémorable et.. légitime si on peut le dire ainsi. Après tout, qu'est-ce que la légitimité ? Du vent.

Je devais avoir quinze ans. Mon frère et moi étions dans le Bois de Borto au nord de la capitale, Daran. Nous avons fugué de chez notre père, le bon vieu Hector Whyh. Je ne sais même plus pour quelles raisons. Je crois que nous voulions rencontrer des nains. Le Bois était réputé pour accueillir des marchands de tous horizons. Son emplacement, au nord de Daraël et au sud de Bardir en faisait le carrefour parfait pour les nabots qui cherchaient à vendre leurs produits. Mon pistolet nain en est la preuve, ces nains ont un talent pour ce qui est mécanique et qui implique de la poudre. La forêt accueillait une petite bourgade du nom d'Erynior. A l'époque, les territoires nains étaient annexés par la couronne darienne. Bannis de Daraël, ils parvenaient tout de même à venir commercer sur les terres humaines en profitant des sous-bois pour échapper aux quelques gardes qui rôdaient alors dans Borto. Les humains avaient même fondé une garnison dédiée à la gérance du flux migratoire. Des enfoirés payés pour voler les nains et les enfermer. Ils étaient ensuite exportés vers la capitale pour pouvoir être répartis dans les différentes mines de la région. Des mines dans lesquelles nombre d'entre eux perdirent la vie, soufflés par des explosions, tués par les contremaîtres, abattus par la fatigue.

Les hommes les faisaient encore payer pour la débâcle de la Première Guerre qui s'était clouée par une défaite humiliante de la race humaine. Gérer les flux, ça voulait surtout dire.. Attraper les nains, les dépouiller de leur technologie et les envoyer crever pour offrir aux nobles de jolis bijoux tout en assurant la richesse du royaume. C'était comme envoyer un condamné chercher la hache qui va séparer la tête de son corps.

Les soldats du Bois avaient élu domicile à Strazka, un château autrefois détenu par un marquis. Ce chatelet était au nord de Borto, ce qui rendait cette partie de la forêt difficile d'accès si l'on cherchait à éviter les enfoirés casqués qui y grouillaient. Mortalis et moi avons donc emprunté l'entrée sud de la forêt pour rejoindre Erynior. Ce jour là, nous n'avons pu rencontrer de nain. Nous avons seulement pu entrevoir la noirceur de l'homme. Ce jour là, je dus utiliser le poignard d'un garde pour le retourner contre son porteur. Je lui fis payer le prix fort, le prix ultime qui nous coûta à tous les deux. Il perdit la vie quand je perdis ma candeur. Elle fut déformée par la consternation et la colère qui me submergeait lorsque je lui laçérai la gueule.

A genoux sur un corps sans vie au visage déchiqueté, je compris que je m'étais perdu pour de bon. J'avais mué sans m'en rendre compte et étais devenu un être inconnu à la morale discutable. Je m'étais perdu pour mieux me retrouver car depuis, je n'ai jamais changé.

Ce souvenir fracassant me fit revenir à la réalité. Peut-être était-ce le vacarme qui s'élevait des bois derrière nous. Le sol se mit à trembler. Vrrmmmmmmmm. Je dodelinai du chef pour observer les alentours sans rien voir. Des voix me parvinrent aux oreilles sans que je puisse les entendre. Une main me tira vers l'avant lorsque je remarquai un tas de caillou sur

le côté. Les gribouillis qui s’y trouvaient, ces foutues runes, luisaient d’un indigo malfaisant. Putain de rochers. Toujours et encore des rochers. Rappelés par notre instinct, nous commençèrent à décamper avec de très grandes foulées. Je remarquai même l’elfette qui soudainement, parvint à galoper comme un jument face au danger. L’adrénaline apaisa mes maux pour les remplacer par d’autres. J’esquivai plusieurs racines, sautai par dessus un tronc, balançai des oeillades risquées sur mes flancs. Vrrmmmm. Je manquai de glisser sur la mousse, battant des bras pour éviter de m’écraser au sol. Victime de mirages, je découvris plusieurs visages entre les arbres qui défilaient. Gris, verts, tachés de blanc et de sourires malsains. Ils étaient aussi massifs que les troncs entre lesquels ils se tenaient. Ma poitrine se soulevait au rythme des vibrations qui ébranlaient la terre. Bvrrmmmm. Le souffle commença à me manquer. J’haletais péniblement. Souffrant de cette course frénétique, je pris mon courage à deux mains pour ancrer mes bottes dans la terre et affronter je ne savais quoi. Je ne pouvais pas fuir éternellement et l’orée des bois était bien trop loin pour continuer de la sorte. Des arbres se plièrent au loin. Les grands hommes étaient invisibles ou bien était-ce mon regard qui ne pouvait décrocher du sentier tremblotant. La forêt était comme animée d’un soubresaut artistique. Ses arbres se trémoussaient furieusement sur la mélodie vrombissante qui la parcourait. L’on me frappa, l’on m’hurla dessus tandis que je restais impassible, l’oeil plissé, cherchant à discerner l’artiste qui se cachait derrière ce ballet. Vrrrrssshhhh. Le visage de Kalèn s’incrusta dans mon champs de vision. Il était déformé par ses hurlements et la panique qui le traversait. Mes oreilles se débloquent à l’instant où je vis ce dont on me parlait.

“C’est un golem ! Fuyez !”

Un.. golem ? Pourquoi donner ce genre de sobriquet à des foutus rochers qui marchent ? Pourquoi se donner la peine de nommer ce gargantuesque salopard qui, au dessus de l’épaule du canonnier, nous chargeaient en fracassant les arbres ?! D’énormes cailloux étaient liés entre eux pour former une sorte d’humanoïde bouffi et sans visage. Sur son buste vacillait la lueur violette que j’observais plus tôt. Kalèn me fit faire volte-face et je pus l’observer fuir, plus rapide et éloquent que jamais. Je changeai subitement d’avis et suivi le mouvement en beuglant. Mon coeur reprit le rythme décadent de la fuite. Il rendit presque inaudible tout le reste. Je ne parvenais plus à discerner les tremblements du golem en approche de ceux de mon palpitant. Les arbres se remirent à défiler. Je dus chasser quelques branches d’une main agitée, adopter des foulées plus hautes pour éviter les souches qui menaçaient de m’agripper un pied. Le groupe parvint à mettre un peu de distance entre le golem bruyant mais finalement assez lent. A l’instant où mon regard se fixa vers l’avant, je crus discerner les rayons du soleil percer les épaisses ramures. Au moment où je pensais être délivré, je vis Mortalis s’écraser au sol. A la seconde où mes yeux s’écarquillèrent, quelque chose vint me heurter en plein visage.

Je repris connaissance contre un arbre. Victime d’une grande indolence, je tâtai les alentours en quête d’une arme ou d’un simple caillou avec lequel répliquer. Quelque chose m’écrasa le poignet avec une vigueur qui me désola. Cette chose se tenait à mes côtés et s’avérait être une botte. Une botte de laquelle sortait une jambe grise et musculeuse qui grimpait jusque dans un pagne en fourrure. En relevant la tête, j’eus la désagréable sensation d’être aveugle. Du sang, qui était auparavant sur mes cils, s’engouffra douloureusement dans mes yeux. Je n’entendais rien hormis les ovations guerrières qui effaçaient les autres sons. Les secousses, intermittentes et irrégulières, me crispèrent. Je

parvins à étaler le sang chaud qui m'aveuglait de ma main libre. Le goût du fer m'aborda les lèvres. Je pus enfin découvrir le personnage qui gardait ma main clouée au sol. C'était un colosse aux traits grossiers qui laissaient songer que l'homme n'avait connu du confort que l'expression abstraite. Un homme ? J'en doutais. Sa peau était grisonnante, parcourue de tâches vertes et de nombreuses cicatrices. Sa gueule rectangulaire était couverte d'une peinture de guerre blanche et granuleuse. Elle fut traversée par une esquisse de sourire, apparemment initiée par ce qui passait à l'horizon. La brute torbarienne avait les bras croisés son torse dénudé où des reliefs formaient des schémas ésotériques.

La lourdeur de mon crâne m'empêcha de comprendre ce qui se déroulait. Elle m'intima à reposer le chef sur l'arbre qui me servait d'appui. Je sentais mon cerveau heurter les parois de mon crâne. Il cherchait à prendre son indépendance l'enfoiré. Je dus me tenir la nuque pour parvenir à observer ce qui faisait sourire le barbare. L'enfoiré de rocher vivant cherchait à écrabouiller deux autres torbariens pendant que le reste de leur tribu gardait mes compagnons d'ouvrir leur gueule ou de bouger. Les deux guerriers roulèrent sur le côté pour esquiver de peu un coup dévastateur asséné par monsieur caillou qui parvenait à transmettre sa colère même sans avoir de visage. L'un des barbares grimpa sur le bras du golem tandis que l'autre venait de se faire broyer la jambe comme une brindille. L'agile sauta sur la partie rocailleuse qui occupait la place d'une tête pour la frapper hargneusement avec sa hache. La créature tenta de la chasser en envoyant l'un de ses poings en pierre dans sa propre tête. Pendant ce temps là, le grand futé était descendu et s'affairer à je ne sais quelle saloperie sur le buste du golem, qui en raison de ses "articulations" archaïques, n'arrivait pas à le saisir. Le torbarien blessé s'était redressé sur une jambe. Il hurlait sur la créature de pierre en battant son buste d'un poing ferme. Il eut à peine le temps de lever son arme qu'il fut battu avec violence par le roc. Il alla s'écraser contre arbre sous les regards médusés de ses confrères qui reportèrent aussitôt leur attention sur le survivant qui harcelait le rocher au corps à corps.

Mon tortionnaire me cracha en plein visage puis vint de nouveau me later pour s'assurer une brève paix qu'il possédait déjà. Ma gueule n'était plus qu'un nerf à vif. Chacune de ses parcelles me brûlait et y toucher était comme jeter du rhum sur le feu. Je peinais à garder les yeux ouverts mais les fermer demandait un effort sadomasochiste que je ne pouvais fournir. Tout devint flou. J'observais ce qu'il se passait du fond d'une caverne à la sortie aveuglante. Les hurlements devinrent ruisseau. Je me rappelai de mon interrogation à Guinda lorsque mon pied m'avait joué un sale tour. Que se trouve-t-il entre les voiles et les pontons ? La terre d'un côté.. La mer de l'autre.. A cet instant, je détestais profondément la terre et toutes les enflures qui s'y trouvaient. Les flots me manquaient. Dessus, on pouvait y discerner les dangers avant qu'ils ne vous frappent de plein fouet. Je voulais retrouver la chaleur de ma cabine, celle de l'entrejambe de Pauline. Etais-je devenu faible ? Mon frère avait peut-être raison sur le fait qu'elle était doucement en train de m'émousser comme l'océan érode les côtes et grignote les continents de ses va-et-vient infinis.

Je pris les choses en main et décidai de grimper le long de cette foutue caverne. Je revins à moi avec les yeux mi-clos. Le golem n'était plus qu'un tas de caillou sans vie comme je les aimais. Le barbare qui l'avait affronté dressait vers les cieux une pierre qui perdait progressivement son scintillement. Mes deux mains étaient libres. L'on avait fait l'erreur de me sous-estimer et j'allais le lui faire payer. Je glissai mes doigts mous sur le manche de ma dague pour l'extirper de son fourreau avant de me laisser tomber sur les bottes du guerrier

pour lui attraper le mollet et commencer l'ascension qui lui serait fatale. Je n'eus pas le temps de lever ma dague qu'il m'avait renvoyé à l'inconscience que je chérissais tant. Cette fois-ci, je n'allais pas en sortir de si tôt.

Je fus propulsé sur la plage de Skefard, les miches enfoncées dans le sable blanc et les prunelles portées sur l'horizon. Loin des quais animés du port cosmopolite où se bagarraient marchands, esclaves et clients de toutes races confondues, je subissais les assauts d'une rouquine excitée. Roxy, Roxanne, Rox'.. Elle se tenait sur moi à califourchon et tentait de délayer ma tunique avec hâte. Rêve ou souvenir ? Je ne savais plus faire la différence. Les deux s'étaient probablement entremêlés pour s'assurer que la frontière soit invisible, pour s'amuser à me faire revivre le bonheur éphémère, sûrement illusoire. La rouquine vint me mordiller le cou. Je laissai ma tête chuter dans le sable tandis que ses lèvres chutaient jusqu'à ma clavicule.. Elles entamèrent un périple ardent lorsqu'une silhouette apparut. Elle marchait la tête vers le bas. Le sol était en haut. Je perdis toute réceptivité quand je reconnus le visage déterminé qui avançait vers nous. Elsa, l'une de mes innombrables épouses.. Celle que j'avais trompé avec Roxanne à l'époque. Elle portait une tenue sombre en accord parfait avec sa chevelure d'ébène. Je restais allongé, victime des importunes manigances de la rousse qui poursuivait son exploration. J'étais pétrifié, incapable de me mouvoir ou de réagir, les yeux dans le vague à l'approche du danger.

Les yeux d'Elsa étaient humides, sa démarche auparavant déterminée devint fébrile. Elle portait un mouchoir dans sa main droite avant de le porter sur son visage triste en totale contradiction avec l'ardeur que Roxanne exploitait sans gêne.

“Ton fils est mort et c'est comme ça que tu en fais le deuil ? Tu n'as pas honte ?! Moi j'ai honte, honte de toi, honte de t'avoir épousé et de t'avoir donné un fils ! Daenvan était un garçon intelligent et tout ce qui lui manquait.. C'était un père ! Et non pas un alcoolique prétendu aventurier.. Oh oh.. Ô les aventures ça tu en auras eu salaud ! Qu'as-tu besoin de démontrer au monde entier ?! Que tu es un amant irrésistible ? Tu lui prouves surtout que tu es un homme au coeur de pierre.. Un -..”

Je perdis le fil lorsque mes yeux roulèrent sous les coups bas de la femme qui démontrait une affection toute particulière pour mon corps. Qu'avais-je fait pour mériter ça ? Elsa était une femme charmante et même intelligente mais.. Il lui manquait un petit quelque chose d'éclatant, le goût du risque, de l'inattendu. Je l'avais épousé dans l'effort vain de devenir un homme civilisé. Cette période de ma vie n'avait participé qu'à une seule chose : me faire découvrir le non-sens du romantisme et de la monogamie. Roxy alla trop loin. Alors que j'observais les lèvres d'Elsa s'agiter pour me couronner d'insultes sordides.. La rousse s'approcha aventureusement de mon entre-jambe. Cependant, elle ne fit pas ce à quoi je m'attendais. La garce tenta de m'enfoncer un doigt dans le cul. Mon rectum se contracta d'un coup pour me faire revenir à la réalité.. Une réalité que, paradoxalement, j'étais heureux de redécouvrir.

J'avais la tête reposée contre des barreaux en bois. Mes jambes étaient pendues dans le vide et j'entendais des ricanements gras suivis de paroles hachées, foutrement mal articulées. Ma prison était volante, une cage à oiseau qui se balançait sous la branche d'un arbre. Un barbare me piquait le cul avec sa lance.

“Il vérifie que tu sois bien en vie.. J’ai cru comprendre qu’il t’en avait fait baver. Il t’appelle l’insecte. Fragile mais hargneux.”

La source de ces paroles n’était autre que Tsukyomi qui occupait la cage la plus proche de la mienne. D’un regard circulaire, je décelai la présence de mes camarades tous enfermés. Nisulto était assis en tailleur dans la sienne, les yeux toujours mystérieusement cachés derrière ses lunettes au verre brisé. Hector avait les joues contre ses poings et observait les barbares discutiller à propos des deux arquebuses qu’il portait. Badan roupillait encore dans un espace qui semblait convenir à ses proportions. Eresriel battait des jambes à en faire vaciller sa prison. Tous étaient marqués par les coups des torbariens. Il manquait pourtant un homme.. Zamrick.. Alerté, je tentai de percer l’obscurité pour retrouver le grand boétien.

Sous nos pieds se dessinait un campement primaire illuminé par la lueur des torches et des quelques rayons lunaires qui parvenaient à passer dans la forêt dense. Il y avait une quinzaine de barbares dispersés. Certains d’entre eux étudiaient nos armes, d’autres s’affairaient sur le feu et y faisaient rouler du gibier.

“Zamrick a été choisi par le Parika pour un Elphegoth nocturne. Les torbariens ont dit qu’il était le seul digne d’intérêt, que malgré sa peau blanche, il avait la carrure de l’un des leurs, me confia Tsukyomi en me voyant alerté.

- .. L’elfequoi ? Attends, tu comprends ce qu’ils baragouinent ?
- Mhmh, je les ai combattu pendant des années au large de Naqa et d’Imti près des côtes télaks. Les torbariens sont nomades. Ils vivent de leurs raids et n’hésitent pas à avoir les yeux plus gros que le ventre.
- Et Zamrick, qu’est-ce qu’il a à foutre dans tout ça ?
- Ses prouesses pourront peut-être nous sauver. Ton gorille va combattre des golems. S’il y parvient, nous serons libérés mais s’il échoue.. Nous serons sacrifiés, lâcha-t-il sans laisser transparaître une seule émotion.
- Tes barbares là. Ils ont réussi à en tuer un tout à l’heure non ?
- On ne peut pas tuer ce qui ne vit pas, mais grossièrement oui. Il a réussi à ôter la rune majeure qui le faisait tenir debout.. Elle a dû s’activer au contact de l’aura de ce que nous transportions.”

Rune, aura.. Vous vous demandez toujours pourquoi j’étais réticent à l’idée de faire ce putain de voyage ? Il ne manquait plus qu’ils aient fouillés Nisulto pour lui ôter le butin. J’avisai alors notre compagnon bigleux d’un regard insistant en espérant que derrière ses binocles, il avait les yeux ouverts. Le fondateur des vagabonds arbora un rictus puis hissa la main sur son coeur. Un de ses sourcils disparut derrière ses verres un bref instant, un clin d’oeil. Bien. Je fus relativement apaisé, quelques secondes.

“Nous sommes tombés dans un piège qui ne nous était pas destiné. Sais-tu comment fonctionne la hiérarchie chez les torbariens Martacus ?

- Non. Le plus con et le plus grand est le patron ?
- Tu brûles, répliqua-t-il avant de ricaner. Ils organisent des raids sur les terres elfiques et affrontent les créatures issues du Cataclysme. Celui qui en “tue” le plus est élu Parika, chef de la tribu. Il devra alors obéir aux dires de leur sorcier. Le leur n’est pas encore arrivé et je préférerais que l’on soit parti avant qu’il ne soit là.

- Pourquoi ça ? Il aura p't'être plus de jugeote si c'est un conseiller.
- Les chamanes torbariens possèdent des pouvoirs issus des elfes. Il pourrait ressentir l'aura de l'artefact.
- Et donc ?
- S'il sent un grand pouvoir en nous.. Le gibier que tu vois sur le feu de camp aura eu une plus belle fin que celle qui nous est destinée."

Je cherchai le regard de Mortalis, en manque de son optimisme irritant. Il était toujours inconscient. Je l'avais dit, je le savais. J'aurais dû étriper le vieux croulant, j'aurais dû planter le gouverneur, j'aurais dû écouter mon instinct. Zamrick était solide mais pouvait-il venir à bout d'un maudit rocher ? Tsukyomi possédait toujours son air sérieux et apathique. Ses paroles suintaient d'une sérénité qui me fit froid dans le dos. Kalën était le plus éloigné de moi, il étudiait silencieusement les barbares, sûrement en train d'échafauder un plan d'action.

"Les chamanes se nourrissent des êtres magiques pour renforcer leurs pouvoirs. Ils n'hésitent pas à manger des elfes vivants s'ils sont soupçonnés d'être mages. Si ton ami parvient à tuer une créature dans la forêt, le Parika n'aura d'autre choix que de nous libérer. Il en va de leurs croyances et de leurs traditions.

- Des traditions de me l'de je vous l'dis, balança Badan qui clignait des yeux en se pétrissant la barbe. Chez les nains, nous avons des v'laies l'ites, pas des c'loyances ba'lba'les !
- C'est le concours de la meilleure religion ? Fermez là avant qu'ils décident de nous faire rôtir, soupira l'elfe qui pressait ses plaies.
- Oh toi je t'ai pas sonné la gou'lgandine avec tes anciens dieux qui n'valent pas un clou. Vos conn'lies de Fael et d'ha'lmonie.. Regardez c'que ça a donné sur vot'le continent c'lamoisi. Des cailloux cogneu'ls et des géants de la taille d'une colline !"

L'elfe roula des yeux en soupirant, instigatrice d'un silence qui me dérangeait. Je ne connaissais rien à toutes ces inepties. Leurs dieux et leurs religions m'étaient totalement inconnus. Pour la seule et bonne raison qu'ils étaient à l'origine de guerres inutiles et de dévots fanatiques comme Veliras. Je répugnais les cultes, les concepts et les idées toutes faites. Cependant, même si j'en avais presque rien à carrer, j'étais curieux et surtout désireux de crever en ayant appris quelques trucs.

"Je connais le Sidh'Menel mais.. Veliras a parlé de Rûth, c'est quoi ça ?"

Nos regards glissèrent tous sur la principale concernée qui nous offrit une moue stupéfaite.

"J'ai des longues oreilles donc j'suis censée connaître toutes ces conneries ? Vous êtes tous les mêmes, tous des couillons.

- Eresriel a été élevé par des hommes, me confia Tsukyomi. Elle n'en sait pas plus que toi sur le sujet. J'ai appris de nombreuses choses sur le sujet quand je vivais en Telam. J'ai même eu la grande chance d'entrer dans les Archives Sibyllines.
- La bibliothèque de Tushu'Guän ? intervint Nisulto. Je ne savais pas que tu y étais allé. C'est aussi fabuleux qu'on le dit ?
- C'est un lieu incroyable dans les montagnes situé entre Osa et Naqa. On y trouve des milliers d'ouvrages qui englobent tout le savoir accumulé par le peuple télak depuis qu'ils ont inventé le Jahuan, la langue commune.

- Donc, Rûth ? C'est quoi ? Une sorte d'enfer ?
- Non non, les elfes n'ont pas d'enfer, seulement un cycle de réincarnation. Pour comprendre Rûth, je dois expliquer ce qu'est San'Derë.. Si tu veux, chez les elfes, il y a la notion de Fael qui symbolise l'harmonie entre celui qui vit et ce qui l'entoure. Un genre de Karma qui va définir leur alignement, bon ou mauvais. Si ton Fael est jugé pur, tu pourras rejoindre le Sidh'Menel et ainsi équilibrer les forces arcaniques qui jugulent le monde. Dans des termes plus abordables, tu pourras crever en paix après avoir vécu très longtemps.
- Mhmh, je connaissais ça, dis-je en opinant.
- San'Derë, selon la légende, est le premier elfe qui a essayé de truquer son Fael et entrer au Sidh'Menel sans avoir mené une vie sous le joug de la bonté. En entrant au Sidh'Menel avec un Fael impur, il perturba l'harmonie et créa Rûth.. Le désordre corrupteur qui fit apparaître.. Comment dire, les déviances. L'avidité, l'égoïsme, ce genre de choses. Rûth, donc, c'est le coût de la corruption, la colère des dieux.
- Espèce de *san'derë*, ajouta l'elfe en laissant échapper un rire. J'savais juste que c'était une insulte pour désigner les peuples primitifs.. Vous.
- P'limitif ?! Tu as de la chance d'être enfermée E'les' je te l'dis, sinon je t'en fout'lais une bonne, espèce de g'landes o'leilles qui pète des l'oses !"

Je laissai ma tête retomber contre les barreaux, abattu par tant de douleurs simultanées que je ne savais même plus où j'avais mal. Je bondis quand on me piqua de nouveau le séant avec le bout d'une pointe. Le barbare qui m'avait refait le visage dévoila une rangée de dents avant de cracher une salve de sonorités tranchantes. Il apostropha d'autres torbariens qui s'esclaffèrent en coeur. Tsukyomi me traduisit les paroles sur un ton plat.

"Bouge, petit insecte, bouge. C'est ce qu'il a dit.

- Ouais c'est ça gros fils de catin, rigole, enflure, rigole. Un d'plus sur ma liste de gros cons à saigner. Hein ? C'est drôle hein ? Enfoiré."

Je passai plusieurs minutes à l'insulter en le regardant dans le blanc des yeux, tout sourire. La barrière du langage me permit ainsi de vider mon sac sans craindre de représailles et ça me fit un bien fou. Je parvins même à m'assécher le gosier à force de déverser ma rancoeur. La soif et la faim commençèrent à me démoraliser. Je m'efforçais de lutter pour ne pas retourner à mes cauchemars, je craignais de tomber devant une assemblée de femmes délaissées en tenue de juge qui d'un bref coup de marteau, m'ôteraient la verge et les bourses qui vont avec avant de me poignarder indéfiniment.

Un cor retentit, faisant frémir la forêt. Les torbariens sous nos pieds s'agitèrent comme une fourmilière et affluèrent vers l'entrée du campement en frappant le sol de leurs bottes surannées. L'un d'entre eux commença à hurler une chanson barbare tandis que les autres battaient leurs pavois de leurs mains libres. Mortalis émergea en ronchonnant. Il était le seul à ne pas comprendre que notre destin était probablement déjà scellé et que nous étions sur le point d'apprendre s'il existerait, ou non. Des lucioles s'approchèrent du camp. Elles étaient en faite des torches à la lueur vacillante et au nombre de quatre. Ce groupe clair-obscur approcha lentement pour se placer au centre de la tribu qui cessa de beugler au deuxième son de cor pour laisser place au silence. Je ne pus m'empêcher de déglutir tandis que mes prunelles tentaient de percer l'obscurité pour trouver Zamrick. Les valeureux débiles se déportèrent en dessous de nous et je pus enfin découvrir le boétien, armé de sa

masse cloutée, qui chancelait. L'un des torbariens au torse gonflé dressa une main vers les cieux. Elle contenait dans sa paume une pierre runique encore illuminée qui arracha aux autres des autres une clameur partagée. Zam' s'éroula au sol en se tenant le bras gauche, il ne mit que quelques secondes à rejoindre les ténèbres de l'inconscience sans même nous avoir accordé un regard. Le coeur du golem passa de main en main jusqu'à arriver dans celles d'un des arrivants. C'était un bonhomme malingre avec la taille et la couleur d'une asperge. Sa tête était masquée par une peau et son corps était couvert de symboles peints d'un blanc granuleux. Il courba le chef pour embrasser la pierre avant de la glisser dans les boyaux qui lui servait de sac. De nombreux outils siégeaient à la corde qui lui servait de ceinture, les objets tranchants étaient même enfoncés dans celle-ci. Je le perdus de vue lorsque le barbare qui avait vaincu le golem vint se planter sous nos cages pour nous jauger silencieusement. Il se pencha pour caresser le crâne chauve de Zamrick puis releva soudainement la tête vers ses convives perchés pour débiter des sons saccadés. Il nous tint un bref discours, entrecoupé de gestes et de mimés saugrenus, l'achevant aussi soudainement en décochant un sourire carnassier. Il interpella d'autres torbariens pour leur donner des instructions. Tsukiomi prit le relai.

“Zamrick aurait réussi à terrasser un golem avec l'aide du Parika. Il s'est fait écraser le bras par le golem mais, selon les dires du chef.. Il a été valeureux et nous permet donc d'être libérés à l'aube lorsque..

- Lorsque quoi ? demanda Mortalis, effaré.
- Lorsque nous serons de nouveaux hommes.
- Qu'est-ce que ça veut dire cette merde ? lançai-je, craignant le pire.
- Il s'agit possiblement d'une métaphore..
- Une métaquoi ? Pa'l G'lomdal, ils vont nous fai'le quoi ?!
- Une image.. Une allégorie.
- Rien d'important, c'est trop subtil pour toi, ajouta Eresriel pour Badan.
- Pourquoi Zamrick s'est battu contre un golem ? lança Mortalis avant d'être la victime de nos regards ennuyés.
- Une tradition barbare. Il a dû affronter l'un d'ces cailloux pour nous offrir la liberté.
- Je c'lains le pi'le avec ces sauvages ! Ils app'lochent !
- J'vous avais dis de la fermer..”

Les hommes à qui le Parika avait donné des ordres passèrent sous nos pieds pour disparaître derrière les arbres auxquels nos cages étaient rattachées. Soudainement, la prison de Mortalis chuta vers le bas. Nous fûmes descendus de la sorte un à un. Zamrick se trouvait désormais à quelques pieds, étendu sur une peau de bête à même le sol. Le barbare chétif au visage masqué approcha. Dans sa main, se trouvaient plusieurs brides. Il traînait quelque chose. Le bonhomme dressa le menton pour nous observer. Son visage était morne et décharné. Son nez camus descendait sur une bouche pincée qui semblait retenir bien des sortilèges. Les brides qu'il tenait vibrèrent lorsque des bêtes firent leur apparition. Il s'agissait d'une tortue d'Ameth à la carapace tachetée d'orange et une chèvre à six pattes. L'ensemble des barbares de la tribu vint nous encercler, leurs armes disposées sur leurs épaules ou placées entre leurs bras croisés. Le Parika était placé derrière le chétif qui devait être leur chamane. Le sorcier se cracha dans les mains avant de dégainer le surin qui trônait sur la corde à sa taille. Dans son dos, le Parika retourna l'immense tortue sur sa carapace avant de babiller quelque chose à l'un de ses hommes qui fila dans les bois. Je sentais mes poils s'hérissier. Nous allions essayer un rituel barbare qui ne me laissait pas

indifférent. L'avorton chamane se mit à psalmodier je ne sais quelles diableries puis se retourna soudainement pour asséner un coup de surin sur le ventre découvert de la tortue pour l'éventrer sur toute sa longueur. La chèvre se mit à bêler en tirant sur la corde qui la retenait. Deux hommes vinrent soulever la tortue agonisante pour déverser son sang dans une coupe faite de bois. Je découvris les longs ongles du chamane, de véritables griffes qu'il enfonça pour la récolte sanglante avant de les porter à ses lèvres. L'enfoiré se délecta du sang de la tortue avant d'aviser la chèvre d'un air sombre. Les bêtes aussi avaient un don pour ressentir les auras. Elle bêla de nouveau et avec entrain tout en essayant d'échapper à ses liens. Elle venait de découvrir le destin qui lui était réservé et était prête à tout pour y échapper. Un barbare vint lui faucher ses six putain de guiboles avant de l'égorger d'un geste incisif. Le sorcier se pencha sur elle pour lui pétrir le front de ses doigts sanglants, la marquant d'un signe abstrait. Il prononça quelques paroles et s'occupa ensuite de recueillir son fluide dans une jatte. Nous étions tous silencieux face à ce qui se déroulait, forcés au mutisme devant la machination occulte qui ne laissant rien présager de bon. De nouveaux hommes ? J'avais déjà mué et je n'étais sûrement pas désireux de le faire à nouveau.

Le chamane triturait quelque chose sans que l'on puisse voir exactement ce qu'il tramait. Lorsqu'il se retourna vers nous, son visage émacié était couvert de sang et il portait entre ses bras les tripes de la tortue désormais inanimée. Il tendit son surin au Parika qui disparut derrière la foule pour s'affairer près du feu de camp. Ce fut avec effroi que nous l'observâmes dévider les boyaux dans le premier récipient qui contenait le sang de la tortue.. Il vint ensuite déverser le contenu de la jatte dans celui-ci. Badan lança une insulte et fut instantanément châtié d'un coup de bâton.

L'homme que le Parika avait missionné revint en haletant. Il déposa au sol un seau que le chamane s'empressa de déverser dans la mixture. A première vue, le seau contenait de l'eau. Le sorcier dressa sa main droite et fit dansotter ses doigts en chantant des palabres. Sa dextre était désormais enfoncée dans la terre qu'il malaxait. Cette conjuration me mettait mal à l'aise, elle avait réussie à déformer mes traits pour donner vie à quelque chose qui dépassait de loin le simple doute. J'étais terrifié et possédé par l'envie de hurler, de bondir et de lui arracher tout ce qui lui servait à poursuivre son rite.. La langue, les yeux.. Quand mon bras finit par passer les barreaux pour chercher à le happer, je fus frappé par mon tortionnaire torbarien qui fit un signe négatif du chef. Ces enflures de géants verts commençaient à me taper sur le système. Que dis-je.. Ils me rendaient cinglé et j'étais prêt à les fourrer d'acier, tous, un par un.

Le chamane déposa finalement sa mixture près de Zamrick après avoir fini son incantation. Les yeux clos, il dressa une paume dans laquelle le Parika vint disposer le surin à la lame rougie par les flammes. De sa main libre, il intima aux barbares de maintenir notre boétien au sol. Ce qu'ils firent rapidement en posant leurs genoux massifs sur ses épaules. Zamrick était allongé sur le ventre, la tête fourrée dans la peau qui semblait confortable, bien plus confortable que nos sièges de barreaux. Mortalis se dressa sur ses genoux mais il n'eut pas le temps de protester qu'il avait déjà la pointe d'une lance sous le menton. Lorsque le sorcier rouvrit les yeux, ils pétillèrent de malice avant de se porter sur le dos nu de Zam'. Il trempa alors le bec du surin dans la mixture puis le porta vers l'omoplate de notre grand chauve adoré pour commencer à y inscrire quelque chose. Zamrick se réveilla en grognant. Il tenta bien de se débattre mais les gaillards qui le maintenaient au sol étaient tout aussi solides et surtout, plus nombreux. Il avait la tête arqué vers le haut, la moue plissée par la douleur et

l'incompréhension. Je pouvais entendre ses dents grincer tandis que le chamane lui tailladait le dos avec ses deux mains et son couteau.

Nous nous rappelons tous de cette nuit, durant laquelle nous fûmes marqués par le sort et l'infortune. Cette nuit, qui nous désigna pour être les pions d'un dessein morbide. Cette nuit, pourtant un instant si infime dans une vie, était celui qui allait la régir.

Quand ce fut mon tour, l'on m'extirpa de ma cage pour m'allonger de force au sol. Je décidai de ne rien leur donner gratuitement. Des insultes fusèrent hors de ma bouche, mes bras frappaient, griffaient, attrapaient tout ce qu'ils pouvaient. Je crois même que j'étais parvenu à foutre un bon coup de botte au chamane qui attendait que son surin lui revienne, chauffé à blanc. Cet enfoiré de maigrichon acariâtre prit un malin plaisir à me tatouer avec brutalité. J'étais même persuadé qu'il avait enfoncé son couteau plus profondément dans mon omoplate que dans celle des autres pour apaiser son amertume. Si je crevais pas sur le coup, c'était les infections qui allaient m'emporter avec son sang crasseux et son eau de mer. Nous passâmes tous sous le couteau de l'artiste douteux, l'un après l'autre. Tous, étaient épuisés par l'encaissement de la douleur, cette chose que l'on essayait de garder pour nous en grognant et en se pétant les dents. Personne n'hurla excepté le Kevza que les barbares s'empressèrent de bâillonner. Je pus discerner le symbole que l'on nous gravait dans la peau quand mon frère fut forcé à rentrer dans sa cage. Sur chacune de nos omoplates était incrusté le même ornement sanguinolent : une vague traversée d'un trait vertical. L'elfe et le nain en prirent pour leur grade. Nous eûmes la chance de pouvoir observer la poitrine d'Eresriel, obligée de retirer sa tunique et sa chemise pour subir la marque. Sans vous mentir, je commençais de plus en plus à me dire qu'il me fallait en culbuter une à cause de ce que je vis en cette sombre nuit. A peine éclairés par les torches et le clair de lune, je découvris des seins ni trop gros, ni trop petits. Des tétons qui vous donnaient l'envie de les croquer, auréolés de jolies petites aréoles qui me donnèrent le souhait d'y abandonner mes doigts. On fait comme on peut. En cet instant, cette vision érotique éveilla chez moi l'esprit adolescent qu'il me fallait pour m'accrocher. Badan passa son tour sous les rires gras des barbares qui n'avaient apparemment pas vu beaucoup de nains. Nisulto s'était crispé sans dire un seul mot, préoccupé par le fait de sauvegarder l'artefact dans sa poche. Tsukyomi ne parut pas importuné par le geste, je crois même qu'il n'avait que très subtilement froncé les sourcils. Woodrow s'était contenté de les insulter sans se débattre. Ce n'était pas un quartier-maître pour rien, il savait arrondir les angles et avait profité de nos langues différentes pour déverser sa haine sans craindre de représailles.

Suite à cette séance esthétique, nous eûmes tous le droit de prendre une gorgée d'une concoction préparée par le chamane. Une boisson que Tsukyomi et Badan refusèrent. Une lampée qui me redonna contenance avant de m'emporter dans un torrent d'hallucinations, ou bien était-ce le sortilège qui faisait effet ? Emporté par la démence, je ne pouvais pas vérifier les faits auprès de mes voisins qui s'avéraient à cet instant être des monstres. En observant les alentours, je découvris Torich à quatre pattes avec une laisse autour du cou. Il se faisait battre à coups de pied par les barbares. Je ne parvins pas à observer la scène plus longtemps. La nuit m'enlaça alors que j'étais en proie à la folie du monde. Elle prit soin de me laisser inconscient, sans peur ni rêves. Lorsque mes yeux furent fermés, j'oubliai même la brûlure qui me parcourait le dos et les entrailles. J'oubliai toute cette mésaventure pour rejoindre les bras de Morphée, la tête vide et l'esprit apaisé.

Vide. Calme. Rien.

L'aube me ballota. Elle me secoua. Je sentis même ses murmures s'insinuer dans mes oreilles. Elle y mit plus de vigueur mais je ne voulais pas rouvrir les yeux. Je voulais rester dans le néant, dans ce monde insensible où rien ne pouvait m'atteindre. Elle y mit soudainement trop d'ardeur. La salope me gratifia d'une claque, une claque -j'peux vous l'dire- que j'ai vraiment sentie ! J'écarquillai les yeux en l'insultant et lorsqu'ils s'ouvrirent.. Tout revint. La bibliothèque, l'artefact, les barbares.. Ma gueule tuméfiée, mon épaule, mes côtes, mon dos écorché.. Ces sensations restèrent mais mes yeux ne purent rester ouverts. J'étais aveuglé par le soleil qui passait par un trou de souris au travers des ramures, tout ça pour m'emmerder. Mes oreilles furent la dernière chose à s'éveiller chez moi et je remarquai qu'elles étaient toujours dans un sale état. L'on me parlait mais je n'entendais rien, ou je n'écoutais pas.. Qui sait ? Pas moi.

Quand ma vue se stabilisa, Mortalis se trouvait au dessus de moi. Il avait la gueule tirée vers le bas, les yeux supportés par d'énormes poches bleuies mais il était traversé de son putain de sourire optimiste qui m'avait tant manqué. Je dus me tirer par les cheveux pour redresser le buste et observer les alentours. Nous étions à l'orée des bois. Le soleil avait déjà bien entamé sa course vers les cieux et nous étions tous présents sans l'être vraiment. Zamrick et Badan restaient inertes à caresser les nouveaux reliefs dans leurs dos. Kevza était assis en tailleur, l'oeil porté sur l'arquebuse de son frère sur ses genoux. Nisulto, vidé, observait silencieusement la fiole pour laquelle nous avons tous risqués nos vies. Tsukyomi et Eresriel semblaient s'engueuler, un peu plus loin. Kalèn, lui, était le seul qui semblait en pleine possession de ses moyens, il observait calmement les alentours, prêt à réagir au moindre danger.

“Martacus, tu vas bien ? Martacus ?” demanda-t-il en plusieurs échos perdus dans les tréfonds de ma conscience. J'hochai lassement le chef puis me relevai brusquement. Mes armes étaient de retour dans leurs fourreaux, passées à la ceinture. Ils m'avaient même rendu mon six-coup nain. Je décidai de quitter cette putain de forêt d'un pas ferme sans écouter ce qui m'était adressé. Nous n'étions finalement qu'à une vingtaine de mètres de la plage qui m'accueillit d'une bourrasque maritime. J'étais en vie. Un sourire aborda mes lèvres. Il était niais et douloureux mais refusait de s'en aller même s'il tirait sur les croûtes et les plaies qui s'étaient accumulées sur ma trogne. Je les emmerdais tous, les elfes, les barbares, les mutins, mes femmes, mes enfants. Je me mis à ricaner nerveusement sans pouvoir m'arrêter. J'avais mal aux côtes mais je les emmerdais aussi car elles me prouvaient que j'étais bel et bien vivant. La gueule laminée, la démarche fébrile ne pouvaient m'atteindre. J'étais le roi du monde et j'allais retourner sur l'océan, j'allais profiter du roulis et de la chaleur d'un lit, occupé de surcroît par la comédienne. Je m'écrasai lourdement au sol sans cesser de rire. J'insultai les dieux et tous ceux que j'emmerdais. Je me mis à vociférer contre l'océan, mes injures portées par le vent. Allez tous vous faire mettre ! Vous n'aurez jamais Martacus Whyn, jamais ! Le légendaire flibustier était encore en vie et il le resterait encore longtemps !

Ma risée se ternit progressivement lorsque je vis les chaloupes retournées, plus loin sur la plage. Mes songes se fixèrent sur Torich. Mes prunelles se retournèrent pour sonder mon for intérieur et y déceler la promesse que je m'étais faite. Où était ce renégat ? Je devais le

trucider. Un souvenir éclata. Je me retournai hâtivement et découvris le groupe qui me suivait avec la lenteur du rescapé.

“Torich ?! Il était chez les barbares non ?! lançai-je, plus joyeux que jamais.

- Les chaloupes sont toutes là donc.. Dans tous les cas il ne s'est pas enfuit, m'annonça Mortalis, cruellement factuel.
- Je vous avais dis de ne pas boire ce que le sorcier vous a proposé. Il a été capturé par les torbariens avant nous. Il a refusé l'Elphegoth et a essayé de négocier le coffre contre sa liberté. Le sorcier l'a mal pris. Ils l'ont pris comme esclave pour attirer les créatures, dit Tsukyomi en souriant.
- Des v'lais bal't'lingues ces ba'lba'les ! Ils ont de la chance que nous pa'litions, sinon je leu'l aul'ais foutu une bonne métapho'le !
- Tu faisais moins le mariole plus tôt, Badan.”

Le nain rétorqua à l'elfe en lui tirant la langue. Eresriel était vraiment mal en point, ces piques avaient pour but d'essayer de dissimuler ce qui lui pendait au nez. Une mort lente et douloureuse instiguée par ses nombreuses blessures et notre cruel manque de médecin. Personne n'osa évoquer la marque que nous portions tous. Personne n'eut l'entrain de retourner les chaloupes en premier par peur de devoir ramer. Nous étions tous plantés sur la plage, affalés contre les coques à nous dévisager sans bruits. Le Kevza regardait l'horizon, les lèvres tirées vers le bas, la moue inanimée. Je ne savais pas comment il avait pris la nouvelle concernant Torich. Aurait-il voulu le saigner ? Ou seulement avoir la possibilité de le pardonner ? Il n'avait pas eu de choix et je craignais que ça le ronge plus qu'il ne l'était déjà. Il fallait aborder certains thèmes avant de nous séparer mais.. comment pouvions-nous séparer une troupe au destin désormais lié ? Tsukyomi prit les devants.

“Nous avons un médecin à bord de l'Aï Maokan si vous souhaitez faire soigner vos blessures.

- Je veux bien venir, j'ai le bras éclaté, affirma Zamrick, qui se tenait toujours le bras
- Dormir et baiser c'est tout c'qu'il me faut.., répliquai-je aussitôt.
- Prenez Zamrick, nous autres, nous nous en sortirons. Faites soigner Eresriel le plus rapidement possible.
- On va même lui couper la langue dans le p'locessus aha !
- Ta gueule.., soupira l'elfe.
- Il est temps de rentrer, nous nous rejoignons sur les quais de Guinda. Gardez-vous de faire tomber l'artefact Nisulto, il fera de nous des hommes riches et glorieux.
- Je vais jongler avec, lâcha-t-il en souriant après avoir rajusté ses lunettes.
- Vous aut'les les humains, vous êtes pa'lfois t'lès d'lôles hein ?
- A la r'voyure nabot ! lui lançai-je alors que nous poussions notre chaloupe vers la mer.”LA

Mortalis, Hector, Kalën, Woodrow et moi étions les seuls survivants en plus de Zamrick. J'attendais de voir les réactions de l'équipage. J'étais tout de même parcouru d'un pressentiment qui me dérangeait. La mutinerie était prévue à l'avance et il n'était pas impossible que certains mutins soient restés sur le rafiote. Je ne savais pas ce qui nous attendait et je préférais garder ces sombres pensées pour moi. Nous en avons déjà assez bavé. Mon frère devait avoir pris un sacré coup dans son autorité et il allait devoir se montrer

plus ferme que jamais pour garder son équipage.. Même si l'or que nous allions empocher allait calmer les choses.

Kalën et Hector ramèrent sur la dernière portion de trajet qu'il nous restait à parcourir avant d'atteindre notre trois mâts. Mortalis et moi échangeâmes plusieurs regards complices avant que je ne lui désigne Hector du pouce. Il s'agissait de ses putain d'hommes, pas des miens. Je n'avais pas à gérer leurs problèmes car ils étaient ses problèmes. J'avais rempli ma part et j'allais profiter du paradoxe de l'aventurier. Partir pour mieux revenir puis pour encore mieux repartir une fois lassé par la routine du bonheur stagnant. J'abandonnai Mortalis du regard pour observer les cieux et songer à la réalité. Comment pouvions-nous regarder ces putains de nuages sans même s'interroger sur leur existence. Nous vivions dans un monde fantastique sans même s'en rendre compte. Les étoiles me manquèrent mais le bleu du ciel m'invitait à l'indolence et à l'oisiveté. J'aurais aimé que notre chaloupe s'arrête pour que nous scrutions le cosmos afin de nous y perdre éternellement.

La seule foutue question qui me restait en tête était la suivante : qu'allais-je faire de tout cet or ? Allais-je investir comme Mortalis dans un autre navire, puis encore un autre ? Allais-je créer ma propre affaire ? Peut-être me noyer dans un océan de plaisirs éphémères, de mixtures et de lèvres ? Tout ce que je savais, c'est que je n'allais sûrement pas mettre ma part dans une satanée banque. Contrairement à ce que les quidams pouvaient penser, nous avions nous aussi des gueux élégants à Valazar qui vous proposaient avec le sourire de garder vos économies. Nous n'avions pas besoin d'être dans un foutu empire mais non nous avions besoin d'experts. Ces enfoirés qui déplaient des lunettes cassées pour hocher la tête afin que vous puissiez transformer vos bijoux en pièce. Ô le bel avare, ô le beau fumier qui s'en allait la tête basse et le sourire jusqu'aux oreilles après avoir chapardé sa commission. Non non, mon or saura trouver sa place autre part que dans la bedaine de ces gros porcs. De simples mercenaires en jupons et aux armes bien plus aiguisées. Bam. Encore une idée foudroyante. J'allais l'enterrer, à plusieurs endroits pour éviter l'histoire des oeufs et du panier. Je remerciai les cieux pour cette inspiration soudaine en hochant le chef.

Nous arrivâmes à bâbord de l'Errance et je sentais déjà les regards de notre équipage, perplexes devant si peu de survivants. J'observais l'Aï Moakan plus loin ainsi que la chaloupe de Tsukyomi qui s'approchait lassement de leur foyer. Zamrick faisait pencher leur chaloupe vers l'arrière.

Mortalis grimpa en premier sur notre trois mâts. Ce court trajet nous avait achevé. Nous étions encore plus vides et abattus qu'en sortant d'une mutinerie et d'un rite profane. La berceuse que nous avait offert l'océan faisait son effet. Elle m'avait renvoyé à mes songes, à la torpeur de l'homme qui doit expliquer ses mésaventures. Mon épaule me démangeait sévèrement lorsque je me hissai sur le pont principal pour découvrir nos hommes qui nous scrutaient comme des bêtes sauvages. Dans leurs yeux luisaient un savant mélange de doute et de pitié. Ils ne savaient pas si nous avions récupérés l'artefact. Tout ce qu'ils savaient, c'était que nous étions un quart moins nombreux et sacrément mutilés.

Mortalis observa Woodrow. L'effort politique allait commencer.

“Camarades.. Frères.. Comme vous pouvez le voir.. Nous avons subis de lourdes pertes. De nombreux frères d'armes sont morts avec honneur, les armes à la main. Nous pensions que

le sombre continent était dangereux. Désormais, nous en sommes sûrs. Mais.. Nous sommes des pirates ! Et vous savez ce qui empêche un pirate de se saisir de son butin ? Rien ! Commencez à songer à vos p-..”

Les premiers mots de mon frère signèrent m’incitèrent à décamper pour me réfugier dans mes quartiers. Je sentais dans son timbre de voix une fébrilité oratoire inhabituelle. Il allait probablement provoquer une débâcle à laquelle je ne voulais pas assister. J’étais suivi de près par Kalën. Les paroles de mon frères s’amenuisèrent au fil de notre avancée dans le bâtiment. Kalën fit grincer les marches dans mon dos, râpant ses épaules contre les murs de l’étroit passage. Sa tenue disciplinée contrastait avec sa mine peinée.

“Whyn ?

- Kalën ?
- C’était quoi ce foutoire ? Il nous a fait quoi le sorcier ?”

Le canonier qui me surplombait d’une tête et de deux marches me regardait comme un môme perdu dans la forêt. Il parlait peu mais posait les bonnes questions. Des interrogations auxquelles je n’avais moi-même aucune réponse.

“Tu devrais arrêter d’y penser. Vas donc te bourrer la gueule et endors-toi jusqu’à notre retour à Guinda. On va extorquer une putain de richesse à ce gouverneur de mes deux.

- Je me moque bien de l’or.. Du moins un peu mais.. Je n’arrive pas à oublier la tête du chamane, ses murmur-”.

Kalën s’arrêta de parler lorsque quelqu’un vint se planter dans son dos. Il s’agissait d’Hector Kevza qui regardait devant lui comme si nous étions invisibles. Ses lèvres étaient scellées par sa tourmente. Sa trogne était désormais inanimée, vide.. Apathique. Il ressemblait à Tsukiomi dans cet état. Nous descendirent tous pour laisser le passage libre sans réussir à lui faire décrocher un mot. Une arquebuse sur chaque épaule, il inclina sensiblement la tête en s’engouffrant dans le fourneau dévidé par le discours à l’étage supérieur. Le canonier reprit.

“.. Et Hector a l’air d’être mal en point depuis.. La mort de Bolond.

- On est tous mal en point. Torich, Bolond, les torbariens, l’elfe.. Trop de saloperies nous sont arrivées en trop peu de temps. Tu veux connaître le remède ?
- Mh ? demanda-t-il comme j’avais l’habitude de le faire, sans véritables mots.
- Femmes et alcool. Dors, baise, oublie, dors. Et tu recommences sans jamais t’arrêter, sans cesse, toute la journée.. toute la nuit jusqu’à ce que tes souvenirs ne soient qu’un bordel sans nom et que tu te rappelles plus facilement de tes rêves que de la réalité.
- Tu parles de fuir, Martacus. Je ne veux pas fuir. Je ne veux pas oublier.
- Ton problème mon garçon. En attendant, je vais fuir cette conversation, vu ?
- Tu dois avoir quelques années en plus de moi, trou du cul, lâcha-t-il tandis que je fuyais.”

Fuir ? Moi ? Quel culot. Je me suis démené pour le détacher pendant la mutinerie. J’ai affronté une horde d’enfoirés avides et écervelés, des conneries arcaniques, un elfe magicien et tout le putain de continent elfique ! Quand j’arrivai devant ma cabine, je

remarquai qu'elle était encore fermée de l'extérieur par des chaînes et une tige en chêne. Il s'agissait du même "verrou" qu'au moment où nous avons affronté le géant des mers. Zamrick ? Impossible, il était avec moi chez les elfes.. J'observais la porte, les mains sur les hanches, un sacré point d'interrogation sur la gueule. J'allais occulter la question quand de petits pas captèrent mon attention. D'un volte-face soudain, je découvris le sourire ébréché d'Archie.

"Alors ? J'pas écouté tout ce qu'a dit ton frère ! Oh-.. T'tête est passée à t'bac ? T'vas avoir du mal à embrasser la dame !

- Archie.. J'comprends toujours rien à ton jargon.. Pas d'humeur à expliquer.
- Oh.. J'vois M'rta, pas grave ! J'tais dans la cabine de ton frère pour récupérer des trucs pour toi héhé. Mais.. Pauline f'pas qu'elle sorte.. Les femmes sur l'bateau c'est pas bon, pas bon du tout.. Enfin c'est c'que dit m'sieur Perah. Moi j'l'aime bien Pauline, oui oui !
- C'est toi qui l'a enfermé ? dis-je en observant les bras chargés du cuisinier. Il y gardait des bouteilles et des sacs de toile garnis de bonnes choses.
- .. Ouinon. 'Fin oui mais je voulais pas moi Marta ! J'l'aime bien mais m'sieur Perah a dit qu'vu qu't'étais pas là.. On d'vait pas s'en occuper.. Mais moi j'lui ai apporté à boire et à manger, oui ! L'a une bonne âme, tu d'vrais la garder elle.
- Merci pour tes conseils Archie, lâchai-je pour couper court."

Je m'évertuai à défaire les chaînes avant de me saisir des réserves du simplet puis je vins tirer sur ma porte grinçante, l'oeil plissé. Peut-être allais-je me faire agresser par une furie retenue en captivité trop longtemps ? Je ne savais même pas combien de temps nous étions partis. Une fois la porte ouverte, je tombai nez à nez sur Pauline, plantée devant l'encadrement. Elle préparait son coup depuis longtemps et ça se sentait. Elle avait accumulé toute sa rage pour la faire éclater à ce moment précis. Je plissai un peu plus les yeux pour traverser l'orage sans y prêter attention. Je disposai bouteilles et sacs sur la table en lui tournant le dos. Un sourire. Elle peinait à me couvrir de reproches après avoir vu ma gueule déconfite. Elle se soulagea autrement.

"Archie ! La prochaine fois que tu m'enfermes, tu peux avoir la décence de me prévenir ! Espèce de.. Rah ! Roublard rachitique !"

Je la sentis souffler à plusieurs reprises, chercher à maîtriser sa respiration alors qu'elle avait probablement les prunelles posées sur votre humble serviteur. Je faisais semblant d'organiser la table alors que j'observais la bouteille de Label Noir sans vraiment la regarder. J'imaginai Pauline dans mon dos, hésiter à approcher, hésiter à parler, hésiter à ne pas parler. Son doute était pour moi un aphrodisiaque. Mais je devais me reposer, je devais apprécier la frustration, cet appétit qui rendait la satisfaction merveilleuse. Je ne savais même pas comment je tenais encore debout. Mes souffrances se firent un malin plaisir à réapparaître dans un maelstrom de douleurs diverses et variées. Le visage, le flanc, l'épaule, le dos. Une force invisible me pinça les nerfs de tout mon corps.

"Comment c'était ? Tu vas bien ?

- C'était.. sanglant.. fatigant.. fructueux.
- A quoi ça ressemble Elen'Raën ? Comme on le dit ? C'est empli de magie, c'est majestueux ?

- Un tas de merde et de merdeux.”

Je disposai mes paumes sur la table pour m'affaisser silencieusement. Mon corps se refusait à fonctionner correctement. La simple idée d'ouvrir la foutue bouteille de rhum m'irritait. La comédienne vint se placer de l'autre côté de la table pour détailler mon visage meurtri et imaginer l'ampleur des dégâts sous mes vêtements. Je n'eus pas la force de lui offrir un semblant de sourire, je ne pus que la dévisager pour transmettre ma léthargie. Ses questions me donnèrent l'impression d'être un homme banal emprisonné dans un couple normal. Ne pouvait-elle pas comprendre que mon humeur n'était pas à causette ? Ses yeux étincelèrent de nouvelles interrogations auxquelles je rétorquai d'un haussement d'épaule. Je m'affairai ensuite à ouvrir le Label avant de m'en déverser une bonne lampée sur la gueule, puis dans la gueule. Ma gorge et mon estomac prirent un sacré coup. Je découvris dans les sacs de toile plusieurs biscuits faits d'eau et de farine.. Des saloperies impossibles à croquer. Ma patience avait atteint ses limites et j'avais pas le temps de faire fondre ce truc dans ma bouche. J'allai m'écrouler sur le lit sans bruit, la bouche à moitié pleine et la conscience en pleine échappée. La voix de Pauline s'éleva, tourna puis fit des échos brumeux que je ne pus saisir. Je sentis le contact chaleureux de ses mains. Elle me cajolait et prenait soin de mes blessures. Je succombai à l'appel d'Ôl, le royaume des rêves.

Tout n'était que vapeur. J'étais dans un brouillard qui ne laissait rien passer, un voile opaque et mystérieux. Au delà de cette forteresse imposée, j'entendais un conflit bruyant. Un baroud intérieur qui opposait mes différentes facettes. Une porte apparut dans la brume et m'invita à l'emprunter. Je dodelinai en l'ouvrant. Elle donnait sur ma cabine et me permit de rejoindre mon corps. Il faisait nuit et j'étais dans mon lit avec Pauline. Bercés par les remous, nos corps s'étaient rejoints. Mes mains vagabondaient sur le creu de ses reins et mon esprit était totalement captivé par la douleur qui persistait dans mon omoplate. Mon souffle résonna, comme dévidé d'une vague de sentiments et de doutes. A chaque respiration, mon corps et mon esprit s'allégeaient. La douleur était l'ancre de mes songes. Elle me permit de ne les faire sombrer, de les arrêter pour donner le relai à mes pulsions immédiates, fictives ou réelles, au produit foutrement bien concret. J'étais un chien, mielleux, hésitant, qui glapissait d'envie et bavait d'avance à la satisfaction d'un appétit soudain aux racines pourtant profondes. J'étais la bête, l'opposé du conscient, l'amateur du brusque, enfermée dans ses propres rouages. Le cycle sans fin. L'envie, sa satisfaction et sa mort. Je savais déjà tout ça. Ce que je ne savais pas, c'était.. comment y résister ? Pourquoi y résister ? J'avais au moins réussi à ôter mes oeillères pour seulement mieux y entrer.

Etait-ce un rêve ? J'étais à la frontière des mondes, lesté d'une énorme trique et de pensées existentielles. L'ancre toucha un récif. Je sombrai dans le vice en agitant les bras, allegro. Mes lèvres.. Les siennes. Ma main remonta avec hâte sur ses côtes puis se faufila sans accords préalables pour se saisir de l'un de ses seins. Le souffle. Une main se resserra dans mon dos et me fit brièvement penser à la marque sur mon omoplate. Une autre vint trouver mon ancre pour m'ôter à mes pensées. Leur course était à la fois lente et hâtive, parfois mordante et hésitante. Crescendo. L'appréhension chuta aussi vide que nos habits. Je sentis le corps de Pauline pulser contre le mien, la chaleur émanant de notre ardeur. Elle se décida à m'enfourcher pour m'offrir une valse montagnaise qui m'hypnotisa. Nos regards se croisèrent. Ils dansèrent dans l'ultime effort de trouver le rythme et celui qui le portait. Indécis et pourtant.. Elle ondula du bassin pour flatter mon attribut et atteindre mes limites. Elle passa ses ongles sur mes lèvres.. Elle me griffa la barbe puis les fit glisser dans mon

cou.. Avant de me lacérer le torse. Le tout d'une subtile puissance qui ne faisait qu'exacerber l'ivresse de l'instant. Mon échine se redressa d'elle-même.. Victime parmi tant d'autres.. Comme mes mains qui vinrent se saisir des hanches de la comédienne pour la fixer sur mon entrejambe, cherchant à apaiser ce remous vivifiant. Elle logea ses lèvres dans mon cou pour mordiller la carotide. Ma dextre se retrouva à appuyer sur son bas dos pour lui intimer de poursuivre sa quête explosive.. J'appuyai soudainement sur son séant pour aller au bout des choses. La gourgandine.. Elle me brutalisa d'un va-et-vient digne des plus grandes épopées. L'harmonie était simple. Elle détonnait de soupirs, de gémissements, d'encouragements à peine entendus. Nous étions dans un pur moment d'hystérie. Nos sourires étaient purs et éphémères. Une fois entré dans les rouages, il n'est que trop simple de continuer. Nous roulâmes sur le lit, manquâmes d'en tomber sans pour autant être arrêtés. Le jeu des puissances avait commencé, la routine invincible de celui qui donne pour recevoir. Une fois au dessus, je fourrai ma tête entre ses seins pour y masquer mon désarroi. Je m'appliquai à lui rendre la pareille comme un homme distingué, peut-être brutal mais certainement attentionné. Nous étions deux vagues qui se rencontrent. Deux sujets au même mouvement sans avoir la même destination, forcés de se croiser, forcés de se quitter. Mais une rencontre indéniable aux conséquences certaines bien qu'inconnues. Nous étions, le temps d'un éclat, assemblés, démultipliés par nos forces contraires. Je redressai la tête pour plonger mes yeux dans les siens, sauter nu comme un vers dans le tourbillon de la vérité. Je ne pouvais pas la trusser sans me demander qui elle était et quels étaient ses rêves, ses ambitions et la couleur de son âme. Bleue et pétillante.

J'approchai de l'ébullition quand mon lit se mit à gronder. Rien à foutre. Elle m'enserra le cou de ses bras pour souffler contre ma clavicule. Je lui soutenais le bas du dos, la tirait contre moi tandis que ma respiration se faisait de plus en plus difficile. Elle explosa. Je la sentis frémir et trembler. Les griffes de la furie vinrent s'ancrer dans mes omoplates en réveillant la douleur sourde qui s'y trouvait. Je ne pouvais plus penser à rien d'autre qu'à mon épaule, à la foutue marque, cette putain de vague gravée qui me tirait douloureusement. Le monde entier gronda alors que je poursuivais ma danse interminable pour l'achever avec brio. Ses cuisses trépidaient encore contre mon bassin sous le joug du plaisir. Un râle s'extirpa de mes lèvres pour de mauvaises raisons. Je me redressai soudainement, dérangé dans mon euphorie par la souffrance. Quelque chose me brûlait l'omoplate et me déchirait les intestins. Le rafiot se mit à craquer de toute part. De nombreux hurlements prirent possession du navire comme s'il était habité d'âmes condamnées. J'eus l'impression que l'on me martelait l'épaule à coup de marteau, qu'un enfoiré de nain avait décidé d'installer sa forge sur mon dos et qu'il croulait sous les commandes.

Ma conquête me darda d'une drôle d'oeillade. Je ne pus lui rétorquer que d'un sourire fallacieux sans pouvoir l'agrémenter d'un humour douteux. Je me redressai alors avec peine pour me diriger vers la porte. De l'eau s'infiltrait dans la cabine. Une attaque ? Un autre géant ? Je sentis le navire hurler sa peine, la même que la mienne. Je fus plié d'une blessure invisible, forcé à me débattre sur un sol humide aux airs de lac. Pauline se mit à hurler quand de l'eau commença à passer au travers de la coque. Le jet était puissant. Je regroupai toutes mes forces pour m'approcher de la porte. Impossible. Elle était bloquée par la pression, gonflée par les eaux. Putain de porte grinçante à la con. Je n'étais pas résolu à crever de la sorte. Le niveau de l'eau grimpa dangereusement, elle nous arrivait aux genoux. Je récupérai l'un de mes sabres pour l'abattre sur la porte, une fois, deux fois.. J'y mis plus de vigueur, trois fois.. quatre fois.. Mes poumons participèrent à l'effort. Je hurlai.

Tout le monde hurlait. Un silence me laissa deviner que le pont inférieur était déjà noyé. Je redoublai d'effort, Pauline vint m'assister. Nous étions nus et trempés, armés de sabres, tout sauf prêts à mourir. L'eau, plus meurtrière qu'innocente, nous arrivait désormais aux épaules. Pouvait-on la qualifier de meurtrière ? Elle qui agit sans conscience ? Ou bien est-ce notre définition de la conscience qui est désuète ? Dans tous les cas.. Je ne savais plus quoi faire. J'observai le plafond de ma cabine pour y trouver de l'air et de l'inspiration. Pauline paniqua en premier, elle s'accrocha à moi dans un espoir vain. Elle était tant paniquée qu'elle avait des difficultés à respirer dans notre dernière poche d'air. Était-ce vraiment la fin ? Lorsqu'elle n'eut plus la force de nager pour rester à la surface, je la tirai vers le haut. Je débinai des conneries optimistes mangées par l'écume et le désespoir. Alors que je croyais être condamné, je me surpris à agir comme certains bonhommes que j'avais éviscéré par le passé. Certains abandonnent immédiatement, d'autres un peu trop tôt.. Et d'autres encore, jamais. Comme si je cherchais à panser une carotide ouverte avec ma main.. Je décidai de frapper cette porte, avec les pieds, les poings, la tête. L'air commença à manquer. La rationalité aussi. Mes grondements n'étaient que bulles. Mes poings n'étaient que bruits étouffés. Je remontai pour respirer quand je vis la comédienne battre des cils pour chasser le mélange de larmes et d'eau de mer. Elle haletait et me cherchait en agitant ses bras dans l'eau. Je ne pus croiser son regard avant que le niveau d'eau ne nous dépasse. Ralenti par la grande bleue, je continuais de molester la porte quand je compris que le souffle me manquerait bien trop vite. L'eau avait soufflé la bougie. Nous étions dans le noir complet, en route pour les abysses. Je sentis Pauline se coller contre moi, des bulles me caresser le visage. Je ne voulais pas la suivre dans son acceptation folle. Comment peut-on se résigner à mourir de la sorte ? Je compris. Je compris ce qu'il se passait dans la tête de ces salauds, ouverts de toutes parts, qui cherchaient à s'enfuir en rampant sur deux mètres. Je compris les autres qui préféraient s'endormir après avoir fait la paix, après avoir abandonné les armes. Je compris mais je ne pus m'y résoudre. Je secouai alors la jeune femme et continuai à frapper la porte. Bam.. La pression que ses mains exerçaient sur mon bras avait disparu en un clin d'oeil. J'étais sans attache. Je lançai ma main dans le sombre flot pour y chercher Pauline. J'heurtai un corps sans vie qui se déplaça dans l'espace sans un seul bruit. Rares étaient les morts aussi silencieuses. En tentant de ravalier ma salive.. Je disparus, plein de haine et de rancœur.

Une puissance inobservable nous avait envoyé par le fond. Il ne s'agissait ni d'une tempête, ni d'une bataille navale, ni d'un rêve. Cela avait été écrit dans la chair. La nôtre.

Chapitre VI - Capitaine

De nombreuses saisons passèrent et j'avais sans cesse scruté une montre à gousset brisée qui continuait miraculeusement à tourner, sûrement le produit de mon imagination. J'avais tenté de compter les jours en vain. Aube, journée, crépuscule. Ils étaient trop nombreux, trop semblables.

J'avais saisi l'aspect abstrait du temps qui filait.. Rapidement lorsqu'on voulait le retenir, et lentement lorsque l'on voulait le faire passer. Il était devenu mon némésis, le sujet de mes pérégrinations intellectuelles, l'auteur de ma tourmente. Que dire à son sujet ? Il était relatif à l'évolution, à la métamorphose, qu'elle soit extrêmement lente, ou à l'inverse, impétueuse, foudroyante. Trop d'années étaient passées et nous n'avions pas avancé dans la résolution du mystère qui nous frappait. Nos corps s'étaient rapidement détériorés sous l'emprise du maléfice. Seule notre rage avait évoluée. Elle s'était accumulée en chacun de nous et peinait à trouver une cible sur laquelle se concentrer. De nombreux hommes avaient abandonné le navire pour s'en aller périr sur la terre ferme, rongés par nos maux.

Cela faisait des lustres que je n'avais plus perçu de sourire sur les lèvres de mon frère. Il avait passé presque autant de temps, cloîtré dans sa cabine à ruminer, vacillant entre rivages et profondeurs pour s'adonner de son côté à des écrits torturés. Mortalis restait des heures sur les rives de Kalmän, assis sur un tabouret à composer ses lettres, luttant contre la maladie jusqu'à en suffoquer. Il avait cessé de parler depuis bien longtemps. Les seuls sons qui sortaient de sa bouche n'étaient que divagations. Je le soupçonnais de parler à Anänvadros et aux autres dieux elfiques sans jamais réussir à le lui faire avouer. L'Errance méritait son nom plus que jamais.

Nous avions élu domicile dans l'épave de notre trois mâts sans pouvoir rejoindre la terre. Le mal qui nous affligeait nous empêchait de rester en dehors de l'eau plus d'une heure. Une heure ? Un instant à la fois si maigre et pourtant si riche. Seuls ceux qui possédaient la marque furent épargnés par notre naufrage : Mortalis, Zamrick, Woodrow, Kalën, Hector, Tsukyomi, Nisulto, Badan, Eresriel. Je me souviens parfaitement de ce moment où j'ai rouvert les yeux en pensant être mort. Un chandelier flottait dans l'eau juste sous mes yeux. Il valsait au gré du hasard et des courants. Les meubles chancelaient dans cet espace aqueux où la gravité n'en faisait qu'à sa tête. Mon pistolet et mes armes se trouvaient au sol. J'étais moi-même contre le plafond et quelque chose se trouvait sous mon coude. Quelqu'un. Pauline était étendue contre l'angle, figée dans un instant de terreur. Son corps nu était abordé de tâches vertes. Ses yeux auparavant aussi attrayants que l'océan n'étaient plus. Son abdomen était distendu et craqua sous mes yeux. Je ne pus observer cette métamorphose jusqu'au bout. Je ne savais rien de ce qui s'était passé, ni du pourquoi, ni du comment. Dans quel enfer étais-je ? J'étais un marin qui avait repris vie dans les abysses. Était-ce là le supposé enfer des elfes ? La vie éternelle, pleine de chagrin et de morts. Quand je rouvris les yeux, Pauline était prise dans une trajectoire funeste. Son cadavre gonflé perdit son ampleur pour chuter vers le sol où elle vint se reposer, livide et blafarde. Ma porte était déchiquetée, quelqu'un l'avait abattu à coups de hache. Je me souviens qu'alors.. Je m'étais aventuré dans le pont intermédiaire pour y découvrir l'horreur. Tous étaient morts. Les cadavres vagabondaient dans l'Errance en suivant les influences des

courants. Ils s'entrechoquaient sans même s'excuser. Certains restaient contre le plafond tandis que d'autres plongeaient invariablement vers le fond. Ce fut en ce jour de l'année 538 que je décidai de mettre ma vie sur papier comme je l'ai vécu, toujours à la frontière des mondes. Cette hécatombe plongea les survivants dans un déni qui dura des mois. Nous étions morts et vivants, âmes perdues au fond de l'océan, demeurant sans savoir comment. Les survivants de l'Ordre des Vagabonds nous abandonnèrent quelques temps après l'incident, résolus à trouver une solution. Ils ne revinrent pas durant des années.

Nous nous contentions de piller les navires passants à la surface, de tuer pour nous sentir vivants. Nous n'avions plus rien hormi nos pires instincts. L'hypothèse admise était celle d'une malédiction, celle de l'enfoiré de chaman qui nous aurait condamné à devenir comme ce foutu géant des mers. Selon les dires de Tsukiyomi :

“Par le sang et l'eau, le sorcier torbarien a utilisé un sortilège dérivé des protections chimériques et de l'alchimie elfique. Une maladie incurable à la condition de connaître les fondamentaux des deux écoles elfiques et de posséder une compréhension de leurs évolutions dans la culture torbarienne.”

J'ai simplement retenu elfe et incurable. La simple communication sous l'eau nous demandait un effort créatif parfois difficile. Nous pouvions respirer mais il était impossible de parler. Nous étions pour la plupart oisifs, cantonné à une pièce du bateau pour profiter d'une solitude paradoxale et explorer nos fors intérieurs. Je me mis à écrire en suivant l'exemple de mon frère qui s'était installé un bureau sur la plage non-loin. Il avait passé plus d'une année à accumuler tous les outils qui lui étaient nécessaires : encre, journal, plume, encre et encre. Ainsi, à l'aube, tous les jours.. Il sortait une heure pour se faire souffrir et écrire. Il rentrait plus tard, agonisant et silencieux pour se terrer dans sa cabine.

Vous ne savez ce qui est important que lorsque vous ne l'avez plus. Qu'est-ce qui est important lorsque vous n'avez rien ? Tout. Une simple élocution vous interpelle et vous foudroie de curiosité. L'introspection s'offre à vous comme le seul divertissement unilatéral. Le regard des autres, dans la même situation que vous, vous renvoie à vous-même. Un putain de miroir suintant de pitié et de haine. Vous observez l'eau, lassé par son mouvement mais émerveillé par la vie qu'elle recèle. Le rire d'une donzelle. L'insulte du camarade. L'odeur d'une plante, d'une rue, d'une ville, d'une femme. Le sang. La chaleur. La musique.. L'alcool. Le sexe. Le travail -si seulement on peut appeler ça de la sorte-. Vous sombrez dans la folie, vous tentez d'apprécier les miaulements difformes des créatures marines, les jeux de lumière dans les vagues, les petites bêtes qui viennent vous arracher un morceau de peau, les cadavres en décomposition ligotés à une table pour faire la dînette, l'horreur des marins quand vous les abordez. Leur effroi quand vous les éventrez. Il fallait dire bonjour..

Chaque jour, chaque matin, vous vous réveillez en croyant sortir d'un cauchemar qui ne fait que se prolonger, encore et toujours, il tarde et vous y avez déjà passé huit années. Zamrick était devenu un chasseur de squala hors paire. Kalën lustrait religieusement nos canons et s'entraînait à différentes manoeuvres chaque jours. Il en avait même inventé des nouvelles. J'avais découvert la lecture et m'offrait tous les jours une heure avec ces livres volés, cachés sur le rivage. Hector avait mal tourné, il se mutilait pour comprendre sa condition, notre condition.

Plus le temps passa, plus nous étions à même de rire. Les quatre premières années furent les plus tristes. Ensuite, nous devînmes des immortels sans rêves mais à l'esprit joueur. Vous croyez que je vous mens ? Bien évidemment. Bande de pochtrons imbus, j'vous carrerai bien mon épée dans le cul pour vous péter les dents. Je n'ai pas les mots pour expliquer ces années. Nul symbole ne pourrait exprimer tant de peines. Tous les matins, je me réveillai en observant ma peau, pas celle d'un homme, mais d'un noyé. Tous les matins, je l'étudiais pour découvrir l'endroit où le scarabé avait décidé d'ouvrir ses ailes et me déchiqueter les articulations. Paranoïa profonde. J'étais persuadé que des foutus poissons m'utilisaient pour couvrir leurs oeufs, ce qui aurait pu expliquer cette sensation parasite qui me fit souffrir toutes ces années.

Seul un acte peut prouver l'étendue de ce que nous avons vécu.

An 546, début d'après-midi d'une magnifique journée de printemps sur le port de Kalmän. Les oiseaux chantent et les hommes piaillent. De nouvelles marchandises affluent sur le quai principal. Il existe pourtant d'autres docks plus au sud, d'anciens pontons utilisés par les contrebandiers du temps de l'amitié homme elfe. Ils sont situés dans une baie déserte qui donne sur la forêt qui sépare les terres luxuriantes des plaines dévastées menant à la pointe sud, à Guinda. Mon frère qui avait l'habitude de se poster dans cette baie pour écrire n'était pas revenu depuis des heures. Il portait une vieille toge humide et un large capuchon pour ne pas inquiéter les possibles curieux. Je décidai alors de quitter l'Errance pour le retrouver et en profiter pour finir un des livres que je gardai dans un tonneau sur place. Je n'aurais jamais assez remercié Elsa pour m'avoir appris à lire et à employer les mots comme je le souhaitais.

Le contact de l'air me fustigea. Il me plaça face à une fébrilité que je détestais. Je sentais ma peau s'assécher, puis ensuite, tomber en lambeau. Chaque respiration me donnait l'impression de renifler des couteaux. Je ne pouvais pas ouvrir les yeux correctement par peur de les perdre. Je marchais sur le rivage. Du sable s'empêtrait dans mes bottes et venait me griffer les pieds avec malice. C'était ce genre d'instant de souffrance qui me donnait l'impression d'être vivant. J'approchais à petits pas des docks lugubres. Mon frère aurait-il été attaqué ? Le temps m'avait appris à poser moins de questions, je m'arrêtai alors à celle-ci. Mortalis n'était pas sur son tabouret. La table était occupée par un manuscrit ouvert. Une forme noire se trouvait sur le quai. Je me penchai sur la table pour lire les derniers jets d'encre.

"L'homme..

L'homme..

L'homme..

Qui est-il ? Il n'est personne, mais il est un tout. Un tout, un supplice éternel. Une roue qui tourne sans s'arrêter. Qui suis-je ? Une âme égarée qui se livre aux réminiscences d'un monde sans mémoire. Il est absurde. Mourir, vivre, ou les deux ? Je suis la science, car elle n'est personne mais elle est tout. Vivre, c'est mourir. Mourir.. est-ce vivre ? Il est temps de mettre fin au temps. Ces derniers mots seront pour vous. Mais ce seront les miens, ceux d'un homme pieux qui traversa les mondes et brava les dangers pour disparaître comme les légendes, en poussière, graine de la vie et de la mort. Nous sommes ici dans le Mistraug et il n'y a qu'une seule façon d'en sortir."

Si j'avais pu, j'aurais pleuré. Je savais ce dont il parlait. J'y avais moi-même songé. Mortalis.. Mon frère.. lequel des nous deux est un lâche ? Je vins claquer le livre pour le fermer et faufler mes paumes autour de l'ouvrage. Ma tête se redressa doucement pour que je puisse aborder le ponton d'un regard flottant. Qu'allais-je découvrir ? Ma propre haine. Je peinaï à retourner la table dans un excès de rage et fis semblant de marcher d'un pas déterminé vers le quai alors que j'étais en réalité d'une fragilité frappante. J'observai le sol sur mon bref trajet, cherchant à comprendre : pourquoi ? Pourquoi maintenant ?

J'étais en proie à un mélange complexe. Culpabilité, doute, rage. La tristesse ne vint que lorsque je découvris l'état de mon frère, du capitaine Mortalis Whyn. Il était étendu sur le quai, emmitoufflé dans sa toge qui laissait à peine transparaître la corruption de notre maladie. Les muscles atrophiés, la peau cadavérique, loqueteuse. Son corps était parcouru de trois pieux, l'un enfoncé dans chaque mollet et un troisième dans son poignet gauche.. Tous liés aux planches du ponton. Il s'était cloué le corps pour s'empêcher de changer d'avis. Un mélange visqueux et vert suintait des énormes clous qui traversaient sa chair putréfiée.

Il était l'aîné. Il était le grand frère. Celui qui pouvait hurler et rire tout en restant calme. J'étais perdu, écroulé contre sa dépouille, contre un corps qui ne lui ressemblait plus. L'heure que j'avais passa avec fulgurance, elle s'écoula sans même que je puisse répondre à une seule de mes questions. Sans même que je puisse parler une dernière fois avec mon frère, sans même qu'il ne me fasse la morale. J'étais dévasté. Je comprenais Kevza et son lourd silence. Nous avons tous les deux perdus une partie de nous-même sauf que je ne pouvais pas expier cette haine en trucidant un vieil enfoiré de médecin croy-.. Quoique. Un vieil enfoiré, ça vous parle à vous ? J'élaborais doucement le protocole à suivre pour faire mon deuil. Un projet sanglant suivi d'autres projets tous teintés de pourpre.

Je me penchai sur ses membres pour en ôter les pieux afin de le libérer de ses entraves. Je ne pus me résigner immédiatement à balancer son corps à l'eau et je passai ainsi de longs instant à observer son visage. Il était fermé et serein. Je commençai à suffoquer pour je ne savais quelles raisons. La panique ou la maladie. Un équipage sans capitaine.. Prostré dans mon silence, je me décidai à le balancer à l'océan en espérant que c'était ce qu'il aurait voulu. Je parvins à ranger ses affaires et à les mettre dans le tonneau où il les entreposait. Ses outils de savant intellectuel allaient me servir jusqu'à la fin. Ce que j'écris aujourd'hui, ce que j'ai écrit hier et ce que j'écrirai demain serviront sa mémoire et celle de la famille Whyn.

Mortalis avait raison. La mort était une renaissance pour les autres. J'étais prêt à affronter la vie pour faire valoir la sienne et lui donner tort. Je devais tout d'abord retrouver ma vitalité pour affronter les hordes de démons qui allaient entraver le chemin. Nous allions devoir retrouver l'unité d'un équipage aux liens dessoudés. Pour mon frère, nous allions saccager le monde pour y trouver du sens. Je planquai le tonneau sous le dock décrépît et disparus dans l'eau pour affronter le début du reste de ma vie.

Le matin suivant, un homme que je n'connaisais absolument pas décida de sortir de son couchage pour admirer le soleil aborder l'horizon. Il se fit souffrance pour profiter du silence de l'aube. Son armure lui était difficile à porter à peine sorti de son sommeil. Le bougre armuré devait s'appeler Emrick ou Vincent, il avait bien un tête de Vincent. C'était un

sergent du guet qui s'occupait des rondes au nord-ouest de la caserne de Kalmän. Le port, redevenu propriété humaine, s'était développé grâce à l'exportation des denrées alimentaires venant de Frugar. Sur les quais se trouvait le plus grand étal de fruits et de légumes de la région, une masse bruyante et fructueuse qui alpaguait les marins dès qu'ils posaient un pied à terre. Vers les terres, une fois les docks disparus derrière la foule se trouvait la caserne qui, dans ses sous-sols abritait la capitainerie. La couronne était proche de la bourgeoisie, une entente lucrative qui leur permettait d'allier richesse et pouvoir dans de vastes desseins incompris par la plèbe. Encore plus vers les terres se trouvaient les habitations, les commerces, les venelles mortelles où rôdaient les spoliateurs et les autres larrons. Le port était dirigé d'une main de fer par Lindon Menea, un marin belliqueux qui bénéficia de moult promotions en sécurisant le port et en veillant sur la migration elfique. Il était l'un des outils qui permirent à la couronne d'élever le port à un telle réussite marchande après l'avoir débarrassé des longues oreilles. Je ne savais pas s'il s'agissait encore de cet enfoiré aux commandes mais tout ce que je savais, c'était que le gouverneur Menea avait trempé dans l'affranchissement du port de Guinda. Il était à l'époque de sa colonisation un amiral chargé des mouvements coloniaux, subordonné direct d'un certain Arelän Rodvar, que vous connaissez mieux sous d'autres sobriquets : vieillard noble, enfoiré de gouverneur, patron de Guinda, nobliau véreux.

Revenons à nos affaires, revenons donc à Vincent qui observait les cieux et profitait de sa solitude pour s'accaparer le lever du soleil et la fraîcheur de la rosée. Le sergent se tenait entre un lac et le flanc gauche de la caserne encore inanimée. Il veillait sur ce passage désert venant des récifs. De l'autre côté du lac qui lui faisait face se trouvait une forge, bâtiment rabougri et fumant dans lequel un artisan s'affairait déjà. Le forgeron à la gueule couverte de suie et aux cheveux roux hirsutes s'extirpa de sa bâtisse. Il salua, d'une façon civilisée, le sergent du guet en face avant de disposer deux lames aux coeurs encore rougeoyants dans l'herbe humide pour s'évertuer à de diverses trempes. Les deux gaillards furent complices, l'espace d'un instant, de la magie de l'aube. De son silence, son calme, sa primeur. Ils sourirent naturellement sans pour autant se parler durant ce charme qui se passait de mots. Le garde abandonna les cieux pour scruter son reflet dans le lac avant de finalement observer ses bottes. Son visage laissa passer plusieurs songes, ses prunelles en happèrent un puis il se mit à bougonner. Une femme devait lui échapper. Peut-être que son fils n'arrivait plus à rire en sa présence. Je pensais plutôt qu'il se demandait pourquoi il avait tué ce chevreuil quatre mois auparavant. Un mouvement dans son champs de vision lui redonna ses esprits. Deux bonhommes enrobés d'un tissu sombre passèrent devant lui sans le saluer pour se diriger vers la forge. L'un d'entre eux était immense. Il roulait des épaules dans sa démarche alors que son compagnon, lui, avançait d'un pas éthéré. Vincent se dit : pourquoi pas.. ? Je vais les garder à l'oeil. Le sergent avait au moins quelque chose d'autre à penser. Il avait un travail, un devoir qui lui plaisait. Protéger les bons et occir les mauvais. Le genre de labeur qui vous permet de dormir sur vos deux oreilles sans se poser de questions, à part peut-être une seule : qui est qui ? Certes, il savait que voler et tuer étaient mal. Mais qu'en est-il d'un va-nu-pieds qui chapardait quelques miches de pain sur un étal ? Devait-il perdre la main ? Vincent avait déjà vécu ces dilemmes. Heureusement qu'il n'était que sergent, il pouvait ainsi déléguer l'affaire dans de plus hautes sphères sans craindre pour sa conscience. Il en était sûrement venu aux mains avec deux trois coquins dont un qui avait réussi à lui attraper la tête pour une petite séance d'équarrissage parce que quand il vit ce qu'il vit.. Il fit une drôle de gueule.

Juste après que les deux hommes en robes furent entrés dans la forge, il en repéra un troisième en provenance des récifs. Le bougre était masqué, son allure indiquait un vieillard pestilentiel qui cherchait à cacher une curieuse malformation. Le sergent dégaina, alerté par la coïncidence. Il n'était pas tout à fait débile. Vincent devint tout pataud lorsqu'il vit le vieillard pénétrer le lac de sa démarche fébrile jusqu'à s'y immerger complètement. Aucune bulle, aucun son, aucun remou. Il commença à faire le tour du lac en devisant à voix haute, en agitant les bras. La silhouette du vieil homme refit son apparition du côté de la forge. Il s'extirpait lentement des eaux de l'étang comme si de rien n'était. Seule sa tête dépassait des ondes troublées de la surface. Le sergent observa la forge d'une oeillade avant de venir se placer au bord du point d'eau, face à l'homme grenouille qui gardait son visage masqué. Un bruit sourd et métallique s'éleva de la forge. L'homme du guet fit volte-face sans rien discerner. Il allait vérifier l'état de l'artisan quand une voix résonna dans son dos.

“Bon.. ou mauvais ?”

Lorsque Vincent se retourna, il était nez à nez avec l'homme qui avait abandonné sa capuche. Sa réponse fut confuse et limitée à un balbutiement, traduisant un dégoût indéniable. Il avait face à lui un bonhomme au teint blafard, des lèvres bleues et une gueule écorchée, parcourue d'abcès et de furoncles. Moi.

“Trop tard, dis-je, mauvais !”

J'abandonnai ma robe dans un geste élégant pour prouver mes talents d'escrimeur. J'étais capitaine. J'étais l'auguste Martacus Whyne qui ne parvint pas à embrocher le sergent du guet en une touche. Le salaud dévia la pointe perfide de ma rapière en une torsion de l'avant-bras. Il allait me frapper de son glaive et probablement hurler quand j'entendis son heaume résonner. Mes armes n'étaient pas utiles contre de telles armures de plaque. Seul mon couteau et des coups parfaitement placés pouvaient me permettre de saigner ces soldats du guet. Même si mon état laissait à désirer, je parvins à éviter le corps inanimé de Vincent et même à le soutenir jusqu'au sol pour éviter d'horribles fracas et leurs conséquences. Il faut dire que son armure fut d'une aide précieuse. Nous n'avons même pas eu le besoin de lester son corps pour l'abandonner à l'étang.

Zamrick et Kalën s'étaient occupés du forgeron qui avait disposé au sol de magnifiques ouvrages. Je chapardai la première épée qui me passa sous la main. Le temps nous était précieux sur terre et il fallait le mettre correctement à profit. Si nous voulions arriver à la chambrée du seigneur, il nous fallait grimper les trois étages de la caserne sans éveiller les gardes et en se débarrassant des soldats du guet. Toutes les fenêtres étaient couvertes de barreaux en fer forgé. Il n'y avait qu'une seule entrée. Cela faisait quinze minutes que nous étions sortis de l'eau et les effets dévastateurs de l'air frais commençaient à me détruire de l'intérieur. Je sentais que de profondes mutations affligeaient ma peau et mon corps. Chaque courant d'air flirtait sur mes plaies ouvertes et me donnait l'impression de me faire labourer par un tortionnaire amateur de fines lames.

Nous étions contre le mur gauche de la caserne quand un garde passa l'angle qui nous dissimuler pour nous observer silencieusement. Son heaume dissimulait une grande partie de son visage et laissait seulement apparaître le bas de son visage blême sur lequel s'affichait un sourire insipide. Il balança à nos pieds trois paires de fers avant de gesticuler

pour nous intimider de nous les enfiler. L'homme armuré nous dévisagea de ses prunelles vides puis lâcha une quinte de toux. Kevza avait donc réussi à s'emparer de l'armure du guetteur à la sortie est.

“Mettez-les et couvrez vos sales gueules. Les geôles sont au rez de chaussé, j'peux vous emmener jusque là-bas mais après..

- On s'en sortira Hector. Nous faut juste une p'tite diversion, dis-je en souriant au spécialiste.
- Combien de gardes séparent les trois étages que nous devons grimper ?
- Vot' seigneur est en présence d'un cortège de Limbia qui possède leur propre garde. Le premier est occupé par quatre soudards qui surveillent les stocks destinés à la capitale. Le deuxième, c'est le quartier des griv'tons, ils étaient six ou sept, occupés à jouer et il y en avait deux autres qui s'pieutaient. Y a aussi deux gardes par escalier, un en bas et un en haut, mais ils peuvent pas s'voir car ils sont dans des angles. Aucune idée du nombre de gus' qui sont au troisième avec Menea.
- Merci Hector, donc.. Quatre plus sept.. Plus deux et deux.
- Ç'fait beaucoup de boursemolles à déglinguer, ajouta Zamrick en rechignant.
- Quinze soldats.
- Il faudrait attirer les soldats dehors, au moins ceux qui sont au second.
- On change de plan, j'ai une idée.”

Je me dirigeai vers l'étang pour y entrer de nouveau. Malheureusement, cette baignade ne me fit aucun bien, sûrement en raison du manque de sel. J'y découvris le garde noyé par sa propre armure et décida de le dévêtir pour m'approprier sa belle tenue. Les attaches étaient nombreuses et je peinaï à enfiler tout le fatras de plaque qui me pesait sur les os. Les articulations de l'armure étaient totalement désaxées par rapport aux miennes. J'abhorrais ce genre d'équipement qui ne vous permettait pas d'être libre de ses mouvements mais il fallait faire avec. L'eau me manquait effroyablement. Je parvins à sortir de la marre en claudiquant et je dus y retourner pour m'emparer du cimenterre soldatesque. Le gambison que j'avais placé sous l'armure de plate était mal ajusté. Chaque pas me coûtait en chair. Je ne pouvais pas gonfler ma cage thoracique au maximum mais cela m'arrangeait car mes respirations étaient douloureuses et j'étais ainsi obligé de régir mon souffle dans de maigres proportions. En sortant de l'étang pour la seconde fois. J'abandonnai mon ceinturon à Zamrick et les armes qui allaient avec. Je fis alors un geste à Kevza et nous passâmes l'angle du bâtiment pour nous retrouver devant l'entrée principale. Un regard complice nous suffit pour enclencher la mécanique du bonimenteur. Faire croire, c'est tout ce qui compte. Seulement, chaque parole était un effort amer.

“J'ai bien saqué ce gremlin ! Il a osé me pousser à la flotte, moi, un garde !

- T'en fais pas vas... Les brigands d'aujourd'hui sont des maltaillés qui n'savent même pas comment s'en sortir après leurs larcins.. Ça m'appelle la fois où j'étais sur la place du marché. Une p'tite paysanne me faisait de l'oeil. Pendant plusieurs jours elle m'avait dit qu'il y avait d'la truandaille qui volait sur son étal et me demandait de rester près.. Et tu sais quoi ?
- Tu vas m'dire.
- J'ai pas vu un seul sottard s'approcher de ses fruits !
- C'est quoi le putain de rapport ? Jeffrey t'en aurais foutu une bonne là.. J'y crois pas.. T's'histoires sans queue ni tête.

- Hé, t'es pas patient s'pèce de coquebert. J'disais..”

Nous étions passé devant les geôles en illustrant nos paroles de gestes bruyants. L'un des gardes postés près des cages roula des yeux à notre passage. Dans les cellules, il y avait un homme qui nous observait silencieusement, les bras passés et croisés devant ses barreaux. Nous nous apprêtions à emprunter les escaliers quand Hector fut coupé dans sa réplique. J'entendis un garde marcher vers nous dans un fracas de plaque.

“J'disais.. Y a bien eu un maraud-..

- Halte, halte !
- Plaît-il ?
- Oui lieut'nant ? ajouta Kevza à ma grande stupéfaction.
- Si je vous attrape dans les quartiers du second à rien faire, vous allez le regretter. Vous avez déjà fini votre ronde ?”

L'enfoiré de gradé gardait les mains au niveau de la taille pour asseoir une quelconque position de force. Il avait les prunelles inquisitrices du baguenaud qui pense être le maître de son petit monde. Je détournai le chef vers Kevza pour éviter qu'il n'étudie ma gueule de trop près. Je croisai le regard d'Hector qui pétillait pour la première fois depuis des lustres. Le bougre adorait ça, mentir et prendre les gens pour des cons.

“Mon camarade a été victime de l'assaut d'un vilain qui l'a bousculé dans l'eau, on l'a calmé lieutenant. Il va juste changer son armure, y a une articulation qu'a pris un coup. Ça s'rait bête qu'il ne puisse pas brandir son épée et protéger l'royaume.

- On descend dès que c'est bon lieut'nant.
- M'ouais, faites vite alors. Vous irez aussi voir le médecin après, vous avez une drôle de tête tous les deux, blancs comme des linges. Pas de malades dans les soldats du guet.”

Nous sortîmes vainqueurs du rez-de-chaussé pour ensuite nous confronter à un nouvel étage, le grenier. Notre conversation reprit son court et nous permit d'évoluer dans la masse soldatesque sans éveiller de soupçons. Les gardes du premier ne nous gratifièrent même pas d'un regard. Nous arrivâmes alors au second étage.

“.. Abandonné à son étal et ses voleurs imaginaires. En arrivant à la caserne, paf ! J'apprends qu'elle s'est fait attraper par des maroufles à qui elle refusait des ristournes indécentes..

- Et donc ? Elle a une fin ton histoire ?
- J'y viens, sois patient.. Donc.. Elle s'appelait Denise.. Et la pauvre Denise elle avait perdu son mari. Alors j'me suis proposé de veiller sur sa chaumière quelques jours pour calmer sa frousse !
- C'est ça le rapport avec les voleurs mal taillés ?
- T'es vraiment un gland.. J'étais chez elle-..
- Sans ton armure hein salaud ?
- .. Je l'avais mise sur le côté héhé. Je veillais sur la p'tite dame et là, ça cogne au carreau. J'ouvre et t'as pas trois canailles qui me bousculent pour entrer et menacer la jolie Denise. Les couillons 'vaient même pas vu l'armure dans le coin de la p'tite chambrée.

- Tu les as saigné ?
- Oh ça oui m'sieur ! Et pas qu'un peu. J'ai dézingué les trois bonhommes d'un seul coup d'épée. Si quelqu'un ose me dire que j'suis pas un bon garde, j'lui f'rai goûter de c't'acier !
- Et dans tout ça.. Tu l'as baisé ?”

Il haussa une épaule alors que nous approchions de l'escalier menant au troisième. Le garde qui y était posté vint s'interposer. Il n'était pas équipé comme un homme du guet, son armure était faite principalement de cuir. Seule sa cuirasse était rivetée. Il tenait dans sa main droite une hallebarde et dans sa senestre un pavois léger en bois. Je sentais mes yeux sur le point de bondir hors de leurs cavités. Mon omoplate me démangeait furieusement face à ce nouvel obstacle qui nous éloignait plus encore de notre retour dans les eaux.

“Le seigneur Menea est occupé. Que lui voulez-vous ?

- Je ne peux qu'en parler avec lui.. C'est important.. Il s'agit des pirates de Valazar. Il faut que nous prévenions la délégation au plus vite !
- V'z'êtes bien de Limbia non ? Ça vous concerne directement.. On a attrapé un pirate qui affirme qu'ils vont attaquer le port pour dégager l'empire des îles de Torka !”

Touché. Le garde de Limbia fronça les sourcils et recula d'un pas avant de faire preuve de soupçons totalement infondés. Il nous observa avec plus d'attention et arbora une grimace à la vue des déformations cutanées dont nous étions victimes. La situation pouvait se renverser à tout moment mais ce qui était sûr, c'était que dans cette condition, il lui était impossible de me reconnaître. De nombreux avis de recherche pullulaient sur les îles de Torka concernant les pirates. Les soldats à l'est des îles, à Limbia, étaient réputés pour s'amuser à traquer les types de mon gabarit pour doubler leurs soldes. Faut dire qu'il était pas si loin de Valazar et que certains d'entre eux traînaient dans les mêmes bouges que nous autres, allant du double au triple-jeu. Par chance, mon menton et mes lèvres étaient des parties de mon anatomie qui avaient subit le moins de métamorphoses. Il avait face à lui deux gardes terriblement pâles qui lui parlaient de pirates. Son moment d'hésitation fut chassé par son coeur patriotique. L'empire avant tout, n'est-ce pas enfoiré ?

“Suivez-moi. Le pirate que vous avez attrapé, comment il s'appelle ?

- Rad Joli, l'une des têtes du Rovalia.
- L'ancien équipage d'Anton Kadia vous dites ? Venez, il faut en parler avec le maréchal et l'amiral !”

Mordu. Je lui avais servi le plus gros plat de résistance qu'il pouvait imaginer. Le Rovalia était connu au delà des frontières. C'était l'équipage du gouverneur autoproclamé de Valazar, l'homme le plus recherché des continents pour ses insultes répétées à l'encontre de la couronne et de toute forme d'autorité. Le créateur d'un paradis pirate. Rad Joli était selon les rumeurs le quartier-maître du Rovalia, de la bonne laitue à filer à ces mange merde. Nous passâmes devant un autre garde posté en haut de l'escalier avant de débouler dans une grande pièce. Il y avait trois sorties : un autre escalier face à nous, celui que nous venions d'emprunter et une porte dans le mur à droite qui donnait sûrement sur les quartiers privés de Menea. Sur notre gauche s'étendaient plusieurs bureaux ainsi qu'une immense table de réception à laquelle étaient installés trois personnages. Le maréchal, l'amiral et le seigneur qui connaissait Rodvar. Un autre garde se trouvait face à nous, près de l'escalier.

“Messires.. Pardonnez-moi une telle interruption.. Puis-je parler librement ?”

Trois regards sévères se braquèrent sur nous. L’homme du milieu se redressa pour nous offrir une courbette avant d’hocher la tête. Il se tenait droit et gardait les bras croisés dans son dos. Menea. Ses appareils ne pouvaient tromper personne, ils étaient faits d’un velours vert soi-disant à la mode. Sa frimousse était dédaigneuse et pourtant ouverte, il nous portait un intérêt véritable. Les deux autres gaillards suivirent le mouvement sans émettre le moindre son, probablement lassé par les manières seigneuriales. Je reconnus l’amiral à son couvre-chef particulier, celui qui à mes yeux, désignait la première cible à abattre sur un navire impérial. Le maréchal, à gauche de tablée, exhibait son armure de fonction avec une certaine fierté. Sa redingote en velours bleu était enfilée au dessus d’un ensemble de maille et de cuir. Seule ses grèves semblaient être en plaque. D’un geste indolent de la dextre, le seigneur invita ses comparses à reposer leurs culs sur leurs sièges, eux aussi en velours.

“Nous sommes au milieu d’une entrevue stratégique concernant l’alimentation des troupes de Limbia, que peut-il y avoir de plus important que la vie de ces soldats qui luttent contre les anarchistes ?

- Il s’agit également de leurs vies, seigneur Menea. Ces gardes ont récupéré l’uns des lieutenants d’Anton Kadia, Rad Jenkins.
- Nous chassons les membres du Rovalia depuis maintenant dix années. Vous allez me dire que deux soldats du guet ont réussi à dégoter le nouveau capitaine de l’équipage pirate le plus dangereux, à Kalmän ? Balivernes ! lança l’amiral en moquant son couvre-chef pour masquer son incompetence.
- Écoutons ce qu’ils ont à nous dire. Ça ne pourra qu’aider nos pairs du Tahol.”

Nous fûmes disséqués par des regards aux ambitions bien différentes. Menea restait silencieux. L’amiral attendait le moindre faux pas pour nous pendre en place publique tandis que le maréchal nous observait, sage et patient. Deux hommes de guerre, un noble et deux gardes.. Pour deux pirates maigrichons et en mauvais état. J’avais l’impression que chaque instant passé était une perche ratée, je ne savais pas quand il fallait agir, ni comment. Ma rage s’était effacée au profit de ma conscience. Je savais comment relancer l’ébullition mais.. Le fallait-il vraiment ? Hector prit la parole pour me laisser à mes songes.

“Le Jenkins qu’on a attrapé.. On l’a claqué quelques fois pour lui faire cracher des aveux et quelques chicots.. Il a dit que Kadia prévoyait une attaque sur le port de Limbia.. Il sait pour la pénurie et veut en profiter pour rayer le port d’la carte..”

Du temps. Kevza m’offrait du temps mais le voile allait chuter dans tous les cas. Il ne restait plus qu’à savoir combien de morts on découvrira après l’ouverture des rideaux. J’hésitais, j’envisageais, j’anticipais. Je ne savais pas comment venir à bout de ce contingent sans leur laisser le temps d’hurler et d’avertir la troupe de soldats qui nous garantissait une franche défaite couronnée d’une mort lente. Alors que mon hésitation atteignait son paroxysme, le visage de Mortalis s’incrusta dans ma vision. Son esquisse de sourire, son visage serein. Puis, son corps meurtri, malmené par la malédiction et crucifié au ponton. Les clous sanglants et visqueux. Je pus même ouïr les incantations du chamane, les murmures qui scellèrent notre destinée et surtout celle de mon frère. Le chagrin refit surface et me noya, corps et esprit dans une tempête de sentiments contradictoires. La houle était puissante. Ma

gueule et ses traits furent parcourus de spasmes, mes yeux s'humidifiaient lorsqu'un claquement de doigt me fit refaire surface en un grognement.

“Vous êtes en piteux état, reprenez-vous. Que savez-vous de la misère qui frappe la garnison de Limbia ?

- Rien m'seigneur, répliqua Kevza avec vivacité. La présence d'ces messieurs.. simplement.
- Il est bien plaisant de découvrir des soldats avec un peu de jugeote, lâcha le Maréchal sur un ton bienveillant.
- Dites m'en plus sur ce Jenkins, comment êtes-vous sûr qu'il s'agit bien de lui ?”

L'amiral croisa le regard de Menea avant de battre les airs d'un geste sec pour interpeller le garde qui nous avait escorté. Le seigneur quant à lui, restait silencieux et nous observait, armé d'un sourire dissimulant un rictus gêné.

“Allez chercher le pendard aux geôles.

- L'a pas apprécié la façon dont on l'a traité. 'Devriez prendre le deuxième bonhomme, le gaillard est bien agité, piquais-je en roulant d'une épaule.
- Insinuez-vous que nos soldats-...”

Mes esgourdes me lâchèrent. Le garde qui nous avait accompagné venait de quitter la pièce. Le grincement de la première marche de l'escalier qu'il avait emprunté sonna le glas de ses camarades, de l'amirauté et de la noblesse présents dans ce cabinet. Je toussai pour alerter Hector sur l'urgence de la situation. Il se déplaça vers le garde restant en observant son hallebarde avec malice et curiosité. Futé, il hocha la tête pour prouver son intérêt pour l'équipement sudiste. Pour ma part, je me déplaça sur la gauche du trio attablé en observant mes bottes que je claquais distraitement contre le parquet. Nous attendions, comme eux. Kevza parlait mais je ne l'entendais pas. J'observais. J'étais campé à trois pas de l'amiral au bout de la table, à gauche. Au centre se trouvait Menea et à droite, le maréchal qui me faisait face, souriant, garant d'une sensibilité protectrice. Il voulait me protéger du venin de ses comparses. Je dus multiplier les oeillades pour détailler l'équipement de l'amiral à la coiffe verte. Sa houppe bleue marine semblait cacher des ressources dangereuses. Sa cuirasse en cuir teintée de vert était traversé d'un harnais rapiécé sur lequel trônait un magnifique couteau et un revolver d'ordonnance, réservé aux marins haut-gradés. Dix secondes étaient passées depuis la sortie du garde. Il devait être en train de traverser le deuxième étage.

Ma respiration était difficile pour une myriades de raisons : l'armure, la maladie, le passage à l'acte. Le Maréchal changea de moue après avoir croisé mon regard pernicieux. Il lut en moi de sombres intentions et s'enorgueillit de m'avoir mal jugé. Shlick. Tous les regards se braquèrent sur Kevza. Il avait empoigné la hallebarde du garde pour la faire tourner sur elle-même et lui envoyer la hampe en pleine poire. Clink. Mon bras droit passa sur le buste de l'amiral pour attraper la dague qui y siégeait. Je ne pus me coller au bougre à cause de cette foutue armure. Mon coude était désaxé de l'articulation en plate, je ne pouvais le ramener vers moi que dans une certaine limite. Je dus me pencher en arrière pour parvenir à égorger le marin. Je manquai de m'écrouler et de l'emporter avec moi. Pendant ce temps, Kevza avait employé la hallebarde comme il fallait, il en avait enfoncé la pointe en fer dans le visage du maréchal avant de se débattre avec le garde qui s'extirpa de la torpeur imposée

par le coup précédent. Je poussai soudainement la chaise de l'amiral pour étaler le mort-vivant sur la table et darder le seigneur effaré de mon glaive. Je dus claquer l'amiral sur cette magnifique table à plusieurs reprises pour l'empêcher d'attraper l'arme contre son buste. Hector était aux prises avec le soldat, les deux se disputaient la hallebarde, faisant vaciller dangereusement la hache à son bout. Ils ne laissaient échapper que des grognements, trop occupés à lutter pour survivre.

L'amiral creva lentement mais sans bruits. Je pus m'approcher de l'enfoiré, Lindon Menea, et lui glisser le tranchant de mon épée sous le cou pour lui ôter les mauvaises idées qui le taraudaient. Quarante, ou cinquante secondes étaient passées. Tic, tac, tic, tac.

“Accélère Hector, on manque de temps.

- Vous ne sortirez jamais vivants d'ici. Vous aurez autant de temps qu'il vous faut pour apprécier vos prochaines vies.
- Ta gueule. Tu vas m'écouter.”

Un vrombissement attira mon attention. Kevza et le garde venaient de s'écrouler au sol. Hector était en train de lui enfourner du tissu dans la bouche tandis que le hallebardier pissait du sang par la poitrine dans laquelle était incrustée le crochet de l'arme d'hast. Amateur. Il faut toujours viser la gorge, toucher l'artère et les cordes vocales par la même occasion. Le sang le noie et l'empêche de parler puis il en pisse tellement que la victime emploie ses dernières forces pour essayer soit de combler le trou, soit d'emporter son assassin. Essayer. Cette brève distraction fut saisie par mon seigneur Menea qui dégagea mon épée contre la table pour se pencher sur le cadavre de l'amiral et chercher à récupérer le pistolet qui lui soulevait la poitrine. Une minute et cinq secondes, à peu près. Il était en train de remonter ou en train de chercher à comprendre où était le prisonnier. Ma main droite vint s'écraser sur la baladeuse de Menea pour la clouer sur la table avec le surin que j'avais emprunté au chapeauté mort. De la senestre, celle armée du glaive, je portai un puissant coup de la garde au visage du seigneur pour l'anesthésier et lui enlever toute envie de beugler. Son mouvement de recul lui coûta quelques nerfs de la main. Le con avait tiré sur celle-ci et avait élargi le trou dont je l'avais gratifié. Mérité. Le nobliau gigotait sur son trône en se mordant les lèvres pour éviter de perdre plus de dents. Je lui caressais paisiblement le poil du fil de mon arme tandis que Kevza vint se planter à mes côtés en tentant d'essuyer sa cuirasse avec le cuir arraché au garde. Le seigneur n'en démordait pas, s'il avait pu parler, il m'aurait insulté. Ses yeux parlaient pour lui même s'ils semblaient me voir en double.

“Tu vas faire passer un message à ton vieil ami, Rodvar. Dis-lui que le capitaine Martacus Whyne va venir pour la moisson. Dis-lui bien qu'il me doit plus d'une vie mais que je serai généreux, seule la sienne me suffira.

- Ro.. Rodvar ? Je-..”

Je ferme ma gueule, voulait-il dire ? Il ne put s'exprimer. Je lui envoyai un nouveau coup en pleine trogne, puis un autre pour être sûr qu'il ne se réveille pas de si tôt. Deux minutes. Les marches grincèrent. Le corps vautre entre les entrées des deux escaliers, au centre de la pièce, nous garantissait d'être repéré avant même que nous puissions voir le soldat. Le maréchal était toujours assis sur son siège en velours, la tête arquée vers le garde mort, les bras ballants, beaucoup moins bienveillant.

Je me déportai bruyamment vers l'arche à la sortie de l'escalier. Kevza vint se placer devant le corps étalé au centre. J'entendis un hoquet, un froissement de cuir et un talon glisser sur le parquet. La pointe de l'arme d'hast passa devant mes yeux.

“Ils étaient pas très doués tes amis”, lança Hector qui laissait apercevoir le corps du garde entre ses jambes. Je tournai délicatement mon bras dans l'armure pour tester l'articulation avant de me lancer. Le bruit de mon mouvement fit reculer le garde, mais pas assez pour échapper à ma prise. De la main gauche, je parvins à abaisser la hallebarde vers le sol. Je bondis ensuite sur l'homme pour lui envoyer le surin de l'amiral à plusieurs reprises dans la glotte et dans la poitrine. Une affaire salissante. Je supportai son corps jusqu'au mur d'en face pour éviter qu'il ne s'écroule. Le presque-mort me happa l'épaule et parvint à se maintenir debout de longs instants. Ses yeux globuleux étaient écarquillés. Ils cherchaient à croiser mon regard pour y saisir quelque chose, une raison, des explications. Je sondai le bonhomme désesparé pour éprouver ma culpabilité. Absente. Chuuuuuuuut. Je cherchai à l'apaiser dans ses derniers instants. Il lui était inutile de faire l'effort d'imaginer le pourquoi. Je l'aidai à s'installer contre le mur tandis que ses prunelles vibraient pour échapper à leur fermeture définitive. Peu importe les entraînements, peu importe les attentes, la mort frappe sans prévenir. L'on peut s'imaginer une rixe épique durant laquelle les fers se croisent inlassablement en suivant la mesure de maintes parades. On peut s'entraîner à contrer, à danser mais rien ne vous prépare à l'affrontement qui vous coûtera votre vie. Sauf peut-être une chose : la folie. Alors que la crainte de perdre votre précieuse vous fera reculer sous l'assaut, ou bien avancer avec trop de hâte.. Le fou saura prendre le temps de vous occire au bon moment, avec un sourire semblable à celui que j'ai pu voir sur Eresriel lorsqu'elle avait débité une bonne partie des mutins il y a de ça de longues années.

J'eus l'envie de m'installer aux côtés du mourant pour le lui expliquer, et par la même occasion, me reposer. Mes membres tremblaient et faisaient grelotter l'armure aux mécanismes grinçants. Mon pouls ralentit pour laisser place à un froid glacial qui me pénétra jusqu'aux os. J'avais l'impression d'être un coquillage abandonné par la vie qui l'habitait. Chaque respiration me faisait siffler comme un blessé à la gorge mal taillée, condamné à vivre dans d'horribles souffrances. Et si je restais ici ? Leurs trépas n'apportaient rien à mon frère. Le vieillard de Guinda était sûrement déjà mort, emporté par le temps. Je portai la main sur mon heaume pour le retirer quand Kevza me frappa l'épaule en gesticulant.

“On doit se tirer d'ici et en vitesse !”

Il ne comprit pas ce que je comptais faire. Il ne prit même pas l'attention de m'observer. Le bougre d'Hector arracha la vareuse du marin pour tenter d'essuyer le sang qui entachait sa belle armure. Il me balança la redingote du maréchal avant de descendre les escaliers en sifflotant. J'observai le tissu un bref instant, puis, commença à l'imbiber du sang qui couvrait ma cuirasse en plate après y avoir déversé la carafe d'eau qui trônait au milieu de la table funeste.

Je n'étais plus rien, seulement néant. Cette armure me donnait l'impression d'être un chevalier aux errances mortifères, annonciateur d'un crépuscule sans fin. Elle m'entraînait vers le bas à chaque pas et participait, j'en étais sûr, au morcellement de mon corps.

Il n'était pas question de reprendre notre comédie. Je ne pouvais plus parler, seulement relâcher des sifflements douloureux. Au deuxième étage, comme à l'aller, les gaillards étaient trop occupés pour glisser leurs regards sur nous. Ils préféraient vérifier les mains de leurs camarades et analyser les dés employés pour leurs jeux. Certains savouraient leurs mousses tandis que d'autres tetaient distraitement leurs outres. Je ne sentais plus rien. Mes sens étaient morts en même temps que mon navire. Un bref instant, je crus sentir le goût du houblon sur ma langue tuméfiée, victime d'un souvenir hallucinant que je pensais trop lointain.

Je passai le premier étage sans même m'en rendre compte, le regard fixé sur les bottes de Kevza. Nous arrivâmes alors au rez-de-chaussé où il nous fallu éviter le lieutenant. Nous avions au moins respecté son souhait et nous étions exécuté en vitesse. Je crus lire quelque chose dans les prunelles du prisonnier, toujours accoudé à sa prison, qui avait arboré un malfaisant à notre passage. Son surveillant, posté entre deux cages, avait la tête appuyée sur celle qui était vide. Il fit un faible mouvement à notre passage, soit pour nous saluer, soit pour rester éveillé. Hector accéléra le pas. Nous empruntâmes un corridor, puis un vestibule pour enfin débouler sous la grande porte et quitter la garnison de Kalmän, "en vie". Nous passâmes l'angle puis tombâmes sur nos deux camarades avachis contre le mur de pierre, taciturnes au possible. Nos armures les alertèrent. Nos gueules les calmèrent.

"Capitaine.. Alors ? demanda Kalën en se redressant.

- Le message est passé.
- .. Et l'est passé comme il faut ! Ils sont sacrément couillons ces gardes..
- J'ai mal, balança Zamrick avec le visage renfermé.
- Rentrons. Prochaine destination : Guinda."

Nous quittâmes Kalmän sur les notes d'une clameur inspirée par les démons, les rebus de l'humanité : des pirates. Mais pas n'importe lesquels, ceux de l'Errance, anciennement dirigé par Mortalis Whyn, recherché par l'Ordre de Tahol depuis nos premiers abordages dans les mers du sud. Cette haine n'était que jalousie, jalousie envers les hommes libres que nous étions. En réalité, nous n'étions pas plus libres que les gueux qui s'étaient empêtrés dans les chaînes de la civilisation moderne et de l'optimisation permanente à laquelle elle nous invite. Nous étions pris dans de plus solides liens, ceux du plaisir, ceux de la vie comme nous l'avions vécu et que nous regrettions désormais.

Une fois plongés dans l'eau, une fois nos maux apaisés, d'autres firent surface. Je me rappelai de ma condition et n'y trouvai qu'une seule échappatoire, celle que mon frère avait trouvée. Je compris que j'avais beau verser le sang du monde entier mais que je n'y trouverais rien, ni remède, ni soulagement. A mi-chemin entre les rivages et l'épave de notre navire, je fis demi-tour en fermant mes esgourdes aux répliques de mes compagnons. Je n'avais plus rien. Ma haine s'effaçait comme chassée par le mistral que j'affrontai en refaisant surface sous le quai abandonné. Je me retrouvai à l'endroit exact où mon frère s'était donné la mort. Je me rapprochai de son souvenir en me mettant en tailleur, laissant mon buste vaciller au gré du vent et de mes pensées. Aurais-je seulement la volonté de rester sur terre jusqu'à la fin ?

"Mortalis.. Tu te souviens du jour où je t'ai embrigadé dans ces conneries ? Tu essayais de créer une bibliothèque à Valazar. Tu t'étais entêté à vouloir éduquer l'inéduquable, à faire

valoir la science des mots, leur beauté. T'avais soif d'aventures, celles que l'on pouvait vivre, le cul dans son nid de paille. J't'ai dis que tu pourrais écrire les tiennes en embarquant à mes côtés dans l'équipage de Corèn, ce grand con. Tu te souviens de la grimace qu'il faisait tout le temps ?

N'empêche.. C'est grâce à moi que tu as rencontré ta femme enflure. Et dire que je voulais me la faire, la jolie Solange.. Elle avait bien le caractère d'une tenancière, toujours à frapper dans les couilles et à piquer avec ses insultes bien réfléchies. T'es bien le seul à avoir pu la toucher. Je me souviendrais toute ma vie de sa chevelure blanche bien nouée pour éviter de faire tremper ses satanées mèches dans le mélange de pisse et de bière. Son auberge était un véritable paradis pour les forbans.. Diantre, ça me manque. Tu m'en dois une belle. Si t'as pu lui parler, c'est seulement parce qu'elle voulait me virer de.. C'était quoi le nom d'son bouge déjà ? Sage quelque chose.. Ah, ma putain de mémoire légendaire.. Ton esprit était infailible lui. Tu me manques mon frère. Toi et tes remarques, ton autorité, ta sagesse.. Je ne suis plus que la moitié de ce que j'étais sans toi. La moitié violente et irréfléchie.”

J'étais désormais allongé et j'observais les cieux pour y chercher des réponses, plus obnubilé par le nuage qui filait vers l'ouest qu'occupé à trouver les bonnes questions. Sans hargne, je n'avais plus de force. La douleur s'était installée dans mon corps. Durable, elle était comme un bruit de fond aux notes plus ou moins élevées, qui doucement, parasitait mon esprit. Je changeais sous son impulsion. J'étais devenu un putain de bambin qui se laisse aller à ce que certains appellent la fatalité. La certitude n'avait jamais été mon amie, je la méprisais chez les gens qui l'assumait et l'imposait mais le doute était quelque chose de plus agité, bien moins reposant. J'en avais marre de douter. La mort était une sorte de certitude, qu'en savais-je ? L'air marin me creusait les joues, il s'insinuait dans mes orifices pour me ronger de l'intérieur. Je fermai les yeux et me mis à souffler la vie qui m'habitait, fébrile et sifflante. L'odeur de l'écume, le bruit des vagues, la solitude.. Le contexte n'était-il pas parfait pour s'abandonner ? Je relâchai un long soupir en pensant qu'il était le dernier, mais ça n'était pas aussi facile de se laisser mourir. Il fallait passer par des stades que l'on aurait bien aimé sauter. Je ne savais pas comment la malédiction m'avait altéré. Pouvais-je seulement mourir ? J'eus l'impression d'être l'un de ces soirs où le sommeil rechigne à se montrer, où l'on lutte pour ne pas rouvrir les yeux, où l'on dodeline sans cesse, où les songes refusent à vous abandonner et jouent à saute-mouton sans s'épuiser.

“Tu fais une d'lôle de tête ma'lin d'eau douce. Tu voud'lais pas que je t'aide d'un coup de hache ? J'estime êt'le quelqu'un de géné'leux !”

Je reconnus cette voix et ce rire gras. Badan. Mon échine craqua lorsque je redressai le buste. Je dévisageai le nain bourru puis cherchai à savoir s'il était réellement là. Il me sourit, roula des épaules en s'approchant puis croisa les bras en me détaillant de bas en haut. Son visage était ouvert et rieur, son teint éclatant malgré deux lourdes poches sous les yeux. Il n'était plus malade.

“T'liste so'lt pou'l Mo'Italis. Mes condoléances. Alo'ls “capitaine”, si tu veux le suiv'le je peux toujou'ls fai'le demi-tou'l. Ça s'lait bête en sachant qu'on a t'louvé comment se déba'lasser de cette salop'lie mais c'est comme tu veux cama'lade !”

J'emmerde la fatalité. J'emmerde les coïncidences, j'emmerde ce remède trouvé trop tard. J'étais sur le cul, balayé par l'information tardive. J'eus l'envie de lui hurler dessus, de me

redresser et d'abuser de mes dernières forces pour lui serrer le cou jusqu'à ce que ces yeux de coquin sortent de leurs nids. Je retrouvai aussitôt ma rage, cette vieille amie avec qui j'entretenais une relation houleuse.

"T'as pe'ldu ta langue Ma'ltacus ? C'est pas avec tes g'los yeux que tu vas me poser les bonnes questions.

- Comment tu sais pour Mortalis ?
- J'ai attendu à la su'lfice su'l vot'le épave avec ma ba'lque. Hecto'l était cu'lieux et il est venu me voi'l. Il m'a dit que t'étais ici.
- C'est quoi ce remède alors ?
- Ça t'inté'lesse alors héhé ? Ecoute-moi bien. Tsukyomi a utilisé l'a'ltefact.
- Quoi ?!
- Oui oui ! Il a ensuite t'lavillé avec un g'loupe de bal'bus p'létendus mages pour t'louver une.. incantation qu'il a dit ! J'en sais t'lop rien moi à leu'l magie. Je dois tous vous emmener au no'ld.
- D'la magie contre la magie hein. Ça sonne juste et.. ça fait quoi exactement ?
- Tu ve'lras bien !
- On va où ?
- A l'est de Skefa'ld, sur l'A'lche d'Abanos ! Vas donc p'léveni'l tes copains, une longue ma'lche nous attend."

Chapitre XVII - Délivrance

L'Arche d'Abanos était une péniche incrustée dans le paysage de Skefard. Une merveille technologique produite par une ancienne tribu naine chassée d'une de leurs grandes villes : Tareor. Pour y arriver, nous dûmes longer les côtes de Dursil, effleurer la folie commerciale du port humain de Tanrum et enfin retrouver l'équipage de l'Aï Moakan sur les côtes de Bardir, au delà des derniers pics enneigés d'Oknût. Le voyage éprouvant passa rapidement car nous marchions vers une nouvelle vie, l'aube que nous attendions tous.

Nous nous retrouvâmes au sud de Skefard, et sans même passer en ville, nous débarquâmes sur l'arche. Cette péniche était une véritable fourmilière dans laquelle les occupants de toutes races confondues se croisaient sans même se regarder. Les bâtiments qui se bousculaient grimpaient jusqu'à trois étages et semblaient tous reliés par de maigres passerelles. Les structures étaient pour la plupart construites en bois mais certaines parties, mécanismes étranges, étaient faits de métaux. L'enchevêtrement des maisonnettes était savante, elle permettait une économie de place monstrueuse malgré son aspect douteux. Nous étions guidé par Badan qui se promenait dans ce labyrinthe avec une aisance remarquable. Le nabot en saluait d'autres, agitant la main, lançant parfois des insultes rieuses alors que nous progressions vers la partie sud du bastringue. Je remarquai deux hommes bien avinés en train de se cogner dessus devant l'entrée d'une bâtisse. Nous empruntâmes un escalier branlant juste à côté de celle-ci pour escalader deux étages et nous retrouver sur une plateforme à la hauteur vertigineuse. Je me demandais comment se foutoire arrivait à tenir debout. Le pont sur lequel nous nous tenions supportait un édifice large, constitué de planches moisies et d'un toit à un seul versant.

Nous passâmes par un étroit vestibule pour débarquer dans une grande salle éclairée par une brèche dans la toiture. Ils étaient tous là. Nisulto et ses binocles mystérieuses, Eresriel et son sourire extravagant, Tsukyomi, Kiril.. Le capitaine Boteo était plus fermé qu'à l'accoutumée. Il était enfoncé dans un fauteuil et reposait lassement son menton sur un poing fermé. Il m'observait, moi et la malédiction dont il est venu à bout. A ses côtés se tenait un vieillard au costume ridicule. Il arborait une robe vermeille accordée à un couvre-chef pointu qui surplombait un visage jovial encadré d'une barbe épaisse et d'un front ridé. Le visage que je découvris à la droite de Tsukyomi me renversa. C'était la copie conforme de Mortalis dans sa jeunesse sauf que celui-ci possédait déjà une cicatrice sur la joue. Il arborait, à la manière de mon frère, un sourire franc et intéressé. Aux côtés de ce blondinet à la taille démesurée campait ce que j'hésitais à appeler une femme. Elle était aussi grande que son voisin et son teint, à mi-chemin entre le bleu et le vert, me rappela de mauvais souvenirs. Sa gueule de torbarienne était traversée d'un cache-oeil orné d'une tête de mort mal-cousue. Elle nous observait en exhibant un rictus qui me fit froid dans le dos.

“Vous voilà revenus d'entre les morts. Ne perdons pas de temps dans les subtilités désuètes de la politesse. Placez-vous au centre que nous puissions mettre un terme à vos souffrances.

- Il a p'lis la g'losse tête avec sa magie, faut pas vous en fai'le !”

Le vieil homme tira sur les plis de sa robe pour se redresser. Il arbora une grimace lorsqu'il dut se contorsionner pour saisir le bâton qui lui servait d'appui. Celui-ci était incrusté d'un cristal azur.

“Mes chers enfants.. Je me présente. Je suis le haut-magus Jaron de Mart, anciennement partisan du Cénacle Profane. Il est important que vous ôtiez vos vêtements.. Sachez que ce n'est pas pour satisfaire mes penchants que certains qualifient de déviants.

- Il dit vrai, écoutez-le, ajouta Tsukiomi en croisant les mains.
- On est tous passés par là, à poil les gars ! beugla Eresriel en se redressant d'un bond.
- Vous allez nous faire quoi, exactement ?
- Ouais, parce qu'on a déjà donné avec ces conneries nous ! balança Hector pour supporter ma question.
- N'ayez crainte, ces arcanes sont d'une simplicité enfantine. Il s'agit là d'une incantation basique. Il suffit d'appliquer le théorème d'Izifur sur l'alchimie elfique et d'ôter le sceau qui prolonge le sortilège.
- Ce sont des profanes Jaron, inutile d'évoquer de tels sujets.
- Oh.. Eh bien.. Pour simplifier.. Mhm.. La malédiction qui vous afflige est basée sur la magie des symboles, des sceaux et celle de l'alchimie corporelle.. Des.. Métamorphoses. Il faut simplement retirer la marque en veillant à ne pas déclencher de piège. Mais n'ayez crainte, nous l'avons déjà fait et ce fut un véritable succès. Regardez donc vos amis. La compréhension que les barbares ont des arts arcaniques s'est avérée très simple, bien qu'enrobée dans un mysticisme qui leur est propre.
- M'ouais.
- Vous en avez une petite c'est ça ? Vous avez peur de la montrer ? décocha Eresriel en nous tournant autour comme un prédateur.
- J'voudrais pas faire honte aux autres, lâchai-je en peinant à afficher un sourire mesquin.”

Chacun son tour. Je m'étais bien rincé l'oeil quand elle était passé sous la lame du chamane, et maintenant, c'était à elle. Mon esprit d'enfant revint à l'assaut en brandissant sa meilleure arme : l'imagination. J'allais me retrouver, moi et mes vices, abusant des plaisirs qui me furent arrachés durant tant d'années. Ils flottaient dans mon esprit, s'amusant à jouer avec ma patience, étirée pendant des années mais sur le point de craquer pourtant si près du but. Je me déshabillai dare-dare, découvrant ainsi mon corps décomposé et pestilentiel en oubliant toute notion de pudisme. Ainsi, les quatre survivants de l'Errance étaient nus comme des vers devant une drôle d'assemblée, espérant ainsi retrouver la vie qu'ils avaient presque oubliée grâce aux manigances magiques d'un vieillard à première vue sénile et aux capacités douteuses.

L'auto-proclamé haut-magus s'avança en s'aidant de sa canne pour nous jauger et alimenter ses pensées de grimaces déroutantes, farfouillant sa barbe pour y trouver le secret de la guérison. J'eus l'impression de revivre une scène du passé en observant le mage faire un signe à Eresriel qui disparu derrière les membres de l'assemblée pour s'affairer à je ne sais quelles préparations en vue du rituel que nous allions subir.

“Jeunes gens.. Je m'excuse d'avance pour la barbarie dont nous allons faire preuve. Si cela peut vous aider, il est logique de combattre le feu par le feu, n'êtes-vous point d'accord ? Pour l'accomplissement de la purification, il est nécessaire d'ôter le sceau que vous arborez à l'omoplate.

- Quand v'parlez de feu.. C'est comme une.. Enfin, c'une façon de parler ? demanda Kevza en cherchant à dissimuler sa bougeotte.
- Une métapho'le héhé ! J'ai app'lis ce que c'était !
- Dans notre cas, ça n'en n'est pas une je le crains. Nous allons employer un fer pour déformer le sceau et lui retirer ses pouvoirs. Il s'agit du seul moyen pour que mes incantations vous libèrent de votre mal.
- Un fer ?!
- Commencez pas à pleurer comme des gonzesses ! Qui passe en premier ?”

Nous étions tous les quatre alignés et j'arquai le chef pour observer mes trois camarades afin de voir s'il y avait parmi eux un volontaire. Zamrick avait les sourcils froncés, rechignant à émettre le moindre son. Sa mâchoire, véritable redoute, flottait sur un doute palpable qui parvenait à briser ses défenses. Kevza était le seul à masquer sa fierté d'une paire de mains probablement moites tandis qu'il fléchissait les jambes à tour de rôle. Kalèn demeurait parfaitement immobile, ses joues creuses et livides me laissaient apercevoir les os de son râtelier carré d'angoisse. Les couards m'obligèrent alors à avancer d'un pas. Quitte à y passer, autant le faire en premier pour gagner de l'avance sur la folle course de débauche qui nous attendait. Baiser, boire et manger. L'ordre était encore incertain mais il y avait là le principal pour contenter un homme tel que moi, légendaire dans ses faits-d'arme mais modeste dans ses besoins.

L'elfe me passa une main sur l'épaule pour m'intimer de ployer le genou devant le savant. Je pus alors observer le bas de sa robe salie par la crasse et les voyages. Le bougre portait des sandales en cuir, laissant déborder des pieds fripés aux ongles longs et jaunes. Il aurait pu vous suriner avec ça. Soudainement, alerté par ma conscience, je pus entendre le crépitement du feu de joie. J'imaginai même le métal en contact avec les flammes, sa teinte évoluer sous le joug du feu jusqu'à en avoir l'extrémité luisante d'un rouge de mauvais augure.

Le mage claqua son bâton sur le sol puis faufila sa main poisseuse sur ma tête pour l'enserrer et me forcer à garder les yeux rivés vers le sol. Les bottes d'Eresriel me laissèrent penser qu'elle allait chercher le fer. Le vieil homme fit de nouveau vibrer le plancher en y écrasant son bâton avant de murmurer une suite de palabres incompréhensibles aux tonalités grimpantes. Je vis le sol s'illuminer d'une lueur semblable à celle d'un coeur de golem. Sa robe était chevrotante, prouvant que la magie ne s'employait pas sans coûts. Je sentis les griffes du sorcier pénétrer la maigre couche de chair qui protégeait mon crâne. Son incantation gagna en intensité. Je cherchai à retenir un mot, une diction, un petit quelque chose quand la salope aux oreilles pointues posa le fer brûlant à l'arrière de mon épaule, me forçant à plaquer une main au sol pour m'empêcher d'échapper à cette nouvelle marque. Une odeur bien particulière m'aborda les narines, celle de la chair brûlée, du cochon grillé. La douleur me fit perdre pied. Je ne savais plus ce que le mage faisait, ni même s'il psalmodiait toujours ses conneries magiques. Mon regard était aspiré par le sol luminescent qui me légua une foutue écharde dans la paume de main. Le vieux ôta ses serres de mon crâne pour me gratifier d'un coup de paume sur le front, m'allongeant alors avec la délicatesse d'un torbarien. A l'envers, je découvris Eresriel et le fer qu'elle tenait sur son épaule. Elle m'observait en penchant la tête, les lèvres tordues dans un effort de compréhension et d'analyse. Une puissante vocable rattira mon attention sur le mage qui me menaçait de son bâton lumineux. L'enflure me l'enfonça dans le plexus pour me

maintenir au sol et poursuivre son office. Je sentis mon omoplate fondre. Soudainement, il souleva sa canne pour la ramener entre ses deux paumes de main, s'y appuyant pour retrouver de la force. Son couvre-chef chuta au sol, délaissant un crâne dégarni de son foyer pour exhiber une atrocité propre aux vieux utilisateurs des arcanes. Sur le dessus de sa tête, entre quelques mèches récalcitrantes se trouvait une bouche, une putain de bouche, laissant apercevoir entre ses lèvres séchées plusieurs chicots et à la commissure de celle-ci un abcès. Je n'eus pas le temps de m'indigner de cette découverte sur la corruption, rapidement envahi d'une marée de sensations, je peinaï à déglutiner puis tentai de me redresser avant de sombrer dans les méandres de l'inconscient.

Je repris connaissance sur une chaise aux côtés de Nisulto, l'on avait pris la peine de me revêtir et de me fournir une chope en plus d'une miche de pain et d'un morceau de fromage douteux. A ma gauche se tenait le magicien, occupé à malaxer ses rotules pour apaiser les tremblements qui lui parcouraient les guiboles. Il avait retrouvé son couvre-chef et observait avec attention ce qui se déroulait au centre de la salle. Tsukyiomï avait pris le relais, il manipulait Kevza tout en chantant les palabres employées au préalable par Jaron durant l'incantation. Tsukyiomï Boteo, sûrement l'un des premiers capitaine à avoir appris les arts de la magie. Nisulto, comme à son habitude, rajusta ses lunettes de l'index avant de déporter son faciès mystérieux sur votre humble serviteur, toujours en proie aux effets perturbants de la renaissance.

“J'ai entendu parler de la fin de ton frère Martacus. Je regrette de ne pas avoir pu vous retrouver plus tôt mais les affaires ne vont pas en s'arrangeant depuis que nous nous sommes débarrassés des affres du sortilège torbarien.

- J'en ai rien à foutre de tes regrets. Laisse-moi apprécier tranquillement.
- Tu auras ce loisir après. J'ai plusieurs informations à te donner avant. Le fils de Mortalis est ici, Jerrock, il est accompagné par une torbarienne, Vaara Thun. Il est ici sur ordre de ton autre neveu, Doten, je n'en sais pas plus.”

C'était donc lui. Il avait le même air auguste que mon frère, le même sourire et l'oeil tout aussi malicieux. Le petit casse-couille avait bien grandi. La dernière fois que je l'avais vu, il traînait à la taverne dans les jupons de Solange en posant les questions qui sont propres à un enfant, celles qui vous font voir la vie d'un autre oeil. Alors qu'il essayait d'aider sa mère en nettoyant les tablés et en servant les clients, ils l'emmerdaient tous et cherchaient à le faire picoler quitte à enrager sa mère. Faut dire qu'une Solange aux traits froncés, c'était marrant à voir. La plupart de ses carafes étaient déformées à force d'être employées comme des armes de pugilat. La tenancière avait décidé d'envoyer son enfant prodige loin des conflits, dans un endroit où il pourrait s'élever, à Telam. Je n'avais plus eu de nouvelles de lui depuis mais il était là, entouré des parias auxquels sa mère l'avait arraché. La désobéissance coulait dans ses veines. C'était bien un Whyn après tout.

Je ne pus me concentrer sur l'énigme familiale plus longtemps. Le vin que je venais d'ingurgiter à la va-vite fit l'effet escompté sans crier gare, sans parler des gorgées suivantes qui me firent vivre un flot d'émotions inoubliables. Mon palais s'imprégna de saveurs inégalables que je n'avais jamais réellement exploité auparavant. Mon sevrage forcé participait à quelque chose de grandiose, quelque chose qui s'était perdu dans un quotidien qui érode le plaisir de l'unique.. Après la renaissance, je profitai de la redécouverte, puissante et vibrante, tellement forte qu'elle m'emporta dans ses courants

impétueux. Puis vint le fromage et le pain, une alliance solide, qui après avoir traversé les âges, perdue avec toujours autant de panache. Je m'empirfrais sous les regards amusés de mes comparses qui avaient sûrement vécu la même expérience. Nisulto se fit un plaisir de me servir sans ajouter de commentaire, agrémentant ces magnifiques cadeaux de sourires compatissants. Je ne fis qu'une bouchée de ces mets puis cherchai à rincer le tout dans un maelstrom de vin. Un orgasme avant l'heure. Mon coude se levait sans-cesse pour m'apporter la douce bénédiction de l'ivresse. Je ne pouvais plus observer Tsukyomi exercer ses nouveaux savoirs. Je ne pouvais plus parler, ni penser à autre chose qu'au miracle qui se produisait dans mon corps. Le plaisir était si intense que je ne songeais qu'à une chose : ne pas le lâcher. Vous vous dîtes que je suis sûrement dans l'excès, mais songez à votre corps décomposé, parcouru de bestioles heureuses de participer au festin offert par vos organes. A ce moment là, vous ne pourrez plus boire ni manger.

Je ne distinguais plus le roulis de l'arche, il était en parfaite symbiose avec mon propre dodelinement. A vrai dire, je ne distinguais plus rien. Mon corps agissait avec un naturel bien imbibé, dirigé par mes instincts sur le sentier du vice. Je vis en flou durant toute la journée, incapable de même me rendre compte que le crépuscule était déjà passé. Je fus téléporté jusqu'à la taverne nichée au centre de la péniche. Une nouvelle chope apparut dans mes mains et s'en alla en frapper d'autres pour saluer la tournée des nouveaux-vivants. Je me souviens d'un Kevza épanoui, d'un Zamrick joueur, prêt à en découdre avec tous les clients et d'un Kalèn effacé. Kiril, l'écumeur de Nisulto était avec nous lors des réjouissances.

"Il f'sait quoi.. Une quinzaine de mètres le bestiau ! Et là.. PAF ! Je lui tire en pleine tronche, en plein dans l'oeil, bim.. Abattu comme une mouette. Plutôt simple quand on tire comme moi !"

D'autres bocks s'entrechoquèrent tandis que Kevza racontait ses prouesses au comité dont les rangs se garnissaient au fur et à mesure de l'histoire. Je perçus chez lui la tristesse de ne pas pouvoir se chamailler avec son frère au sujet de qui était vraiment celui qui avait tué le géant. Je passa à l'hydromel quand Nisulto nous quitta sans prévenir. De nouveaux goûts aux notes appréciables, me permettant de retrouver un semblant de contenance afin de m'atteler à la dernière tâche de cette folle journée, la traque d'une donzelle consentante pour m'accompagner sur les derniers mètres de la course bien entamée. Tout redevint flou. Des mots volatiles s'élevèrent sans trouver de nid. Le tabouret à ma droite grinça sous le poids de la torbarienne aperçue plus tôt aux côtés de mon neveu. Elle était accompagnée par Tsukyomi. Une nouvelle tournée acheva la dernière once de conscience qu'il me restait. Je parlais et gesticulais sans même entendre les propos qui m'échappaient. Je discutais avec cette femme étrange à la grandeur démesurée, occultant sans le vouloir le capitaine Boteo qui buvait silencieusement. Kevza exhortait toujours la troupe sur ma gauche. Je ne me rapelle pas des paroles de cette barbare borgne, seulement du concours de picole improvisé qu'elle remporta haut la main. L'air. Respirer. Je me retrouvai hors de la taverne à errer sur les plateformes à l'est de l'arche, dévidant mon bock par dessus le bastingage d'un geste las. Titubant, je n'avais tout de même pas perdu le cap puisque j'étais aux côtés d'une demoiselle qui me traînait, emoustillée par l'alcool qui savait comment exalter ses sujets. Son visage m'était difficile à saisir car j'y voyais celui de Pauline, un instant vivant et souriant puis l'instant d'après, fermé et décomposé. Ses formes demeuraient de solides accroches pour un marin esseulé. Notre voyage fut saccadé par mes trous de mémoire mais nous arrivâmes à bon port grâce à ma bonne étoile : une chambre au propriétaire inconnu après

avoir difficilement emprunté diverses passerelles. Elle se trouvait au niveau le plus haut de l'arche, comme un emplacement que seul le destin peut vous faire découvrir, en haut des sommets du désir.

Mes loupottes mirent du temps à s'aligner sur ses hanches qui tanguait alors qu'elle ôtait ses vêtements. Elle avait la peau mate, ou peut-être était-ce à cause de la pénombre qui s'installait progressivement. Il n'y avait aucune lumière sur cette foutue péniche hormi quelques torches disposées ici et là. Mes habits disparurent comme si j'avais toujours été nu et nos corps se joignirent avec la hâte maladroite de la chasteté. Car oui, j'avais l'impression de revenir à mes premiers émois et à la redécouverte des corps, du mien et du sien. De mes mains calleuses, je découvris le grain de sa peau, une parcelle sensible le long de son triceps, la parfaite plénitude de son épaule, son cou délicat.. Ma hâte se transforma doucement en un instant cristallisé et indolent. Il ne s'agissait pas d'amour, ni même d'affection mais seulement d'une profonde admiration pour la beauté des corps, leur unicité, leur infinité. Je découvris un bandage logé sous son sein puis un peu plus bas, sur ses côtes saillantes, une longue balafre que je décidai d'embrasser. Elle me tira par les cheveux pour placer mon visage face au sien. Ses lèvres bougèrent avant d'encadrer un sourire exquis. La douce métisse avait des yeux marrons, légèrement plissés Elle me dirigea par la suite vers sa poitrine en emprisonnant mes hanches entre ses jambes qu'elle noua au dessus de mon séant. Ses seins lourds étaient d'une rondeur sublime. Alors que je m'attelais à l'exploration de cette vallée oubliée, je sentais son coeur battre contre mon arcade.

Exaltation. Notre fièvre se poursuivait avec la même vénération des chairs et des formes. Cette lassitude extrême ne fit que renforcer l'extase de la fornication et de son préambule. Je devais pas trop mal m'y prendre étant donné la véhémence de ses soupirs et la violence avec laquelle elle me lacérait le dos. L'affaire devint de plus en plus étrange à partir du moment où je dressai le torse pour l'observer. J'avais alors arrêté de bouger, arrêté d'alimenter le plaisir et fus stupéfait en découvrant que cette charmante et charnue pimbêche continuait de se tordre de.. Plaisir ? Non, il ne s'agissait plus de plaisir mais d'un putain de cauchemar. La dernière fois que j'avais été aussi intime avec une femme, mon rafiot s'était enfoncé dans l'océan. Je priais pour qu'il s'agisse là des effets néfastes de l'alcool, de ma première cuite en tant que nouvel homme. Je reculai de plusieurs pas. Soudainement, la métisse possédée souleva son buste de manière anormale puis se mit à grogner et à bouger la tête dans tous les sens. Ses os se mirent à craquer dans une mélodie fracassante. Ses lèvres, plus tôt arquées en un sourire excitant et complice furent rapidement couvertes de bave et de bile. Je quittai la pièce au moment où ses hurlements éveillèrent mon instinct de survie.

J'hésitais à rouvrir la porte au moment où la foldingue poussa un cri strident qui me fit cavalier vers les plateformes inférieurs. Je manquai de tomber en sinuant sur les saloperies de passerelles, balançant mes prunelles de tous les côtés en cherchant une âme vivante à qui refourguer mon fardeau. Mon sang, constitué en majorité d'alcool à cet instant, mis du temps à remonter jusqu'à ma cervelle et je me demandai soudainement où j'étais, complètement déboussolé, perdu dans ce labyrinthe de planches. J'entendais toujours les hurlements de la métisse possédée avec l'impression que j'étais le seul sur cette putain d'arche à avoir des oreilles. Les quelques bonhommes vacillants que j'ai croisé haussèrent une épaule et me dirigèrent tous vers le responsable des lieux : Tsukiyomi Boteo. Je suivis les doigts brandis, dépouillai un passant de sa bouteille pour en ingurgiter deux gorgées

avant d'essayer des menaces et mes babines retroussées. J'avais presque oublié la raison de cette errance quand je trouvai finalement celui que je cherchais.

Il se trouvait sur une embarcation liée à la péniche par deux cordes et une planche bancale. Le clair de lune illuminait cette petite parcelle sacrée par l'union de deux corps emboîtés sur un lit exhibé à la vue de tous. Il était en train de baiser le bougre. A la vue de ce dos féminin musculeux et étiré, je mis quelques secondes à percuter : il se faisait chevaucher par la torbarianne, Vaara Thun, qui savait comment jouer avec son bassin. D'une oeillade, je su que ce que j'avais du mal à appeler une donzelle était du genre à prendre le dessus, autant sur le champs de bataille que dans un pieu pourri, quitte à le briser.

Je me mis à beugler.

“Tsuk ! J'ai b'soin de toi !”

Aucune réponse, aucun arrêt dans cette suite de mouvements imposés par le plaisir. J'haussai alors l'épaule après avoir lâché une injure. J'entrepris finalement de retourner à la soi-disante taverne pour y trouver de l'aide. Sur le chemin, je tentai en vain de reconstituer la soirée, de me souvenir de l'instant où j'ai rencontré cette gourgandine au teint sombre et aux cris inoubliables qui se perdaient sur les ondes de la mer de l'est. Un puissant “ta gueule !” retentit, suivi d'autres voix agacées.

Quand j'arrivai dans le bouge sinistre, je provoquai le rire gras d'un bonhomme coiffé d'un tricorne rapiécé.

“Qu'est-ce que tu m'veux toi ?

- Héhé, rien mon corniaud ! Juste te regarder une dernière fois avant qu'Alfor ne t'mette la main dessus. T'es parti avec sa p'tite soeur !”

Alfor ? Petite soeur ? Diantre, aucun souvenir de ces conneries.

“C'est qui Alfor ?

- Eh bah, t'as abusé d'la piquette toi.. Vous l'avez emmerdé toute la soirée, toi et ton ami là, le jeunot à la langue bien pendue. Et quand il est parti se calmer, t'as sauté sur Eleanor 'spèce de taré.”

Il me fit un clin d'oeil insistant puis vint rabattre la pointe de son couvre-chef sur son front avant de jager les différents bocks alignés devant lui. L'on me claqua soudainement une main dans le dos. Eresriel apparut sur la tabouret à ma gauche puis me scruta d'un regard amusé.

“T'es un rapide toi ! Alors, ça fait du bien de se vider les couilles ?

- Si seulement, tu pourrais m'aider avec ça..
- J'suis pas assez bourrée pour toi Marta !”

La connasse me gifla avant de chercher la tenancière du regard. Elle décida de se servir elle-même, ayant posé au préalable sa dague sur le comptoir pour avertir les héros du coin.

“Pas ça connasse, t’entends pas les cris ?

- C’est habituel ici, une pute qui simule ou une vierge qui découvre la douceur masculine.
- T’as un genre de douceur féminine toi p’têtre ? Enfin.. La donzelle avec qui j’étais a commencé à se tordre comme un poulpe.
- Tu lui as fais quoi à la pauvre gamine ?
- Mais rien putain, j’m suis tiré quand ça a commencé à craquer..”

L’elfe m’observa avec une moue stupéfaite puis versa du rhum dans sa chope puis dans la mienne, enfin.. Celle qui était devant moi. Le type au tricorne poussa le sien vers les nôtres en décochant un sourire hideux.

“Cinq pièces d’argent pour ton bock sale rapace, balança Eresriel.

- Pas croyables ces elfes..
- Si t’es pas content tu peux dégager.
- J viens de filer des infos à ton copain, allez !”

Eresriel replaça la bouteille à sa place, saisit sa dague, manqua de me l’enfiler dans une narine en l’agitant de droite à gauche.

“Tu tu tu.. Tire-toi avant que j’m fâche.”

Tricorne décampa aussitôt en balbutiant des insultes. Nous n’étions plus que deux dans la taverne saccagée par les ivrognes et les pugilats improvisés. Les cris venaient de cesser. La nuit devait être bien avancée car il n’y avait plus un chat à fouetter dans les parages. Je jugeai alors ma compagne de comptoir, seule survivante des festivités.

“N’y pense pas même, t’y arriveras pas j’t’ai dis.

- C’est moi l’obsédé après hein ?
- J’suis passée par là, je sais ce que c’est de tout redécouvrir.
- Alors, l’artefact et Tsukyomi hein ?
- Ouais, au moins il a trouvé la solution. Mais personne n’en n’est sorti indemne. Vous êtes tous des fragiles, putain, même Badan a changé.. Et maintenant Tsuk’ se tape l’autre salope de barbare que ton n’veu a ramené.”

J’avais complètement oublié Jerrock. Cependant, l’elfe disait vrai, nous n’étions plus les mêmes, métamorphosés par les affres du temps. Pour elle, ç’avait été comme un mois, une fraction minime de sa longue vie.

“Ça fait quoi d’vivre des siècles ? T’as.. Enfin, qu’est-ce que tu vas faire de tout c’temps mh ?

- Rien. J’suis encore jeune pour une elfe mais paraît que les anciens deviennent fous, complètement détraqués à cause de ce qu’ils appellent “l’oeuvre du temps”. J’pense pas survivre jusque là.
- Ce putain de temps. Trop ou pas assez, toujours la même merde.
- T’es dev’nu philosophe ? Ferme-la et bois.
- Y a qu’un moyen de me faire taire héhé..
- T’exploser la tronche ?
- Bon.. Deux.”

Nous buvâmes silencieusement nos rhums. Le mien s'enfila dans ma gorge avec légèreté, étant déjà bien huilée. J'appréciais cette connassee vulgaire et nos silences. Elle n'avait pas parlé de Mortalis ni de pseudo-condoléances. Sans oublier le fait qu'elle nous avait sauvé la mise à Amedith.

Le plancher grinça alors que j'ingurgitai ma dernière lampée. L'elfe pivota sur son tabouret.

"J't'ai dis d'te cass-.. Ah pardon, j'pensais que c'éta-.. Alfie ?!"

Les bruits de pas se rapprochèrent de façon véloce. Un grincement retentit à l'instant où je reposais ma chope sur le comptoir. Je commençai à arquer la tête quand un violent coup m'écrasa sur le comptoir dans un bruit d'éclatement. Je tombai à genoux sur les morceaux du tabouret qui venait de connaître ses derniers instants en m'estropiant la colonne. En me retournant, je découvris une gueule pétrie par la rage. Alfie ? Alfor. Sa peau pigmentée était un indice suffisant pour résoudre l'énigme de cette colère.

Eresriel bondit sur le comptoir en ricanant, exaltée par le chaos. Le géant à queue de cheval se saisit d'un second tabouret et me darda d'un regard mortel alors que je rampais sur mes coudes pour me soustraire à son prochain assaut. Je me tâtai les hanches à la recherche de mes armes quand je vis qu'Alfor avait mon ceinturon dans sa main gauche. Il le balança aux pieds de l'elfe puis fit à nouveau craquer le sol en approchant, armé du mobilier et de mauvaises intentions. C'était incompréhensible, je n'avais même pas sauté sa soeur, un pur malentendu.

"Eh ! Du calme garçon ! J'lui ai rien fait, rien fait !

- Rien fait ?!"

Ça sonnait mal, c'est vrai mais c'était important d'engager la conversation pour destabiliser les enfoirés. Ainsi, j'avais récupéré un des pieds du tabouret brisé, caché entre mon flanc et le comptoir.

"Ouais ! J'sais pas ce qu'elle a mais c'est pas moi.

- Espèce d'idiot..

- Il a fait quoi ? demanda Eresriel, tout sourire.

- Il a déclenché la morsure d'Eleanor parce qu'il s'est senti humilié plus tôt. Espèce de lâche.

- Oh le con.. Il est tout à toi !"

L'amitié, ce lien tout relatif et mystérieux. Elle venait de me livrer en pâture à ce grand con ?! J'étais prêt à lui manger des écharde. Le mauricaud ne daigna pas s'approcher, probablement terrifiée à l'idée d'affronter un marin légendaire. Il se contenta de me balancer son tabouret, qui s'écrasa douloureusement sur mon coude, puis déguerpit en se rongant le frein.

Eresriel reposa les pieds au sol puis me tendit une main pour m'aider à me redresser. Une main que je décidai de ne pas saisir pour rétablir le peu de fierté qu'il me restait, car oui, il

m'en restait. Elle arbora un sourire vicieux puis alla reposer son cul sur l'un des tabourets intacts.

Comme si rien ne s'était passé, nous reprîmes la picole sans être encombré d'un quelconque tavernier, un véritable paradis flottant dans lequel les enfers avaient réussi à pénétrer.

“C'est quoi cette histoire de morsure ? Et c'est qui ce connard ?

- Un noble déchu, un lycanthrope, un Vargul.
- A-ah.. Sale chien battu.”

Moi qui pensais que c'était une légende, j'aurais du le savoir. Rien n'est impossible de ce foutu monde. L'elfe me parla de leurs origines, l'issue d'une expérience liée aux arts de l'incantation et de la métamorphose. En d'autres mots, une autre putain de malediction inventée par les longues-oreilles.

Elle me confia qu'une fois mordus, la victime se transformait à la suite d'un pic d'adrénaline, une augmentation soudaine du rythme cardiaque. J'étais frustré par mes deux derniers essais de fornication, et comme on dit, jamais deux sans trois. La frustration me mena à un déluge de bocks et d'alcool.

Noir.

Le monde trembla. Il toussa puis vrombit à nouveau. Je sentis ma cervelle chavirer et se heurter à un récif, tanguant de l'autre côté pour aller s'écraser sur un autre rocher. La lumière atteignit mes yeux mi-clos avec la brutalité de l'eau jetée sur un fer rouge. J'avais le front étalé sur le comptoir qui m'avait servi d'oreiller et l'impression d'avoir la tête collée à celui-ci. En glissant ma prune au coin de l'oeil, je discernai une robe vermeille plantée à mes côtés. Le comptoir trembla soudainement et me fit lever la tête derechef, un geste d'une violence aussitôt regrettée. Je fus frappé par l'impression de m'être lynché la gueule à coups de comptoir. Je dardai le vieux mage d'un regard noir, le prévenant sans mots que s'il osait frapper à nouveau ce comptoir de son bâton, j'allais lui replacer la rate avec son putain de cristal. Même si mes lèvres s'ouvrirent, le simple fait d'essayer de parler me donna le sentiment que ç'allait en être trop pour mon corps. J'agitai alors mollement la main en feignant un faible intérêt pour Jaron qui affichait un sourire jovial.

“Vous êtes le seul responsable de votre condition, Martacus. J'admire la résistance de votre corps à de tels poisons que ceux que vous avez employés durant vos réjouissances. Après tout, vous êtes encore jeune mais vous devriez veiller à conserver les attributs qu'il vous reste.

- Merci pour le conseil.. J'vais veiller à.. faire tout ça..
- Je sais reconnaître l'ironie, ser Whyn. Sachez qu'elle nous a également frappée vous et moi. L'ironie du sort.
- Ah oui.. ?
- J'ai été l'enseignant de votre fils, Daenvan. Sa mort fut bien malheureuse. Elle a été la résultante d'une mauvaise écoute et d'une pratique inepte de ce qu'il avait appris. Je vous épargne les détails, je ne voudrais pas retarder votre quête mais je tenais

simplement à vous remettre la chevalière qu'arborait fièrement Daenvan. Il semblait aimer sa famille, et votre nom."

Le vieillard fit disparaître une main dans un pli de sa robe pour en extirper une bague surmontée du sceau familial, deux rafiots symétriquement opposés, l'un sur un fond vert et l'autre sur un fond bleu, tout deux traversés d'une rose des vents gravée avec légèreté.

Il vint la glisser dans ma paume de main, puis referma mes doigts sur celle-ci avant de placer sa dextre par dessus. Il m'observa un long moment dans les yeux comme s'il y cherchait quelque chose. Puis soudainement, il fit volte-face et s'empressa, comme un vieillard peut essayer de le faire, de quitter la pièce en battant le plancher de son appui aux bruits irritants. Il se faufila entre les nouveaux arrivants, un groupe de gaillards constitué de Tricorne et d'un grand blond.

Je me disais bien que son nom m'évoquait quelque chose. Il venait aussi de parler d'une chose qui m'intrigua dans un premier temps et m'inquiéta ensuite, ma quête ? Impossible d'obtenir des éclaircissements à ce sujet tant mon esprit pataugeait dans un brouillard épais. Le bar avait retrouvé sa propriétaire et l'elfe avait disparue. Zamrick, Kevza et Kalèn étaient introuvables. J'allais m'effacer quand le trio humain s'approcha de moi et me laissa reconnaître le blondinet, Jerrock, mon neveu totalement inconnu qui se tenait silencieusement derrière ses deux comparses. Devant lui se trouvait alors Tricorne, mon bref informateur de la veille et à ses côtés, un homme qui me souriait à pleines dents. Je pouvais lire dans son regard qu'il me connaissait. Le groupe était lesté de lourdes besaces.

"Alors, comment il va le tonton Whyne ? me balança l'inconnu.

- Il va pas t'remettre, il tient encore moins l'alcool qu'un bigot ! ajouta Tricorne. On peut pas lui faire confiance j'te l'dis moi, j'sais pas pourquoi tu l'as embarqué dans l'affaire.
- Beh.. Il voulait à tout prix rentrer à Valazar et sa carcasse c'est son seul moyen de paiement. Alors il va nous aider ! Hein Martacus ?
- Pis.. Avec c'qui s'est passé avec Alfie hier, il a plutôt intérêt à se bouger le tronc.
- Oy'.. C'est le patron qui veut ça."

Jerrock fendit le duo pour me rejoindre et glisser une main ferme sur mon épaule. Je remarquai pour la première fois la cicatrice sur sa joue, une crevasse aux origines brûlantes.

"Il nous accompagnera. N'est-ce pas Martacus ? J'ose espérer que tu n'as pas oublié tes engagements dans les bouteilles que tu as siphonné hier soir. Tes amis nous attendent déjà sur le rivage, nous allons à Skefard pour trouver un guide afin de nous emmener à Tareor et récupérer les armes de Doten. Pour vos services, nous vous offrirons un voyage jusqu'à Valazar."

Le marmot avait aussi plus de vocabulaire que moi, je sentais dans son discours un certain talent d'orateur, un choix permanent des mots à employer et du ton à adopter. Il me fit un sourire respectueux avant de me tendre une outre alors que j'étais occupé à assimiler tout ce bordel. Je glissai la chevalière de mon défunt enfant dans la poche de mon pantalon, me rendant compte par la même occasion que c'était le seul vêtement que j'avais sur moi.

“Un peu d’eau te fera grand bien mon oncle.

- Mhm.. Merci garçon.. Mais.. On s’est parlé hier soir ?
- T’vois, il se souvient même pas de sa famille.. Et tu veux l’emmener chez les nains en espérant qu’il n’ fasse pas d’la merde ? affirma l’inconnu en se rongant les ongles.
- Nous nous sommes parlés en effet. Les sujets abordés ne furent pas tous plaisants. Cependant, l’alcool a chez toi la vertu de te faire dire la vérité en oubliant les filtres de la bienséance et de la réflexion.
- C’est pas l’alcool ça, c’est juste moi.
- Nous en reparlerons plus tard. Vas donc t’habiller, nous t’attendrons à l’entrée de l’arche.”

Je lui rendis son outre après en avoir soutirée une lampée rafraîchissante. Avec une pointe d’appréhension, je cherchai la chambre d’amour qui avait accueilli ma scénette avec la métisse de la veille. Ma hanche avait retrouvé la lourdeur de mon ceinturon et des armes qui y siégeaient, un poids satisfaisant. Je mis de longues minutes à retrouver le chemin que nous avions emprunté, ficelé de passerelles, de montées et de descentes.

J’entrai finalement dans la pièce sombre. Les rayons du soleil illuminèrent les stigmates d’une métamorphose brutale. Le matelas était éventré, les murs couverts de griffures sinistres et le sol était parcouru de plusieurs taches de sang coagulé. Je trouvai mes bottes en premier, ce qui me permit d’éviter de m’écorcher les pieds sur les bris de verre. La trogne froncée à l’idée de ce qui s’était déroulé ici, je fauchai le reste de mes affaires pour m’habiller tout en accourant vers la rive, décidé à quitter cette maudite arche pour de bon et laisser ces histoires de Varul derrière moi.

Le vent me porta jusqu’au rivage. Je ne fis même pas attention aux passages empruntés, aux miséreux claudicants ni même à quoi que ce soit. Mon crâne était sur le point d’exploser comme une verge gonflée trop longtemps. Dès que je posai le pied sur la terre ferme, les vibrations de l’océan me manquèrent. Cette lasse ondulation était devenue l’une de mes conditions de vie, l’être qui jamais ne m’abandonnerait. La troupe était presque au complet, Kalën, Zamrick et Kevza m’attendaient aux côtés de mon neveu et des deux mercenaires aux moues désabusées. Il manquait de nombreux éléments à ce tableau du passé. C’était un départ pour l’aventure sans Mortalis et sans le visage angoissé de Woodrow. Je regrettai spontanément de ne pas avoir embarqué de quoi conjurer les fantômes, une bonne bouteille quelle qu’elle soit tant qu’elle faisait son effet. Il fallait être fou pour affronter la réalité en assumant une pleine sobriété. Les guerres, les hommes, les affres d’ambitions déviantes. Qui pouvait avoir conscience de ces choses sans boire et parvenir à garder le bon cap ? Une folie saine dira-t-on, bien qu’à mes yeux, ceux qui y parvenaient étaient ceux qui trouvaient dans ces atrocités une raison toute relative. Les guerres alimentaient bien des commerces et donnaient du sens à ceux qui en cherchaient. Je menais ma propre guerre, celle qui m’opposait à moi-même et au reste du monde. Je n’avais trouvé du sens qu’à aller à contre-sens. Cependant, il était parfois impossible de remonter le courant et c’était tant mieux car je ne savais pas s’il fallait que je découvre la source.

Kevza semblait avoir dépassé la mort de son frère. Son large sourire m’indiqua qu’il était concentré sur notre nouveau dessein probablement sillonné d’hauts faits qu’il pourra déballer aux esgourdes désireuses de fabuleux récits. Kalën était toujours mort-vivant, le

front plissé par l'analyse qui lui permettait d'échapper à ses songes intérieurs. Zamrick quant à lui n'avait pas changé, ou presque. Il gardait sa lourde masse sur l'épaule, les sourcils bas et un regard froid traversant un visage inamovible.

Jerrock me tournait le dos, il guettait le sentier désert menant à Skefard dont on apercevait la fumée de ses forges, vacillante comme le résidu d'une folie indépendante. Le duo de sbires m'observait en se jetant des regards de connivence qui me donnèrent l'envie de les éventrer pour qu'ils puissent se regarder crever en tête à tête.

“Alors Marta’, t’as passé une bonne soirée ? demanda Kevza en souriant d’un air niais.

- Martacus a abusé des bonnes choses. Il a le droit à un bref moment d'adaptation mais je tiens à vous prévenir. Skefard est un bourg sans merci, le fief des pires crapules du continent. Une fois arrivés là-bas, je veux que vous soyez attentifs au moindre événement. Les voyageurs qui ne commercent pas en sortent rarement indemnes.
- T'en fais pas Jerrock, on a vu pire garçon. Et puis, c'est que des nains après tout.
- Ils ont la bonne taille pour chaparder une bourse hein..
- J'ai pas de bourse. C'est pas pour rien que j'suis là couillon, balançai-je à un Kevza trop heureux à mon goût.
- Les nabots, j'en fais mon affaire, affirma Zamrick en insistant sur la présence de sa massue.
- On voit qu'vous êtes jamais allés à Skefard les cocos, ajouta Tricorne. Si v'pensiez être racistes c'est qu'vous connaissez pas les nains. Ces p'tits gros forment une putain d'secte. Si t'as pas des p'tites pattes, un gros bidou et qu'tu fais un pas d'travers, y a une vingtaine de p'tits gars qui beuglent et te martèlent la gueule sans parler des deux ou trois autres qui t'font les poches en même temps et le dernier qui se f'ra un plaisir de te balancer dans la baie.
- Larmotte dit vrai. Les Poings du Démiurge règnent sur la ville en maître. Ils bataillent pour rétablir la suprématie naine. Skefard est pour eux le moyen de tisser des relations avec le monde entier et de s'immiscer dans toutes les affaires du royaume. Ils ont une dent contre les hommes depuis les guerres qui ont déchirées nos deux peuples. Ils peuvent être très susceptibles.
- Laissez-moi parler alors, j'ai un tact hors du commun, dit Kevza en rajustant sa besace et la sangle de son fusil.
- Tu vas nous r'garder gamin et éviter d'faire trop d'vagues, piqua l'inconnu.
- Trêve de plaisanteries, en route.”

Je rajustai ma ceinture afin de constater l'état de mes armes. Rapière, pistolet, dague. Tout était miraculeusement là. Notre petite troupe se scinda rapidement en deux parties, Jerrock et ses matous devant, moi et mes hommes derrière. Je commençais à regretter le Kevza en période de deuil, le petit con avait un débit mortel en totale opposition à Kalèn qui marchait en silence.

L'arche n'était finalement qu'à une trentaine de minutes de l'entrée dantesque de la ville portuaire. Skefard annonça la couleur avec une entrée spectaculaire, une arche sculptée dans la roche dont l'aiguille droite plongeait dans l'océan. Nous passâmes à côté de nombreux marchands qui tiraient lassement leurs charrettes. L'entrée était gardée par un contingent de nabots armés de haches et de massues, qui dévisageaient chaque nouvel

arrivant, fouillant des sacs de marchandise ici et là, extorquant parfois un échantillon pour s'assurer qu'elle ne représente aucun danger. Quel foutage de gueule. Comme à chaque fois, Zamrick attira les regards. Dans cette marée naine, il paraissait plus grand que jamais. Une fois passé les premiers gardes, nous arrivâmes au coeur de la ville bâtie sur un flanc de montagne. Les chaumières en pierre s'étendaient jusqu'en haut du mont qui faisait face à la mer. Elles étaient rompues sur le rivage par un immense ponton qui servait à la fois de port et de plateforme commerciale. Entre les maisonnées, de sombres tunnels s'enfonçaient dans la montagne.

Notre groupe se resserra au contact de la foule occupée à débattre et à marchander. Nous arpentions difficilement le quai en essayant de suivre Jerrock qui n'hésitait pas à bousculer camelots et colporteurs. A Skefard, tout était marchandise et tout avait un prix. Je croisai le regard désemparé de plusieurs esclaves enfermés dans des cages dont le maître de petite taille était occupé à scander les prix à son auditoire. Le dörn était roi ici et si vous en aviez, vous pouviez tout vous offrir. Des coeurs de golem pour conjurer les mauvais esprits, un queue de manticore, une défense d'agorath, une plume d'hippogriffe, une carapace de tortue d'Amedith, des sabots d'Ipotane.. Tous ces objets divers avaient des propriétés uniques selon les grandes-gueules des petits êtres.

Kevza se fit alpagner pour participer à un tournoi, un combat à mort dans une arène disposée sous le quai. Kalèn dut repousser les avances d'une petite gourgandine à la poitrine pendante qui voulait lui offrir ses faveurs. Un nain caressa ma rapière d'une main douteuse puis chercha à m'offrir du poison pour m'assurer de porter des coups mortels et vicieux. Zamrick quant à lui, n'attirait que la méfiance à l'égard de cette masse virulente. Je tombai sur un nain assis sur des caisses de rhum quand on me tira par l'épaule pour poursuivre notre route, qui nous mena dans les hauteurs de la colline. Les escaliers étaient eux aussi faits de pierre.

A chaque niveau, il y avait une plateforme en bois équipée d'un système trop compliqué à mes yeux. Il permettait de descendre des paquetages de marchandise à l'aide de multiples cordes et poulies. Sur ces énormes estrades se trouvaient également des canons côtoyés par leurs meilleurs amis, des barils remplis de poudre et des caisses de boulets.

Nous arrivâmes finalement au septième étage pour emprunter un sentier creusé dans la montagne. Les bâtisses de ce niveau étaient pour la plupart enfoncées dans le mont, grossièrement.. Des cavernes avec des portes d'entrées. Jerrock s'arrêta devant une chaumière dont les fenêtres étaient couvertes de barreaux en fer forgés. Un bonhomme rabougri nous ouvrit et nous détailla de bas en haut avant de grimacer. Une queue de cheval enfermée dans un rond d'acier trônait sur son crâne chauve. Sous son oeil gauche se trouvait un tatouage étrange qui me fit penser à des runes. Le bougre était d'une pâleur extrême et sa peau balafrée d'innombrables rides.

Il s'appelait Korfir et j'appris qu'il était l'homme censé nous guider dans les montagnes pour rejoindre Tareor. Sa demeure était simple, deux pièces, un lit, un fourneau et quelques meubles. Lorsqu'il tira sur une tenture, je compris pourquoi ma nuque était parcourue de picots inquiets. L'enflure avait un tunnel dans sa baraque, une porte sur le coeur de la montagne. Il nous passa une torche à chacun après les avoir enflammé dans un brasero et nous invita à pénétrer dans l'ancienne mine. S'il parlait beaucoup, ce n'était sûrement pas

avec nous. Le nain nous avait simplement fait quelques signes avant de s'engouffrer dans le passage. Il murmurait pourtant des mots incompréhensibles qui, dans un tel endroit, se répercutaient sur les parois humides en offrant des échos lugubres..

L'antre s'épaississait par endroit et s'ouvrait parfois sur d'autres sentiers noircis par la pénombre. Notre guide s'amusait à exprimer son doute à chaque embranchement, psalmodiant dans sa longue barbe noire. Il avait la manie de se griffer le crâne en oscillant le chef, laissant parfois sur sa caboche quatre traits rougeâtres. Nous étions tous silencieux. Seul Zamrick lâchait des pics et des insultes lorsque sa tête heurtait le plafond rocailleux.

Mon inquiétude finit par s'éroder au contact de l'ennui. La paranoïa dont je pouvais faire preuve m'obligeait à puiser dans mes réserves. Je scrutais chaque ombre comme si elles étaient le nid d'abominations prêtes à nous éviscérer. Il n'en n'était rien et ma garde s'affaissa progressivement jusqu'à disparaître au profit de ma lourde conscience. D'où provenaient les armes ? Étaient-elles volées, achetées ? Pourquoi avaient-ils besoin d'hommes supplémentaires ?

Cette dernière question me fit grimacer. Jerrock était en tête et avançait à un rythme suintant de confiance. Je captai soudain les bavardages des deux hommes qui lui emboîtaient le pas. J'appris alors que la marine darienne avait chassé les derniers pirates des Mers de l'Est avec l'aide des corsaires de Tahol. Ceux-ci étaient désormais acculés au sud, à Guinda et sur les Îles de Torka. Guinda serait la prochaine à tomber. Son gouverneur allait prendre la fuite, ce qui signifiait que je devais y retourner avant l'intervention de l'armée pour éponger ma dette auprès d'un vieux noble.

Une secousse parcourut la montagne, inondant la mine dans laquelle nous progressions d'une vague de poussière qui parvint à éteindre la moitié de nos torches. Zamrick grogna au moment où Kevza lâcha une quinte de toux. Je percutai Tricorne qui s'était arrêté net. L'air était âcre.

“Qu'est-ce qu'y s'passe ? balança Kevza en m'attrapant par l'épaule.

- J'en sais foutrement rien moi.
- Fermez-la bon sang.
- Korfir ? demanda Jerrock.”

Je mis du temps à déceler la présence du nain qui s'était recroquevillé dans une alcôve naturelle. Il nous présenta une paume de main sèche alors qu'il gardait son esgourde plaquée contre la roche.

“Si c'est un bevin, j'vous l'dit, moi j'me tire.

- Ne prenez pas de décisions hâtives, nous n'en savons rien encore.
- Un qu-..!”

Deux nouveaux chocs retentirent. Je vis Korfir claquer le bout de ses doigts contre les murs au rythme des heurts qui se succédaient rapidement. Le guide passa une main dans sa botte pour se gratter nerveusement avant de se redresser en silence. Il se retourna pour nous regarder, décidé à nous offrir une simagrée effroyable. Son sourcil gauche était au même niveau que l'arrête de son nez tandis que le droit était presque au centre de son front.

La commissure de ses lèvres disparut dans sa barbe tant elle était tirée vers le bas. Son regard, quant à lui, s'était assombri. Le nain se frotta soudainement les mains puis nous rit au nez en rapprochant son pouce et son index dans un effort vain de communiquer.

Nous reprîmes la marche avec moins de hâte qu'auparavant. Zamrick râla dans mon dos quand Kevza demanda à changer de place, lassé selon lui de se prendre des coups de gourdin dans le cul. Les deux causeuses devant moi reprirent leur baratin saturé de remarques inutiles.

“Va falloir faire gaffe à Tareor, c'est la dernière ville naine qui échappe aux bourges de Darän, entonna Tricorne.

- Elle est trop enclavée pour qu'ils s'y risquent. La montagne que nous traversons les empêche de passer par la mer, répliqua Jerrock.
- C'est complètement con d'envahir un pays à moitié..
- Pas si l'autre est infestée de créatures en plus d'être divisée par les tribus qui n'arrivent pas à s'entendre.
- M'ouais..
- Pis.. Les troufions sont déjà assez occupés avec le siège de Caldur.
- Les humains ont attaqué Caldur ? Pourquoi ?
- L'élite des elfes de Rowiel y a élu domicile on ne sait trop comment. Ils ont même été aidé par une tribu naine.
- Des nains qui aident des elfes ? Y a anguille sous roche.
- Ils s'en sont p'têtre mis plein les fouilles.
- Justement. L'empire darien a légitimé l'attaque en évoquant une manipulation magique. Une belle pirouette qui pourrait hélas s'avérer. Caldur, le nain qui a donné son nom à la citadelle, était contre l'entrée des elfes sur les terres de Bardir. Jusqu'à ce qu'il change miraculeusement d'avis et qu'il les aide à bâtir leur nouveau foyer.
- Putains d'elfes.
- C'est peut-être plus simple que ça.. Ils ont p'têtre promis aux nains de leur apprendre la magie ?”

Les conjectures s'accumulèrent. Mon attention se focalisa sur Korfir qui semblait écouter la conversation. Il était parcouru de spasmes comme s'il voulait intervenir à chaque réplique, finissant par se calmer en arquant la tête.

D'un coup, il renâcla puis dégaina sa hachette pour sauter contre une paroi. Notre file indienne s'ébranla. Tricorne tenta de reculer. Je dus le repousser vers l'avant, l'obligeant malencontreusement à percuter Larmotte qui avait déjà tiré son sabre hors du fourreau. J'entendis le bruit métallique d'une arquebuse dans mon dos.

“Mais, il fout quoi lui ?”

Larmotte rengaina, signant aussitôt l'apaisement général. Nous formâmes une masse qui s'agglutina autour du guide, occupé à casser des oeufs avec la hampe de hache dans un renforcement de la caverne. Trois coquilles étaient déjà brisées et il était en train de s'occuper de la dernière, leur offrant une naissance prématurée par la mort. Je me demandai si l'on pouvait alors parler de naissance ? Les enfants morts-nés n'étaient pas rares mais l'on les appelait bien “mort-né”. Korfir leva son index puis pointa les parois avant

d'écraser son poing dans sa paume de main. Le bougre nous demandait de faire son boulot. Quel service. Il se lécha les doigts encore couverts d'un liquide visqueux puis nous invita à reprendre la route sans avoir pour autant replacé sa hachette à sa ceinture.

Il s'agissait d'oeufs de bevin, ces dragons à deux pattes qui partageaient les montagnes avec les nains. Ces bestioles étaient des carnivores invétérés, réputés pour s'amuser avec leurs proies, bien souvent des bergers et des moutons. Ils étaient peut-être considérés comme bien moins dévastateurs qu'un dragon mais ils étaient bien plus vicieux. Ces saloperies rôdaient en groupe et ne s'attaquaient qu'à ceux qu'ils étaient sûrs de pouvoir dévorer. Un dragon quant à lui, pouvait s'attaquer à un village, semer la pagaille et se tirer dans le même mouvement.

J'avais déjà entendu parler d'une attaque de bevin sur un village. Un seul nain avait survécu au massacre de sa tribu. Il avait été retrouvé entre les corps silencieux de sa famille, agonisant, le regard trouble. Ce n'était qu'une fable mais il n'était pas impossible qu'elle soit vraie, car c'était celle de Duragar Fauche-vent, l'un des rares vétérans de la Guilde des Paladins. Si leur ordre ne comptait qu'une dizaine de vétérans parmi des milliers de soldats, c'était pour la simple et bonne raison qu'à chaque campagne, plus de la moitié d'entre eux succombaient à leurs blessures. La Guilde avait un seul objectif, un objectif pour lequel chaque paladin était en capacité de se donner corps et âme : l'identification, la traque et la mise à mort des créatures qui menaçaient la vie. Bevin, dragon, golem, hydre, varul, manticore. Tout était bon pour s'illustrer.

Ce que je ne comprenais pas, c'était qu'ils avaient une approche philosophique du meurtre, une putain d'hypocrisie hors du commun que seuls les dogmes et la croyance pouvaient justifier. Ma main à couper que leurs rangs étaient garnis de psychopathes sanguinaires qui n'avaient qu'une idée en tête : ôter la vie et pouvoir en être fier. "Menacer la vie", quelle blague. Ces bêtes, jeunes ou anciennes, avaient peut-être plus de droits que nous à régner sur ce monde et pourtant, elles périssaient au nom de l'honneur.

J'étais moi aussi un paladin alors. Le soldat de la liberté, le symbole de l'humanité. Vous savez pourquoi ? Parce que j'affrontais des monstres qu'eux-mêmes ne voulaient pas terrasser. J'affrontais la plus effroyable des créatures, l'homme. Cette bête n'était pas comme les autres, elle avait quelque chose de plus que son instinct et c'était justement ça qui la rendait dangereuse. Elle faisait des calculs, masquait ses traces et laissait derrière elle des boucheries sans raisons. Elle était capable de tuer ses semblables, de les tromper, de les corrompre et finalement, de s'offusquer de sa propre bestialité. J'étais une bête parmi les bêtes. Mais au moins, j'en étais conscient.

Le passage dans lequel nous progressions s'élargit de plus en plus. Les rails de l'ancienne mine s'arrêtèrent à l'entrée d'une seconde cavité bien plus large et ténébreuse. Korfir ralentit puis nous fit un signe, une paume tendue vers le bas. Il fléchit les genoux puis continua à avancer comme un crabe assassin en détaillant la pénombre. Seul Jerrock resta tendu sur ses jambes, brandissant bien haut la torche qu'il avait en main. Le couillon avait hérité de l'arrogance familiale. J'entendis Kevza s'écarter du rang en marmonnant ses pensées. Des cailloux chutèrent du plafond. Mon esgourde se focalisa sur nos bruits de pas pour échapper à la mélodie oppressante de mon coeur qui commençait à s'emballer. Quelque chose nous observait. Un crissement précéda une nouvelle chute de pierre. Je vis le guide s'affoler et

rapidement abandonner sa posture silencieuse. Kevza revint vers nous en courant, me gratifiant d'un regard inquiet. La roche crissa de nouveau et avec plus d'intensité. Korfir bouscula l'avant du groupe pour se placer juste devant moi, sa hachette dans une main tandis que l'autre fouillait sa besace. Il en extirpa une plaque de métal qu'il claqua sans plus attendre sur le fer de son arme. D'un vif geste de la tête, il nous invita à poursuivre le chemin tout en poursuivant son boucan. Ni une, ni deux, nous fusâmes tous sans trop savoir où aller. Le nain fermait la marche juste derrière Kevza. Je me souviens parfaitement du fracas de ses outils qui résonnait au coeur de la montagne. Ces échos empêchaient sûrement les créatures qui rôdaient de nous attaquer. Utilisaient-elles le son pour repérer leurs proies ? Étaient-elles effrayées par le bruit ?

Jerrock illumina une grotte qu'il décida d'emprunter. Je le suivis sans attendre et m'engouffra dans la galerie. Nous avançâmes avec précaution quand Korfir cessa son boucan et me bouscula pour retrouver sa place à l'avant, roulant des épaules comme le font ces petits gars aux larges épaules. Il ne décrocha toujours pas un mot mais arbora un simple sourire comme s'il voulait rassurer des marmots perdus en forêts, qui, en voyant un nain à la gueule ravagée, seraient immédiatement rassurés. Ah-ah-ah, enfoiré.

Après ce bref instant de panique, nous reprîmes la route sans problèmes, sinuant au gré des veines du mont. Tout était bien plus silencieux qu'au début. Nous étions aux aguets, prêts à faire du bruit et détalier au moindre caillou tombé du plafond. Heureusement qu'ensuite, il s'était rabaissé et venait emmerder Zamrick qui était obligé d'avancer la nuque pliée. J'en avais presque oublié Kalën qui marchait devant les deux zigotos aux côtés de Jerrock. Il n'avait pas décroché un mot depuis le début. Finalement, malgré quelques frayeurs, nos pérégrinations restèrent tranquilles jusqu'à notre sortie de la montagne après de longues heures de marches.

Lorsque le soleil me caressa le visage, je fus frappé par un sentiment de renaissance. Korfir nous présenta les cieux de ses paumes de mains ouvertes puis se laissa lourdement chuter au sol avant de se gratter le crâne. Les plaines de Bardir s'étendaient à perte de vue, léchées par la lueur mordorée d'un soleil en déclin. Personne à l'horizon, seulement quelques mouflons qui se promenaient sur les hectares verdoyants au seuil de la montagne. Jerrock sortit une outre de son sac puis se posta devant nous.

“Bien, Holt devrait arriver à la tombée de la nuit. Reposez-vous. Larmotte, fais un tour du périmètre, je ne veux aucune surprise.

- Y a pas un pécore dans l'coin, moi aussi j'veux poser mon cul !
- Ce que nous faisons ici n'est pas anodin. La marchandise qui va arriver vaut cher et là où il y a de l'argent, il y a des opportunistes.”

D'un geste, il intima à Larmotte de s'exécuter. Le bonhomme balança son sac au sol puis rajusta son ceinturon avant de dégainer son glaive. Il cracha au sol en faisant volte-face après avoir jeté un regard noir à Tricorne qui venait d'ôter son couvre-chef pour s'éponger le front avec son avant-bras. Kevza disposa délicatement sa besace au sol puis s'installa en tailleur, il posa ensuite son arquebuse sur ses genoux avant d'en étudier le mécanisme. Quelque chose clochait dans son regard qui avait l'habitude de virevolter au gré de son insatiable curiosité. Kalën agita la main avant de partir vadrouiller à l'opposé de Larmotte,

les mains fermement ancrées sur son baudrier. Zamrick était plantée devant la grotte, gourdin à la main. Je pouvais apercevoir sa mâchoire pulser d'angoisse.

Mon neveu s'approcha puis me tendit son outre. Son visage se métamorphosa pour voler ses traits à Mortalis. Je clignai des yeux pour me ressaisir. J'happai alors l'eau qui m'était tendue.

“Tsukyomi m'a évoqué vos sinistres péripéties. Sais-tu ce que tu vas faire une fois retourné à Valazar ?”

La question me désola. Je n'avais rien à répondre à par un flot arrogant de plaisirs à savourer. Le petit enfoiré me fit réaliser la vacuité de ma vie qui, dernièrement, s'était résumée à la simple survie.

“Simplement.. Vivre.

- Doten aura sûrement des projets pour toi. Le malin a des projets pour tout.
- On verra bien, chaque chose en son temps.”

Nous hochâmes tout deux la tête pour signer un commun accord sur le silence dont je profitai pour réfléchir. Un sourire me vint aux lèvres lorsque je m'imaginai débarquer à Valazar. Dans cette douce vision, j'arrivais à la taverne chargé comme un âne avant de déguster une mousse, puis une autre et je tomberais finalement sur une bonne bouteille de rhum. A coup sûr, je tomberais dans une rixe qui me donnerait l'occasion de rencontrer du beau monde, un camarade de beuverie qui me présenterais à son patron, qui lui me filerait un boulot.

Je ricanai soudainement avant de retrouver le visage de Mortalis incrusté dans ma vision, seul à une table, complètement décharné. Sa main gauche était clouée contre sa chaise, sa dextre portait une chope à ses lèvres. La mousse coula sur sa peau en lambeaux, s'infiltra dans son gosier bleui puis ressortit par son ventre ouvert.

Mes yeux s'ouvrirent à l'instant où mes poings se contractèrent. Jerrock avait les mains jointes dans son dos, il observait le soleil à la chute délicate qui éventrait les plaines d'un rayon aveuglant. Ses cheveux blonds étaient balayés par le vent gelé qui cherchait à s'engouffrer dans la caverne derrière nous. J'étais moi-même frigorifié et pourtant, il se tenait là avec sa chemise à manches courtes. Ses bras étaient couverts d'entailles, stigmates d'un sombre passé.

“Et toi alors Jerrock ? J'me souviens bien d'ta mère qui avait tout fait pour qu'tu sois pas là mais avec les grosses têtes de Telam.

- Je ne regrette pas mes choix. Elle a voulu m'écarter d'un monde qu'elle pensait trop brutal pour un enfant. La violence n'a pas de frontières Martacus, elle n'a pas de race, ni de visage. Les télaks m'ont appris énormément mais eux aussi sont divisés par les maux de la conscience, la porte d'entrée du vice. Je me suis battu aux côtés de Tsukyomi lors des Assauts de l'Ouraj. Nous avons réussi à repousser les hordes barbares qui venaient sans cesse s'écraser sur les côtes de Naqa. C'est là-bas que j'ai rencontré Vaara.
- La torbarienne ?

- Elle-même. Cette femme est d'une intelligence rare. Elle fait honneur à ses congénères.
- C'est quoi son histoire hm ? Cette belle perche a un truc dans le regard.
- Tu pourras lui demander toi-même.
- Si elle est pas occupée à chevaucher Tsuk'."

Je venais de taper au bon endroit. Jerrock remua l'épaule sans relancer la conversation. Larmotte déboula au même moment, armé d'un sourire jaune et de son glaive qu'il tenait mollement dans sa main droite.

"Personne pour nous faire chier Jerr', j'ai juste croisé un berger qui traîne avec ses bêtes vers le Nord.

- Parfait, garde-le à l'oeil."

Je remarquai Tricorne affalé contre l'entrée du passage, le couvre-chef penché sur son visage. Malgré la dague qu'il avait à la main, le marin semblait roupiller. Zamrick se trouvait toujours à ses côtés, désormais appuyé sur son gourdin. Je le sentais un peu plus apaisé qu'auparavant mais il guettait toujours les ombres que nous venions d'affronter. Kalën débarqua puis reprit son souffle après quelques foulées.

"Un convoi arrive de l'ouest, un nain avec une charrette.

- C'est notre homme."

Kevza se redressa après avoir replacé délicatement la besace dans son dos, il se joignit à nous pour regarder à l'ouest et profiter du crépuscule. Une mélodie s'éleva dans les airs. Atténuée au début, elle devenait de plus en plus claire au fur et à mesure que la charrette s'approchait. Le nabot qui employait un mouflon comme cheval de trait sifflotait un air plein d'entrain. Korfir reprit la mélodie en applaudissant.

Le nain qui approchait nous salua d'un geste de la main avant de claquer ses bottes dans les flancs de la bête qui peinait à grimper sur le sentier. Il arborait un cache-oeil sur lequel était dessiné un sourire. Pas un poil sur le caillou, à croire qu'ils s'étaient mis d'accord pour glisser jusqu'à son menton et former une épaisse barbe poivre et sel. La bête se mit à beugler lorsqu'elle fut devant nous. Le nain qui la montait agita les bras pour nous inciter à nous écarter.

"Laissez-la passer bon sang, la pauv' bête veut juste trouver un terrain plat !

- Toujours un plaisir Holt, confessa Jerrock en souriant.
- Plaisir, plaisir.. Faut savoir, soit on travaille, soit on s'amuse héhé, enfin bon, moi je fais les deux. Bonjour ou bonsoir aux inconnus !"

Jerrock tira la bride du mouflon pour le guider vers l'entrée. La charrette était pleine à craquer, remplie de caisses et de barils estampillés par une marque naine. Holt descendit de sa monture pour s'étirer, il dépoussiéra son pantalon en cuir marron puis nous observa un à un avant de croiser les bras.

"Tout ça pour moi eh ? Enchanté, moi c'est tonton Holt."

Nous répondîmes tous d'un geste plus ou moins alambiqué. Jerrock tira une bouteille de son sac pour la lui offrir.

“Eh bah, on fait pas rire les mouettes nous ! Eh merci pour la bouteille !

- Tout s'est bien passé ?
- On va surtout se bouger le fion, j'suis sûr qu'ils m'ont reconnu et ils vont pas mettre longtemps pour comprendre que j'les ai enfumé. Mais sinon oui, j'ai tout ce qu'il faut Jerr' ! Allez allez, au pas !
- Vous l'avez entendu, on y va sans tarder, Larmotte et Nestor derrière le convoi, Martacus et ta troupe, devant avec moi.
- Nestor ? C'est le vrai nom de Tricorne ? demandai-je, amusé.
- Vas t'faire mettre.
- C'est vrai que c'est un nom de merde ça, ajouta Kevza en suivant Jerrock.
- C'est déjà mieux que ta gueule de marmot.
- On écoute le Whyn les enfants ! beugla Holt en tirant son mouflon par la bride.
- Lequel ? demanda Kevza.”

Tricorne, qui venait de se réveiller, n'avait pas encore la vivacité d'esprit nécessaire pour rétorquer intelligemment. Peut-être même qu'il était tout simplement con, un adjectif qui s'accorderait à merveille avec ses grimaces tordues.

Nous entrâmes à nouveau dans les ténèbres alors que le soleil s'effaçait derrière les plaines, pénétrant la montagne de ses derniers rayons. Le passage était à peine assez large pour la charrette dont les roues ne cessaient de grincer comme si elles hurlaient leur peine à chaque bosse qu'elles gravissaient. Je suivais Jerrock de près, moi-même précédé par Zamrick qui progressait devant Kevza.

Je ne reconnus aucun des embranchements que nous fit emprunter Korfir. Le guide se retournait parfois pour observer Holt avec stupéfaction à chaque fois qu'il parlait. Le nain borgne qui guidait son mouflon s'exprimait sans accent. Tout se passa très bien jusqu'à notre second passage dans l'ancre des bevins, qui cette fois-ci, firent preuve de beaucoup moins de timidité. Le guide usa à nouveau ses armes pour faire du bruit et tenter de les effrayer mais les cris qui venaient du plafond ne faisaient que s'intensifier. Dans l'ombre qui nous surplombait, les formes cauchemardesques de ces monstres s'activèrent pour nous faire la fête.

Holt tirait un mouflon qui refusait d'avancer, pétrifié par les hurlements stridents des bêtes que nous n'arrivions toujours pas à voir. De ce fait, notre convoi avait perdu son allure, me forçant à penser que l'affrontement était inévitable. Je fis un geste à Kevza qui chargea son arqubuse. Tricorne proposa de fouiller la marchandise pour trouver de quoi répliquer alors que Larmotte dépassa la charrette pour commencer à courir. Il fut aussitôt bloqué par Zamrick qui tenta de le recadrer.

“Tu restes.

- Vous êtes des putains d'cinglés ! Si on reste on va s'faire étripier !
- S'ils touchent à mon mouflon j'en fais mon affaire !
- Préparez-vous, s'ils attaquent, ils le feront de façon simultanée.”

Korfir cessa soudainement son potin puis hurla de toutes ses forces en dardant le plafond d'un regard meurtrier. Kalën se mit dos à Kevza en agrippant fermement son épée. Je vis Jerrock avancer de quelques pas, il n'avait pas d'arme en main mais quelque chose brillait sur son buste, un anneau qui vacillait au gré de ses gestes. Soudainement, les bestioles arrêtaient de beugler, laissant comme seul indice de leur présence des chutes de poussière et de cailloux.

Holt caressait son mouflon d'une main, usant de l'autre pour menacer les cieux d'un pistolet douteux. La bête de trait se mit à reculer nerveusement en bêlant. Ma rapière ne servait pas à grand chose contre ces saloperies, je ne connaissais rien de leur anatomie. Je dégainai alors ma dague qui m'assurait un combat au corps à corps sanglant. Un autre cri retentit à l'arrière du convoi.

"Ils essaient de nous diviser, restez soudés !"

J'entendais la respiration de mes compagnons, leurs souffles haletants, l'angoisse qui s'emparait de leurs tripes et saccadait nos mouvements. Armé de ma dague, je n'allais pas faire grand chose à ces saloperies à part quelques égratignures. Nous étions dans une merde sans nom, et comme rarement ça m'arrive, j'étais persuadé de crever dans cette montagne à la con. Tricorne, qui était perché sur les caisses d'armes, balança son chapeau au sol puis hurla le nom de Jerrock. Je me retournai instinctivement et je découvris que mon neveu, comme il l'avait dit, avait appris bien des choses chez les sages du nord.

L'anneau serti qui pendait sur son buste avait encore gagné en intensité, il brillait comme le soleil à son zénith. Les mains du grand blond s'illuminèrent à l'instant où des hurlements retentirent de tous les côtés. Ses doigts se frôlèrent puis firent des étincelles comme des pierres frappées entre elles. Ce fut alors que ses deux paumes de mains abritèrent deux boules de feu, véritables sphères ardentes qu'il ne tarda pas à lancer vers les ombres. La caverne s'illumina soudainement et les boules de feu implosèrent pour former un véritable brasero volant vint lécher trois bevin dissimulés entre d'énormes stalactites. L'un d'entre eux pris feu tandis que les autres prirent la fuite dans les recoins sombres de la cavité. Le bevin enflammé s'écrasa au sol tout en se débattant, ses cris torturaient mes tympans. Kalën s'empressa d'aller à sa rencontre, aidé par Zamrick qui dressait déjà sa massue à pics.

"Empêchez-la d'aller sur la charre-.."

Merde. La créature qui bougeait dans tous les sens s'approchait dangereusement des marchandises volées, qui au contact des flammes nous assurait une terrible fin, brûlés et démembrés par la poudre inflammable et les munitions stockées.

Tricorne était descendu de son perchoir pour affronter le bevin dans notre dos. Les deux du plafonds avaient disparu et celui qui était enflammé était aux prises avec Zamrick et Kalën qui s'évertuaient à éviter la queue tranchante de la créature qui vacillait dangereusement. Elles étaient aussi tranchantes que des lames de rasoir sauf qu'elles ne visaient pas les poils que vous aviez au milieu du visage.

La bête embrasée s'éteignit doucement sous la surveillance de mes deux camarades qui la gardaient de foutre le feu aux poudres. Le bevin qui hésitait désormais à attaquer Nestor recula dans l'ombre, laissant pour seul indice de sa présence le flottement meurtrier de sa queue qui reflétait les flammes dévorantes de Jerrock. J'étais encore abasourdi par l'existence d'un pyromancien dans la famille Whyn. Ma conscience s'appropriait le sujet sans attendre et les calculs furent brefs. Cette puissance pouvait faire de nous les rois du monde. Des dieux vivants, amis de l'eau et du feu. J'étais encore partagé entre peur et joie quand Jerrock, qui s'était cramponné à la charette, beugla des ordres pour remettre le convoi en route tant qu'il était encore temps. Je lui décochai un sourire radieux, du genre de ceux que j'utilise pour amadouer la plus jolie donzelle du bouge. Mon neveu était courbé, plié en deux aux côtés de Holt qui tirait son mouflon avec véhémence.

Nous reprîmes la route, les yeux braqués sur les ombres mouvantes, tous poussés au silence par la magie de la magie. L'exploit de Jerrock semblait lui avoir coûté sa vigueur mais il nous avait tous éclairés sur ses petites balades en Telam et ce qu'il y avait appris. Que pouvait-il faire d'autre ? Je m'imaginai déjà, Capitaine d'un navire tout neuf, débarquer dans un port en ayant été annoncé au préalable par une gigantesque boule de feu et les corps calcinés de l'avant-garde et des canonnières à quai. L'avantage psychologique serait tellement grand que l'on n'aurait même pas besoin de trucider toute la garnison pour accepter leur reddition.

Les bevins qui étaient maintenant derrière nous continuaient à pousser des hurlements. Notre guide pressa le pas malgré les difficultés de mon neveu à suivre le mouvement. Holt était quant à lui occupé à caresser sa bête qui bêlait à chaque écho qui nous parvenait. Kevza collait Korfir aux basques. Kalën et Zamrick fermaient la marche tandis que Nestor et Larmotte marchaient juste derrière la charrette.

Grâce à mon courage inouï, je venais de remporter une place sur le rafioteur d'un quidam pour rentrer à la maison. Valazar, le port d'espérance bâti par les mutins d'une expédition impériale. Qui aurait su que ce petit bout de terre à la pointe sud du monde deviendrait le foyer des parias et autres rebuts en quête d'une société parallèle, d'une anarchie jouissive où l'on s'offre une place au prix du sang et de la sueur. Le seul fait d'écrire ces mots m'excite. Je pourrais presque sentir la chaleur du sable sous mes pieds.

Le retour fut bien plus court que l'aller, sauf pour Jerrock qui, en plus d'avoir été vidé par son utilisation des arcanes, dut subir les interrogations enfantines de Kevza qui l'observait comme un héros. Il lui demanda même si lui aussi pouvait apprendre la pyromancie pour allumer son arquebuse sans avoir besoin d'un charbon.

Je me perdis dans le mélange d'échos et de questions perdues, hagard devant le néant de la liberté. Cloisonné dans une mine, je n'avais d'yeux que pour la lumière au bout du sentier, un éclat aveuglant et dangereux qui allait me mettre à nu. Il n'y avait plus rien pour moi dans cette lumière car elle n'allait pas m'offrir la clarté mais seulement le doute. J'eus l'impression d'être une créature sortie de son temps, confrontée à un monde qui n'est pas le sien. Les mots de Jerrock quant à mon avenir résonnaient encore dans mon crâne. La sobriété avait chez moi l'effet de transformer les mots en barreaux et les songes en questions. Je balayai le tout d'une expiration brutale puis me focalisai sur les marchandises que nous

transportions. Je décidai alors que j'allais fouiller le lot plus tard pour trouver de quoi recharger mon pistolet désuet, le vestige d'un homme du passé.

A peine étions-nous arrivés dans la chaumière du nabot qu'il nous chassa avec hâte juste après avoir arraché une bourse des mains de Larmotte. Nous dûmes transférer les caisses une à une avant de passer la porte avec la charrette placée sur le flanc. Le guide cracha au sol avant de nous claquer sa porte au nez sans me laisser le temps de le menacer d'un regard.

En l'espace de quelques instants, nous étions passés d'un silence presque méditatif au brouhaha de la vie et de ses sujets. Comme si nous étions partis le temps d'un battement de cil, rien n'avait changé. Les mêmes commerçants alpaguaient les passants. Les mêmes produits étaient vantés, exhibés, vendus et achetés. La foule empruntait les mêmes sentiers pour dessiner les veines d'une ville au coeur battant grâce à l'argent et dont le sang n'était autre que les êtres qui sinaient ici et là.

Je dus aider Holt et Larmotte à déplacer les armes jusqu'à la plateforme élévatrice qui nous permit d'éviter pas mal d'emmerdes à cause des escaliers. Je vous avoue par la même occasion que pour ma part, j'ai décidé de prendre les escaliers quand même.

Ce n'était sûrement pas la première fois qu'ils faisaient ça. Sans questions, Holt nous dirigea rapidement vers les quais. Il s'arrêta brièvement en chemin pour disparaître dans une tente de laquelle il ressortit aussitôt avec un sac en toile de jute. Tricorne avait lui aussi disparu dans la foule. J'eus l'impression que nous étions chronométré tant leurs mouvements étaient efficaces et surtout rôdés. Nous allions nous rendre à l'autre bout du monde. C'était un voyage qui était préparé depuis longtemps à l'exception de quelques détails : votre humble serviteur et ses camarades.

Une fois au bout du quai, je fis la rencontre de Taros Glendal, le capitaine d'un trois-mâts à la coque fine sur lequel était peint d'énormes coquillages.

"Accaholt, Jerrock, toujours à l'heure, siffla-t-il avant de gesticuler pour ordonner à ses matelots d'embarquer nos affaires.

- Toujours, toujours ! Fais pas attention à Jerr, il est claqué. Et v'là un nouveau Whyn, enfin.. Plus ancien que nouveau mais bon.
- J'ai bien remarqué la ruse dans ses pattes d'oies. Quel est son p'tit nom à c'ui-ci ?
- Martacus, répondis-je avec froideur. C'est toi qui va nous emmener à Valazar alors ? Joli rafiote.
- Mhmh. Je suis le capitaine Glendal mais tu peux m'appeler Taros. J'organise d'beaux ballets sur les eaux pour Doten d'puis des années maintenant. Avant, j'baladais les gueuses de son frère. Martacus.. Ça f'sait une trotte que j'avais pas entendu c'nom là.
- P'têtre pour une bonne raison. Combien de temps pour rallier Valazar ?
- Oh mon garçon, balança-t-il en volant mon expression. Autant de journées qu'il le faudra ! Avec les blocus dans la mer de l'est et les barbares qui naviguent au nord, on va d'voir faire quelques détours. Mais rassurez-vous, personne ne rattrape la Fileuse.
- Combi-.."

Le capitaine coupa court puis attrapa un de ses matelots par le col pour lui murmurer quelque chose. Je fis volte-face pour observer Skefard dans son agitation. Le soleil était sur le point d'atteindre le sommet de la montagne. Notre escapade avait presque duré deux jours et pourtant, je ne ressentais aucune fatigue. Je n'étais même plus sensible aux multiples douleurs qui me tiraillaient tant mon esprit était frais. Valazar m'attendait.

Holt débarassait les mousses de leurs bouteilles, les dévidant lui-même dans sa gueule. Kalën était occupé à aider les matelots au chargement. Zamrick se massait lassement le crâne en défiant un garde nain du regard. Kevza était aux côtés de Jerrock, il avait abandonné l'idée de devenir magicien et gardait précieusement sa besace entre ses bras. J'approchai alors de mon neveu qui était installé à même le sol, les prunelles posées sur les planches du quai pourri.

“Un Whyh qui joue avec les éléments.. C'est pas commun ça mon garçon.

- Pas commun. Détestable pour certains, incroyable pour d'autres. La magie est très mal perçue ici. Ce n'est pas pour rien que Korfir nous a congédié si rapidement. Skefard a été détruite il y a presque cent ans par les expériences d'un mage élémentaire. Dévastée par un cyclone. C'est grâce à ça que les Poings du Démiurge ont pu s'offrir le port. Ce sont eux qui l'ont reconstruit.
- Mh, j'aime pas ça non plus d'habitude mais quand je vois ce que tu as pu faire.. Bordel, c'est..
- Magique et surtout, personnel. Nous en reparlerons plus tard veux-tu.. Je suis épuisé.”

J'hochai la tête pour signer l'accord puis m'étirai avant de mettre une main sur mon front pour me protéger les mirettes des rayons du soleil. Larmotte me tendit une bouteille, la trogne fendue d'un sourire sincère. Quelqu'un claqua le quai de son pied. Le capitaine de la Fileuse ajusta un tricorne sur sa tête, tira sur les plis de sa vareuse puis observa la troupe d'un regard circulaire.

“Messieurs, rentrons à la maison voulez-vous ?”

Une joie intense me parcourut, suivie de près par une vague de tristesse subite. Valazar était-elle encore mon foyer ? Je chassai les songes d'une bonne gorgée puis décidai de talonner le capitaine pour me dégoter la meilleure place, près de la cuisine et loin des emmerdes.

Chapitre XVIII - Tonneau des Diables

J'étais enfoncé dans un hamac, les prunelles plantées sur la chevalière qui siégeait à l'annulaire de ma main gauche. Le roulis me donnait l'impression que les navires qui y étaient incrustés dansaient sur les flots, l'un sur les eaux et l'autre sur les cieux.

La température avait grimpé en flèche et m'empêchait de chasser les rats avec qui je partageais ma magnifique chambrée, une simple toile suspendue qui menaçait de céder à chaque fois que j'y posais mon cul. Ma barbe s'était appropriée la moitié de ma gueule. Elle était aussi rêche que ma peau. Ce voyage fut le témoin d'une bataille interminable entre mes ongles et les plaques rugueuses qui s'invitaient le long de vicieuses fissures, aggravant les stigmates de mes blessures.

Je pouvais le sentir dans l'air. Nous étions sur le point d'arriver et je bouillonnais d'impatience. Je voulais à tout prix quitter ce cimetière flottant, ce qui me fit douter de mes aspirations professionnelles.

Le capitaine Taros s'était rapidement lié d'amitié avec moi et de ce fait, j'avais eu l'immense honneur de partager les réserves de ce rapace alcoolique dont la cabine regorgeait de véritables trésors. J'avais ainsi découvert le Donnîa, un des alcools elfiques les plus forts. Puis le Gorog nain qui s'apparentait à une bière houblonnée. On s'était pinté jusqu'à ne plus pouvoir bouger.

J'avais appris qu'il était originaire d'un petit village situé entre Darän et Kalmän. L'homme avait longtemps été pêcheur avant d'être abordé par un clan d'Agoraths, des créatures marines à la soif de sang insatiable. Il s'était alors enrôlé dans la marine puis avait découvert l'envers du décor et le coût d'être le petit rouage de cette machine ronde qui ne produit qu'or et sang. Il s'était retrouvé à Valazar puis avait tissé des relations avec les bonnes personnes pour entrer dans la contrebande navale.

Taros était comme moi, un bon vivant à la morale aussi flexible que l'échine des plus vives libertines. Cependant, là où nous étions différents, c'était dans la vision de l'ennui. Il ne voulait pas vivre d'aventures, il ne voulait pas s'amouracher pour le danger. Il voulait vivre bien et surtout, très longtemps.

Ce fut le capitaine en personne qui me sortit de ma méditation.

“Messire Whyn, dit-il avec ironie, j'ai le regret d'vous annoncer la fin de votre collocation avec les rongeurs. Tu devrais monter, Jerrock organise le débarquement. Je n'aurais pas le plaisir de poser le pied sur terre, j'ai une course importante.

- Moi qui commençais à m'sentir à l'aise. J'en ai même apprivoisé un qu'j'ai appelé Alfor, un bon gars. Une course importante hein ? Qu'est-ce que tu vas passer cette fois ?
- Ah ça hélas, je n'peux pas te le dire, j'aurai trop peur de m'faire aborder par un maudit pirate.
- Ton rafiote est pas censé être trop rapide pour s'faire aborder ?
- Quand tu dragouilles une gueuse, tu lui dis qu'tu vas l'abandonner juste après un coup d'rein ?
- C'est moi la gueuse dans l'affaire ?
- Ah ça, t'as pas d'nichons mais t'as de la valeur. Doten va me filer une prime pour ramener et ses armes et son oncle.
- J'me sens... souillé, balançai-je avec un large sourire. D'ailleurs, le n'veu, Doten, il est comment ?
- Comment est Doten ? Drôle de question. T'l'as jamais vu ?
- Longue histoire et grande famille.
- Au moins c'est pas un d'tes bâtards. Eh bien.. Doten.. C'est un pingre rusé qui s'est mêlé à beaucoup d'affaires. T'auras de quoi tremper ton cul de pirate dans plusieurs tonneaux."

Je fis basculer mon hamac pour enfiler mes bottes et retrouver l'équilibre. Taros me tendit une bouteille de Gorog puis m'intima de le suivre en faisant volte-face. Nous grimpâmes jusqu'au pont principal sur lequel était amassé l'équipage au complet. La plupart des matelots étaient occupés à monter des caisses, d'autres tiraient sur des cordes pour hisser de belles cassettes. Kalèn, comme à son habitude, participait à l'effort collectif sans dire un mot. Je le voyais grogner à chaque obstacle. Kevza et Zamrick bavardaient aux côtés de Jerrock et de Holt. Le nain au cache-oeil souriant avait perdu sa bête de trait. Le mouflon était mort d'on ne sait trop quoi mais sa dépouille en avait ravi plus d'un une fois transformée en popotte.

Derrière leurs silhouette, j'aperçus le paradis. Valazar ! Une îlot de beauté enclavé par les îles de Torka. Sa longue plage de sable suintait d'une chaleur réconfortante et était parcourue de grands palmiers qui se trémoussaient au gré du vent. Plusieurs autres rafiotes étaient incrustés au large de la plage, les seuls indices de la présence d'autres équipages sur l'île. Le soleil faisait son boulot et illuminait le tout comme pour prouver qu'elle était unique et sacrée. Raaaaaaah. Je soufflais de nouveau. Je commençai à dessiner une carte mentale, à situer le tonneau des Diables, l'arène de Randir, la rive des artisans, la plage des culottes d'or, celle des tuniques bleues la maison du gouverneur ainsi que mes petites caches secrètes.

Seul Mortalis manquait à la peinture. Le corniaud aurait sourit à pleines dents. Il aurait baragouiné une annonce frappante pour exalter les troupes et les inciter à boire et à baiser, le tout avec élégance.

Rapidement, les chaloupes furent balancées à l'eau et aussitôt chargées au maximum. Les caisses d'armes et de munitions partirent avant nous avec quelques matelots. Je n'eus aucun regret à les voir disparaître puisque j'avais déjà prélevé ma taxe. Mon pistolet était chargé et ma besace pleine de munitions. Il ne restait plus qu'à savoir si c'était les bonnes.

Une fois à bord, le silence s'installa progressivement, intimé par le charisme ténébreux de Doten dont les paroles se buvaient religieusement. Zamrick et Jerrock étaient côte à côte, formant un duo de géants à la stature inquiétante. Kevza parla en premier pour harceler à nouveau Jerrock sur ses talents occultes. Kalèn quant à lui, arborait un grand sourire pour la première fois de notre périple.

Doten m'observait silencieusement comme s'il cherchait à percer le secret de mon immortalité. Il n'y avait rien à trouver, seulement l'instinct érodé d'une bête sauvage de retour en cage. Doten était né à l'époque où je faisais de la resquille à la capitale. Lorsque j'étais rentré, il avait disparu et même Mortalis n'avait pas su où il était allé. Nous nous regardions, bercés par le roulis des vagues. Nous étions des étrangers au sang partagé. Au fond, je ressentais quelque chose de perturbant car même si je ne les connaissais pas, j'avais l'impression de voir les deux facettes de Mortalis. Comme si son âme avait été scindée en deux puis propulsée dans ces corps.

“Si j'en crois ce que Jerrock m'a dit, vous avez trouvé la fiole d'lârgar dans un temple d'Amedith ? Je l'ai moi-même cherché durant des années. Comment l'avez-vous trouvé ?

- La fiole de... Ah, ouais. L'expédition était financée par Guinda mais les informations venaient de la Ligue des Vagabonds. Nisulto m'a dit qu'il les avait eu grâce à un elfe, un chérubin.
- Intéressant.. Je pensais qu'ils étaient tous morts. Dorénavant, méfiez-vous de Tsukiyomi. Les légendes racontent que l'utilisation d'un tel artefact n'est pas sans coût.
- Les légendes hein ? Et tu l'as entendues où celle-ci ?
- Il a chassé des trésors toute sa vie, tu f'rais mieux de l'écouter, balança Holt en pétrissant son couvre-oeil.
- Quand bien même, si l'artefact n'a pas altéré le capitaine Boteo, cet homme fraye avec les elfes. Loué soit Tilikalto, ils sont presque tous morts. Si je pouvais, je tuerais les survivants de cette race impie moi-même.
- T'as quoi contre les oreilles pointues ? La plupart d'entre eux sont des connards condescendants mais y en a d'autres.
- Qu'ai-je contre eux ? Peut-être devrais-tu revoir tes notions d'histoire Martacus. Ils ne doivent leur sort qu'à eux et à leurs actions.”

Doten me tourna le dos, imposant un point final à cette brève discussion. Je constatai que Jerrock ne partageait pas spécialement l'avis de son frère mais qu'il n'avait pas le cran ou la patience pour le remettre en question. Le nain fit rouler ses épaules puis brisa le malaise d'un sourire cocasse.

“En v'là une belle réunion de famille !” lança Holt. Il parvint à me décrocher une esquisse de sourire qui s'élargit lorsque je compris que notre chaloupe venait d'écarter le sable du rivage. Nous nous empressâmes d'y fourrer nos bottes, rapidement frappés par le mal de terre qui me fit vaciller.

En levant les mirettes, je fis une découverte macabre bien amusante. Ce que je croyais être des voiles et des drapeaux accrochés aux palmiers étaient en fait des pendus. Trois pour être exact. Ils étaient vêtus d'uniformes de la marine darienne. Une drôle de façon de rétorquer aux officiers qui décidaient de pendre les pirates.

Doten fit une volée de gestes et ordonna à l'invité mystère de s'occuper des marchandises avant de courber l'échine pour nous inviter à redécouvrir notre foyer. Les tentes que j'avais connu s'étaient transformées en baraquements plus ou moins solides. Des planches plus ou moins pourries par l'humidité s'enchevêtraient dans le but de former des petites chaumières ici et là. Nous nous étions amarré à l'ouest de l'île et devions ainsi passer par les champs et les fermes avant d'arriver au centre de Valazar.

Nous passâmes devant la maison du gouverneur dont le seuil était occupé par un grand moricaud et une donzelle dont le col en dentelle donnait un incroyable panorama sur sa poitrine. Il y avait bien plus de canons qu'avant, tous orientés vers le sud et l'ouest. Plusieurs bandes de gaillards passèrent sur nos flancs en empoignant leurs armes. Une tension était palpable et je ne vous parle pas de celle que j'avais dans mes frocs.

Après de longues minutes de marche vers le nord-est, je tombai nez à nez avec deux soudards aux yeux plissés par le soleil. Ils traînaient derrière eux un jeune garçon aux pieds pris dans une corde. Il se tortillait comme un poisson sans inquiéter les deux bonhommes qui le tiraient dans le sable comme s'ils transportaient une chèvre. Deux secondes suffirent à mon instinct pour juger que c'était pas mes oignons.

Finalement, nous finîmes par arriver devant un bâtiment de deux étages fait en pierre. L'entrée était surplombée d'une arche sur laquelle tenait fébrilement un panneau en bois. Il y était gravé : Chez Whyn.

Une fois passé entre les colonnes de l'entrée et les deux balourds qui la gardait, j'entrai au paradis. Le rez-de-chaussé regroupait trois pièces dont celle dans laquelle nous venions de pénétrer, elle servait de vestibule et était fournie d'un comptoir en verre sur lequel était accoudé un gaillard souriant. Celui-ci fit un geste à un bonhomme dans l'autre pièce qui disparut dans un escalier en colimaçon.

La seconde pièce s'ouvrait à la droite du comptoir. Son entrée était traversée d'un voile bleu transparent au travers duquel plusieurs silhouettes se déplaçaient avec nonchalance. Mon oeil expert discerna immédiatement les courbes dénudées de plusieurs donzelles occupées à rôder autour de quelques jouvenceaux trop prudes pour oser toucher autre chose que leurs chopines.

“On est dans une maison close ?! demanda Kevza, la bouche entrouverte.

- Vous l'êtes. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel bordel. Il s'agit de celui de Loxio, mon frère, qui a ouvert il y a maintenant plus d'un an, répliqua Doten, les bras toujours croisés dans le dos.
- Chez Whyn hein ? Quelle douce sonorité, dis-je en me pétrissant la barbe.
- Sono-quo-.. Ah, le son. Et.. Enfin je veux dire.. Sont à combien vos prix ?”

La question sembla en intéresser plus d'un. Zamrick s'avança et balaya le voile de son avant-bras, prétextant une fouille des alentours pour se rincer l'oeil. Kevza se tenait juste derrière lui en se frottant les mains tandis que Kalën était resté sur le seuil de la bâtisse, apparemment peu intrigué.

Holt s'avança pour discutait à voix basse avec l'homme derrière le comptoir qui lui rétorqua d'un clin d'oeil. Doten se retourna finalement face à nous.

“Martacus. Toi et tes amis pouvez profiter gratuitement du bordel cet après-midi. Je viendrai te retrouver plus tard avec Loxio. Il semble occupé à l’étage.

- Gratuit ?! beugla Holt en fixant les poings sur ses hanches. J’ai toujours payé moi !
- Les naines sont toujours plus difficiles à trouver, Accaholt. Et surtout à convaincre.
- M’pf ! Vous les Whyn vous êtes des rapaces ! Toujours à échafauder des plans ici et là, à vous en mettre plein les fouilles pendant que les autres triment !
- Tu auras assez d’argent une fois que Kadia nous aura payé pour les armes..”

Leurs mots s’envolèrent. J’observais les femmes qui vagabondaient dans la deuxième salle dans laquelle Zamrick se trouvait déjà, étudiant les libertines pour en sélectionner une dans le lot.

Il y avait déjà trois bonhommes aux culs disposés sur des traversins. Deux d’entre eux n’osaient même pas croiser le regard des femmes qu’ils observaient. J’eus un mauvais pressentiment quant au troisième luron qui arborait un sourire démesuré.

J’avais pour habitude de ne pas céder aux plaisirs des bordels pour la simple et bonne raison que l’argent nourrissait les arrières-pensées. Le sexe ne devrait être que la simple expression des corps. Mais les corps étaient devenus des marchandises car tout avait un prix.

Mon baroud philosophique ne fit pas long feu. Il fut chassé par l’approche féline d’une catin qui me fit un faux sourire. Elle glissa les mains sur mes épaules et me força à rejoindre le sol pour m’enjamber et se poster sur mes cuisses. Le sang y afflua avec joie, d’abord dans l’aine, puis dans ma fierté qui se gonfla dans l’instant.

Elle était seulement vêtue d’un maigre tissu décidé à couvrir son entrejambe. J’entendis des ricanements, joyeux dans un premier puis nerveux ensuite. Ma poitrine se souleva d’un souffle saccadé au moment où ma main glissa le long de la cuisse de ma charmante hôtesse. Ses yeux jais n’exprimaient rien, seulement le néant dans lequel son âme était recluse.

J’étais pétrifié. Mon corps désirait d’autres choses que mon esprit qui faisait tristement remonter les souvenirs de Pauline, ses lèvres bleues, son corps gonflé, ses ongles violets et notre instant.. Enfin.. Plutôt ses derniers instants. La libertine qui me chevauchait sembla me parler mais je ne songeais qu’à ma main et à sa course inéluctable le long de cette belle gambette. Je rafermissai sans le vouloir mes doigts dans la chair de sa cuisse puis secoua le chef. Elle vint glisser ses lèvres près de mon oreille, se saisissant par la même occasion de mon épaule sur lesquelles les griffes du désir venaient se fermer.

“Alors matelot-..”

Je glissai un doigt sur ses lèvres en la menaçant d’un regard. L’hésitation grimpa. Qui serait le vainqueur de ce baroud intérieur ? La côte de mon esprit grimpa en flèche. Celle de mon corps fut largement diminuée lorsque la gourgandine commença à onduler du bassin.

“Peut-être une autre fois ma belle.. Je-.. J’ai..”

- Tu préfères une autre fille ? Je peux m'en occuper tu sais. Choisis-en une et j'irai lui parler."

Elle arquait l'échine pour observer les autres donzelles. Elles déambulaient toutes entre les clients comme un banc de requins en quête de proies. Parfois, elles en choisissaient une puis allaient la mordre avant de l'emporter à l'étage. Kevza fut la première victime. Il disparut dans le même escalier que l'autre bonhomme, armé d'un rictus éclatant. Zamrick quant à lui était toujours indécis et pourtant, il était acculé dans un coin par trois libellules aux ailes toutes attirantes.

Mes prunelles retombèrent sur la catin qui avait élu domicile sur mes cuisses. Elle avait une main sur mon épaule, m'offrant une vue de profil sur sa poitrine dodue qui vacillait à chacun de ses mouvements. Sa crinière brune s'arrêtait au niveau de ses tétons, rosés et intrigants.

"C'est quoi ton nom ?

- Kalie messire. Vous avez choisi ?
- Ecoute Kalie, dis-je en l'attrapant par les hanches. J'suis fatigué alors.. J'vais aller me reposer."

Le simple "messire" avait suffi à me faire débâter. Je la penchai sur le côté pour échapper à son étreinte puis je me relevai à la hâte, filant avant même qu'elle n'ait eu le temps de faire changer d'avis. Je me persuadai après coup qu'elle ne représentait aucun défi et donc, aucune excitation même si mon corps prouvait le contraire.

Frappé de curiosité, je grimpai l'escalier pour monter au premier étage. Plusieurs portes étaient incrustées le long d'un couloir hanté par les gémissements d'un plaisir illusoire. J'entendis des soupirs et des râles qui me guidèrent devant la seule pièce silencieuse, celle du fond dont la porte bâillait. D'un coup d'oeil, je discernai Doten et deux autres hommes vêtus richement.

".. Ssible de vous implanter sans notre aide. De plus, le nom de vos établissements est directement associé à la piraterie.

- Allons, sire Dunvan, nous sommes tout autant des pirates que les bourgmestres de Daraël.
- Quelles poches faut-il remplir, telle est la question mon frère.
- Il va de soi que l'or a les moyens d'huiler bien des rouages. Seulement, les frasques de votre oncle à Kalmän ne sont pas passées inaperçues. Il a tué deux haut-gradés de l'empire.
- Il est vrai, il est vrai. Il aurait mieux fait de tuer Menea pour ne laisser aucun témoin.
- Ne dis pas de sottises Doten. Nous y reviendrons. Qu'en est-il des nouvelles clauses contractuelles ? Hygiène et propreté ?
- La société évolue messires et avec elle, les temps changent. Ces clauses sont courantes à la capitale.
- Rien à voir avec les problèmes de trésorerie de monsieur Kadia par hasard ? demanda l'inconnu aux côtés de Doten."

Le commerçant arborait un sourire vicieux lorsqu'un hurlement retentit à l'étage. Je me planquai immédiatement contre l'entrée pour éviter les regards suspicieux des hommes

d'affaires. L'un d'entre eux fit craquer le parquet puis ferma la porte sans m'apercevoir. Voilà que mes belles actions venaient entacher la réputation familiale. Mon message était passé et la rancœur que je pensais avoir oublié refit le dessus. Je disposai ma paume de main sur le mur du couloir avec l'envie de l'y écraser. Devais-je retrouver et étriper le vieux de Guinda ? Oui.. Non.. Peut-être ? Je l'avais promis sur le cadavre de mon frère. Je n'avais plus le choix. Une quinte de toux fut poussée dans mon dos.

En me retournant, je découvris le visage serein d'une jeune femme aux yeux ronds. Le col de sa chemise était vigoureusement fermé jusqu'en haut. Celle-ci était recouverte d'un veston en cuir tanné. La demoiselle tenait une besace dans sa main droite tandis que sa dextre était logée sur sa nuque. Elle fit la moue après m'avoir détaillé de bas en haut.

“Premièrement, non, je ne suis pas une fille de joie. Deuxièmement, c'est très mal vu d'écouter aux portes. Troisièmement, ne me répondez pas, je suis pressée.”

J'allais enfreindre sa troisième règle lorsqu'une fille à moitié nue déboula d'une des chambres. Elle balbutia quelque chose en faisant virevolter sa crinière blonde puis descendit les escaliers en furie. J'haussai les épaules au même moment que la femme qui me faisait face. Ainsi, sans mots, je me déplaçai d'un pas sur le côté pour libérer le passage. J'arborai ma moue spéciale, celle qui marche toujours. Les lèvres penchées vers le bas, les sourcils haussés. Je cambrai légèrement le dos au passage de la jeune femme puis lui offrit un sourire forcé accompagné d'un moulinet de la main.

“Très chère, j'vous en prie.”

Malgré le roulement de ses yeux, je pus discerner une petite esquisse de sourire naître au coin de ses lèvres. Elle frappa à la porte de mes neveux, m'intimant de décoller sans plus attendre. Je partis dans l'autre sens à pas de loup. Mes yeux furent attirés par la chambre ouverte qui venait de faire fuir une libertine.

La chambrée était simple. Un lit et une baignoire douteuse. Seulement, le lit était occupé par un homme torse nu qui y faisait de drôles de contorsions. Ses pieds battaient les airs tandis qu'il avait la tête penchée sous le matelas. Sa stature me disait quelque chose. Je découvris la présence de deux arquebuses glissées contre la baignoire. Une idée ?

“Kevza ? Qu'est-ce que tu fous encore ?”

Il se redressa d'un bond puis débita un flot de paroles incompréhensible. Finalement, il se déplaça d'un pas chassé sur le côté puis souffla un coup pour affronter mon regard. Le couillon cachait quelque chose, les mots ne lui manquaient que très rarement. Il comprit que j'avais compris.

“R-rien. En-je.. Je n'ai pas trop aimé ses manières.. Elle a essayé de me mettre un doigt..

- Et alors ? T'as l'air d'y avoir pris un balai là. Allez, tu sais qu'tu peux tout m'dire garçon.”

Il hoqueta puis bondit à nouveau sur le lit. En avançant de quelques pas, je posai les yeux sur son sac à côté de ses deux fusils. Il était renversé au sol et se trouvait juste à côté d'une espèce de coquille brisée. Un oeuf.

Une fois appuyé contre la bassine, je me rendis compte que Kevza guettait quelque chose sous le lit. Il faisait de drôles de bruits, comme ceux que l'on fait quand on veut attraper un chat pour le foutre dans la marmite. Ktktk. Je me penchai en avant et posai les yeux sur un authentique bébé bevin recroquevillé sous le sommier.

“C'est ça qu'tu planquais dans ton sac ? Un putain de dragon ? C'était pour ça que t'avais fermé ta gueule pendant le voyage.. Et tu crois quoi ? Qu'tu vas lui filer du bon lait, une bière et une miche de pain ?

- J'peux m'en occuper Marta. J'en suis persuadé.
- Tu veux t'en occuper ? Fais comme tu veux mais j'te préviens, t'as intérêt à le planquer et à lui apprendre de bonnes manières. J'hésiterai pas à lui foutre une balle et encore moins à l'écorcher.
- Comment tu peux vouloir tuer un si petit truc ? Regarde-le, il est terrifié ! Et tu diras pas la même chose quand il nous protégera des méchants.”

Je scrutai Kevza dans le blanc des yeux. J'en avais presque oublié son esprit enfantin. Les bons et les méchants. Une lueur étincelait dans son regard. Il avait encore ce petit quelque chose qui nous rend innocent malgré les épreuves. Il n'était plus l'homme qui avait poignardé Veliras. Il était redevenu Hector Kevza, rigolo, arnaqueur et surtout souriant.

J'abordai le petite bevin du regard. La créature visqueuse était petite et sombre.

“Je dirai qu'une seule chose. J'te l'avais dis. C'est ce que je dirai quand il t'aura trucidé.

- Mais t'en fais pas ! J'vais le dresser pour attraper les salauds !
- Il va finir par t'attraper alors.”

Je m'esquivai après avoir fait un clin d'oeil. Le Kevza retourna aussitôt à sa bête en lui murmurant des mots doux. J'étais sur le point de quitter le couloir quand j'entendis Doten m'appeler. La jeune femme qui était passée plus tôt sous mon nez se faufila entre mon neveu et la porte, lui décocha un sourire puis me jaugea de bas en haut. Nos regards se captèrent un bref moment, me laissant ainsi goûter aux abysses tumultueuses de son âme. Ses prunelles étaient d'un bleu profond qui me fit penser à l'océan lorsque le soleil émerge à l'horizon. Elle fit frémir son nez avant de filer et de passer à mes côtés pour rejoindre la sortie. Il y avait en elle quelque chose d'élégant et de brut à la fois. Ses cheveux noirs légèrement ondulés étaient ramenés derrière ses oreilles. Ils dégringolaient en cascade jusqu'à ses clavicules. Elle était déjà partie lorsque Doten claqua le talon sur le parquet pour attirer mon attention.

“Je vois que Mortalis disait vrai. Tu n'as d'yeux que pour les femmes.

- Si seulement. Jolie fille en tout cas, qu'est-ce qu'elle fout ici ?
- Tu sous-entends que nos filles ne sont pas aussi jolies ? demanda Doten avec un sourire en coin.
- C'est plus joli quand c'est gratuit.

- En voici un bel adage. Passons, il s'agit de Doutzen Skott. Elle nous vend régulièrement des peaux pour la décoration et le confort de nos clients.”

Doten avança d'un pas pour laisser sortir quelqu'un, un des deux hommes qui se trouvaient dedans. Le luron rajustait les attaches de son veston vert en traînant maladroitement une besace remplie de parchemins. Des binocles pendaient sur son cou envahi par les poils. Il passa un doigt dans sa barbe clairsemée puis hocha fébrilement la tête lorsqu'il me vit. Le bonhomme passa à mes côtés sans daigner lever les yeux du sol. J'attendis qu'il soit en bas pour reprendre la conversation.

“Et lui ?

- Rien que tu aies besoin de savoir. Seulement un banquier à la solde de Kadia et de quelques corporations corrompues.
- Mhm. Je vois.
- Approche donc, il faut que tu rencontres Loxio.”

Je m'exécutai. Doten poussa la porte pour me laisser entrer dans le bureau. Il était bien plus lumineux qu'il ne laissait paraître plus tôt. Une grande fenêtre était traversée par les rayons du soleil.

L'homme qui devait être Loxio était accoudé à un meuble, le regard aspiré par les parchemins éparpillés. Il referma un livre à la reliure en cuir lorsqu'il vit mes pieds. Le gaillard arbora un rictus et inclina le chef avant de m'inviter à prendre place. Loxio était emmitoufflé dans une tunique azurée en soie. Ses épaules quant à elles, soutenaient une épaisse fourrure.

Son visage s'éclaircit lorsqu'il me vit. Il ouvrit un tiroir de son bureau pour en extirper trois verres et une bouteille.

“Le déverrouilleur, en chair et en os, lâcha-t-il en remplissant les trois verres.

- Une autre vie.
- Et te voici, dans ta troisième vie, parmi les tiens, répliqua Doten. Néanmoins, Loxio est curieux de savoir d'où vient ce sobriquet.
- Je déverrouille c'qui semble être scellé, dis-je avec un sourire malsain en repensant à ma fougueuse jeunesse.
- Maintenant que tu es ici, nous pourrions peut-être te trouver une occupation intelligente, qu'en penses-tu ?
- Tout dépend d'ce que vous appelez “intelligent”.
- Vois-tu Martacus, nous ne sommes pas que de simples gérants de bordel. Nous avons aussi crée un whisky, l'Illywd Bourbon, afin de légitimer nos activités de contrebande.
- De l'alcool et des putes. Vous êtes bien des Whyn finalement. Et ces affaires de contrebande là, qu'est-ce que vous passez ? J'suppose que c'est Taros qui fait passer vos trucs.
- Nous passons ce qui doit être passé. Ce qui a un bon prix et qui s'avère difficile à trouver sur les terres de notre bon empereur, souffla Loxio en me proposant un verre.

- Provisions, armes, boisson, drogue et de temps en temps, de faux artefacts. Nous préférons garder les vrais.
- Vous voulez que j'accompagne Taros dans ses balades maritimes ? Ou que j'soulève les malpolis qui bleuissent vos libertines ?
- En dépit du fait qu'il soit très avenant, le Capitaine Taros est un loup solitaire. Il tire ses compétences d'un discours bien rôdé et d'un sourire persuasif qui perdrait en efficacité aux côtés d'un pirate.
- Non non, les océans sont pour les jeunes hardis et les vieux fous, ajouta Doten. Nous préférierions employer la réputation que tu t'es bâtie.
- Et c'est quoi ma réputation, hm ? demandai-je en lorgnant mes deux neveux avant de tremper les lèvres dans le whisky familial."

Doten hésita, Loxio fit un moulinet du poignet et je peina à dissimuler mon manque d'enthousiasme à l'égard de la boisson que je venais d'ingurgiter. Mon palais était bien trop érodé pour apprécier les subtilités du bourbon. Il n'arrivait qu'à déceler la puissance de l'alcool, cette brûlure apaisante annonciatrice d'un bonheur éphémère. Je reposai la coupe après un grande lampée qui la dévida à moitié sous les yeux scrutateurs de Doten et Loxio.

"Un revenant, qui par son arrogance envers les dieux, a été ramené sur nos terres pour punir les incroyants.

- Un chien fou aux yeux aveuglés par la haine et la démesure. Nous ne sommes pas à l'origine de ces rumeurs mais elles existent et elles ont pris de l'ampleur lors de ton méfait à Kalmän.
- Qu'est-ce que la putain de mythologie elfique a à voir avec moi ?
- La mythologie est la poésie de l'ignorant. Nombreux sont ceux qui croient aux dieux. Leurs faibles esprits ne peuvent pas saisir la complexité logique de notre monde et de la magie.
- Parce que vous trouvez ça logique ? Devenir un putain de sac d'os sous-marin ? Donner vie à des saloperies de cailloux ? Il doit être fort votre Ilid Bourbon là.
- Illwyd, réctifia Doten.
- La technologie est l'avenir de notre nation. Elle inclut la magie, qui doit tirer ses pouvoirs d'une source palpable et non pas des dieux, qui de leur temps devaient être de simples sorciers.
- D'où l'intérêt de récupérer les artefacts. Ils nous mèneront à la vérité.
- J'en ai rien à foutre de la vérité. Où vous voulez en v'nir ?
- Aux corporations dont l'homme que tu as croisé appartient. Tu sais, malgré le fait que la civilisation nous exècre et cherche à nous évincer, ses pions n'ont pas d'états d'âme. Ils sont avides d'or et donc de pouvoir. Leurs taxes augmentent un peu plus à chaque trajet et leurs yeux se gonflent aussi vite que leurs poches.
- Et donc ? dis-je pour abrégier les acrobaties verbales de Loxio avant d'achever mon verre d'une traite.
- Et donc.. Il faut leur rappeler avec qui ils traitent. Dans un premier temps, tu pourrais effrayer le régisseur qui doit encore se trouver ici.
- L'effrayer ? J'dois lui briser une rotule, lui trancher un bras ou juste lui sussurer des mots doux ?
- Un simple avertissement devrait suffir puisqu'ensuite, tu iras à Darän pour t'attaquer directement à eux. Il faudra faire preuve de force.

- V'voulez que j'débarque à la capitale avec mon pétoire et ma rapière pour charcler des banquiers ? J'veis m'y faire pendre comme un souillon. On m'recherche depuis quinze berges là-bas.
- Justement, le temps frappe tout le monde d'amnésie en plus d'être le meilleur des déguisements. Puis tu auras une raison d'aller là-bas, tu accompagneras notre travailleuse du cuir, Doutzen, pour une affaire commerciale.
- Si j'résume.. J'veis me dandiner sous le nez des gars que j'dois poinçonner ? Et tout ça aux côtés d'une gamine armée d'un canif à dépecer ?
- Doutzen est une fille qui sait se débrouiller. Ne t'en fais pas pour ça. Mais tu as saisi l'idée dans son ensemble.
- Hmhm. J'veis devoir l'éprouver un peu pour voir ce qu'elle vaut.
- Fais donc à ta guise tant qu'elle peut voyager, balança Loxio en s'enfonçant dans sa chaise. Que penses-tu de ce bourbon Martacus ? Il fait fureur sur le continent.
- Ça réchauffe, dis-je en triturant le verre de ma senestre. Un alcool de pirate chez les nobliaux, ils doivent se prendre pour des durs.
- Et encore, nous travaillons en ce moment même sur un autre produit, un rhum, destiné plus aux ports qu'à la capitale, ajouta Doten en croisant les bras dans son dos.
- J'ai toujours rêvé d'vendre de l'alcool.
- Dans ce cas, dès ton retour, tu pourras nous aider.
- M'bien, j'pars quand ?
- Dans trois jours. Tu as le choix entre monter sur un navire ou bien employer d'autres moyens.. Disons.. Moins conventionnels."

Je plissai les yeux. Loxio me fixait mystérieusement, amusé par ma réaction tandis que Doten avait fait volte-face pour lorgner le paysage au travers du vitrail qui filtrait la lumière. Je laissai ma question flotter dans les airs et vins rafler la bouteille d'Illywyd pour m'en resservir une lichette de marin.

- Un sorcier a élu domicile à Valazar. Il offre ses services aux plus riches de ses habitants, un service très intéressant mais surtout très coûteux. Il loge dans une hutte au nord-ouest de l'île, il y est reclus pour éviter les superstitieux qui n'ont pas hésité à brûler plus d'un mage il y a de ça quelques années. Un homme sympathique, très naturel.
- J'irai y faire un tour. M'bien c'est pas tout les garçons mais j'ai une baraque à me réapproprier. En tout cas.. Un plaisir d'vous rencontrer, votre père aurait été fier de vous deux et de vos manigances.
- Fais attention Martacus, certaines choses ont changées depuis ton départ, confia Doten.
- Ce fut un honneur de rencontrer le légendaire déverrouilleur. J'imagine qu'il s'agissait d'une femme vertueuse ?"

J'happai le verre que je m'étais servi pour le liquider avec hâte avant de me redresser, laissant ainsi la question à son état, une question sans réponse. Ma sortie fut rapide et sans manières. J'arpenai le couloir du bordel jusqu'à me retrouver au rez-de-chaussé, décidé à m'offrir un dernier plaisir visuel avant de quitter la bâtisse par le vestibule sans saluer les lourdeaux qui le gardaient.

Une fois passé l'arche et les colonnes de l'entrée, le soleil m'effleura le visage. Cette chaleur soudaine m'annonça une belle journée, remplie d'instantanés salvateurs. Dans un premier temps, j'allais retrouver mon magot planqué au pied de la tour de guet au sud-ouest.

Kalën était au pied des marches. Ses bras croisés solidement me firent penser qu'il attendait là depuis un bon moment. Il se retourna à mon approche.

“Capitaine.

- Kalën. Pour être Cap'taine, faudrait que j'ai un rafiote. Qu'est-ce que t'attends planté là comme un poteau ?
- Vous. Je vous attendais pour vous dire quelque chose.
- Eh bien parle, fais pas ta mijorée.”

Il déglutit, vacilla sur ses appuis, décroisa les bras pour les recroiser dans son dos puis dodelina un bref instant. Kalën, canonnière en chef, n'était plus l'homme que j'avais connu. Amedith l'avait changé de façon irrémédiable. Seuls ses sourcils durs et froncés avaient survécus. Les yeux qui étaient incrustés dans son visage fermé s'étaient comme rapetissés au contact de l'horreur. Ils s'étaient ternis puis avaient retrouvé leur couleur, fragilisant son âme et l'exposant aux monstruosité auxquelles il était auparavant insensible. Du moins, c'était ce que je pensais.

“Après tout ce qu'on a vécu, je.. Je ne pense pas pouvoir poursuivre à tes côtés. Tu es enfermé dans une spirale infernale. La violence, la mort.. Les morts.. Qu'est-ce que tu cherches ? Ta réponse définira le reste.”

Qu'est-ce que je cherche ? Voilà qu'il était lui aussi devenu philosophe. Il avait pris un sacré coup de fouet et était désormais chagriné par le sens de la vie. Qui ne l'a jamais été ? J'avais trouvé mes réponses dans le cul d'une bouteille de rhum et dans l'entrejambe d'une pucelle. Malgré les récidives, j'avais maintenu le bon cap sur ce qu'était la vie, un orgasme douloureux et éphémère. Il n'y avait que le chaos, le néant, le hasard et ses loyaux sujets qui s'entrecroisent, se mêlent, se démêlent, se tuent, se baisent, se volent, se déchirent. Il n'y avait rien à comprendre, rien à chercher. Il n'y avait que plaisir et déception, rêves et souvenirs.

Qu'étions-nous dans cet immense flot de gueux à la souveraineté fallacieuse ? De simples et pourtant uniques quidams à la recherche du bonheur, en déséquilibre entre cet inconnu et ses illusions.

Je ne savais pas quoi répondre à Kalën. Le bourbon était en train de m'échauffer les vaisseaux.

“Rien. Et tu devrais faire de même. Tout ce qu'il faut à un homme, c'est une femme, des amis et de quoi s'occuper. S'tu trouves nos occupations trop grossières pour toi, vas donc tisser des filets pour pêcher, frapper de l'acier pour forger et je n'sais quoi d'autre. Qu'est-ce que tu voulais que j'te dise ?

- Ce que tu comptes faire.
- Continuer.”

Je l'abandonnai là, irrité par le fait qu'il avait participé à renforcer mes interrogations. Je tentai de chasser les idées qui s'accumulaient et je me mis en marche vers le sud-ouest en grommelant. Je parvins à trouver une pelle sur la route, ôtée au seuil d'une chaumière d'un probable artisan.

L'île de Valazar n'était pas si grande que ça, du centre au sud-ouest, je du marcher moins d'une heure pour arriver au pied du premier bâtiment en bois fondé par les explorateurs darniens. La tour de guet devait faire huit mètres de haut. Elle avait été consolidée à plusieurs reprises en raison de sa décrépitude.

Les salauds avaient creusé des tranchées tout autour pour y installer des poutres de soutien, ce qui me fit m'inquiéter étant donné la position de mon butin. Je peinaï à me souvenir de l'endroit exact où je l'avais enterré mais je savais ce qu'il contenait à la pièce près. Cent vingt-trois dârn, deux zéphyr, trois lettres et un sabre.

Je fis trois fois le tour du guet, le pas éthéré et la gueule plissée par le doute. Je fermai les yeux pour méditer, battu par la lourdeur du soleil et les bourrasques de vent. Il s'engouffrait puis tournoyait à la façon d'une folle boussole. Frappé d'une illumination, je fis trois pas vers le sud puis malmena la terre aride d'un coup de pelle, puis d'un second. De longues minutes plus tard, je compris que ma journée allait se gâter. Putain d'amnésique. Je m'emportai puis commençai à labourer le sol au petit bonheur la chance, agrémentant difficilement chaque pelletée d'une insulte propulsée vers les cieux.

Un maraud approcha. Je le dissuadai d'un grognement primitif. Un autre rigola puis passa son chemin. Je les connaissais bien ces vautours aux sourires avenants, j'en étais un. On rigole, on parlotte puis on tire sa p'tite épée de la ceinture pour profiter du dur labeur des autres.

Je décidai de mettre en valeur le pistolet nain qui trônait sur mon baudrier. Une fois les manches retroussées et mon plastron abandonné, je retournai à l'assaut de la terre craquelée. Les mottes volèrent. Mes dents grincèrent. La pelle gronda, une fois, deux fois, trois fois.

Je dus m'y reprendre à sept fois pour trouver mon coffret en bois. Son état était déplorable et je n'eus même pas à forcer pour en ôter le couvercle qui se brisa dans mes mains. Tout était plus ou moins là. Les lettres s'étaient transformées en poussière mais l'or, les pierres et le sabre étaient intacts. Je fourrai le tout dans ma besace le plus rapidement possible pour éviter d'engrosser la cupidité des enfoirés environnants.

J'étais sur-armé. Ma rapière longeait ma jambe gauche, non loin du pistolet gravé et à l'opposé du sabre qui venait d'éclair domicile contre ma hanche droite. J'étais dans un état pitoyable. Le soleil en mer m'avait tanné et mes habits transportaient les douces effluves du voyageur, sans parler de ma barbe qui me mangeait hasardeusement la trogne. Cependant, quand on se balade avec un tel magot, vaut mieux avoir l'air d'un vagabond que d'un riche benêt. C'est comme foutre une minette à poil dans une cage de taulards.

Lesté de mon butin, j'entamai le retour vers le centre de l'île pour ma prochaine étape, l'avant-dernière de la journée. J'avais abandonné la pelle dans la tranchée qui entourait la

tour dont je m'étais éloigné avec légèreté malgré un poids agrandi. Je parvins à passer devant le tonneau des Diables sans m'arrêter. Le sentier sinueux qui s'y trouvait me mena devant une chaumière en bois à deux étages, à une petite centaine de pas de la taverne. La baraque n'avait pas changé, elle était toujours aussi bancale et peut-être même bien plus qu'avant. La terrasse du premier était occupée par une table et un hamac. Je connaissais parfaitement les prises à emprunter pour s'y faufiler mais je préfèrai passer par la porte d'entrée que je martelai d'un poing ferme avant de sceller mes mains sur mon ceinturon.

J'entendis le sol grincer de l'autre côté de la porte. Il y eut des chuchotements puis un bref ricanement. Je frappai à nouveau sur la porte.

"Il faut donner le mot de passe !" dit une voix feutrée. Quelle bande de dégénérés s'étaient appropriée ma baraque ? Je commençai à bouillonner.

"Le mot de passe hein ?" demandai-je en me déportant vers la fenêtre à droite. Je dégainai mon pistolet nain pour le plaquer contre la vitre et ainsi capter l'attention des parasites.

"Mauvais mot de passe ahaha !"

Je plaquai le main sur la vitre pour ensuite y coller mon visage afin de discerner les ombres qui dansaient à l'intérieur. Elles étaient au nombre de trois, de petites tailles et plutôt vives. Les saligauds détalèrent pour se cacher dans la chaumière. Bien, bien. Aux trous du cul les grands moyens comme on dit. Des mômes à l'humeur joueuse s'étaient emparés de ma baraque.

"J'te préviens, c'est chez moi ici, y a pas de mot de passe et si tu continues ta p'tite manoeuvre, je vais t'étriper et étrangler tes copains avec le rouleau d'boyaux que tu vas m'offrir."

Je plaquai la moitié de ma trogne contre la vitre pour observer l'intérieur. Une ombre passa devant l'escalier dans le fond. Une seconde sortit sa tête de l'arrière d'une caisse puis s'approcha. Un petit visage rond entra dans la lumière. C'était une petite fille ceinturée dans trois grandes chemises de bretteur aux couleurs désunies. Sa crinière était faite de deux couettes grossières maintenues par du tissu déchiré puis noué. Je plissai l'oeil en apercevant la même qui disparut derrière un garçon qui avait la douzaine, peut-être moins. Il repoussa sa petite amie vers l'arrière avant de brandir un bout de bois.

"Arrière l'affreux ! Tata Tha nous a dit que Martacus était devenu un squelette ! Et tôte, beh tôte la chair sur les os ! hurla le brave petit merdeux.

- Nah, elle a dit que c'était un sac à rhum et.. euh.. tout le reste, enfin tu sais.. les mots interdits, ajouta une voix aigüe.
- Moi je sais, j'm'en moque des pabomots. 'Koku elle l'a dit plein de fois ! Une petite me-..
- Chut ! T'es le pirate toi t'as pas la droit de parler ! piqua le preux chevalier. Et la princesse elle est à moi !"

Les deux gamins s'approchèrent et commencèrent une rixe improbable que j'observais du seuil de ma maison. Un terrible soupir m'échappa. Dans le scénario, il y avait donc un

chevalier, une princesse et un pirate. Le marmot qui incarnait le pirate était armé d'une corde et il harcelait le chevalier au bout de bois. La gamine se tenait en arrière, la moue saccadée par l'émerveillement et la crainte. Une putain de scène poignante. Je tirai sur la poignée de ma porte et me rendis compte qu'elle était ouverte.

Mon entrée signa l'arrivée d'un nouveau protagoniste dans leur petit univers. Un personnage important qui allait permettre aux autres de se regrouper pour s'unir et enfin triompher du grand méchant. Je montrai mes dents en grognant. Le chevalier, un petit rouquin à la bouche tordue, m'offrit un sourire valeureux avant de prendre place sur ses appuis dans l'optique d'une charge désespérée.

“J'vais vous bouffer tout cru, lui fis-je remarquer avant son assaut.

- Nan ! C'est toi qu'on va tuer !”

Avec la pointe de son arme en bois vers l'avant, le marmot se mit à galoper dans ma direction. Je me déplaçai d'un pas sur le côté puis j'attrapai le bout de son pseudo-glaive tout en faufilant un pied dans sa course. Le petit trébucha vers la sortie mais parvint à garder le manche de son arme en main, arme que je soulevai presque instantanément. Pendu à son bout de bois par la main, il mit quelques instants à le relâcher et tomba au sol de l'autre côté de la porte que je lui fermai dessus.

Je la bloquai la porte de mon talon puis affrontai les survivants d'un regard sadique. Le chevalier se mit à brailler en essayant de pousser la porte que je gardais fermée en toute simplicité.

Je lorgnai les deux mêmes restants. D'abord le pirate, qui avait la trogne surmontée d'un tricorne déchiré. Puis la Princesse, toujours en arrière, qui rajustait ironiquement ses chemises. Il fallait les dégager au plus vite et avec fermeté tout en restant dans leur petit jeu afin que personne ne vienne me les briser.

Je rengainai mon pistolet pour faufiler la paume de main sur la hampe de mon nouveau sabre à la lame édentée par un mauvais entretien. Le pirate tendit sa corde puis m'observa avec un regard ferme.

“Soit tu m'attaques, soit tu dégages et dans tous les cas.. J'aurai ta princesse, dis-je avant de décocher un clin d'oeil.”

Celui-ci était moins bavard que le chevalier. Peut-être parce qu'il avait un peu plus de jugeote. C'était le plus âgé et il semblait vraiment réfléchir à la façon dont il pouvait me terrasser avec une putain de corde. Sa protégée grimpait peu à peu les marches de l'escalier, comme décidée sur l'issue de la bataille. Son copain frappa de nouveau contre la porte en marmonnant comme le font les enfants embourbés dans ces instants d'injustice.

Je tirai en un crissement la rapière de son fourreau pour armer mon bras droit. Le pirate se mit à avancer lentement, faisant tourner la corde au-dessus de son chapeau. J'étais toujours plaqué contre l'entrée.

Il essaya de m'attaquer. Cependant, ma dextérité eut raison de lui. En un geste, un arc-de-cercle du bras, je piquai dans le même mouvement sa corde et son tricorne qui volèrent sur

le côté près de la table. Il aurait pu y perdre un oeil ou y gagner une cicatrice mais mes gestes étaient trop précis pour ce genre de risques.

Le marmot se planta un bref moment, les yeux ronds et la bouche tombante. La princesse en pinçait pour lui à la vue de ses soubresauts de terreur à l'instant où j'avais failliembrocher son petit pote. Une fois passé le brouillard, le pirate dépossédé de sa distinction sauta dans mes jambes pour me donner des coups de poing. Je gardai la pointe de ma rapière vers le haut pour éviter une bien triste blessure et surtout la colère de "Tata Tha".

J'ouvris brusquement la porte pour balancer le second gosse dehors sans laisser le temps au premier de tilter. Mon talon retrouva rapidement sa place de calle. Il ne restait plus que moi et la petite princesse, désormais à la moitié de l'escalier, les mains gracieusement disposées sur les pans de sa robe improvisée.

Je déposai ma rapière au sol puis lui accordai une brève révérence. Elle était complètement paumée, hésitante et terrifiée. Selon leurs règles, j'avais sûrement gagné sa main. Mais je voulais seulement une chose.

"Dis-moi p'tite. C'est Tha qui vous a dit d'jouer ici ?

- Mhmh, dit-elle avec hâte en hochant la tête à toute allure.
- Elle est où ?
- Avec tonton Adeiran, ils parlent de guerre mais moi je veux pas faire la guerre..
- Et tu veux faire quoi ?
- Je veux sauver des gens !"

Mon épaule trembla. Les deux gamins de l'autre côté de la porte s'étaient associés pour la faire bouger avec plus d'ardeur.

"T'es mignonne. Bon, j'ai une mission pour toi alors.

- Ah ? C'est quoooooi ?
- Tu vas aller voir Tha et lui dire que Martacus est revenu.
- Mais c'est vraiment toi Martacuuuuus ? Ils ont dit que tu étais mort !
- Allez, file. J'veis t'ouvrir."

Elle se dandina jusqu'à moi puis fit vaciller ses couettes en dodelinant. Je maintenais la porte de mon bras tout en me reculant pour la laisser passer.

"Et un dernier truc. Si tu dois choisir, choisis l'pirate, c'est lui qui s'ra encore en vie à la fin."

La gamine me décrocha un sourire dévastateur. Un geste d'une puissance magique incomparable. Elle avait quelques dents de lait en moins, ce qui ne faisait que renforcer sa candeur étincelante. Son insouciance était merveilleuse et elle disparut avec elle de l'autre côté de la porte que je claquai sèchement.

Les mômes firent des promesses volatiles, celles de récupérer leur donjon coûte que coûte. Des paroles qui s'effacèrent sans mal étant donné le grand danger qui allait me tomber dessus, un danger répondant au nom d'Ukoku Tha, Capitaine de la Voile Noire, elfe paria au

langage vicié et aux manières barbares. Imaginez une femme comme moi, avec des longues oreilles et un cul capable de s'offrir mille faveurs.

Je fis rapidement le tour du propriétaire, remarquant que tous les objets précieux n'était plus là, probablement volés dès le lendemain de mon départ par les rapaces qui peuplent l'île. Le rez-de-chaussé accueillait seulement une grande table poussiéreuse et de nombreuses caisses empilées. Il ne restait presque rien de ma vie ici, seulement quelques bouts de ferraille et une charrette aux roues volatilisées. Arrivé au premier étage, je décidai de m'allonger dans mon plumard pour méditer sur mon avenir, proche et lointain.

Allais-je survivre à mes retrouvailles avec Ukoku ? Qu'allait-il se passer ensuite ? Allais-je devenir un hybride entre alcoolier et maquereau ? Voguerais-je à nouveau sur les océans ?

Je tiltai. Les questions abondèrent, signe d'une sobriété souveraine que je devais enterrer rapidement. Je fermai les yeux pour mettre un terme au conflit qui me déchirait et qui l'avait toujours fait. Je les rouvris juste après puis fouillai le premier étage en quête d'une bouteille qui m'aiderait à noyer ces putains de mots. Finalement, le sommeil eut raison de moi.

Je me retrouvai assis sur un tabouret, la poigne refermée sur un fidèle ami, une bonne bouteille de Label Noir. J'étais sur le ponton des contrebandiers à Kalmän. Mortalis était encore à mes pieds, les membres cloués et la gueule pétrifiée par le début de son voyage de l'autre côté.

Le ciel suintait d'un orange rosé, une teinte cristallisée dans les nuages porté par un vent doux. Puis l'horizon se troubla. Le vent doux devint une tempête. Les nuages commencèrent à détalier aussi vite qu'un larron venant de commettre son premier méfait. La tempête entra dans l'eau puis se transforma en maelstrom. Le tourbillon d'eau se mit à danser, dodeliner, fureter ici et là. Maussade, j'étais occupé à extorquer la bouteille de sa dernière lampée quand quelque chose me happa la cheville.

Mortalis, ou du moins, son cadavre, gesticulait au sol en bégéyant. Sa mâchoire manqua de se décrocher quand il parvint à me parler. Puis soudainement, sa tête se fracassa sur une des planches du ponton, sans vie.

“Fuis, Martacus... Fuis..”

J'ouvris grand les yeux au moment où l'air s'engouffra dans mes poumons. Un claquement retentit. Je me retrouvai sur ma terrasse en deux mouvements, les paupières encore scellées de fatigue.

“Feeeeeeeeeeeeuuu !”

Un sac en toile de jute vint s'éclater sur mon hamac juste à côté de moi. Une fumée bleu se mêla à l'air et m'aveugla. Je passai la main sur ma gueule pour me débarrasser des pigments de peinture puis je posai le regard sur le prototype de catapulte employé pour me balancer des putains de sacs en toile.

Ukoku se trouvait derrière, et à ses côtés, se tenait le fidèle enfoiré Adeiran. La salope d'elfe n'avait pas pris une ride depuis que j'étais parti. Vu sa stature, elle était complètement torchée.

“Tha, je reste d'avis que nous pourrions essayer de la vendre plutôt que de l'envoyer sur sa maison. Je concède tout de même que sa réaction est un profit suffisant mais peut-être pas à la vue de tout l'équipage, confia la petite merde à sa capitaine elfique.

- Tout l'monde y gagne si ce sac à rhum décide de s'tirer !”

Quelle ingrate. Entre vous et moi, elle tenait pas le même discours quand j'arpenais son entre-cuisses. Je m'armai de mon sourire ravageur pour rétorquer aux enfantillages d'une vieille fille qui venait sûrement de dépasser le siècle et demi.

“Spèce de sac à merde ! Tu t'casses pendant quoi, six ans ? Et tu reviens comme une fleur en espérant qu'on va t'faire des câlins ! Tu t'es barré sans rien dire.. Et tant mieux !

- Six ans, rien qu'ça ? Fais pas ta mijorée ma belle. Et lui là, il essaye toujours de t'baïser sans y arriver ?
- Six putain d'années ! Ah ça t'aimerais le savoir ! P'têtre bien qu'il baise mieux que toi !
- T'as plus qu'à comparer, lançai-je avec un clin d'oeil.
- Vous.. êtes vraiment puérils, bordel, piqua Adeiran en croisant les bras sur son buste tandis que sa capitaine rechargeait la catapulte.
- Puéril.. C'est lui qui est puéril.
- Oh j'sais que j't'ai manqué ma jolie, t'es tout juste en train d'le prouver.
- FEU !”

Je courbai l'échine à l'instant où un autre sac de peinture s'éclata sur la poutre qui traversait le centre de ma terrasse. Orange cette fois-ci. La poudre mit un peu plus de temps à se dissiper. Le second de Tha décida d'abandonner la mission, laissant seule l'elfette à ses remords.

“Tu veux entrer ? Que j'te fasse visiter ma belle demeure et mes mets raffinés ?

- C'est la maison des gosses maintenant alors tu vas bouger ton gros cul d'ici !
- Outch, tu s'rais devenue insensible à mon charme ? Pourtant.. Tu te souviens de notre discussion avant que je parte hm ?
- “AVANT” que tu partes, enfoiré ! T'en as baisé combien depuis hein ?
- Une ou deux, pas plus.. T'es trop importante pour moi.
- J'vais t'faire avaler ton sourire de bonimenteur !
- C'est ouvert.”

Quand je suis parti de Valazar pour aller à Guinda avec Mortalis, j'étais.. comment dire ? Embourbé ? Enlisé ! Empêtré ? Enfin, vous voyez le tableau. Je venais de promettre à une femme qu'elle était la seule, l'unique. Le sujet de mes rêves, de mon plaisir.. Le véritable amour. Certains disent que j'me suis tapé Ukoku juste pour grappiller un peu de pouvoir. D'autres que nous sommes faits l'un pour l'autre. D'autres encore que c'est elle qui me prend par derrière. Qui sait après tout ? Tout c'que je sais, c'est que j'prend rien dans le cul. Du moins, j'évite.

Puis j'ai disparu. Et me revoilà, et la revoici, en train d'entrer dans mon piège.

Elle me gifla. Elle m'attrapa par le col pour entâmer une bonne baston mais nous savions tous les deux qu'au fond, ça allait arriver. Et ça n'a pas manqué. Je baisai pour la première fois depuis des lustres. La chose ne fut pas spécialement agréable mais elle était nécessaire. Ukoku et moi étions deux.. personnes à fort caractère et cela se ressentait jusque dans nos ébats. Elle dessus, moi dessus, elle dessous, moi dessous. Ça ne s'arrêtait pas, une putain de lutte pour le trône de chair.

Elle m'insulta, je répliquai. Finalement, une fois nos démons apaisés, elle s'alluma une pipe pour me faire profiter de ce que j'aime le plus après le sexe, l'information. Elle m'expliqua que le blocus de la marine était la première étape d'une grande manoeuvre.

Nous, les pirates, étions le dernier rempart de liberté et de l'indépendance. La folle innocence de l'enfant face au froid savoir du sage. Comme à son habitude, elle ne lâcha que des bribes d'informations, me menaça puis prétexta de grandes responsabilités pour décamper.

Je me surpris à douter, à me demander qui étaient les pécors qu'elle avait chevauché en mon absence. Son second ? Nah, pas cette enflure. En six ans, sa gueule avait pas changé et pourtant le bougre était humain. D'autres capitaines ? Mhm, c'est vrai qu'elle était attirée par les gaillards avec du charisme, j'en suis un bon exemple.

Ces pensées futiles furent emportées par ma soudaine bonne humeur. Il ne manquait plus qu'une variable à ajuster pour atteindre l'extase. J'avais dormi. J'avais baisé. Il ne restait plus que du sang et de l'alcool. Je savais justement où je pouvais trouver ça en cette douce fin de journée.

L'arène de Randir se trouvait le long d'un sentier maritime derrière la taverne du Tonneau des Diables. Il fallait longer la côte une dizaine de minutes avant de débouler sur une plage éloignée de tout, sur le flanc ouest de l'île.

Si le rendez-vous crépusculaire n'avait pas changé, j'allais être pile à l'heure pour le début des festivités. Randir avait insisté auprès de la "clientèle" pour que les combats commencent à l'instant où le soleil décide de se terrer. Si ces affrontements côtoyaient la nuit, c'était pour profiter du voile d'ombre et se permettre ainsi quelques écarts souvent mortels.

Il était aussi appelé "l'homme en rouge" en raison du drapé dont il était vêtu. Le bonhomme aimait les cérémonies et les grands gestes, ainsi, il lui arrivait d'organiser des rixes en tout genre : pugilat, duel, combat à mort et plusieurs autres recettes toutes plus salées les unes que les autres.

Le bougre était un vrai artiste, doublé d'un tchatteur de génie. Il pouvait débouler n'importe et sortir de là avec une donzelle au bras et deux gars prêts à s'entretuer sur les talons. Je me demandais s'il était toujours en vie.

Je rejoignis le plateau lugubre dans le sillage de quelques marins en quête de divertissement. Il y avait bien moins de monde qu'auparavant mais une passante

m'accrocha la rétine. Des petites boucles tombantes sur un dos droit couvert de cuir, une démarche féline sans être trop ostentatoire. Doutzen Skott marchait derrière un nain, les mains animées par une conversation. A ses habits, je devinai l'identité du nain qui roulait allègrement des épaules : Accaholt, le fameux Holt.

Des flammes se mirent à danser au loin. Elle se rapprochaient et illuminaient faiblement des bottes de foin qui formaient un cercle, le cercle. Les gueulards qui y pariaient s'amusaient à repousser les combattants qui par malheur en sortaient. Vous étiez alors repoussé par un flot d'enclulés qui vous explosent les tympans, vous griffent la gueule et l'échine tout en faisant vos poches. Eh oui, lors d'un combat, il fallait éviter de foutre votre bourse sur le côté parce que même votre chemise pouvait se faire avaler par cet océan de resquilleurs. Je contournai la foule pour me retrouver du côté nord de l'arène, à la place des anciens. De l'autre côté, les petits curieux s'amassaient en nombre et malgré leur présence, critiquaient l'apologie de la violence, se transformant subitement en gourous de la sainteté. Putain d'hypocrites.

Je balayai l'arène du regard pour y trouver Randir, en vain. Je reconnus un autre visage, celui d'un camarade que le temps m'avait presque fait oublier. Un vieil ami qui n'appréciait que peu les océans et encore moins d'y voguer. Helvius Tyniar se tenait au centre de l'arène, le torse dénudé et les mains bandées. Toujours aussi trapu, monsieur Tyniar dit "Le Pugiliste", avait gagné quelques marques supplémentaires. Son épaule droite était estampillée du blason darnien, un aigle couronné et gravé au fer. Son pectoral gauche avait, lui aussi, bénéficié des arts du fer rouge. Il y trônait un écu dans lequel se tenait un corbeau aux yeux tristes, le bec dressé vers l'angle supérieur droit du bouclier.

Ces deux marques avaient leur importance. Pour vous résumer, le premier était le marquage destiné aux prisonniers de la capitale, Darän. Le second, plus frais, prouvait que ce couillon de pugiliste s'était enrôlé dans la brigade pénitentiaire, aussi appelée la Compagnie des Captifs. "Enrôlé" est un grand mot étant donné qu'à la seconde récurrence, les taulards sont mis face à un choix crucial. Soit ils sont pendus, soit ils rejoignent les rangs des Captifs pour combattre et possiblement gagner leur liberté. Je me demandais bien comment Hevlus avait pu se sortir de ce borborygme.

Le pugiliste était en train de s'échauffer. Il ne prêtait aucune attention à la foule naissante que j'essayais d'éviter. Randir n'était toujours pas là. L'homme en rouge commença à me manquer, je me convaincs qu'il était mort quand un grand bonhomme aux cheveux ébènes se plaça aux côtés d'Helvius pour prendre la parole. Mon pugiliste renâcla puis s'étira les bras avant de se décrocher les narines.

"Nous le connaissons tous.. Il a vaincu Oligh et écrasé Grom'Dak ! Hel', le poing de l'oubli !"

L'attroupement s'exalta. En l'espace de quelques minutes, il se garnit d'une variété de gus improbable. Nain, torbarien, humain, elfe. C'était magnifique de voir tout ce beau monde réuni par une passion commune : la violence. Les paris étaient eux aussi très importants dans l'arène, mais ils auraient lieu juste après l'annonce du combat.

"Vous le savez et c'est sûrement pour ça qu vous êtes là ! Le vainqueur remportera dix dārns.. Mais vous pourrez en gagner bien plus si vous pariez !"

Le remplaçant de Randir continuait son monologue, ponctué par les cris de la foule endiablée. Ils jouaient tous des épaules pour obtenir la meilleure place et peut-être avoir l'honneur de recevoir du sang en pleine gueule, d'entendre le craquement des os brisés.

Tyniar était un sacré pugiliste avant mon départ. Il devait maintenant approcher les trente-cinq années et pourtant, malgré sa petite taille, il avait encore une condition physique propice à ces enfantillages musclés.

Quelque chose me frôla la hanche. J'empoignai aussitôt le manche de ma dague pour calmer les ambitions du détrousseur qui m'avait pris pour cible. Il s'agissait simplement d'Accaholt, qui s'était frayé un chemin entre les gueules cassées et autres moins que rien. Le nain parlait mais je ne pouvais pas l'entendre. Il me détailla de bas en haut en se pétrissant la barbe. Je courbai finalement l'échine :

“Alors, on se plaît à la maison ? Eh, dis-moi, la mignonette là-bas c'est ta deuxième femme ?”

Je suivis son regard. Il pointait la jeune Doutzen dont les yeux se plissèrent à notre vue. Holt se mit à vibrer d'un rire gras puis fit signe à la travailleuse du cuir.

“Maintenant, t'es dans la même merde que moi !

- Dans la merde ? Tu viens d'me filer une belle opportunité, dis-je avec un large sourire.”

La donzelle fendit la foule pour nous rejoindre. Au dessus de son épaule, je vis un type massif enjamber le cercle pour rejoindre le centre de l'arène et ainsi défier mon pugiliste. Le faux-Randir quitta la scène pour faire un appel aux paris, provoquant une mêlée entre les parieurs et les spectateurs. Des insultes volèrent, des poings caressèrent des visages surpris, un visage moins étonné se durcit puis un s'écroula dans la foule, happé par la mort.

Doutzen fut emportée par la marée. Je l'observais, amusé par la haine qui prit possession de ses traits. Transformée en furie, elle désarçonna plus d'un gueux avant que Holt intervienne. Il me balança quelques mots puis arma son épaule avant de charger le tas. Ce duo improbable me fit sourire.

Un déflagration retentit.

“Si vous voulez vous foutre sur la gueule, c'est dans le cercle ! Bande d'ingrats, vous voulez sapper mon spectacle ?! J'veis vous plomber la bidoche jusqu'à ce que vous chiez de la ferraille !”

Le commanditaire agita son pétoire puis le rangea quand il jugea que tout était revenu dans l'ordre, excepté pour le cadavre encore chaud sous nos bottes. Je m'approchai du gaillard qui venait de tirer en explorant ma besace de la dextre. Il était déjà occupé à menacer les mauvais parieurs et à passer les dārns de main en main. Habitué au brouhaha ambiant, il me remarqua puis décida d'engager :

“Moi c'est l'Cap'taine Gylwit l'ami, alors, tu paries combien et sur qui ?

- 'Chanté, Martacus. J'mets 5 dārns sur Helvius !
- Noté camarade."

Puis là, soudainement, une idée brillantissime me vint. Je me retournai pour observer les geux alentours. Je cherchai un des gars que le capitaine venait de refouler. Il s'agissait d'un type aux cheveux châains et à la gueule froissée par la frustration. Vêtu d'une chemise sombre et d'un pantalon en cuir rapiécé, je su qu'il s'agissait de l'homme parfait pour la mission que je venais d'imaginer. Je l'abordai sans tarder.

"Oy' ! J'ai cru comprendre que t'avais d'légers problèmes d'argent.

- Qu'est-ce que tu m'veux ?
- Rien d bien méchant, juste t'offrir l'opportunité de gagner quelques piécettes."

Il me jaugea puis m'offrit un sourire jaune.

"Pour quel genre de saloperies ? D'ailleurs, moi c'est Davy.

- J'm'appelle Tharin, dis-je avec un franc sourire. J'veux juste que tu retournes une baraque de fond en comble.. Histoire de faire passer un p'tit message.
- J'vois l'genre. Il va m'falloir une description de la maison.. Et quatre dārns.
- Trois, rétorquai-je aussitôt.
- C'est dommage.. J'sais m'y faire en bousillage de maison..
- Vas pour quatre sale rapace.
- Deux avant, et deux après alors, j'suis pas un chérubin moi.
- C'est vraiment un putain de plaisir de faire des affaires avec toi Davy."

Ce qu'il ne savait pas, c'était qu'il allait s'attaquer à la maison d'Ukoku et que s'il se faisait prendre sur le fait, je n'aurais jamais à lui payer le reste. Mon faux nom m'permettait de l'envoyer là-bas sans craintes, sachant que je ne pourrais pas être inquiété. Je tendis une main au scélérat afin de sceller notre accord, y ayant placé au préalable deux dārns. Il me la serra avec la force de celui qui veut imposer sa fermeté.

"C'est la baraque pas très loin du cimetière, à l'ouest des Tonneaux et à l'est du bordel, tu vois celle dont j'parle ?

- Ouais ouais, celle avec le drapeau pirate sur l'toit ? C'tait pas abandonné ça ?
- Non, elle est juste défoncée mais c'est bien elle. Et fais ça bien !
- M'ouais, j'sais m'y faire t'en fais pas vas. J'te retrouve demain matin sur l'quai nord pour les deux autres, sinon j'te retrouve avec mes gars."

J'hochai vaguement la tête puis je roulai des yeux avant de m'enfoncer à nouveau dans la foule, bousculant quelques bonhommes pour parvenir à rejoindre Holt et Doutzen. Je portai un oeil sur le centre de l'arène. Helvius était en position, les jambes fléchies et les bras remontés devant le visage. Son opposant était bien plus grand que lui, mais cela signifiait aussi qu'il allait être plus lent. Mon pugiliste avait un style de combat admirablement vicieux, basé sur la vitesse et l'immobilisation de ses adversaires. Si je le savais, c'était parce que ce taulard m'avait déjà retourné une rotule avant de me pilonner la tronche.

L'oscillation des torches rendait la scène mystique. Les visages des combattants étaient éclairés au gré du vent et leurs mouvements étaient comme saccadés, soulignés par les

aléas de la lumière. A peine avais-je rejoins le duo qu'Accaholt, lassé de ne rien voir, commença à lancer ses bottes et ses poings en avant pour approcher du cercle, suivi par une Doutzen indifférente.

“C'est qui l'nouveau qui présente les combats? demandai-je.

- Fillis Gilwyt, un loup de mer qui a perdu tout son équipage dans les eaux de Falroc. Il s'est réorienté héhé ! Hé poussez-vous ! hurla Holt avant de reprendre : Hel-vius, Hel-vius ! Ecrase-moi ce phasé du bulbe !
- Hurle moins fort bon sang, il t'entend pas de toutes façons. Petit mais bruyant, piqua Doutzen en croisant les bras sous sa poitrine.
- Il m'entend pas ?! Je dois gueuler plus fort ?!
- Juste te taire et regarder, je l'ai jamais vu affronter un torbarien avant, répliqua-t-elle.
- T'as l'oeil toi, j'pensais juste que c'était un humain moche comme vous ahah !”

Je plissai l'oeil gauche pour détailler le torbarien d'un nouveau regard. Je n'arrivais pas à discerner la couleur de sa peau. Ce fut lui qui signa le début du combat d'une charge féroce. Helvius parvint à passer sous le bras droit armé de la bête puis se faufila dans son dos, profitant du mouvement pour lui lasser le flanc de deux directs secs avant de reprendre sa garde en reculant. Le pugiliste tenta alors de s'attaquer aux reins du barbare d'un crochet du gauche mais celui-ci le balaya en se retournant.

Dans son tourbillon véhément, le torbarien percuta ensuite le buste du pugiliste de son poing droit, le faisant tituber en arrière. Les combattants se jaugèrent en se tournant autour, exhibant un jeu de jambes patient en cherchant leurs failles respectives.

“Martacus, Doten m'a dit que tu allais nous accompagner à Darän, c'est vrai ? me demanda Doutzen, les sourcils arqués d'un semblant d'inquiétude.

- Ay'. On s'ra pas trop de deux pour défendre la princesse, répondis-je vaguement.
- J'aurai très bien pu m'en sortir tout seul grand nigaud, rétorqua Holt avant de reporter les yeux sur le combat.
- J'ai pas besoin de votre aide à tous les deux. C'est plutôt vous qui allez avoir besoin de la mienne, alors vous allez me dire la vérité. Pourquoi est-ce que vous venez ?”

Doten ne lui avait pas dit, forcément. Le nain, auparavant tourné vers le cercle tourna doucement la tête vers nous puis sonda mon regard en quête d'une réponse avant de grimacer. Le silence instauré par sa question fut rapidement chassé par les hurlements de la foule voyeuriste. Le torbarien hurla sur Helvius pour l'inciter à prendre des risques. Le pugiliste feinta, piqua à nouveau puis recula pour irriter le barbare qui lança un nouvel assaut. Un puissant crochet du droit au niveau du buste, flou mais efficace. Le taulard interposa son bras gauche pour amortir le choc ce qui ne l'empêcha pas de chanceler. Il passa d'un appui du pied gauche au droit pour revenir avec force vers le torbarien, le bras droit armé. Il vint s'écraser en plein de la tronche du golgoth bleu vert, qui une fois sonné, était la cible parfaite pour mon pugiliste. Il fit pleuvoir les coups dans un fracas agréable.

Le torbarien chuta sur son genou droit, empoignant de sa main gauche l'épaule levée d'Helvius qui s'apprêtait à lui tomber dessus. Doutzen parla à nouveau mais je retroussai les lèvres pour démontrer mon intérêt pour le pugilat. J'entendis Holt rétorquer mais pas seulement. Un craquement venait de me venir du cercle et je voyais Helvius, le poing

toujours levé, grimacer de douleur. Le barbare lui écrasait l'épaule de sa main gauche. Il se releva soudainement en enfonçant sa dextre dans l'abdomen du pugiliste qui se souleva en une inspiration.

Helvius secoua le bras gauche et frappa le barbare en pleine tempe alors qu'il était toujours en l'air. Je me crispai en imaginant les pièces que j'étais en train de perdre. Il était devenu vieux ce con. Mon gaillard décida d'apaiser mes doutes immédiatement. De sa paume de main, il vint enfoncer le coude tendu qui le maintenait d'un coup sec, retrouvant ainsi sa liberté de mouvement. Il attrapa le bras blessé du torbarien pour l'attirer à lui et lui asséner un coup de coude sous le menton avant de faire fuser son poing droit en un arc-de-cercle pour lui exploser la mâchoire.

Les deux adversaires prirent de la distance. Helvius sautillait sur ses appuis tandis que le barbare vacillait, sonné par le dernier coup. J'avais soif, qu'est-ce que j'avais soif. Il me fallait quelque chose sous la main pour calmer les tensions entre les moi intérieurs aux pensées différentes. Une distraction. Je repris la discussion en plein vol.

"-Hmhm, on va juste voir la soeur de Doten ! assura Holt.

- Martacus aurait une nièce ? Martacus ?
- Quoi ? Euh... J'sais même pas combien j'ai de mômes et tu m'demandes mon arbre généalogique ?
- Désolée d'avoir cru à ton intelligence.
- Tu peux t'faire pardonner en me trouvant à boire, et une lame plus longue que celle que t'as à la ceinture, piquai-je, tout sourire.
- Et une bière, au galop ! ajouta le nain en riant.
- Allez vous faire foutre, pourquoi une lame plus longue ? demanda Doutz' en croisant les bras.
- J'tiens pas à devoir te protéger, alors on va t'apprendre à l'faire et on a que deux jours pour ça. Pendant ta petite affaire, on va tuer un gars, peut-être deux."

Accaholt fit de gros yeux, brisant l'harmonie rieuse de sa trogne. Il bégaya en levant une main puis fronça les sourcils en tirant les tresses de sa barbe. Doutzen me dévisageait, elle avait l'air de celle qui se demandait si j'étais sérieux ou bien si j'avais un humour de génie incompris. Je lançai un dernier os en reportant mes prunelles sur le cercle où deux ombres se torturaient.

"Ça sert à rien d'aller voir Doten pour râler. Tu voulais la vérité, tu l'as eu et maintenant tu dois faire avec. Alors, demain matin on se retrouve au quai des crabes pour voir ce que tu vaux, ça vaut aussi pour toi Holt.

- Eh beh c'est bien le toupet d'un Whyne ça, de donner des ordres à tout va !
- On verra ça, balança Doutzen avant de décamper, rageuse.
- Eh, Doutzy', reviens ! hurla Holt en suivant le mouvement."

Le combat m'avait rendu muet, le vent avait tourné et Helvius était dans la tourmente. Je voyais les muscles verdâtres du torbarien se lever puis s'abattre, à moult reprises sur la garde du pugiliste en difficulté. Malgré sa mauvaise posture, il parvint à se faufiler entre les bras du barbare pour l'attaquer au corps et lui cribler les côtes de coups. Le géant vert écrasa son coude droit sur la tête d'Helvius puis l'empoigna par le col pour le reculer afin

qu'il ne puisse plus le toucher. Le massacre s'en suivit. Immobilisé, le pugiliste aux jambes qui battaient dans tous les sens reçut un premier coup au visage, puis un autre, et encore un autre. Le torbarien levait le bras droit puis le laissait tomber avec violence, venant écraser ses phallanges sur la joue ensanglantée d'Helvius dont l'œil gauche avait disparu sous une traînée de sang. Je vis ses bras se raidir au premier contact de l'inconscience.

Son adversaire le relâcha lourdement au sol dans une onde de poussière puis fit quelques pas en arrière, la gueule couverte d'ecchymoses et la poitrine battante. Je bousculai un pécore pour rejoindre le cercle sous le regard menaçant du vainqueur à l'adrénaline encore élevée. Je soulevai le bras d'Helvius pour le traîner hors de l'arène. Le garçon marchait vaguement mais était de même conscient, obligé au silence par ses dents serrées pour contrer la douleur. Je croisai Davy, le truand à qui j'avais filé une pièce, en train de faire la queue pour empocher ses gains.

Le pugiliste que je trainais se fit souffrance pour me regarder en biais, lâchant un soupir à la vue de ma belle gueule de bienfaiteur.

“Beaucoup d'choses ont changées pendant mon absence ay. T'es devenu nul depuis qu't'es allé chez les Captifs ?

- Ta.. Gueule.. Emmène-moi au Tonneau..
- 'Vec plaisir l'ami, j'vais même t'offrir une pinte pour rincer tout ça.”

Ce soir là, le rhum, la bière et l'hydromel coulèrent à flot. Je parvins à décrocher les rouages d'Helvius afin de retrouver mon camarade de beuverie. Le Tonneau des Diables était bondé de vicelards, de pillards, de voleurs et de salauds mais il y avait aussi de bien bels gens, des libertines et des musiciens dont un poète qui ponctua notre soirée de balades.

Ukoku déboula en fanfare, les mains baguées de rhumsey. Doten et Jerrock vinrent ensuite et se firent leur coin pour discuter paisiblement. Holt était là, à courailler dans tous les sens et à frayer avec tout le monde, se débrouillant pour extirper des boissons comme un fin mendiant.

Zamrick et Kevza débarquèrent peu de temps après pour relancer notre joyeux bordel. Le reître chauve, ce bon vieux Zam'Zam travaillait pour Loxio en tant que gros bras, il avait ramené la petite Kalie qui était sur mes genoux plus tôt dans la journée.

Naturellement, Kevza et Accaholt tissèrent rapidement une connivence malfaisante. Les deux baratineurs firent des étincelles sur la mèche courte d'Ukoku qui explosa, emportant dans l'onde de choc la moitié de la taverne dans une baston générale dont Helvius était dispensé.

Je finis, étrangement, par me retrouver à la table d'Adeiran, le second d'Ukoku. Il m'offrit une pinte, je lui en offris une. Puis nous nous insultâmes avant de parler des dernières activités de la capitaine elfe. Je pouvais le voir à ses yeux de poisson mort, il était jaloux le bigot et j'étais surtout complètement saoul.

Je me souviens d'avoir attrapé Ukoku par les hanches et d'avoir initié une danse d'envergure qui nous rapprocha un peu plus de la folie. La dernière tournée, l'ultime, fut celle offerte par Jerrock après une cuisante défaite aux dés.

Enfin, la dernière image que je garde de cette soirée, c'est celle de Zamrick qui balançait Kalie à la mer sur ordre d'Ukoku, indirectement influencée par Holt et Kevza qui venaient de se faire dégager par un Helvius poussé à bout.

Notre balade nocturne fut bruyante et son apothéose, totalement oubliée.

Chapitre XIX - Marée noire

Putain. La première chose qui me frappa fut l'odeur, un fin mélange de pisse et de mousse. Puis j'ouvris les yeux pour découvrir où m'avait porté ma sauterie de la veille.

J'étais dans l'arrière salle du Tonneau des Diables, allongé sur deux peaux superposées qui pouvaient la vinasse et le foutre. Une donzelle avait sa tête contre ma cuisse et sa main sous ma chemise. Je tirai sur sa crinière pour découvrir la bouille apathique d'Ukoku qui bavait sur mon pantalon.

A la limite des deux salles, un garçon soupirait en nettoyant notre merde à grands coups de balai. Il était trop occupé à se plaindre pour faire attention à ce que je faisais. Je secouai la jambe pour me débarrasser de l'elfe encore inanimée qui s'étala au sol en grognant. Je la réconfortai d'une vague caresse en lui collant ma main sur le front. Ses oreilles pointues vibrèrent avant qu'elle ne roule au sol pour se rendormir sur le flanc.

Tous les lits de fortune étaient occupés par mes camarades et d'autres enflures avinées. Les épaules et les torsos se soulevaient au rythme des ronflements, qui commençaient à me retourner la caboche plus qu'elle ne l'était déjà. J'attrapai mon baudrier en me relevant lorsque je croisai soudainement le regard éveillé d'un maraud assis à la table que Kevza avait décidé d'employer comme son pieu.

Alors que Kevza roupillait sur la table, Adeiran y était installé et dégustait paisiblement une chope de je n'sais quoi, les deux yeux accrochés à ma gueule de truand imbibé. Le second d'Ukoku leva doucement son bock sans décrocher un mot puis en arracha une bonne lampée, plissant subtilement les yeux sans pour autant détourner le regard.

Putain. A peine m'étais-je relevé que mon corps subissait d'horribles tourments. Mon estomac se contractait à intervalle régulier, me brûlant l'oesophage à chaque remontée que je m'évertuais à repousser. La pression dans mon crâne était elle aussi terrible et gravement accrue par la lumière qui me démantelait sur le seuil de la taverne.

Malgré l'air frais offert à mes poumons, je devais subir les conséquences du poison. Payer le tribut, rétablir l'équilibre.. Un bon moment en appelle un mauvais, naïf ? Comme quand on s'tape une donzelle, après elle peut pondre un môme. Pour le coup, l'équilibre est pas trop respecté, parce qu'une vingtaine de minutes contre une vingtaine d'années, ça vaut pas l'coup. Sauf si on les vend, ou s'ils ramènent de l'argent.

Je me retrouvais à divaguer en claudiquant vers le Nord, la plage et ses quais. Ma bouche était scellée par le manque de salive et la soif. Je pensais que c'était la taverne qui puait mais c'était mon gosier. Plus je déglutissais, plus j'avais l'impression d'avoir bouffé un truc mort puis ressuscité, décidé à sortir de mon corps.

J'avais faim mais je savais pertinemment que je n'aurais rien pu avaler. J'avais soif mais la boisson la plus difficile à trouver ici était bel et bien l'eau, seul remède à mes maux.

Putain, j'étais déjà sur les quais sans savoir comment j'y étais arrivé. Ma tête chancelait à chaque pas, rendant presque impossible la contemplation du soleil qui grimpait au dessus de l'horizon. Il n'y avait aucun rafiote, aucune tache. Les nuages étaient totalement immobilisés malgré le zéphyr qui balayait la côte. L'odeur de l'écume remplaça les effluves

nauséabondes de l'alcool, celles qui vous dégoûtent le matin et qui vous manquent l'après-midi.

J'enfonçai mon cul entre deux caisses, avisant les cieux d'un regard mi-clos pour détailler les formes fantastiques qui les arpenaient. Le rose et l'orange flirtaient ensemble et chevauchaient la nébulosité mystique, création hasardeuse, transcendante et pourtant totalement oubliée. Je me sentis petit, fragile face à ces monuments divins qui, dans le silence, auront bercé nos vies.

La sobriété frappa le verrou de mes pensées..

J'avais passé ma vie à vivre une seule et même journée. Celle d'une quête désespérée oscillant entre ivresse et richesse. Qu'avions-nous réalisé ? Des bâtards et une poignée de méfaits. L'envie de tout recommencer m'effleura. Je m'étais attaqué au colosse de l'existence avec les mauvaises armes et j'avais l'impression que le monde allait m'écraser. Un vent glacial souffla dans mon for intérieur, plaisante souffrance qui me fit me sentir vivant.

Puis, je vis la mort. Les yeux de Mortalis, ceux d'Hector, ceux de Pauline. Les prunelles livides se mirent à défiler. Ces paires d'yeux étaient toutes semblables et différentes. Toutes marquées par la fin et pourtant toutes uniques. Elles livraient des récits que les plus gros manuscrits jamais écrits.

.. Mais le temps l'avait bien rouillé.

Les aboiements d'un chien vinrent perturber ma tranquillité. J'étais toujours avachi sur le ponton, comme dépossédé de mes muscles et de ma motivation. Ma langue était collée à mon palais, elle claqua lorsque j'entrouvris les lèvres.

Un marmot à la gueule couverte de crasse essayait de jouer avec un cabot, la bête étant plus occupée à japper en direction du Nord. Le gosse agitait dangereusement un bâton sans parvenir à calmer le clebs au pelage noir qui fit revenir ma migraine. Il était encore trop tôt pour insulter un môme alors, je décampai pour suivre lassement la rive, oisif. Je perdis de vue une mouette qui s'éclipsa étrangement dans le ciel.

Je découvris, plus à l'ouest, une cabane qui tenait fébrilement sur l'eau grâce à des pilotis. Ce qui attira en premier mon attention fut l'enclos dans lequel s'agitaient des poules et d'autres bestioles bien exotiques. La façade de la cabane était parcourue d'un bougainvillier aux fleurs d'un violet éclatant. Près de l'enclos, sur la terre ferme, un champ de plantes disparates oscillait sous la force du vent.

Je compris devant quelle bâtisse j'étais à l'instant où une silhouette passa difficilement la porte grinçante encadrée de fleurs. Elle était maigre et émaciée, affublée d'une robe en tissu simple dont les pans virevoltaient, découvrant partiellement deux mollets couverts de cicatrices.

Le mage m'observa avec les yeux plissés. Il avait la gueule froissée de rides, encadrée d'une barbe grise et épaisse. Dans sa main droite, il tenait fermement un hachoir

ensanglanté. Dans son autre main, une poignée d'herbes qu'il déposa derrière la porte de sa cabane. Il me salua en inclinant la tête puis quitta le seuil de sa bâtisse pour glisser sa hachette sur une table en bois, située entre l'enclos et le champ.

Les os de ses épaules saillaient à travers le tissu en toile de jute. Je discernais à peine le bout de ses doigts, emmitouflés dans les manches larges de sa robe. Nous nous regardâmes ainsi un long moment. J'étais encore dans le brouillard.

« Moi pouvoir aider ? me demanda-t-il en joignant les mains.

- Je suis Martacus Whyn, c'est Doten qui m'envoie pour une histoire de téléportation ?
- Famille Whyn très généreuse à l'égard de Maître Sarlino. Moi proposer services à voyageurs. Vous avoir besoin ? souffla-t-il sans me quitter du regard, apathique.
- V'z'avez un moyen de m'envoyer à Darän ?
- Portes nombreuses et destinations changées. Darän très surveillée par Mogulus.. Recherche-magie. Difficile pourtant possible. Frontière possible mais pas cœur ville.
- Qu'est-ce que tu baragouines ? Mogu-quoi ?
- Eux être mages chassant autres mages. Renifler magie invisible. Maître Sarlino bon, mais eux être très bons, eux utiliser réceptacle. Moi proposer plus loin mais plus sûr. Erynor être bon endroit, pas loin. Croisée des chemins.
- La Bourgade d'Erynor ? Mhm, c'est à quelques jours de voyage mais ça m'va.
- Vous entrer et voir, insista-t-il en gesticulant les bras comme s'il tirait une marionnette vers lui. »

Le mage rajusta sa robe puis se déporta sur les marches de sa bâtisse décrépite, il arborait un sourire franc qui malgré l'effort de courtoisie me fit froid dans le dos. Quand j'entrai dans sa boutique, je découvris une multitude de portes, trois sur chaque mur. Elles possédaient toutes des encadrements différents. Au milieu de la pièce se trouvait un atelier d'alchimie qui comprenait une table tachée de produits et d'innombrables potions et récipients. Il n'y avait aucun lit, aucun vêtement.

« Hommes avoir peur de magie. Portes là pour apaiser. Symbole pour voyage, sinon eux trop peur. Vous aimer magie ?

- Mhmh, si tu l'dis. Pas vraiment l'ami. C'est trop fourbe, même pour moi.
- Pourtant vous être marqué et sentir magie. Trois sources. Deux chair et une autre. »

Ses grands yeux verts s'écarquillèrent tandis que ses doigts dessinaient des arc-de-cercle hasardeux. Il me renifla puis renâcla aussitôt avant de porter une main dans sa barbe. Je ne comprenais rien à ce qu'il racontait. Sa maîtrise du darien était totalement dépassée et écrasée par un accent digne des torbariens. Pourtant il s'agissait bel et bien d'un humain. Il me sonda le regard, me laissant discerner les tâches sombres dans ses prunelles. Son iris était comme dévorée par le néant.

« Trois sources ? Diantre, de quoi tu causes vieil hibou ? demandai-je, sur le point d'épuiser ma patience.

- Magie forte en vous, dit-il en désignant ma poitrine. Magie chamanique et contre-magie. Et.. Arcane jamais vue.. Magie profane, ajouta le mage en cherchant quelque chose sur ma tenue du regard.

- Une longue histoire sur le continent mort. Alors, ça marche comment ? Combien pour aller à Erynor ? On est trois.
- Erynor ? Vous voulez ?
- C'est ça. Combien ça coûte ? Prix ? Payer ? balançai-je à vive allure, la bouche sèche.
- Vous apporter trois poules, six mouettes.. *Telsh'ana*.. Cinq pièces pour un voyageur.
- Donc quinze dārns ? »

Ma question se perdit. Maître Sarlino inspira soudainement puis détourna le chef pour observer le fond de sa boutique. Il hoqueta puis cilla des yeux, l'esprit préoccupé.

“Vous partir, moi devoir faire. Porte prête dans trois lunes.”

Il s'agita soudainement puis se mit à incanter je ne sais quelle saloperie. Ses doigts effilés dansaient dans les airs quand il s'arrêta soudainement pour prendre une grande inspiration. Sarlino sonda les alentours puis me balança quelques palabres incompréhensibles avant de disparaître dans son arrière-boutique, le pas lourd.

Je soupçonnais que l'enflure jouait sur un certain mysticisme pour arnaquer les bonnes poires. J'étais pratiquement sûr qu'il parlait aussi bien que moi mais qu'il demeurait dans un personnage qui lui convenait parfaitement. Je respectais ce genre de pratique, bien plus courante qu'on ne puisse le penser. De toutes façons, Doten allait couvrir mes frais. J'allais même lui faire payer les services du truand rencontré la veille, Davy, qui devait d'ores et déjà avoir accompli son méfait.

La journée s'annonçait bien. La migraine qui me torturait commençait à se dissiper au fur et à mesure de mon errance matinale. Peu à peu, Valazar gagnait en vie avec les déambulations hasardeuses de quelques pirates et commerçants.

J'entendais toujours les aboiements du chien noir. Il était maintenant à la limite de la rive des culottes dorées, complètement hors de contrôle. Des protestations s'élevèrent. Un cri menaça le chien d'un sort funeste alors que l'enfant qui l'accompagnait était encore et vainement en train de le calmer.

Je me dépêchai de rentrer chez moi. Le pas hâtif, à peine avais-je aperçu ma baraque que mes pieds s'immobilisèrent. La petite masse fataliste se réveilla dans mon corps, pénétra mes intestins pour trouver refuge dans mon bas-ventre et m'arracher une grimace.

Un drapeau pirate flottait au-dessus d'elle. Je ne savais pas comment ce putain de drapé était arrivé là. J'étais, je suis vraiment le roi des cons. J'approchai de ma chaumière, blasé d'avance par ce qui me pendait au nez. Pour tout vous dire, je ne fus pas déçu. Davy avait fait le boulot que je lui avais demandé et avec brio, mais pas au bon endroit. Putain. Ma porte était complètement fracassée. Tous les meubles à l'intérieur étaient soit cassés, soit retournés, soit enduits de merde. Même si je venais à peine de l'acquérir, de la re-acquérir, face à cette vision, mon sang fit un tour complet en extirpant à mon corps l'essence de la haine.

Ma gorge se noua, mes phalanges se soudèrent. J'allais étripper cette engeance de catin.

Je quittai ma baraque en frappant la porte puis me dirigeai vers le quai nord en roulant des épaules. Je me sentais comme du fer brut disposé sur une forge, d'une froideur bouillonnante. Quelqu'un me décrocha un sourire mais je n'en n'avais cure. Ce quelqu'un m'insulta mais je poursuivis ma route.

Inspire, expire. J'allais être chirurgical. Une forme noire attendait au bout du ponton. Quelqu'un m'attrapa l'épaule. Je reconnus le visage de Doutzen qui, les sourcils froncés, me détailla de bas en haut sans avoir le temps de décrocher un mot. Je poussai sa main pour continuer ma route et battre les planches du quai de mes bottes salées.

La forme noire, Davy, se retourna lorsqu'il entendit les planches grincer. Il arbora un sourire franc qui se transforma en grimace lorsqu'il vit ma trogne. Il entrouvrit les lèvres pour se vanter de son entreprise. Cependant, il n'en n'eut pas l'occasion.

Je lui envoyai un crochet du droit en pleine poire. Il tomba en arrière, les yeux écarquillés, manqua de tomber à l'eau puis roula sur le côté pour échapper à ma botte qui vint s'écraser près de ses côtes. Quelqu'un cria mon nom. Je chutai sur Davy pour lui empoigner le col et le caresser à nouveau des phalanges de ma droite.

Le nervi parvint à me repousser à l'aide de son pied. Après lui avoir attrapé le pied, je le tirai brutalement vers moi pour lui écraser le torse de ma botte, songeant à la manière la plus adaptée pour lui arracher des regrets.

L'enflure tira une dague de sa ceinture. Il essaya de l'enfoncer dans mon mollet mais je reculai juste à temps. Davy se redressa, la gueule couverte d'un ruisseau sanglant. Il me cracha au visage avant de fondre sur moi comme une furie avec son canif en main gauche. De la main droite, je fixai son poignet dans les airs puis de l'autre, je lui lourдай le flanc d'un puissant coup de poing tout en tournant sur moi-même pour éviter de tomber à la mer.

Le couteau qu'il tenait vint rebondir sur les planches du quai et devint la proie de nos yeux écarquillés. Je sentis le nervi tressaillir. Si ses yeux avaient pu bondir de leurs orbites pour s'emparer du couteau, ils l'auraient fait.

Doutzen était toujours plantée derrière moi, hésitante entre l'intervention et l'admiration. Nous regardions le canif, ironiquement tombé pile entre moi et Davy. Comme deux chiens fous, nous bondîmes, les mains hasardeusement tendues vers la lame. Je détestais ce genre de situation mais je connaissais bien l'astuce. Dans ce genre de moment, vous vous précipitez comme un gueux vers l'objet de votre désir sans vous préoccuper de reste, grossière erreur.

A la surprise de Davy, mes mains ne vinrent pas chercher le couteau mais ses deux avant-bras. Je l'attirai vers moi d'un coup sec pour lui loger un coup de genou sous le menton. Le pendard manqua de tomber à l'eau. Ce qu'il ne manqua pas, ce fut de me couvrir d'une volée d'insultes désarticulée.

“Vous avez fini vos bêtises les gosses ? balança Doutzen d'un ton stérile.

- J'avais le planter, rétorquai-je après avoir tiré le couteau de son fourreau improvisé.
- C'est pas ma faute si t'es con comme un manche ! Allez Tharin, j'te rends ton or et on oublie tout ça ?
- Tharin ? répéta Doutzen, un sourcil haussé. Je vois, ajouta-t-elle en croisant les bras."

Je voyais dans le regard du nervi qu'il était prêt à tenter n'importe quelle esquivé pour échapper à mon surin. Je fis danser la lame sur ma paume de main pour la lui tendre par le manche. Interloqué, il tenta de s'en emparer avant que je recule d'un pas, armé d'un sourire sardonique. Dans le mouvement, je virevoltai sur mes talons, chargeai mon bras pour décocher et envoyer la dague aussi loin que possible dans l'océan.

Le canif vrilla dans les airs. Je suivis sa courbe d'un regard satisfait. L'horizon vibra avant de se décomposer en volutes étincelantes, une espèce de toile divine que le couteau venait de lacérer. A l'instant où l'arme disparut dans les abysses, des formes obscures apparurent un peu plus au large.

Putain. Je venais de lever le voile d'une illusion magique qui dissimulait une ligne de bataille composée de trois navires de ligne et de deux chebecs. A leur zénith, le pavillon darien se trémoussait sous le joug du zéphyr.

Les trois gros rafiots étaient encore en pleine manoeuvre alors que les deux autres étaient déjà positionnés, sabords ouverts, prêts à faire feu. A la jonction des coques et de l'onde marine, des barques se remplissaient d'âmes belliqueuses qui affûtaient leurs lames et chargeaient leurs tromblons.

"C'quoi ce bordel ?" demanda Davy toujours au sol. Nous étions tous les trois complètement sidérés, partagés entre rêve et réalité. Mon cerveau se bloqua de longues secondes, comme s'il avait été enrayé par un gros putain de grain de magie.

Seuls mes yeux pouvaient bouger. Ils oscillaient entre le début et la fin de l'escadre darienne. Le navire amiral se différenciail aisément des autres navires de ligne, il possédait trois ponts contre deux pour les autres et sa coque était couverte de plaques en fêraille. Sur son flanc visible, je décomptais vaguement une cinquantaine de sabords et donc autant de canons et au moins cinq fois plus d'hommes à bord.

Le calcul était vite fait et son résultat ne me convenait pas. Ces bâtards de la marine avaient dépêchés deux rafiots de 80, un de 110 et deux chebecs à 30. Je n'arrivais pas à trouver le nombre exact de canons mais ç'allait être une véritable pluie de boulets.

J'avais presque fini mon inspection quand je croisai le regard d'un officier sur le château de poupe du navire tout à gauche de la ligne de bataille. Nous nous regardâmes sans être sûrs de nous voir. Davy était déjà en train de détaier au moment où je levai la main pour intimer à Doutzen de rester en place, ce qu'elle ne fit évidemment pas.

Une cloche se mit à sonner, hurlant à tous les habitants de l'île que l'enfer allait s'abattre sur nous.

"Vas prévenir Doten ! lui hurlai-je. Demande-lui si les pièges sont toujours au même endroit !

- Quels pièges ?! rétorqua-t-elle en poursuivant sa route.
- Vas le prévenir et prends tes armes !”

Je me mis à courir en direction de la colline à l’est des quais, me heurtant à des gueux ensuqués qui n’avaient rien d’autre à foutre que poser des questions. Rapidement, il fut difficile de différencier les cris et les bavardages des véritables informations. Valazar devint une marée humaine animée par l’angoisse et l’incompréhension.

En quelques minutes, j’atteignis la colline sur laquelle siégeait une vieille pièce d’artillerie. Heureusement, la torche qui servait de déclencheur était encore allumée. Je la fauchai puis rapprochai la flamme de la mèche du canon qui allait me donner approximativement huit secondes pour ajuster mon tir.

Trois-cent mètres. Un vent de face qui s’accroissait. Leurs canons pouvaient tirer jusqu’à mille cinq-cent mètres. Le mien ? Aucune idée. A en juger par les gravures à moitié effacées, il s’agissait d’un canon darien datant d’une vingtaine d’année et tirant des boulets de vingt-quatre livres.

Sept, peut-être six secondes. J’happai les poignées du canon terrestre pour le faire pivoter sur son axe et ajuster le cuirassé où logeait l’amiral qui dirigeait l’assaut. Trois secondes. Je tentai de viser le château de poupe, là où se trouvaient les officiers les plus importants.

Alors qu’il ne me restait plus qu’une seconde, je vis les sabords des trois navires de ligne s’ouvrir progressivement, de bas en haut. Je reculai d’un pas à l’instant où la mèche de mon canon poussa son dernier souffle. En mon for intérieur, le silence de la mèche qui disparut se prolongea. Je dressai les deux bras puis adressa à l’escadre entière un sourire de défi. Allez bien vous faire foutre ! hurlai-je en espérant dégommer l’amirauté. Mon canon ne fit rien. Les cent-cinquante en face, quant à eux, crachèrent un déluge de boulets, une sorte de masse sombre et rapide qui promettait de vous faire découvrir l’au-delà.

J’eus à peine le temps de me cacher derrière le canon que la mort et la destruction avaient déjà frappés l’île. J’étais face à Valazar, balafrée, fumante, chaotique. Des femmes et des enfants galopaient dans tous les sens tandis que les hommes oscillaient entre Nord et Sud, entre les canons et la plage. Je devinais que nous étions attaqués sur plusieurs fronts.

La bordée de la marine était passée mais nous pouvions encore entendre des tirs d’artillerie provenant de tous les côtés. Les côtes de l’île étaient incrustées de canons et j’étais heureux d’apprendre que certains d’entre eux fonctionnaient.

J’étais toujours désarmé derrière mon canon quand je vis Accaholt et Doutzen sortir de la taverne. Doten les devançait et se dirigeait droit sur moi, lançant des ordres à toutes les âmes qu’il croisait sur son chemin. Je repérai Zamrick dans la foule. Le boétien avait mis le cap sur la plage, il s’y rendait d’un pas déterminé. J’aperçus Kevza dans son dos en train d’armer son arquebuse.

Je me redressai et tirai mon sabre de son fourreau avant de faire volte-face. Une vingtaine de barques garnies d’hommes étaient déjà en train de voguer pour attaquer la plage.

Soudainement, mon canon crissa puis fit feu en crachant de la fumée. Putain. Mon boulet passa au dessus de la proue du navire amiral. Je manquai de me faire écraser par la base du canon.

Les deux chebecs qui escortaient les navires de ligne s'en détachèrent pour commencer à faire le tour de l'île. Je fusai vers Doten qui s'était fait arrêté par Ukoku, saisissant leur conversation dans la volée.

"..arrivent du sud. Ils ont deux galions au large là-bas ! Des soldats arrivent par l'est, directement de la Torka.

- Martacus ! Vas avec Holt chez Randir pour les pics ! cria Doten.
- Le Rovalia a été saboté mais le Maelstrom va les prendre à revers. Sarlino va envoyer un groupe à bord du cuirassé pour canarder les deux autres rafiots. Ces enfoirés vont rien comprendre, je vais à l'est avec Adeiran, Anton est déjà au sud avec l'équipage du Rovalia. Doten, tu t'occupes du no-.."

Une puissante déflagration nous annonça une nouvelle bordée. J'eus à peine de le temps de fléchir les genoux que la taverne venait d'être lacérée, faisant chuter la lourde enseigne en bois sur deux hommes. Nous étions près d'une centaine regroupés devant celle-ci et au moins dix d'entre eux étaient gravement blessés suite à la dernière bordée.

Le second d'Ukoku était étalé au sol, la gueule blême et le reste du corps pourpre. Il venait de se faire broyer une jambe. L'elfe ne daigna pas se pencher sur son protégé, elle intima à un mousse de s'occuper de lui avant de rassembler le reste de son équipage pour voguer vers l'est après quelques mots.

"Doten, tu t'occupes du nord ! beugla-t-elle en courant.

- Holt et Martacus, chez Randir, vite ! Il faut les empêcher d'accoster à tout prix, on s'occupera de leurs navires après !"

Une hachette dans chaque main, Accaholt en agita une pour m'inviter à le suivre. J'arrêtai aussitôt Doutzen qui allait nous emboîter le pas.

"Trouve Kevza et dis-lui que je le retrouve ici dans dix minutes, qu'il m'attende avec son arme chargée.

- Il est où ? demanda-t-elle, déboussolée.
- Vers la plage, allez bouge-toi !
- Tu te fous de ma gueule ?
- Prends ça comme un putain d'entraînement, réussis-le ou crève !
- Connard."

Elle s'arma d'un sabre qu'elle détailla vaguement du regard. Je ne pris pas la peine de l'observer plus longtemps. Holt avait déjà une longueur d'avance quand je me mis à sa poursuite, moi-même suivi d'Helvius qui venait de s'emparer d'un glaive.

Nous longeâmes la baie qui menait à l'arène de Randir, lorgnant de temps à autre les barques qui progressaient rapidement vers la plage. Nous passâmes derrière une quinzaine de canonnières qui bombardaient l'escadre ennemie.

L'arène était déserte. En contrebas se trouvait une chaumière sur pilotis, l'ancienne maison de Randir. Elle était à moitié sur terre et à moitié dans le vide, à six ou sept mètres de l'eau.

“Alors.. Doten m'a dit qu'il fallait couper les trois cordes rigides sous la baraque de Randir. C'est quoi une corde rigide ?!

- Solide ! rétorqua Helvius en inspectant les alentours.
- Solide ?! Comment une corde peut être solide ?!”

Sous les piliers de la maison se trouvait un bordel sans nom. Une vingtaine de cordes et près de trois poulies pendouillaient. Le mécanisme m'était complètement inconnu mais le temps nous manquait alors je pris les ordres de Doten à la lettre. D'un coup sec, je tranchai trois cordes tendues qui plongeaient dans l'océan. La couleur de l'eau sous la baraque s'éclaircit soudain et les autres cordes se mirent à siffler dans les poulies.

Nous regardâmes tous les trois en direction de la plage. Rien. Il ne se passa strictement rien.

“Ça a fait quelque chose ? demande Helvius.

- J'sais même pas ce que c'est censé faire ! entonna Holt en grognant.
- Tchhht. Regardez, soufflais-je en espérant avoir raison.”

Soudain, l'eau dans laquelle les barques avançaient se troubla et dans une cacophonie générale, de nombreuses barques se retournèrent et se mirent à couler dans l'écume. Sur une soixantaine de mètres de largeur et une quinzaine de longueur, d'immenses pics en cuivre venaient de se dresser hors des flots.

Des bruits attirèrent notre attention dans notre dos. Un quidam avec un veston rouge passa devant nous en courant pour se diriger vers l'ouest. Nos prunelles se braquèrent sur le sentier dont il venait. Huit soldats étaient en train de l'arpenter. Six fantassins et deux fusiliers. L'un d'eux chargeait encore son arme.

Nous étions approximativement dissimulés derrière la chaumière de Randir. Je fis signe à Helvius et Holt de les laisser passer. Je passai sous le plancher, entre terre et mer pour me cacher entre les cordages.

“Holt.. Tu sais s'il y a d'autres pièges dans le coin ? murmurai-je.

- Ah ça oui mais c'est.. comment dire.. en dernier recours.
- Comment ça ?”

Le nain m'offrit un sourire fallacieux puis haussa les épaules. Je captai le regard d'Helvius qui avait l'air d'être au courant.

“Crachez l'morceau.

- Le gouverneur et ta copine tarée ont enfermés des Agoraths sous tous les quais de l'île, confia Helvius.
- Moi j'suis d'accord, ça peut toujours servir mais j'veux pas être celui qui les libère, précisa Accaholt.”

Je leur fis signe de se taire quand les huit soldats passèrent devant la maison. Une fois le maigre bataillé passé, nous déboulâmes dans leur dos pour charger les trois soldats qui fermaient la marche. Holt entra dans la masse en pleine frénésie, portant des coups dans les jambes des deux premiers fantassins qui s'étaient retournés. Helvius fut pris à parti par le troisième homme de la dernière rangée. Il parvint à écarter un mauvais coup de son glaive avant de l'enfoncer dans la gorge du soudard qui vint s'étaler entre les deux soldats que Holt était en train d'hacher menu.

Je passai entre mes deux camarades pour me heurter aux trois derniers fantassins. J'agitai mon sabre d'un mouvement circulaire pour les faire reculer avant de ferrer celui du milieu d'une estocade qui lui perfora le bas ventre. A l'instant où les deux autres allaient abattre leurs épées, je me recroquevillai pour passer entre eux, laissant Helvius en prendre un à revers. Je me retrouvai nez à nez avec deux tromblons qui oscillaient dangereusement. J'abattis mon sabre sur le fusilier à ma gauche. Il perdit son tromblon puis reçut la dague que je dégainai en plein poitrail. Le surin logé entre les côtes et les babines dégoulinantes de sang, le fusilier me servit de bouclier avec lequel je vins écraser son partenaire. L'enfoiré parvint à tirer, provoquant un hurlement qui se perdit dans la marée de supplices douloureux. Je poussai le tireur mourant pour en extirper ma dague de sa bedaine afin d'aller l'enfiler dans son camarade. Une masse rouge et luisante me passa sous le nez. Accaholt venait de fondre sur ce qui était ma future victime. Il dressait ses hachettes dans les airs pour les écraser sur le crâne du dernier tireur. Le nain continua jusqu'à ce que ses armes traversèrent la bouillie sanglante pour heurter la terre aride.

Je virevoltai sur mes talons, déséquilibré. D'épaisses colonnes de fumée jaillissaient des quatre coins de l'île. Les déflagrations étaient de plus en plus rapprochées. Ces salopards étaient réglés et leurs bordées, plus faibles qu'auparavant, éclataient toutes les minutes.

Helvius m'accrocha l'épaule d'une main. Il était touché à l'épaule et c'était pas joli. Elle était incrustée de ferrailles en plus d'être traversée par un trou de la taille d'un abricot. Holt, quant à lui, était déjà en chemin pour rejoindre Zamrick sur la plage nord. Je soutins le pugiliste sur le trajet en veillant à ne pas être sur la trajectoire des tirs incessants qui pilonnaient l'île.

Nous approchions de la taverne quand je pu poser les yeux sur l'avancée sur la bataille. Les barques de la marine avaient trouvés un autre sentier pour éviter les pics de cuivre et ils étaient près d'une centaine à guerroyer sur le littoral. J'abandonnai Helvius au seuil de la taverne lorsque j'aperçus Kevza qui m'attendait, arquebuse sur l'épaule. Le jeune homme était terrorisé. Il avait perdu son sourire sardonique au profit d'une grimace morne.

“Hector, écoute-moi ! Hector, regarde-moi !”

Il n'avait d'yeux que pour le massacre qui se déroulait en contrebas. Zamrick était au centre du barouf, il peinait à s'en sortir avec sa masse qui zigzagait entre les fantassins de la marine.

“Hector ! lui hurlai-je en m'approchant.

- O-.. Oui ? Tu voulais que j'sois ici !
- Exactement, écoute-moi bien. J vais aller en haut de la colline pour récupérer le tonneau de poudre. Regarde-moi ! beuglai-je pour garder son attention. Je vais le

faire rouler jusqu'en bas au plus près de la plage. Je veux que tu tires dessus juste avant que tu le perdes de vue !

- Et nos hommes ? Je-..
- Tu vas tirer sur ce tonneau, point final !
- Je vais pas faire exploser Zamrick et les autres !
- Putain Hector, tu vas m'écouter au lieu de chialer comme une donzelle. J'préviendrai Zamrick juste avant, alors tu prends ton putain de fusil et tu trouves une position dégagée !”

Le Kevza hocha fébrilement la tête, ce qui signa mon départ vers le canon dont j'avais abusé plus tôt. J'avais mal aux jambes et mon souffle commençait à manquer. J'atteignis le haut de la colline où Kälen tentait de faire fonctionner ce foutu canon. Le canonnier tenta de me parler mais je n'entendis rien, je fis un geste vague avant de me saisir du tonneau de poudre disposé à côté de la pièce d'artillerie.

Je lorgnai vers la taverne d'un regard circulaire. Hector s'était posté au sommet de celle-ci et tenait fermement son fusil. Putain, il était temps de mettre le feu aux poudres ! Je plaçai le tonneau au bord de la pente puis gonfla mon abdomen d'une énorme inspiration avant d'hurler de toutes mes forces :

“ZAMRICK ! VERS L'ARRIÈRE !”

Une fois le tonneau à l'horizontal, je le lâchai dans la descente puis me jetai ensuite sur la même trajectoire pour une dégringolade prétendument maîtrisée. A mi-chemin entre mon point de départ et la plage, j'enfonçai mes deux pieds dans la roche pour me propulser à l'opposé du tonneau en espérant ne pas être dans la ligne de mire de Kevza.

Je m'écrasai lourdement dans le sable sans parvenir à faire une roulade et à l'instant où j'allais me relever, une puissante secousse me souffla. J'étais totalement déboussolé, allongé entre les guerriers morts et vivants. Je reconnus la tunique bleue et dorée de la marine. D'une vive oeillade, je me rendis compte que j'étais au centre du contingent ennemi. Quatre soudards me regardèrent d'un mauvais oeil. Deux d'entre eux venaient à peine de retrouver leurs appuis, leurs cuirs maculés de sang.

Je me mis à ramper vers l'arrière tandis que les deux valides s'approchaient. J'entendais le fer se croiser de tous les côtés. Un connard manqua de me marcher dessus mais la confusion n'empêcha pas les deux enfoirés de soldats de me traquer dans la cohue. J'étais sur le point de retrouver mes appuis quand l'un d'entre eux me chargea en levant son cimenterre pour me l'abattre dessus. Je positionnai mon sabre sur sa trajectoire dans un choc brutal. Le second approchait à grand pas lorsqu'il fut fauché par un coup de hache.

Quelqu'un me marcha dessus de tout son poids. Accaholt venait de m'utiliser comme une planche pour bondir sur le bidasse qui essayait de me saigner. Le nain lui enfonça une hachette dans le cou avant de disparaître dans le contingent en hurlant. Doutzen fit son apparition. Elle prit soin de m'éviter mais n'oublia pas d'achever la victime du nain d'un coup de dague en pleine glotte.

Notre formation se resserra et je pus me dresser sur mes jambes. Accaholt avançait notre groupe, jouant de ses haches pour trancher des genoux et briser des rotules. Doutzen happait chacune de ses victimes pour les bénir de ses dagues, relâchant des corps inertes sur lesquels les soldats butaient en nous chargeant. Zamrick était sur ma gauche, molestant les soudards à grands coups de gourdin. Je m'occupais de notre flanc droit partiellement protégé par la colline qui obligeait les soldats à se présenter en file indienne. Je leur offrais mes plus beaux estocs pour les obliger à reculer sans parvenir pour autant à les planter.

Le sable était gorgé de sang. Il était lourd et nous enlisait à chaque déplacement. Je déviai le glaive d'un marin de ma lame avant de lui saisir le poignet pour loger mon sabre dans son bas ventre. Je le propulsai ensuite vers ses comparses avant de m'autoriser un bref assaut qui me permit d'asséner plusieurs coups mortels. Ma furie me coûta une blessure au bras gauche mais l'adrénaline m'avait désensibilisée et je continuai à croiser le fer comme si je venais à peine d'atteindre la vingtaine.

Je scrutai le regard de mes adversaires, les yeux exorbités par le sang qui courait dans mes veines. Ils ne savaient même pas pourquoi ils étaient là. Ils ne savaient même pas pourquoi ils étaient en train de crever mais ce qui était sûr, c'était qu'ils ne pouvaient plus faire marche arrière. Moi, je savais pourquoi j'étais là. Je protégeais mes frères et notre butin le plus précieux : la liberté. Que protégeaient-ils hein ? La gloire d'une nation despotique bâtie sur une illusion. Du moins, c'était mon prétexte pour alléger ma conscience.

Je bouillonnais. De vengeance, de violence. A cet instant précis, je vivais vraiment.

Par dessus les visages balafrés et mordus d'angoisse, je distinguai plusieurs barques en approche de la plage. L'une d'entre-elle fut frappée d'un boulet. Les autres devaient contenir une soixantaine de nouveaux combattants promis à un destin funeste. Leur nombre commençait à m'inquiéter quand je vis le navire-amiral utiliser ses canons de poupe pour tirer sur le navire qui vacillait derrière lui dans la ligne de bataille. Maître Sarlino devait avoir téléporté le groupe dont Ukoku avait parlé.

Ce fut le glas pour les marins qui nous faisaient face. Ce soudain revirement de situation nous poussa à avancer pour rompre la formation ennemie. Ils étaient troublés et nous en profitâmes. Zamrick, épaulé par d'autres pirates, nous offrit une faille dans la phalange adverse. Je m'y engouffrai derrière lui en repoussant les coups d'épées, plaçant des coups de taille à tout va.

Je dus parer l'estoc audacieuse d'un gringalet qui ne s'était pas retiré avec ses camarades. Le bigot était parvenu à m'enfoncer la pointe de sa rapière dans la cuisse. Je n'eus pas le plaisir de rétorquer, celui-ci ayant été aussitôt mordu par le glaive d'Helvius qui venait de nous rejoindre en claudiquant.

Nous étions sur le point de repousser la vermine dans la flotte quand la phalange ennemie se divisa en deux. Tout à coup, nous fîmes face à une dizaine de fusiliers qui nous tenaient en joue. La détonation me désorienta. Je me retrouvai au sol, aveuglé par un nuage de fumée, la gueule irritée par les fragments de ferraille qui venaient de s'y loger. J'entendis Zamrick pousser un grognement guttural alors que ne voyais que des pieds se crocheter, se mêler puis se séparer. L'on me redressa. Je titubai, les yeux plissés et le sabre brandi. Je

croisai alors le regard opalescent de Doten qui me bouscula en arrière avant de pointer son pistolet vers l'avant. Les étincelles et la poudre m'aveuglèrent de nouveau mais j'étais déjà aux prises avec une tunique dorée qui m'entoura le cou de deux mains puissantes. Je lui décochai un coup de tête, le forçant à vaciller vers Doutzen qui lui enfonça un couteau sous dans le flanc. De la dextre, je lui lacérai le visage d'un coup de sabre avant de me déporter vers un nouvel adversaire qui para mon coup de dague. Doten lui fendit le crâne, provoquant après le retrait de sa lame une pluie de sang.

D'un coup d'oeil, je vis que le cuirassé attaqué par les pirates étaient en train de changer de cap. Le littoral quant à lui était quasiment sevré des marins qui tentaient de l'assiéger.

Le façon dont Doten se battait était incroyable. Le malingre se faufilait entre les adversaires en faisant des moulinets de son sabre, laissant la chair et le sang voltiger. Puis, de sa main libre, il les contorsionnait, leur brisait des os et des articulations avec une simplicité qui me déroutait. Zamrick et Accaholt étaient désormais côte à côte contre la dernière ligne ennemie. Le nain et le géant s'entendaient à la perfection, maniant les deux instruments complémentaires d'une symphonie mortelle.

Soudain, le navire-amiral fit tirer ses canons bâbord en direction du dernier navire de ligne encore en état. La déflagration fut si puissante que le fracas de la coque ne parvint même pas à mes oreilles. Je vagabondai entre des hommes qui en achevaient d'autres, les yeux mi-clos, irrités par la fumée. Mon visage me démangeait atrocement et mes blessures commençaient à se faire ressentir. Mon flanc gauche était particulièrement atteint. La plaie à ma cuisse, couverte de grains de sable, me brûlait.

Doten me bouscula puis m'attrapa par les épaules.

“C'en est fini pour ici, vas à l'est pour aider le Gouverneur !”

J'opinai vaguement et commençai à marcher vers le sud pour ensuite dévier à l'est. Zamrick était déjà devant moi. Il se pétrissait la partie chauve de son crâne, frottant sa main calleuse sur une entaille toute fraîche.

J'enjambai des corps qui rampaient, croisai des regards qui m'implorèrent, entendit des palabres qui me firent frissonner. Les plaintes des blessés me tourmentaient. Ils étaient trop nombreux pour le peu de guérisseurs qui vadrouillaient entre les cadavres. Doutzen essayait des les aider mais je lisais dans ses yeux ternis un sentiment d'impuissance.

Kevza me passa devant pour emboîter le pas du géant. Nous étions tous mornes, tiraillés par nos émotions. Holt me dépassa en roulant des épaules, laissant ses hachettes perler de sang à chaque pas.

“Je vais les lacéler ! affirma-t-il avec un accent qui lui était inhabituel.

- Reste concentré, l'heure n'est pas à la bravoure mal placée, ajouta Doten en rechargeant son pistolet.
- Vous savez comment c'est là-bas m'sieur Whyne ? demanda Kevza.
- Des fantassins débarquent de la Torka, couverts par un des deux chebecs qui font le tour de l'île.

- Ils sont combien à débarquer ?
- Ils sont nombreux, rétorqua Doten, stoïque.”

J’arquai la nuque pour observer ce que nous laissions derrière nous. Du coin de l’œil, j’aperçus les affres de l’humanité, l’horreur des certitudes, l’effroyable lègue de la vanité. Doutzen était en train de nous rejoindre. Ses prunelles étaient humides, son expression vide. Elle était couverte de sang et avançait d’un pas assuré, une main tremblante sur le manche de sa dague ensanglantée.

Cette vision me poignarda au cœur. C’était un instant paradoxal, un sentiment de beauté empreint d’une tristesse infinie. Ma tristesse, froide et contemplative, se mua en colère à l’approche de la plage est. Je sentis ma mâchoire se contracter, ma haine de l’être humain s’intensifier.

Mes poils se dressèrent. Ma respiration ralentit puis s’amplifia lorsque nous arrivâmes au dernier acte de cette pièce macabre.

La ligne d’horizon était brouillée de barques en direction de Valazar. Un chebec naviguait entre elles, sabords ouverts, et pilonnait nos hommes avec ses trente canons. Le deuxième rafiot s’enfonçait dans la baie, sûrement éventré par l’une de nos pièces d’artillerie.

La plage pourpre s’offrait comme dernier berceau de ces damnés qui luttèrent pour leurs idéaux. C’était une immense fourmilière aux flux confus survolé par l’étendard darnien.

Nos rangs étaient désorganisés et les marins impériaux, ces enfoirés, savants de l’efficacité étaient en train de nous repousser vers les terres. Il fallait gagner du temps pour que le navire-amiral dont nous avions pris possession puisse se positionner et en finir avec les grivetons darniens.

Zamrick peinait à suivre Accaholt dans le dédale macabre. J’évoluais dans l’arrière ligne aux côtés de Doten et de Kevza tandis que Doutzen avançait avec Helvius. Je découvris Jerrock à même le sol, entouré d’une dizaine de corps calcinés. Le sable qui l’entourait était couvert de suie. Mon neveu était à moitié nu, ses vêtements partiellement dévorés par les flammes. Allongé, il hoquetait et laissait fuir une salve de sang à la commissure de ses lèvres.

Je détournai aussitôt le regard vers la rixe qui se tenait plus loin. Je devais conserver ma haine, battre le fer tant qu’il était encore chaud. La situation était désespérée. De tous les côtés, je voyais des camarades tomber sous les sabres et les glaives. Le temps allait nous manquer.

Entre deux soudards, j’aperçus le quai est à plus d’une quarantaine de mètres. Je savais ce qu’il fallait faire.

“Holt, Zamrick ! dis-je pour qu’ils se retournent. J’ai une idée.

- L’idée elle est simple Ma’ltacus ! On y va et on les ét’lipe !
- Si c’est un carnage que tu veux, j’peux te l’obtenir mais je vais avoir besoin d’aide, affirmai-je en désignant la plage de ma sénestre.
- Mauvaise idée, piqua Helvius l’esprit vif.”

Le nain observa la plage un instant avant de m'accorder un regard complice. Il se mit à rire grassement en hochant la tête à vive allure. J'entendis presque Kevza déglutir.

“C'est quoi l'idée ? demanda Doutzen.

- Nous faire-.. Tous crever, ajouta Helvius en titubant.
- Libérer les agoraths, précisai-je avant de m'avancer vers la mêlée.
- Je suis avec toi, affirma Zamrick d'une voix guturale.”

Nous nous regardâmes les uns les autres. Doutzen opina lentement. Helvius cherchait un autre contestataire du regard avant de comprendre qu'il était le seul. Zamrick observait déjà la masse belliqueuse et Holt continuait d'hocher la tête en fendant les airs de ses deux haches. Le pugiliste arbora une esquisse de sourire après avoir cédé à notre pulsion suicidaire. Nous étions tous prêts.

Je dégainai mon sabre à nouveau. Helvius se posta dans mon dos, Zamrick devant moi aux côtés d'Accaholt puis Doutzen et Kevza sur mes flancs. Nous étions séparés des quais par une quinzaine de lignes sur lesquelles marins et pirates livraient une bataille décisive sur le point de nous happer.

“Et on avance !”

Notre phalange s'incrusta dans la bataille. Zamrick et Holt se heurtèrent à la première ligne. La masse à pointes du géant vola et répandit du sang. Je me penchai sur la gauche pour mordre l'adversaire d'Helvius de ma lame au niveau du flanc droit. Je vacillai sur mes bottes pour me renverser de l'autre côté et abattre mon épée sur la clavicule du soudard aux prises avec Doutzen.

“Encore ! On pousse !”

Doutzen peinait à contrer les assauts avec sa dague. Je l'happai par les épaules pour intervertir nos places, profitant du mouvement pour me cambrer et enfoncer ma rapière dans la bidoche d'un marin à la garde trop haute. Accaholt vint enfoncer sa hache à l'arrière du genou de mon adversaire suivant, le mettant à genoux. Doutzen tira le pauvre garçon par l'épaule pour l'égorger alors que j'étais occupé à repousser les ennemis de vastes mouvements circulaires, le bras endolori par les chocs successifs.

“Putain ils sont combien ?!”

Nous étions dans la marée, au centre du contingent ennemi. Les tuniques bleues nous encerclaient mais nous continuions à avancer. Une lame me piqua le hanche droite. Je parvins à sectionner une main qui disparue dans le sable. Notre flanc gauche fut frappé de plein fouet par une charge. Je m'écrasai contre un soldat en l'éventrant, gardant son cadavre encore chaud contre moi pour m'en servir de protection. Je le poussai soudainement pour briser la garde de deux grivetons et en écorcher un vif.

“Pousssssssssssssssezzzzzzz !”

Holt fut séparé du groupe, attiré entre six soldats dont quatre qu'il avait déjà blessé. Ses adversaires s'étaient résolus à donner des coups verticaux, l'obligeant à bondir dans le sable pour asséner des coups de haches dans leurs genoux.

"Helvius a disparu !"

Putain. Notre flanc gauche était à poil et seul Zamrick et sa masse les empêchait d'y pénétrer. Je décidai de briser la formation en chargeant devant moi. J'attrapai deux jambes en cambrant le dos, faisant virevolter un militaire derrière moi puis déviai un sabre du mien avant de pousser son propriétaire dans la foule.

Je me retrouvai sous l'étendard qui flottait encore dans les airs.

"Martacus Whyn ! C'est ton dernier instant !"

J'étais face à Lindon Menea, seul survivant de mon attaque sur les haut-dirigeants de Kalmän. Le marin était escorté par deux carabiniers et trois fantassins. J'entendis une charge dans mon dos, puis le heurts des lames en quête de points vitaux. Notre percée était désormais empruntée par nos camarades.

"Mon seigneur ! beuglai-je en parant un estoc. Approchez donc !"

Je fus bousculé par la dépouille fusante d'une victime de Zamrick. Le seigneur Menea dégaina son sabre pour me mettre en garde, la trogne animée par un espoir de vengeance. Je le dardai de ma lame en souvenir du bon vieux temps, le défiant d'un sourire narquois.

Il entama une charge guidée par la colère. Les deux fusiliers à ses côtés ne purent faire feu par peur de le toucher. Je me déplaçai d'un pas chassé tout en enroulant ma lame autour de la sienne. Soudainement, alors que j'étais dans la ligne de mire des tireurs, je me reculai d'un bond pour fendre la ligne ennemie à coups d'épaule.

Je croisai le regard étincelant de mon épouse, plutôt ma concubine, Ukoku Tha. Elle était à la tête d'une phalange de marins luttant pour repousser les tuniques bleues. Je lui décochai un clin d'oeil dans ma course avant d'être frappé au visage par la garde d'un sabre. Une épée vint s'enfoncer à côté de mon oreille dans le sable boueux. Je donnai un coup de pied dans une rotule puis balança ma lame dans les chevilles d'un militaire sur ma droite.

L'avantage à être au sol dans ce genre de moment, c'est d'être pris pour mort. Le désavantage quant à lui, c'est de se faire piétiner et de devenir la cible des petites catins chargées d'achever les blessés. Je croisai le regard d'un mousse âgé d'une vingtaine d'année. Il eu la peur de sa vie en voyant que mes prunelles étaient celles d'un pirate encore en vie. Le bougre se jeta sur moi armé d'une dague. J'étais sûrement dans les dernières lignes ennemis, là où se réfugient les peureux et ceux qui tiennent à leurs vies.

Je positionnai ma main gauche sur la garde de son canif alors qu'il cherchait à me l'enfoncer sous le menton. Il employa sa deuxième main dans l'effort puis commença à faire remonter la pointe du couteau le long de ma gorge. Je dressai alors la tête au maximum puis gonflai

ma poitrine d'un coup tout en tirant le manche vers mon torse. La garde de la dague m'enfonça le poitrail avant de remonter dans la joue du gamin qui se mit à hurler.

Le gosse roula de lui-même sur le côté, ses cris ayant alertés trois soldats qui s'apprêtaient à me fondre dessus. Lindon Menea était juste derrière eux. J'attrapai le mousse qui tentaient de ramper, le retournai puis tira la dague qui était incrustée dans sa pommette. Je balançai le canif vers la soldatesque afin d'avoir le temps de me redresser. D'autres barques étaient sur le point d'accoster. Je couru comme un dératé, foulant les premières planches du quai en bousculant les quelques blessés qui y stationnaient. Un militaire me coupa en pleine course d'un coup de masse.

Je tombai brutalement dans l'eau, avalant son écume. Malgré l'iode, j'ouvris les yeux pour tenter de rattraper mon sabre qui coulait. Je découvris la fameuse cage qui regorgeait de créatures, d'Agoraths. Les bestioles étaient nombreuses. Elles frappaient la cage en acier de leurs défenses et de leurs quatre bras.

Je remontai difficilement à la surface, ressentant chacune de mes blessures qui m'alourdissaient. Lorsque j'ouvris la bouche pour reprendre mon souffle, le seigneur de mes deux était sur le ponton, la frimousse avilie par un sourire démentiel. Il me pensait foutu, pris au piège. Sous ses pieds, j'observai le mécanisme de la cage. Des poulies, un contrepoids, de nombreuses cordes et une chaîne.

"C'est fini pour toi ! Tu préfères te noyer ou mourir comme un homme Whyh ?!"

Je rétorquai d'une moue idiote avant de m'enfoncer à nouveau dans l'eau. Je vins alors sectionner les deux cordes qui scellaient la cage aux récifs. La geôle se souleva sous l'effort des agoraths déchaînés. Je grimpai le long des barreaux, manquant de me faire becter un bras. Juste avant que je refasse surface, une de ces saloperies m'enfonça une défense dans la cuisse. Je m'étalai sur le haut de la cage chancelante. Je saignais de toute part et le pire restait à venir. Le fil de mon sabre était à un pouce de la corde qu'il fallait couper pour faire chuter le contrepoids. De gros doigts visqueux m'empoignèrent le bras. D'autres me bloquèrent la jambe. Finalement, une créature m'empoigna les cheveux pour m'écraser le crâne contre les barreaux. J'agitai mon poignet pour découper la corde, filament par filament.

"J'essaye.. De.. Vous.. Libérer.. Bande de.. Cons !" hurlai-je fébrilement.

Je vis le dernier fil de la corde céder. Le ponton, au dessus de moi, se rapprocha soudainement. La cage s'était levée et les agoraths en ébullition poussèrent des hurlements stridents. Les amphibiens me lâchèrent pour instaurer le chaos. J'entendis les remous qu'ils provoquèrent en arpentant librement les flots, la détresse qu'ils provoquèrent en inondant le champs de bataille et la mort qu'ils semèrent aussitôt.

Je frappai la planche juste au dessus de moi à plusieurs reprises. Puis je la fis céder d'un coup d'épaule qui me coûta une nouvelle blessure. Je passai la tête au travers des planches pour observer la situation. Les agoraths décimaient les rangs ennemis, les plus proches. Ils sautaient sur les barques, déchiquetaient les marins, les écorchaient avec leurs défenses.

Lindon Menea était juste devant moi, il était de dos, trop occupé à contempler ses hommes se chier dessus. Je me rallongeai puis me laissai tomber dans l'eau afin de rejoindre la rive à la nage. J'étais vide, totalement épuisé. Ma jambe gauche ne répondait plus, elle ne transmettait que de la douleur, une douleur qui allait crescendo à chaque mouvement. J'atteignis la plage dans un piteux état suite au besoin de m'éloigner au maximum de ce panier de crabe. Dépassant de la montagne d'ardoise, je discernai les trois mâts du navire-amiral qui se dirigeait vers la plage est.

Étalé dans le sable, le souffle coupé et les os lourds, j'observais ce beau foutoir et cherchais à y repérer Zamrick et les autres. J'aperçus Kevza en retrait, toujours armé de ses deux arquebuses, ne sachant plus où tirer. Une forme se détacha de la mêlée, marchant d'un pas éthéré en ma direction.

Putain. Lindon Menea n'en démordait pas. Il était probablement celui à la tête de cet assaut. Face à la débâcle, il avait cédé à la folie et cette folie allait me rattraper et m'étriper. Je me fis souffrance pour me redresser et commencer l'ascension du mont d'ardoise. Mes bottes s'enfonçaient à chaque pas. Chaque oeilade en arrière me ralentissait. Menea approchait à pas de loup, épée hors du fourreau.

La roche fine craquait à chacun de mes pas, me donnant l'impression de m'enfoncer dans des sables mouvants. L'enflure était en train de me rattraper. J'entendais l'ardoise dégringoler et craquer sous ses bottes.

"Viens par là espèce de lâche !" hurla-t-il en abattant son épée juste derrière mes talons.

D'une grande foulée, je ratissai le sol pour lui envoyer une pelletée d'ardoise en pleine trogne avant de lui donner un coup de pied. J'étais faible et lent. Menea ne tomba même pas mais il mit quelques instants à retrouver son équilibre. C'était ridicule, nous avançions tous les deux à une vitesse dérisoire. Je récupérai une poignée de cailloux dans mon escalade pour la balancer derrière. Je sentais une tension douloureuse dans mes cuisses, celle de gauche me donnait l'impression que l'on y enfonçait sans cesse un canif.

J'atteignis enfin un plateau sur lequel je me positionnai après avoir rampé et récupéré un morceau d'ardoise qui allait me servir de dague. Lindon arriva avec sa garde levée, les traits tirés par la fatigue. L'enfoiré se mit à ricaner en apercevant mon couteau improvisé. Il me jaugea puis se plaça tranquillement sur ses appuis en reprenant son souffle.

"Martacus Whyn.. Une légende pitoyable.. C'est grâce à toi que j'ai pu convaincre l'empereur d'attaquer Valazar.

- Une entreprise réussie.. avec brio hein ? T'auras sûr'ment l'droit à un château en rentrant non ? La perte de trois navires de.. ligne et deux rafiots, ça va l'émoustiller ton roi j'suis sûr !
- La seule récompense dont j'ai besoin est sous mes yeux.
- Viens la chercher garçon.. Viens, dis-je avec un semblant de sourire."

Il entama un déplacement latéral pour voir si je suivais la danse, ce que je fis en essayant de dissimuler la douleur qui me cisailait la cuisse. Je sentais le sang chaud perler sur mon

pantalon. Ma tête tournait déjà depuis un bon moment mais cet instant de calme était sur le point de me faire tomber dans le gouffre.

“Même si par chance t’arrives à me tuer, personne n’en saura jamais rien Menea, ni tes charmants camarades, ni ton mentor, ni ton empereur. Tu f’rais mieux d’abandonner ici et qui sait.. Tu pourrais peut-être servir de messenger ? lançai-je en battant des cils.

- Je connais vos astuces de marauds, tu n’arriveras pas à me distraire. Tu gagnes du temps mais je n’ai plus rien à perdre.
- Alors.. Pourquoi tu perds le tien à bavarder avec moi hein ?”

Nous nous tournions autour, attendant que l’un d’entre nous fasse une erreur pour sévir. Je regrettai mon sabre qui s’était perdu entre l’océan et la montagne. Je devais agir rapidement avant que mon corps ne m’abandonne.

“J’imaginai que nous pouvions devenir ami, ne penses-tu pas ? piqua-t-il en approchant d’un pas avant de reprendre ses pas chassés.

- J’ai jamais eu trop d’amis, l’ami, rétorquai-je en roulant involontairement des yeux.
- Vous êtes des monstres, comment le pourriez-vous, toi et tes pirates, vous n’êtes rien, vous n’avez aucune morale, aucune règle !”

Il commençait à mordre mais le temps pressait.

“Nous sommes libres Menea, c’est ça que tu n’saisis pas. Libre d’être ce que nous voulons, et pas le produit de vos conneries. Je suis sûr que t’aimes ça.. La noblesse.. La servitude.. Qui sait, peut-être que tu vas réussir à sauter la fille du grand Aegnar !

- Vous n’êtes que des parias ! Des détraqués qui se font passer pour des rêveurs
Vous êtes une tâche, un tas de merde sur le sentier de la civilisation !
- Je comprends.. C’est pas grave Lindon. Tu es jaloux, c’est pas grave, ajoutai-je avec un ton serein.”

Il reprit son souffle, ayant décidé que la conversation ne menait nul part. Il en avait mis du temps. Dans tous les cas, je ne pouvais plus jouer la comédie bien longtemps, je commençai à m’affaisser sur ma cuisse et je peinaï à garder le bras gauche en alerte. Je tombai sur le genou gauche pour récupérer une poignée de cailloux dans la main. Menea décida de charger à cet instant précis. Je me redressai aussitôt puis lui jetai la poignée d’ardoise au visage avant d’écarter sa main armée de ma sénestre. Il me percuta le visage de son poing droit. Mon équilibre fut rompu et je vacillai soudainement en arrière, emportant le noble dans ma chute en lui tordant le poignet.

Nous nous retrouvâmes allongés au sol, l’un sur l’autre. Lidon Menea était tombé sur mon couteau improvisé, un long et fin morceau d’ardoise qui s’était brisé après s’être inséré dans son flanc gauche. Il agitait son bras droit, laissant son sabre tinter contre les cailloux en espérant pouvoir l’employer. Les doigts de sa main gauche vinrent m’entourer la gorge, qu’il se mit à serrer avec toutes ses forces. J’entrouvris les lèvres pour essayer de respirer, en vain. Je tâtai le sol rocailleux de ma main libre, y cherchant un fragment de roche au fil tranchant. Le ciel commença à se brouiller d’éclairs aveuglants. J’attrapai une ardoise pour la lui enfoncer dans l’échine, une fois, deux fois, trois fois.. Jusqu’à ce que mes coups, de plus en plus mollassons, ne parvinrent même plus à traverser le tissu dont il était affublé. J’entendis Lindon pousser son dernier souffle, un sifflement interminable et grelottant.

Je sombrai alors dans un néant réconfortant.

J'étais enfin soulagé de mon corps, de ma souffrance et de mes blessures. Tout était léger. Mon corps. Mes émotions. J'étais profondément enfoncé dans la matière la plus douce du monde, une espèce de coton moelleux.

Puis la lourdeur revint, elle me frappa et me fit grimacer. Je frissonnai à l'entente d'une bordée, les tirs de canon du navire-amiral. Je roulais des yeux et ne parvins même pas à renverser le corps de Lindon Menea sur le côté. Si les canons du navire de ligne tiraient, c'était que nous allions l'emporter. Je souris puis tombai aussitôt dans un sommeil apaisant.

Chapitre X - Damnation



*Nombreux sont les vains bataillons
Qui s'écrasèrent sur nos quais
Seule devant la liberté nous ployons
Prêtresse de notre humanité*

*Âmes égarées, destins scellés,
Rien ni personne ne pourra nous occir
Nous sommes la Légion des Damnés
Condamnés, notre volonté ne saurait rancir*

*Nous lutterons jusqu'à la fin des temps
Sans faillir et tout sourire
Face à ces démons savants
Dont la Corruption veut nous pervertir*

*Bannis, exilés, déshumanisés
Nous ne renoncerons jamais
Âmes immortelles bercées par l'éternité
Nous sommes la Légion des Damnés*



Les paroles du marin perché sur le gréement se perdaient dans l'océan, rythmées par les heurts des vagues sur la coque. J'étais aux côtés du Capitaine Taros qui avait gracieusement fait escale à Guinda avant de revenir à Valazar, trois semaines après l'assaut de la marine. J'avais quitté l'île le plus tôt possible pour ne pas affronter la désolation qui y régnait. Kevza avait perdu une jambe, Zamrick un bras et Helvius était mort. Les Damnés comme ils nous appelaient, n'étaient pas immortels.

Maître Sarlino m'avait téléporté au port de Guinda sans poser de questions et j'y avais visité les tavernes en léchant mes plaies. Là-bas, j'avais rencontré à nouveau le capitaine elfique Eärendil Velanwël qui m'avait fourni toutes les informations dont j'avais besoin pour mon entreprise mortelle. La téléportation m'avait retourné les tripes et j'avais eu l'impression d'être encore plus déphasé avec le monde qu'à mon habitude.

La veille du passage de Taros à Guinda, je m'étais introduit dans le manoir Rodvâr pour mettre un terme à la vie du vieil Arelan. Sa domestique aux yeux opalescents m'attendait dans le vestibule comme si elle avait prédit ma pulsion vengeresse. Elle m'avait observé silencieusement. Le vieux noble avait à peine eu le temps d'ouvrir les yeux pour contempler son assassin avant de sombrer, la gorge tranchée et les yeux vibrants. Le lendemain à l'aube, je montais à bord du navire de Taros, accompagné par la jeune domestique qui s'appelait Garya.

Cela faisait deux semaines que nous étions en mer et la jeune femme ne m'avait pas décroché un mot. Intimidée par les marins, traumatisée par la mort de son maître, elle avait passé la plupart de son temps à bord à plier et déplier une sorte de broderie. Pendant la traversée, une nuit, je lui avais subtilisé pour l'observer et j'avais découvert une fresque morbide. Les points sur le canevas formaient une longue ligne à la fin de laquelle une femme était allongée dans un bain de sang. Je commençais à penser que la domestique était une sorte de divinatrice aux prophéties brodées. Si elle n'avait rien fait pour me stopper, c'était qu'elle allait mourir.

Je savais que nous approchions de Valazar. La coque du navire heurtait parfois des radeaux cérémoniales qui transportaient les corps des hommes tombés sur l'île pendant l'assaut. Je les observais disparaître dans le sillage. Certains étaient encore frais, d'autres dévorés par les animaux marins et la putréfaction.

Taros se planta à mes côtés puis ôta son tricorne pour le froisser entre ses mains, distrait. Les pans de sa vareuse vacillaient au gré du zéphyr.

“Une idée de ce que l'on va trouver en arrivant à Valazar monsieur Whyn ?

- La mort et la renaissance, répondis-je, songeur.
- Ça ne m'étonne pas. C'est pour cette raison que je m'en éloigne le plus possible. J'ai entendu dire que vous aviez libéré des agoraths, c'est vrai ?
- Une marée funeste, opinai-je. Quand j'ai ouvert la cage de ces bestioles.. Tout a basculé. Il n'y avait plus de pirates et de corsaires, d'hommes civilisés et de parias.. Juste des hommes luttant pour leurs vies, encornés et dévorés par ces bâtards poissonneux.
- Je me souviens de leurs cris, souffla le Capitaine. Ces hurlements perçants resteront à jamais dans ma mémoire. Estimez-vous heureux d'être encore en vie monsieur

Whyn. Nombreux sont les marins à les avoir eu comme dernière vision. Comment vous vous en êtes débarrassés ?

- Grâce au mage. Il n'eut qu'à psalmodier quelques conneries pour qu'ils disparaissent dans les abysses.
- Le fameux Sarlino ? Je me méfie de cet oiseau là. Mes hommes ragotent à son sujet, j'ai entendu dire qu'il avait débarqué un beau jour de l'archipel de Torbar.
- Il est étrange certes, mais il nous bien aidé lors de l'attaque."

Taros revêtit son couvre-chef avant de renâcler pour prouver son désaccord. Il interpella un marin pour le fustiger d'ordres avant de fouiller sa vareuse pour en extirper une longue-vue.

"Un de mes matelot m'a confié que vous étiez l'homme d'Ukoku Tha ? J'ai côtoyé cette harpie durant de longues années. Nous étions côte à côte quand nous avons attaqué le port de Tanrum. Comment va-t-elle ? Je suppose qu'elle n'a pas pris une ride !

- Même si elle échappe au temps, elle n'échappe pas aux cicatrices. Elle a su conserver sa fougue, rétorquai-je en souriant. Nous nous correspondons bien sur ce point.
- Vous êtes fou Whyn, fou à lier. C'est peut-être bien pour ça que vous êtes encore à ses côtés. Je ne l'avais jamais vu avec le même homme plus d'une semaine.
- C'est dans cette folie que je trouve encore la force de vivre Capitaine. Ukoku est.. Comment dire.. Une rose noire, très épineuse, à l'éclat sombre et pourtant.. unique.
- Un garçon manqué tu veux dire !"

Nous rigolâmes tous les deux avant de partager une outre d'hydromel. Cette conversation raviva en moi la flamme du romantique refoulé, un désir d'amour et de paix intérieure. Mon bref exil m'avait aidé à comprendre l'essentiel. J'allais m'écarter de la mort pour me rapprocher des vivants. J'allais découvrir ma famille, prendre soin de mes amis. Mortalis s'incrusta dans mes songes et je compris que mon protocole avait fonctionné. Mon deuil s'était fait dans le sang et avait disparu avec lui.

"Terre en vue !"

Le capitaine rajusta sa queue de cheval puis déplia sa longue-vue. Je quittai le château de poupe en boitant pour passer à l'avant du navire et rejoindre Garya près de la figure de proue. Lorsque j'aperçus Valazar au loin, je souris. Il ne s'agissait pas d'un sourire narquois, ni d'un sourire de défi mais d'une expression véritable du bonheur. Je frétiliais d'impatience à l'idée de retrouver Ukoku, de l'emporter dans la chaumière la plus proche pour la dénuder, joindre brutalement nos corps avant de tomber inconscient à nouveau.

"Que va-t-il m'arriver ? demanda la domestique affranchie.

- La vie. Si tu fais comme on a dit, tout ira bien. N'évoque surtout pas Rodvär."

Le regard mystérieux de la jeune femme me plongea dans une réminiscence. J'étais épaulé par Accaholt. Nous arpentions le champs de bataille, silencieux, figé dans le temps par le massacre. Des hommes éteignaient les feux. D'autres empilaient les corps dans leurs charrettes. Mes bottes peignaient un sillage dans un mélange de sable, de sang et de cendres, sinuant entre les blessés et les morts, qui au delà de la fumée, cherchaient à apercevoir la lumière. Doutzen était juste à côté, le visage enturbanné dans un tissu violet.

Elle retourna un quidam qui se trouvait face contre terre, la jambe gauche arrachée. Il fallait être créatif pour apercevoir un homme derrière cette moue brûlée, parcourue de chair carbonisée et des cicatrices encore fraîches et purulentes. Ses prunelles, blanchies par les flammes, oscillaient de panique dans la pénombre. Le brûlé possédait les mêmes yeux que la domestique. Sauf qu'elle voyait, elle discernait son futur troubler l'horizon. Elle découvrait Valazar.

Le navire s'amarra sur les quais de la rive est, là où j'avais libéré les créatures amphibienues. Un quai parmi tant d'autres. Un ponton inébranlable, témoin indifférent des conflits entre les vivants. Je saluai Taros d'un hochement du chef avant d'inviter Garya à débarquer. La jeune femme à la crinière blanche avança d'un pas fébrile sur la première portion du quai. Je la dépassai en faisant craquer les planches quand un chien noir se planta devant moi en aboyant. Il montrait les crocs, bondissait sur ses pattes arrière avant de reculer pour recommencer. Le cabot musculeux était terrorisé, son museau allongé vrillait dans tous les sens comme si son odorat l'avait alerté. Un môme s'approcha puis tenta de reconforter l'animal en le cajolant. Derrière eux, la plage était encore parcourue des stigmates de l'attaque.

“Vous lui faites peur m'sieur ! Allez, viens Asmo, arrête !

- C'est un joli chien qu't'as là. Asmo c'est ça ?”

Le garçon observa mon équipement puis détailla mon visage. Il opina, hésitant. Je ployai douloureusement le genou gauche pour me mettre à leur niveau. Le chien tressaillit mais la présence de l'enfant parvenait à l'apaiser. Le marmot était un blondinet qui atteignait un mètre et une vingtaine de centimètres. Il était couvert de guenilles crasseuses.

“Faut pas avoir peur garçon, c'est quoi ton prénom ?

- Moi c'est John ! Et j'ai pas peur moi ! V'êtes là pour tout reconstruire m'sieur ?
- 'Chanté John, dis-je en lui tendant ma main droite. On va essayer oui.
- J'ai entendu les grands parler ! Des marins du monde entier viennent ici pour nous aider, affirma-t-il en observant ma main tendue inutilement.
- Tes parents ?”

Le garçon se renferma, son visage s'obscurcit et ses yeux s'humidifièrent. Aussitôt, le chien tenta de me chiquer la main. Je me redressai en évitant la morsure. L'enfant pencha la tête. Il caressait distraitement son chien, les rotules chevrotantes.

“Et tu apprends beaucoup de choses en écoutant les grands ? relançai-je en forçant un sourire.

- Les grands aiment bien parler.
- Dans ce cas John, je te propose quelque chose, une belle affaire. Je te donnerai une piécette pour chaque information utile que tu ramèneras.
- J'en ai déjà plein m'sieur !”

Il me perça du regard, brûlant mes yeux de ses prunelles luisantes. L'intérêt que je venais de lui donner lui avait insufflé quelque chose de précieux, le sentiment d'être utile. Il ne pouvait rien changer au passé, à la mort de ses parents, mais il pouvait vivre le présent. Je lui souris. Son chien lui aussi me regardait, les crocs toujours menaçants.

- Allons, pas si vite. Appelle-moi Martacus. Si tu veux qu'on fasse affaire John, je veux que tu réfléchisses avant de parler et surtout, tu ne devras jamais parler de notre petite entreprise, compris ?
- Motus et bouche cousue !
- Alors, tu as toujours plein de rumeurs pour moi ? dis-je en extirpant une bourse tintante de ma vareuse.
- Oui m'sieur ! Y a p'têtre trois ou quatre jours, un navire bizarre est arrivé ! J'ai reconnu leur drapeau, c'était des explorateurs ! Pis avant, y a deux semaines, des magiciens sont passés. Ils étaient tout moches avec des chapeaux pointus et ils ont été jeté par le gouverneur ! Pis après y a eu des oreilles pointues qui se cachaient dans des capuches bleues mais moi je les ai bien vu ! Ils ont soigné des hommes et ils ont aidé pour construire des maisons !"

Son débit était rapide. Il balbutiait tant il voulait parler vite. Je levais les doigts au fur et à mesure pour lui montrer combien de pièces il allait gagner. J'avais trois doigts levés.

"Et.. Pis.. il y a eu une espèce de cérémonie sur la plage pour.. Les morts.. Et.. Le gouverneur il s'est battu avec la méchante pirate aux oreilles pointues !"

Je dressai un quatrième doigt, celui sur lequel siégeait la chevalière de Daenvan. Asmo se remit à japper puis recula en grondant.

"Et.. Bah.. Je.. -

- C'est déjà bien John, j'avais te donner cinq pièces pour la peine. Tu pourras peut-être dresser ton cabot avec hein ? piquai-je en tirant sur le lacet de ma bourse.
- Asmo est gentil !
- Si tu l'dis, allez, tiens gamin."

Je tendis une paume de main dans laquelle je venais de glisser cinq pièces argentées sans aucun regret. J'avais soutiré cette petite trésorerie aux coffres du Rodvär à Guinda. Le gosse était abasourdi et il mit plus de cinq secondes à les rafler. Il en croqua une avant de filer par peur de perdre son butin. Son cabot me sonda une dernière fois en grognant puis détala pour suivre son petit maître.

Garya était postée sur la côte et observait le paysage. Je ne savais pas quoi faire d'elle mais je devais m'en débarrasser pour enterrer le butin amassé chez le vieillard. Elle frictionnait sa broderie, le visage levé vers les cieux. Lorsque je me plantai à côté d'elle, je perçus ses yeux virevolter, ses paupières tressaillir. Elle lâcha son précieux tissu au sol puis m'agrippa le poignet. Puis elle tourna la tête pour m'observer. Quelque chose dans ses yeux avaient changé, un voile s'était levé. Garya se pencha sur moi pour me murmurer à l'oreille.

"Vous allez mourir Martacus, comme moi, comme la moitié des habitants de cette île auparavant."

Je vous mentirais si je vous disais ne pas avoir ravalé ma salive. Je roulai alors d'une épaule puis saisit la jeunette par les épaules, exhibant une esquisse de sourire fallacieuse.

"La seule prophétie en laquelle je crois ma jolie, c'est celle de l'être humain, celle qui n'a même pas besoin d'être évoquée. Nous allons tous crever, les uns après les autres, de la

main de l'un ou de l'autre. Qui a besoin de voir l'avenir quand il est déjà tout tracé hein ? L'amour, la jalousie, la haine, la cupidité, la peur. Nous sommes vivants. Et c'est bien ça qui nous condamne.

- Je-.. Vous-..
- Je suis un idiot. Mais tu l'es encore plus si tu penses pouvoir nous sauver. Allez, chasse moi cette moue sinistre de ce joli visage. Regarde-moi et prends exemple, lui dis-je en faisant un clin d'oeil. Profite de ce qu'il nous reste, la beauté de l'éphémère.
- En êtes-vous réduit à cela ? Attendre la mort comme un gibier de potence ? Rien n'est immuable. Ne voulez-vous donc pas savoir quand vous fermerez les yeux pour la dernière fois ?”

La salope m'arracha une grimace. Elle me sondait, stoïque et indifférente. Seuls ses cheveux blancs dansaient dans le vent. Était-elle véritablement divinatrice ? La divination était-elle véridique ? Putain. Les questions me firent sombrer dans une démente passagère. Pouvais-je devenir devin ? Rafler les butins avant même qu'ils ne soient enterrés ? Échapper aux coups mortels d'un pas de danse narquois ? Je ne savais pas quoi lui répondre. Je ne savais pas si je devais savoir, ni même si ça me servait à quelque chose.

“Tes visions sont fiables ? lui demandai-je.

- Je vous ai vu périr à Guinda.
- Et je suis en vie, tu parles d'une prophétie.
- Parce que je suis intervenue. J'avais prédit votre attaque, puis je me suis vue en train d'avertir sire Rodvär.
- Et t'as changé d'avis hein ? Pourquoi ?”

Je la sentis se décomposer. Sa lèvre inférieure vibra.

“Car je veux vivre”, rétorqua-t-elle, troublée. Son mysticisme commençait à me les briser. Je lui indiquai le sentier le long de la côte pour rejoindre le Tonneau des Diables. J'étais déboussolé, tiraillé.

“J'ai des choses plus concrètes à faire, suis ce chemin et t'arriveras à une taverne, attends-moi là-bas.”

Elle m'écouta sans broncher et prit la direction de l'arène de Randir. Je soupirai puis croisai les bras en observant les alentours. Où allais-je planquer mon magot ? Je fus frappé d'un éclair de génie qui allait mêler efficacité et satisfaction.

Ainsi, je longeais la baie en direction de l'ouest. L'arène de Randir était déserte, les côtes abandonnées et les quelques canons d'artillerie toujours en position de tir. Quelques pirates étaient occupés à leurs errances avinées, les bajoues ridées par les vertues de l'alcool. Rien d'inquiétant pour ma besace remplie d'or. Je détaillai les deux soulards d'une brève oeillade, piqué par ma paranoïa. La comédie de l'aviné, c'était ma préféré et je savais comment cette technique pouvait être efficace.

J'approchais du quai nord quand j'aperçus le chantier qui renfermait le Tonneau des Diables. La bâtisse était encore éventrée. Des murs qui dessinaient l'entrée, il ne restait que deux piliers auxquels étaient vaguement accrochés des morceaux de voile. Le plateau

devant l'auberge était infestée des tables immortelles, véritables témoignages d'un récit houleux dans lequel je suis un protagoniste majeur. Elles étaient occupées par une soldatesque débraillée qui couinait et rigolait à tout va. Le tout sous le joug de la liqueur et de son partage, deux belles carafes bien allégées.

L'envie de picoler me fit suer. Soudainement, je ressentis le poids du ciel, la chaleur de l'astre ardent. Mes paupières s'affaissèrent. Mes priorités devinrent floues. Ma boussole vrilla et j'étais perdu dans un enchevêtrement de possibilités aux combinaisons infinies. Le calcul était impossible. Le cœur devait choisir. Il le fit sans hésiter.

Je remontai le sentier pour rejoindre la taverne d'un pas décidé. J'allais boire avant de perdre ma salive en excuses fallacieuses comme le charmant faussaire que je suis. J'allais devoir servir un succulent baratin pour obtenir l'affection de ma femme sans trop d'épreuves. J'espérais que ma disparition ne l'avait pas trop inquiétée. Une si charmante femme, aussi attentionnée et.. Douce. J'allais me prendre une raclée alors autant être bien imbibé.

Je sinuai entre les soldats pour enfin débarquer dans ma taverne chérie, souillée par la course aux vices. Les lits de paille étaient toujours occupés par des ivrognes inconscients. Les rôdeurs leur tournaient autour, les mains bien éthérées. Les mots fusaient, certes mal articulés. Ils percutaient des soulards qui s'enhardissaient aussitôt.

Alors que j'étais sur le point d'agresser le tenancier pour obtenir mon dû quand quelque chose dans ma vision périphérique m'arrêta. Je virevoltai sur mes talons, la trogne froissée par le doute. Au fond de la taverne, entre les deux piliers principaux de la bâtisse grinçante, je venais de remarquer la gueule fracassée de Zamrick. Le golgoth était affalé contre un mur, il dévisageait silencieusement la cruche qui siégeait sur sa table.

Je fendis la cohue, armé d'un sourire sardonique. Arrivé à la table, je perdus ma ferveur. Hector était sur la gauche et sa jambe droite était absente, remplacée par un tissu virevoltant. Zamrick, en face, avait quant à lui perdu le bras gauche qui était réduit à un moignon vaguement pansé. Le boétien leva sa cruche de sa seule main en m'apercevant, portant le bec à ses lèvres pour la délester d'une lampée. De l'autre côté, Hector me salua avant de se rappeler qu'il ne pouvait pas se relever. Il avait la main gauche enfoncée dans la pénombre sous la table. J'étais face à deux fantômes, amputés de l'effervescence de la vie. Les deux blessés s'étaient transformés en ivrognes et je sentais une tension, probablement liée à mon départ hâtif au lendemain de l'assaut. Le Kevza évitait mon regard. Il prit son courage à deux mains, outrepassa sa peur puis me darda, l'air inquisiteur.

"T'étais passé où ?

- J'avais une affaire à régler.
- Comme si t'en avais pas assez ici. On t'sert de bouclier et tu disparais comme vierge effarouchée. J'ai le droit d'poser des questions non ?
- Calme-toi petit, soupira Zamrick en serrant sa seule main sur le rebord de la table.
- Je suis allé tuer le gouverneur de Guinda, affirmai-je l'air serein.
- Quoi ? demanda Kevza, interloqué.
- Et qu'est-ce que j'aurai pu foutre de plus entre temps hein ? Vous faire des tapes dans l'dos et des regards compatissants ? Me cassez pas les couilles et filez-moi votre cruche. Alors.. Lâchez-vous, crachez une bonne bordée d'insultes et ensuite

vous m'expliquerez ce qu'il s'est passé entre temps. Ou p't-être que vous boitez d'la langue ?

- Vas t'faire foutre Marta, j'avais t'faucher une jambe on verra si tu rigoles encore sale maroufle."

Zamrick était sur le point de briser la cruche de sa main droite. Les veines du boétien étaient solides, elles pulsaient entre les os et les tendons de sa dextre. Son visage était en ébullition, totalement instable. Le tout pulsait inlassablement au rythme d'un coeur qui battait de rage. Un cri étouffé et strident me fit froncer les sourcils. Une forme noire se fraya un chemin entre les pieds de la tablée.

"Reviens par là Oki !

- O-quoi ? C'est quoi ça ?"

La forme vint s'écraser contre ma botte blanchie par l'écume. Elle vacillait sur ses deux pattes, traînant derrière elle une queue qui grinçait sur les dalles de la taverne. Mes sourcils s'arquèrent. J'observais un putain de bébé bevin, sous la responsabilité d'un putain de Kevza.

"Je sais que tu m'avais dis de m'en débarrasser mais j'ai pas pu Marta. Il va nous rendre riche j'te dis."

Zamrick claqua sa cruche sur la table, le front lissé de rage.

"C'est pas lui qui va me rendre mon bras. Laisse la bête vivre sa vie.

- Mais elle vit sa meilleure vie avec moi, on va effrayer les marchands, rafler leurs roulottes et je lui offrirai même des belles bêtes, une vache par-ci, un boeuf par là !
- La ferme Kevza.
- Toi la ferme ! T'façons, tu parles jamais, tu débarques, tu donnes des ordres et tu te tires avec notre bouteille.
- Me cherche pas Hector, si t'as besoin de te défouler, fais-le sur quelqu'un qui répliquera pas. J'ai pas envie d'avoir à te briser les doigts. Ce serait dommage pour tes arquebuses.
- Tu vas répliquer ? Tu vas m'péter les doigts ? Eh bien vas-y, approche espèce d'ivrogne."

Je jaugeai l'arquebusier d'un regard perplexe. Il s'était glissé sur l'extrémité du banc et je discernais mieux le moignon qui remplaçait sa rotule. Ses prunelles suintaient d'une véritable rancoeur, quel baladin formidable.

Je refermai mon poing gauche en dévisageant Hector. Il posa son seul pied au sol puis se dressa difficilement. Le pauvre tanguait sur son seul appui. J'ouvris ma main puis dressai la paume en l'air d'un geste auguste.

"Tenancier ! Trois bocks de rhum par ici !"

Je vins enlacer Kevza dans mes bras, le poitrail gonflé par un sentiment paternel, quelque chose qui m'avait été jusque là inconnu. Je l'entendis ricaner puis le força à s'asseoir. Nos

boissons arrivèrent et me forcèrent à alléger mon butin de quelques piécettes. Malgré l'alcool et ses effets, mes deux compagnons d'arme s'enfonçaient dans un silence parfois perturbé par les bégaiements du bevin. La petite créature me léchait les bottes. Elle aimait le sel. Je levai ma chope, encore bien aviné par les gourmandises de Taros. Les simples effluves de mon bock se transformèrent en source d'inspiration. Les mots me vinrent et je me sentis possédé, transcendé par l'idée.

“Nous avons saigné... Putain, vous avez perdu des membres. Je me souviendrai toute ma vie de ces brefs instants. Nous étions crasseux, couverts de sang, tourmentés par la violence qui en suscite encore plus. Nous n'étions plus seulement des couillons errants. Nous n'étions plus seulement des forbans. Nous n'étions plus seulement des hommes en quête de richesse. Nous étions, nous sommes les seuls gardiens de la liberté. Putain. Que la bienséance crève. Que l'apologie de l'efficacité crève. Que toute cette putain de noblesse crève. Nous autres, quidams, roturiers, pirates, mendiants, libertines et libertins; nous sommes le dernier rempart.”

Je divaguais sous les yeux exorbités des deux souldards. Kevza manqua de renverser la table lorsqu'il éclata de rire. Zamrick, malgré son apathie habituelle, nous offrit une esquisse de sourire.

“Tu devrais éviter de.. D'essayer de faire des discours comme Mortalis.

- Sauf s'il veut nous faire pisser de rire, ajouta le chauve.
- Allez vous faire foutre, vous êtes trop cons pour comprendre.
- Ou pas assez taré, rétorqua Kevza. Ah, Marta', Nisulto est passé il y a deux jours, il te cherche.
- C'est urgent ? Si c'est pour une autre connerie d'artefact, il peut se le carrer dans le cul.
- L'avait l'air tourmenté, il m'a dit qu'il était à propos de Tsukyomi. Il m'a dit d'être attentif à nous.”

Je penchai la tête en espérant que mon cerveau puisse se recentrer. Tsukyomi serait devenu un danger ? Il n'y avait aucun doute sur le fait que l'emploi de l'artefact l'avait perverti mais pourquoi nous en voudrait-il ? Mon regard flotta dans un coin ombragé de la taverne pour nourrir mes pensées d'abstraction. Je remarquai alors la servante, Garya, tapie contre un pilier. Mes songes filèrent. Elle jaugeait les clients du bouge pour y déceler du potentiel et des opportunités. Peut-être était-elle juste terrifiée par ses visions.

“Fin.. Badan avait perdu sa langue. Le nabot était silencieux, je l'avais jamais vu comme ça ! affirma Kevza.

- Eresriel m'a dit que la malédiction l'avait abattu. T'as eu ta période, lui aussi.
- Martacus ? demanda Zamrick. Plus jamais. Si tu veux encore fricoter avec la magie, tu le feras sans nous.
- Vous méritez bien un long repos mais j'ai une dernière chose à vous d'envoyer.”

Les deux nigauds me dévisagèrent.

“Hector, tu vois la donzelle bien habillée dans le coin derrière moi ?

- Ouai-.. Ah non, on avait dit qu'on s'en était occupé plus ça.

- Pas ça. Elle est rentrée avec moi de Guinda.
- Ah ? Tu ramènes tes conquêtes ici maintenant ? T'as pas peur d'Ukoku toi ! Elle va t'pendre par les couilles.
- Mais putain arrête de boire, tu parleras moins et t'écouteras plus.
- C'est la fillette qui était chez le gouverneur, grogna Zamrick en s'affaissant sur la table pour observer la jeune femme. Elle est pas nette.
- T'en fais pas Zamrick, on a un accord. Je veux que vous vous occupiez d'elle.
- Nous en occuper ?
- Je veux bien la tringler, cracha Zamrick en rigolant.
- Un golgoth comme toi, tu vas la briser en deux ! railla Kevza. Elle a besoin de la douceur d'un gringalet comme moi.
- Le premier arrivé là-bas ? On va voir qui gagne l'unijambiste.
- Pas comme ça sacrebleu. Vous allez la protéger et lui trouver du boulot.
- Quoi ?!
- Elle peut se trémousser Chez Whyn.
- Non. Elle est pas assez solide pour ça. Quelque chose de plus délicat. Elle m'a aidé à tuer son patron, je lui dois bien ça.
- Tu, pas nous, j'ai jamais voulu le tuer ce vieux croulant moi, dit Kevza en hochant la tête.
- T'veux une putain de rétribution pour aider ton Capitaine ?
- "J'suis pas Capitaine, j'suis Capitaine", faudrait savoir à la fin merde. Si elle aime bien Oki, elle peut m'aider à m'en occuper.
- Voilà, tu vois quand tu veux. Bon, j'ai une douce fleur à butiner.
- Douce ? Ah-ah-ah-ah. Bonne bourre !
- Occupez-vous bien de Garya, et s'il lui arrive quoi que ce soit, c'est pour votre gueule !"

Je laissai mes camarades sur cette dernière réplique. Zamrick gronda derrière sa chope et Kevza lâcha un ricanement qui se perdit dans le brouhaha de la taverne. Je fusai d'un pas éthéré en direction de l'ouest pour rejoindre le sentier principal. La douleur de mes blessures s'estompèrent au fur et à mesure de ma progression. Mes interrogations se perdirent dans le tumulte de désir qui m'animait. Mes couilles pesaient presque autant que le butin que je traînais dans ma besace et la simple idée de les soulager du poids de l'abstinence me rendit heureux. Vous savez, quand vous savez que vous souriez sans raison avec un air niais mais que vous n'en n'avez rien à foutre. Etait-ce l'amour ? Peut-être. Cela faisait bien longtemps que je n'arrivais plus à différencier ma trique de mes émotions.

Ma moue d'idiot heureux se dissipa quand j'arrivai devant la maison d'Ukoku. Cinq pirates me dardèrent d'un regard lourd. Les forbans étaient agités, leurs armes dégainés. Je reconnus l'homme qui était appuyé contre la porte d'entrée, il était en train d'affuter son sabre avec une pierre. C'était un ancien de l'équipage de Coren, une enflure répondant au nom d'Olifer. Encadré dans une barbe épaisse et ténébreuse, son sourire sardonique m'agressa. Il avait de petits yeux plissés, un long nez bosselé et pointu. Sa maigre bouche l'obligeait à froncer tout son visage à chaque sourire. L'engeance bâtarde d'une hyène et une fouine.

"Alors, n'arrive pas à dormir ? On vient voir la dame pour être bordé ?"

Je dus me mordre la lèvre pour ne pas avoir à dégainer mon arme et le ferrer contre la baraque. Les ricanements de ses camarades me firent bouillonner instantanément. Je devais traverser le cimetière qui servait de devanture à la chaumière, une épreuve allongée par les commentaires de ces singes, qui sans même être imbibés, parvenaient à m'irriter au plus au point.

“Hé Marta ?! J'ai une question parce que c'est clair comme du jus d'boudin. C'est elle qui t'encule ou c'est bien toi ?”

Les rires s'intensifièrent. Je lançai un regard circulaire pour examiner l'armement de la troupe de troufions. J'étais trop énervé pour avoir la répartie nécessaire à un dénouement pacifique. Si je déclenchais une rixe, j'étais presque sûr que deux gars sur cinq allaient déguerpir. Trois contre un. J'étais ivre et blessé, comme à l'accoutumée ?

Je pris une grande inspiration pour souffler mes pulsions. Une fois arrivé devant la porte, je dévisageai Olifer en attendant qu'il me laisse entrer. De mon regard, je lui insinuai les conséquences de son immobilité.

“Peux pas te laisser entrer. D'solé mon grand.” dit-il avec sa gueule distordue. Le pauvre. Il avait été victime de la farce du Demiurge, une blague malvenue entre les forces invisibles. Son visage était le tableau tragi-comique d'une divinité amusée. Je décrochai un sourire simplement pour qu'il pense avoir le dessus.

Lorsqu'il entrouvrit les lèvres pour rigoler, je l'attrapai à la gorge pour l'enfoncer contre la porte. Il redressa ses babines comme un chien battu puis ouvrit encore la bouche pour protester. Je disposai mon surin au tranchant douteux à la commissure de ses lèvres, levai le chef pour l'interroger d'un regard.

“T'as fini ? Tu veux p't'être que j'élargisse ton sourire ? Ça a l'air de faire mal de sourire avec cette p'tite bouche, tu dois avec des joues musclées.

- Vôa tshfair-..
- Il rigolait juste Martacus ! précisa un forban dans mon dos.
- Vashy shal mherde, tanta d'affirmer Olifer en s'entaillant les lèvres.
- On s'amuse tous comme on peut hein ? Ah, tu veux ?
- Putain Marta', déconne pas, ajouta un autre sur un ton las.”

Il me défiait du regard comme j'aurai pu le faire. J'étais à la frontière entre action et inaction. Entre juste et injustice. Les deux options avaient des conséquences désastreuses. L'irrespect ou la crainte. Mon coeur balançait du côté de la crainte quand je fus sauvé par une voix qui provint de l'intérieur.

“Laissez-le entrer !”

Je sentis Olifer vibrer de rage, son épaule droite tremblait d'hésitation. Allait-il se saisir de sa lame ? Je fis le pari que non et le dégageai sur le côté sans même lui prêter un regard. Les pirates murmurèrent, partageant sûrement le même pari. Je poussais la porte, prêt à recevoir un couteau dans le flanc.

L'intérieur de la maison était en désordre. Des hamacs étaient tirés entre les les trois piliers du rez-de-chaussé. La lumière peinait à s'y infiltrer, profitant du maigre espace entre les planches de l'étage. Adeiran était assis sur une caisse, entouré de cruches renversées. Lui aussi était unijambiste. Sa jambe avait été fauché par un boulet sous mes yeux. Son visage était encore plus serein que d'habitude.

“Si tu cherches Ukoku.. Elle n'est pas ici. Elle recrute des hommes quelque part sur l'île.

- Pour l'équipage ?
- Quel équipage ? demanda-t-il ironiquement. Elle est consumée par les flammes de la vengeance. Elle veut attaquer Daraël.
- Je la reconnais bien là. Ça va passer.
- Non Martacus, elle est déterminée. Elle a revendiqué le siège de gouverneur quand Anton a refusé de la soutenir. Je suppose qu'elle est en train de convaincre autant de capitaines que possible pour renverser Kadia. Il ne la laissera pas faire, nous le savons.
- Je n'connais pas bien le bougre mais il a l'air intelligent. S'attaquer à Ukoku, c'serait perdre tous ses soutiens et retourner aux premiers jours de Valazar, un putain de chaos inutile.
- La famine. La barbarie. Je le sais mieux que toi Martacus, j'étais là.
- Moi aussi j'étais là.
- Tu étais là pour en profiter, pour te saouler, forniquer. Valazar n'est pas ta maison. Tu es un homme sans foyer, une âme errante.
- C'est pas parce que t'as perdu une jambe que tu peux me les briser Adeiran.
- Valazar est mon chez-moi et la voir dépérir ainsi me rend amer. Tu m'en excuseras.. Mais tu n'es pas l'homme qu'il faut à cette femme. Il lui faut quelqu'un pour la canaliser. Tu ne fais qu'amplifier ce qui la détruit et tu disparais quand elle implose.
- Tu s'rais mieux taillé pour remplir ce rôle c'est ça ? Tu veux baiser ton Capitaine ? Grappiller le pouvoir ? Influencer ses décisions ? J'suis pas ici pour la changer.
- Pourquoi es-tu ici alors ? Tu es entré dans la Voile comme matelot, tu es devenu Quartier-Maître grâce à ta relation avec elle et tu oses remettre en question ma loyauté ? Je vais te dire pourquoi tu es là. Tu es là pour forniquer, oublier ce qui t'accâble, oublier tes responsabilités. Tu es ici parce que tu aimes être au dessus de tout. Certes, tu ne profites pas de ton influence.. Mais c'est seulement parce que tu sais que tu en as la possibilité. Je te demande de le faire, non pas pour la corrompre, mais pour l'aider.”

Ma joue fit un soubresaut involontaire. Adeiran venait de complexifier la plus simple équation du monde. Il venait de me condamner à une tempête de songes qui se heurtait aux parois de mon esprit dans de douloureux fracas.

“Tout c'que je veux, c'est éviter de faire aux autres ce que j'aimerais pas qu'on m'fasse.

- Tu n'aimerais pas être conseillé ?
- T'es sûr de connaître ton Capitaine ? ricanai-je. Elle est comme moi. Un conseil et on fait l'inverse.
- Votre orgueil va vous tuer. Qu'il te tue, je n'en n'ai cure. Mais quand il s'agit d'Ukoku Tha, je ne resterai pas les bras croisés.
- Vas tuer Kadia alors.

- Et condamner tout l'équipage ? Je ne suis pas aussi impulsif que toi. Je te le demande une dernière fois. Aide-la à abandonner son dessein destructeur, ou bien abandonne-la pour qu'elle comprenne l'ineptie de ses ambitions.
- Tu m'as écouté Adei' ? Je t'ai bien dit de n'pas me donner de conseils. Maintenant, dis-moi où elle est.
- Pour être franc. Je n'en sais rien. Elle ne me parle plus depuis l'attaque et je ne facilite rien. Je sens la pitié dans son regard. J'ai peut-être perdu une jambe mais je suis toujours apte à la conseiller.
- T'a-t-elle déjà écouté ?
- Plus que tu le crois.
- Pourtant.. C'est bien avec moi qu'elle fraie, dis-je pour conclure l'entretien. Epargne ta salive et fais ton boulot. Je ferai le mien.
- Ne sous-estime pas Anton Kadia, Martacus. Son intelligence et sa prétendue douceur ne sont que des outils au service de ses desseins. Je suis persuadé qu'il entretient des relations avec la couronne darienne.
- Retrouve-moi quand tu auras des preuves de c'que t'avances."

J'étais sur le point de passer le seuil quand une réplique me vint. Je la relâchai sans même me retourner.

"Attaquer Daraël s'rait si terrible que ça ?

- Si l'attaque est motivée par la rage et non par la raison, oui.
- Rage ou raison.. Les morts s'en moquent et les vivants comprennent plus facilement la colère que l'esprit."

Je croisai le regard sanguin d'Olifer quand je passais la porte. Adeiran m'interpella une dernière fois.

"Martacus ? Si cela peut t'aider.. Ukoku était avec un autre elfe la dernière fois que je l'ai vu. Un chérubin qui est arrivé ici en exil après ton départ. Elle l'utilise pour sa magie."

J'opinaï distraitement avant de poursuivre ma route. Ma besace était toujours chargée de mon butin mais je me décidai à repousser son ensevelissement pour ne pas éveiller l'avarice des cinq forbans. Confus, je ne prêtai pas l'oreille aux menaces de la fouine qui me talonna jusqu'à la sortie du cimetière. Je me souvins alors de la raison pour laquelle Ukoku s'était installée ici. Elle tenait à veiller sur ses hommes jusqu'au bout et même dans l'au-delà. Il n'y avait aucun corps ici, tous avaient rejoints les eaux. Seuls leurs effets étaient enterrés, leurs armes, leurs livres, leurs objets précieux. C'était le tombeau de la Voile.

Confus, je battais les pavés sans savoir où aller. Mon esprit se balançait d'un sujet à l'autre sans jamais s'arrêter. Je redécouvris le tumulte de la sobriété, précocement débarquée suite à ma précédente conversation. J'allais devoir faire un choix crucial aux conséquences occultes.

Mes bottes s'enfoncèrent dans le sable à l'approche du bordel des Whyn. Des cris de joie et les railleries de la clientèle se perdaient dans la plaine devant la bâtisse. Soudain, un homme dégringola les escaliers du bordel en couinant à chacune de ses arrêtes. Il était suivi

de près par un nain au sourire large et à l'oeil luisant. Accaholt se pétrit le globe au travers de son cache-oeil puis me salua d'un geste de la main.

“Martacus ! Veille à ce que ce vaurien ne se relève pas.

- Il a l'air vaseux ça devrait aller, dis-je en enjambant le client dont je ne parvenais même pas à distinguer les traits du visage. C'est qui ?
- J'sais pas, rétorqua-t-il en mimant l'indifférence.
- Et pourquoi il a la gueule comme ça ?
- J'sais pas, répéta-t-il en haussant ironiquement une épaule. Alors, ton expédition ?
- Expédiée.
- Retentissante même ! T'as voyagé moins vite que l'information Whyn. Les deux frères arrêtent pas de jaqueter à ton sujet. T'aurais trucidé un gouverneur ?
- C'était surtout un connard avec un statut et une richesse à dilapider.
- Il a eu le temps d'la dilapider alors ?
- Je vais me sacrifier pour faire vivre son héritage..
- Quoi ?! Tu pourrais partager et être un bon samaritain !”

J'entendis un gémissement avant de voir l'homme au sol tenter de grimper l'escalier rocailleux du bordel en rampant. Holt me regarda, incrédule. Nous nous penchâmes tous les deux sur le fripon pour observer sa course. Je clignai des yeux puis penchai les lèvres face à un tel acharnement.

“En v'là un qui veut tirer son coup pour sûr, dis-je.

- Il pense qu'avec ses couilles celui-ci, tu penses que ça s'arrange si on les lui coupe ?”

Je croisai les bras, faussement dubitatif. Le vaurien poursuivait son bonhomme de chemin, un coude levé après l'autre. Il déglutissait sans cesse en provoquant chez moi des réminiscences qui me firent grimacer.

“Peut-être mais j'pense surtout qu'il va se vider d'son sang et crever là, ça n'arrangera pas trop Loxio.

- Et tu crois que s'il salope la carpe avec sa gueule en bouillie ça s'ra mieux ?
- Fais comme tu l'sens Holt. Je monte.
- Fuis les responsabilités Whyn, fuis et laisse donc tonton Holt à ses problèmes, tssss.”

J'abandonnai le nain à son dilemme pour m'engouffrer dans la bâtisse, saluer le soi-disant portier, esquiver les attrayantes caresses d'une ou deux gourgandines et atteindre l'étage sans avoir perdu ni songes ni vêtements entre temps. La porte du bureau était entrouverte, j'étais sur le point d'écouter la conversation de mes neveux quand elle s'interrompit brusquement. Je venais de faire craquer le plancher, invoquant aussitôt Doten, qui se planta sur le seuil du bureau puis me détailla de bas en haut.

“Te voilà enfin Martacus, nous croyions que tu avais été arrêté suite à ton méfait. Entre donc.

- Vous m'prenez pour qui ?
- Un Whyn ? rétorqua Doten.

- Un ivrogne ? entonna Loxio en se servant un verre, un sourire narquois pendu aux lèvres.
- Les deux, mais ça m'empêche pas d'être intelligent quand il s'agit de survie.
- Je suis curieux, comment as-tu procédé ?
- Si tu souhaites nous partager tes secrets de funeste, ajouta Loxio.
- J'ai été aidé par la gouvernante du vieillard. D'ailleurs.. Elle est revenue avec moi ici et il faut lui trouver une occupation.
- Tu ne veux pas qu'elle travaille à l'étage du dessous je suppose ?
- Une gouvernante tiens. Te serais-tu encore épris d'une femme ? Ou bien seulement de sa rédemption ?
- Seulement la mienne, répondis-je en chapardant le verre de Loxio. Je sais pas moi, vous avez pas besoin d'une "secrétaire" pour continuer à vous la jouer nobliaux affranchis ?"

Doten ricana avant de commencer à me tourner autour. Loxio quant à lui, s'enfonça plus en profondeur sur son assise puis commença à pianoter sur son bureau, peinant à masquer une moue offusquée. Je discernai une grande différence entre mes neveux. Même si les deux aimaient s'entendre palabrer avec élégance, Doten se servait de ce langage pour l'image qu'elle renvoyait aux autres et l'autorité qu'il pouvait lui conférer. Loxio avait la verve de l'homme qui aime encenser ses pensées et asseoir sa supériorité intellectuelle. Les deux frères se sondèrent mutuellement.

"Si tu cherches ton salut Martacus, que fais-tu là ? demanda Doten, sur le point de prouver une théorie fumeuse.

- Dans tous les cas j'suis pas ici pour philosopher sur l'sujet.
- Certes. Concernant ta nouvelle amie, il est possible de lui trouver un honnête labeur grâce aux travaux de Loxio.
- En effet, le manoir familial avance rapidement. Malgré l'absence d'une aile, il est déjà habitable et nous commençons sérieusement à avoir besoin de personnel.
- Un manoir ?
- Ne t'en ai-je pas déjà parlé ? demanda Doten.
- Sa mémoire est aussi vacillante que la loyauté d'une libertine, précisa Loxio."

Je chassai la remarque d'une main puis nargua son auteur en desséchant son verre d'une traite.

"Je vous la présenterai demain. Avec ses manières, vous allez l'apprécier.

- Nous en jugerons par nous-même. De plus importants sujets me taraudent, affirma Doten en s'installant.
- Lesquels ? Beaucoup de choses ont l'air de te "tarauder" comme tu dis.
- Valazar est sur le point d'implorer. Si cela arrive, nos entreprises vont en pâtir.
- Vous parlez du gouverneur ?
- Et de ta femme, affirma-t-il. Cette elfe était la seule que je respectais. Cependant, elle vient de perdre ce respect en se laissant emporter par ses émotions. Kadia, malgré ses manipulations, est un homme intelligent et surtout celui qui doit rester à la position de gouverneur. Comme souvent, l'intelligence est incomprise par la plèbe.
- Il faut solutionner ce problème avant qu'il ne prenne trop d'envergure, dit le plus jeune des deux frères.

- C'est une genre de demande ? Vous pouvez pas formuler vos phrases simplement bordel ?
- Ukoku est ta femme et nous n'allons pas te demander de lui nuire, plutôt de la sauver d'elle-même. Son projet d'attaque est une absurdité digne d'un enfant. Tu dois l'empêcher d'accéder au siège de gouverneur, quelque soit le moyen que tu juges bon d'employer.
- C'est pas la première fois que j'entends ça aujourd'hui.
- Avec qui d'autre t'es-tu entretenu à ce sujet ?
- Son second, Aldeiran.
- Un potentiel allié donc. Il existe ici des gens sensé après tout.
- Mais avant tout Martacus.. Nous devons prendre quelques précautions au cas où elle parvienne à ses fins. Comme je te l'ai dis, nous ne ferons rien qui puisse lui porter préjudice, alors nous allons assurer nos affaires auprès d'une corporation darienne que tu vas rencontrer. Maison close, alcool, contrebande. Ils nous faut un moyen d'entrer sur le territoire de l'empire.
- On en revient à ce voyage meridique.
- Tu avais déjà réglé les détails avec le mage torbarien non ? A moins que tu n'aies oublié de nous rendre notre investissement. Je pourrais le comprendre avec ce qu'il s'est passé entre temps.
- Mrhm, tout est réglé. Je vais le faire pour vous à quelques conditions.
- Messire Whyn a des conditions, lesquelles ?
- Vous trouvez un vrai boulot pour la gouvernante puis vous m'en trouvez un dans votre histoire de rhum. Je veux m'occuper de ça. J'ai déjà un nom.
- Te voilà dans une phase de reconversion ? Cette affaire de salut te préoccupe vraiment, s'amusa Doten. Un nom ? Partage donc ta *savance*.
- Le Label Ogresse, dis-je avec conviction. Un rhum qui vous transforme n'importe quelle ogresse en beauté charmante !"

Loxio émit un rire sardonique tandis que Doten tenta de jauger mon sérieux. Le frère aux cheveux grisonnant opina doucement, songeur, tandis que Loxio s'orna d'une grimace. Ils se sondèrent mutuellement, encore une fois, pour communiquer comme le font des frères, d'un simple regard aux interprétations justes et complexes. Loxio se mit en retrait et Doten se pencha sur la table.

"Bien entendu, même si tu diriges cette branche de l'entreprise, tu seras soumis à certaines de nos directives.

- J'y compte rien. Je veux juste foutre mon cul derrière un comptoir et fabriquer du rhum. Je vous laisse vous occuper du reste, de vos rendez-vous baveux et vos petites affaires entre bourgeois. Je veux quelque chose de simple qui n'implique pas de sang.. Ou du moins, pas beaucoup.
- Parfait. Concernant le nom de notre rhum.. Nous devons encore y réfléchir.
- Je comprends, faites ce que vous avez à faire.
- Bien sûr, tout dépend du succès de ton voyage. Comme prévu, Holt sera avec toi et vous vous servirez de Doutzen pour entrer à la capitale. Le reste dépend de toi.
- Vous avez besoin de quoi, exactement ?
- Des promesses de partenariat, des locaux et l'assurance d'obtenir les permis nécessaires à nos activités.
- Noté, vous pouvez compter sur moi les garçons, dis-je sur un ton sarcastique.

- En échange, tu auras ton salut, ton alcool et ton comptoir, c'est une promesse.
- Bon et bien.. Les enfants, préparez-moi une belle taverne."

Je décampais aussitôt en évitant le regard pesant de Loxio qui s'était tut sur la dernière partie de notre entretien. Ces nouvelles opportunités me permirent de vagabonder d'un pas éthéré en ignorant les blessures qui me faisaient encore souffrir. J'avais d'un pas décidé vers mon avenir. Le dernier obstacle était de revenir de la capitale sans y avoir déclenché une folie meurtrière. J'allais devoir tenir ma langue et mes canifs. Il ne me restait plus qu'à entraîner la jeune tanneuse juste au cas où.

Accaholt m'attendait au bout du couloir en se pétrissant la barbe. Il comprit à ma trogne que l'affaire était réglée. Le nain décrocha un sourire puis fixa les mains sur son ceinturon en me toisant de bas en haut.

"On va enfin partir ! C'est pas trop tôt ! Je vais voir le mage et tu t'occupes de retrouver la demoiselle au regard d'acier. La petite Doutzy a le moral au plus bas depuis l'attaque.

- T'as pas réussi à la reconforter avec tes bonnes blagues ?
- J'ai essayé ! Rien à faire, la minette est insensible à mon charme. J'ai même voulu l'entraîner mais elle refuse de prendre les armes. Je suis même pas sûr qu'elle soit encore partante pour notre voyage.
- J'vois, je vais essayer de changer ça, lui faire comprendre qu'on va pas se servir d'elle pour écorcher le premier venu.
- Eh bah bonne chance camarade, elle est pas de tout repos quand elle est énervée.
- On se retrouve chez le mage une fois que je l'ai trouvé.
- Ça marche !
- Et.. Holt ? T'aurais pas vu ma femme ?
- J'ai bien vu traîner sa paire d'oreilles chez les pilleurs au Sud mais c'était y a quelques jours.
- Putain."

J'abandonnai le bordel avec l'esprit embrumé. J'allais encore me barrer sans croiser ma dulcinée et je savais que notre union ne tenait plus qu'à un fil, encore fallait-il savoir si celui-ci serait assez résistant pour une dernière acrobatie. J'étais tout de même un fabuleux funambule mais je savais qu'à force de narguer le vide, j'en avais perdu sa crainte. C'était pourtant elle qui m'empêchait de tomber.

Mes songes vagabondaient d'un sujet à l'autre. L'entreprise familiale, la capitale, ma sobriété, mon abstinence. Tous mes désirs étaient proches mais toujours inassouvis.

Le soleil me molestait la tête, amplifiant l'écho de mes pensées emmerdantes et je n'avais rien sous la main pour les assommer. Je devais faire vite. Je me mis à respirer bruyamment comme un débile pour échapper aux tourments de ma conscience. Ma stratégie fonctionna parfaitement car je me retrouvai en quelques pas devant la modeste bâtisse de Doutzen Skott.

Devant la baraque se trouvait une panoplie de peaux en cuir, jaunes et orangées. Je me rendis compte que je n'y connaissais pas grand chose, seulement que celles-ci étaient

parfaites pour les marins qui souhaitaient rester sur le pont en pleine tempête. Les autres se gorgaient d'eau.

Je vins toquer sur la porte entrouverte avant d'observer l'étal qui longeait le mur extérieur, protégé par un filet qui partait du sol et finissait sur le toit. J'y découvris des bourses, des étuis, des fourreaux, des ceintures et de nombreuses sangles.

La jeune femme passa la tête dans l'ouverture de la porte, les bottes enfoncées dans un tapis, lui aussi en peau. Elle avait la mine fatiguée. Ses yeux, auparavant pétillants, étaient endormis et lestés de cernes. La jeune femme s'était coupé les cheveux, bien plus courts qu'auparavant, comme si l'attaque l'avait changé et qu'elle avait eu le besoin de poursuivre cette évolution. Un sourire me vint naturellement pour répondre aux pulsions qui me bouscullaient.

“Alors comme ça, tu repousses les avances de mon nabot préféré ?”

Elle se contenta de me fixer, les prunelles luisantes. Doutzen subissait les conséquences de la mort, celle que l'on donne. Je sentais que son âme était déchirée et que la moitié noircie par ces actes était déjà en train de corrompre l'autre. Elle fuya mon regard un instant avant d'y revenir, les lèvres pincées.

“Tu sais, tu auras beau essayer, tu ne pourras jamais oublier. Mais tu as deux façons de voir les choses. Soit tu as ôté la vie et c'est celle-ci qui te rongera le plus. Soit tu as donné la mort.

- Et quoi ? Tuer des gens c'est leur offrir un repos bien mérité c'est ça ? rétorqua-t-elle.
- Pour certaines personnes, ça l'est. Bordel Doutzen, tu t'es simplement défendue contre des hommes qui voulaient ta mort. Certains ont fait bien pire et parviennent encore à dormir.
- Comme toi ? Je ne veux pas devenir comme vous. Comment faites-vous pour vivre avec ça ?”

Elle sorti de sa boutique pour me tourner autour, les yeux rivés vers le sol. La jeune femme commença à faire les cents pas alors que j'étais hébété par sa question à laquelle je n'avais aucune réponse. Je l'attrapai par le poignet pour enrayer son mécanisme.

“Arrête. Tu as beau y réfléchir, te triturer l'esprit. Tu ne vas rien y gagner.

- Parce que tu crois que je veux oublier ? Tu crois que je veux gagner quelque chose ? Non Martacus. Je veux me convaincre que ça n'arrivera plus, que je ne pourrais jamais m'y habituer.
- Personne ne t'y forcera.
- Alors pourquoi t'es là ? Je parie que c'est Doten qui t'envoie.
- C'est Holt, dis-je en haussant une épaule.
- Je ne vais pas vous servir de prétexte pour je ne sais quelle atrocité. Je ne veux pas, je ne veux plus faire ça, non.. Je veux que-..”

Elle se perdit dans son flot de palabres, la poitrine battante. J'attirai la jeune femme contre mon buste, déposant sa tête dans le creu de mon cou en lui caressant le crâne comme pour apaiser un enfant terrorisé par ses cauchemars. Je dressai le menton en renfrognant les

traits, victime d'une pensée amusante et inappropriée. Alors que Doutzen tremblait pour retenir ses larmes, la chaleur de son corps m'excita. Un rictus me traversa la gueule. Il ne suffit pas à chasser ce soudain désir.

“Nous allons à Darân pour obtenir des faveurs commerciales, rien de sanglant. Pas d'armes, pas de menaces, pas de mort. Puis tu pourras faire tes affaires de ton côté, vendre tes peaux et toutes les conneries qui te font plaisir. Tu me serviras juste de.. soeur, ou de femme.”

Elle se retira de l'étreinte pour me scruter. Je sentis qu'elle n'avait pas assez de volonté pour me faire fermer ma grande gueule comme elle l'aurait voulu.

“Tu vas me regarder comme ça longtemps ?

- Mh-hm, rétorqua-t-elle en me volant ma réplique préférée.
- Ta petite crise est finie ?
- Vas te faire foutre.
- C'est pas une façon de causer à son mari ça.
- Tu rêves.
- C'est mieux que de s'apitoyer sur son sort non ?
- T'es vraiment un connard.
- En attendant ça marche, t'as arrêté de pleurer. J'veis pas me coltiner une petite fille pendant une semaine.”

Elle cilla avant de m'envoyer sa main dans la gueule. La claque retentit. J'haussai une pommette sans la lâcher du regard. Ma stratégie, si on peut l'appeler comme ça, avait fonctionnée. Elle était passée de la tristesse à la colère en un rien de temps. La joue encore endolorie, j'arquai mes lèvres en un sourire narquois, laissant le silence se prolonger. Nos regards se chassèrent. Je sombrai pour une seconde fois dans ces prunelles céruléennes, striées d'un bleu envoûtant. Je cédai aux charmes de ce regard terni par le voile de la mort.

D'un pas vif, je me rapprochai de la jeune femme en soupirant. Nos visages s'effleurèrent et je sentis sur mes lèvres son souffle soudain. Elle fit semblant de me repousser, disposant une main molle sur mon buste. Je me penchai sur sa main pour éprouver sa résistance. Elle s'avérait fébrile et incertaine. Amusé, je basculai sur mes talons pour effectuer un va-et-vient l'obligeant à faire un choix. Finalement, je lui arrachai un baiser. Elle me repoussa avec plus de vivacité et je su que j'avais gagné. Doutzen pensait avoir récupéré l'ascendant et c'était à ce moment précis qu'elle l'avait perdu.

Elle m'empoigna par le col puis me dirigea contre les caisses stockées au fond de la chaumière. La tanneuse se laissa envahir par des pulsions qui remplacèrent ses pensées morbides. Nous cédâmes tous deux à l'appel d'un bonheur éphémère, cet éclat cristallisé qui nous ferait oublier nos maux et tout le reste. Ses tourments et mes obligations se dissipèrent dans une tempête de sensations incontrôlable. Je manquai de trébucher sur son tapis avant d'être pris d'assaut par des mains à la fois fermes et hésitantes. Alors que sa tunique, incluant au moins trois couches de vêtements et une bonne tripotée de lacets, me donnait du fil à retordre, elle n'eut pas de mal à me défaire de mon veston et de ma chemise. Le cheminement de ses ongles me faisait frémir. J'étais devenue le pantin de mes désirs et c'était elle qui en maniait les ficelles comme je maîtrisais les siennes. Mes lèvres sinuaient le long de son cou tandis que celles de Doutzen longeaient mon épaule.

Une fois délestée de son haut, je l'attrapai par les hanches tout en m'installant sur une caisse pour la hisser sur mes cuisses, me laissant aller à cette phase d'exploration que j'apprécie tant. Quand je sentis un soupçon d'hésitation, une remontrance de sa conscience, je la congédiai aussitôt d'un langoureux baiser. Elle se redressa puis me tira vers elle pour s'attaquer à mon ceinturon. Je la fis valser et la plaquai à mon tour contre les caisses pour ranimer notre jeu de domination puis tira sur son bas pour découvrir ses cuisses. Doutzen me happa la nuque puis vint me souffler dans l'oreille quelques mots qui m'échappèrent tant mon corps et mon esprits bouillonnaient. Je rétorquai d'un soupir comme si j'avais entendu puis repris ma valse, lançant ma main à la découverte de son chaleureux entrejambe. Elle renâcla, rafermit sa poigne sur ma nuque puis me tira les hanches pour en finir avec le désir. Je le pénétrai d'un geste tendre alors qu'elle referma ses cuisses sur votre humble serviteur, nouant ses jambes sur mon cul pour le talonner comme si elle donnait le rythme à sa monture. J'étais transcendé par une explosion intérieure. Si mes yeux étaient ouverts, ils ne voyaient rien et étaient probablement en train de vriller de plaisir. La libération était proche et je savais que je ne pourrais rien faire pour l'arrêter. La tanneuse enfouit son front dans le creu de mon cou. Je saisis sa crinière pour trouver ses lèvres et les embrasser quand elle hurla soudainement. Mon coeur s'arrêta. Mon corps poursuivit. J'étais si près, si proche de l'orgasme que je ne pus rien faire d'autre que de continuer. Doutzen me repoussa et je me retrouvais au centre la pièce, la queue à l'air, vibrante. La jeune femme regardait par dessus mon épaule, ses yeux bleus totalement écarquillés.

Je tournai la tête vers l'entrée, ayant à peine eu le temps de percevoir une silhouette avant de la perdre de vue dans un nuage de poudre et d'étincelles.. Un cri brouilla mon ouïe. Tout se mit à vibrer. Je dus m'appuyer sur une caisse pour reconnaître la personne qui était entrée. C'était Ukoku Tha qui me dardait de ses yeux gonflés. Son pistolet, rabaissé contre sa cuisse était encore fumant. Sa moue était brouillée d'expressions indéchiffrables.

Alerté par le vide qui s'empara de moi, je baissai les yeux. Trois points rouges cerclés de noir étaient apparus sur mon buste, un sur mon poitrail et deux sur mon bas-ventre. Ils se mirent à suinter de sang. L'irréalité de la scène me fit arquer les lèvres, se tentant à l'esquisse d'un sourire bercé par le déni. Puis je me rendis compte que je n'allais pas me réveiller. Je voulus fermer les yeux pour m'endormir et, d'un clin d'oeil, découvrir une nouvelle journée. A peine furent-ils clos que je dus les rouvrir, effrayé par ce que le noir pouvait offrir, terrifié par ce qu'il nourrissait.

Ma culpabilité me noua la gorge. Elle m'obstrua les bronches, m'empêchant de respirer. Finalement, mes fantômes surgirent au même moment que la bile que je crachai en tombant à genoux. Je compris qu'il valait mieux être la victime que le coupable. Je compris que la colère était un ressort qui vous destinait à avancer alors que la culpabilité n'était qu'un flot incontrôlable dans lequel vous ne pouvez que vous noyer. Toute ma vie j'avais voulu arrêter et dès cet instant, je ne souhaitais qu'une chose, continuer. Continuer de vivre, de rire, de transmettre, de sourire, de faire sourire, de danser, de chanter, de profiter des plaisirs simples trop souvent oubliés.

“L'âme ne se rend pas au désespoir sans avoir épuisé toutes les illusions” disaient-ils. Les miennes venaient de s'effondrer. Alors que mes larmes se fondaient à mon vomis, je me laissai envahir par un froid que je ne pensais pas pouvoir ressentir. Celui du désespoir, de la

culpabilité, des regrets. Ils me frappèrent tous. Et alors qu'à l'habitude les heurts me rendaient plus vivants, leurs coups firent vriller l'un de mes pieds dans la tombe. Leurs échos résonnèrent entre mes côtes, me laissant y découvrir le néant qui s'y prélassait.

J'étais à la fracture des mondes. La bidoche lestée de plomb et l'âme lourde de remords. J'avais courtoisé la mort toute ma vie et elle venait de céder à mon charme. Elle se tenait là, entre voiles et pontons, déguisée comme une nouvelle épopée. Elle m'appelait de sa voix lancinante, murmurant une incantation qui m'arracha un sourire. J'observai mes mains pourpres, leur callosité, leurs lignes jonchées de sang. Je ne savais plus laquelle était ma ligne de vie mais en cet instant précis, elle n'avait pas grand intérêt. Je n'avais pas besoin d'être cartomancien ou encore divinateur pour savoir que la fin était proche.

Ces sombres pensées m'abandonnèrent au rythme du sang qui fuitait par les trous dans mon torse. Je parvins à me redresser puis me mis à vagabonder en direction des quais, évitant la vision de ma peau nue parcourue par mon sang. Je croisai des regards familiers mais je ne pus m'y accrocher. Mes yeux voulaient trouver une dernière image sur laquelle se reposer. Ils n'y parvinrent pas, trop gourmands, trop indécis.

J'étais à la fois lourd et léger, triste et heureux, vivant mais mort depuis déjà bien longtemps. J'allais lui accorder un dernier balai à cette gourgandine, une mixture de sentiments si puissante qu'elle allait la dégueuler comme un mousse qui ingurgite sa première lampée de rhumsey. Je m'écrasai sur les planches des docks, trop faible pour respecter mon étêtement légendaire.

L'on me secoua la tête, implora le pardon des dieux, poussa des protestations véhémentes. J'entendis des heurts et des menaces mais je n'avais d'yeux que pour l'horizon et ses promesses illusoires. Un hoquet douloureux me frappa, suivi d'un rire nerveux. J'entendis le halètement d'un chien qui me fourra son museau dans le nez. Il me lécha la gueule de sa langue râpeuse. Derrière lui se trouvait l'enfant que j'avais vu plus tôt, il était droit comme un roseau, les sourcils courbés d'incompréhension. J'étais condamné à crever sans pouvoir profiter du calme.

Un navire accosta tandis que je me vidais de mon sang. La tempe collée au quai, je discernai une paire de sandales surplombé d'une robe en velour rouge. Dans un dernier effort, je levai mes prunelles pour découvrir le visage souriant de Jaron de Mart, le mage qui m'avait annoncé la mort de mon fils. Il avait les mains jointes dans ses amples manches. L'enfoiré venait de ruiner ma dernière vision.

La chevalière qui siégeait à mon annulaire gauche se mit à vibrer au moment où mes paupières se scellèrent à jamais.

Ce noir qui m'effrayait devint un ami aux bras ouverts et à l'étreinte réconfortante. Il remplaça les femmes et l'alcool. Il me souffla dans l'oreille que mon bien était le sien et qu'en y cédant, je découvrirai la paix que j'ai toujours cherché.

J'étais l'endroit symbolique où l'on passait du passé au présent. Le lieu où l'on peut enfin se délester de tout ce qui était, de la terre et du monde fou des hommes. Entre voiles et

pontons, là où les hommes prennent la mer et oublient le reste, la mort et son aventure commencent.